FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XIV
258
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

OTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine

Digitized by Google

B. Prov
XIV
958-2.6

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

DANS

L'OBERLAND BERNOIS.

Première partie.

Digitized by Google

Cet ouvrage se trouve aussi

Chez *J. J. Paschoud* à Genève et à Paris, rue Mazarine N.° 22.

Chez *Treuttel et Würtz* à Strasbourg, rue des Serruriers N.° 30; à Paris, rue de Bourbon N.° 17, et à Londres, 30 Soho-square.

Chez *Hignou et Comp.* à Lausanne.

Digitized by Google

645252
SBU

VOYAGE

DANS

L'OBERLAND BERNOIS,

PAR I.R. WYSS, PROFESSEUR.

Traduit de l'Allemand par H. a. C.

Avec figures.

PREMIERE PARTIE.

BERNE,
chez J. J. Bourgdorfer.
1817.

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Depuis quelques années plusieurs personnes, tant suisses qu'étrangères, désiraient un ouvrage particulier sur l'*Oberland bernois*. Les voyageurs, surtout ceux qui se rendaient de Berne dans ces belles contrées, cherchaient un livre qui pût les guider dans leur course; ceux qui en revenaient en désiraient également un qui retraçât à leur souvenir les scènes pittoresques dont l'aspect les avait tant enchanté. Un Bernois, par la proximité de ce pays, par la facilité de le parcourir, par les communications fréquentes avec ses habitans, était, mieux que tout autre, à portée de l'entreprendre et de tirer parti dans sa description de toutes les ressources nécessaires.

Il existait cependant dans quelques livres des données utiles pour cet ouvrage; mais il était

assez difficile de se les procurer. Elles étaient devenues insuffisantes, depuis que le Public avait été accoutumé à d'excellens récits de voyages, tels qu'il en a paru plusieurs dans les derniers tems. Nous avons déjà indiqué et apprécié dans notre introduction ceux où l'on trouvait des indications sur l'Oberland. En 1814, M. *König* de Berne, peintre distingué, donna dans son *Voyage dans les Alpes* (*Reise in die Alpen*) quelques nouvelles directions plus étendues sur les routes à suivre. Cet ouvrage estimable, dont le prix est très-modique, pouvait déjà satisfaire, jusqu'à un certain point, l'attente des voyageurs; mais la concision avec laquelle il était écrit, montrait combien il restait encore à dire et à éclaircir sur ce sujet. Il laissait encore à désirer des cartes exactes, commodes à porter avec soi, et les dessins de quelques vues remarquables. En général, il est trop réserré pour ceux qui ne pouvent pas faire le voyage.

J'ose donc me flatter qu'aucun ouvrage antérieur ne rendait le mien superflu; mais je serai le premier à l'envisager comme tel, dès qu'il en aura paru un meilleur. J'aurais voulu pouvoir encore en différer l'impression

pendant deux ou trois ans, afin de le rendre plus digne de voir le jour, mais le moment actuel, où l'Europe commence à respirer après les longs orages qui l'ont agitée, où les étrangers reviennent visiter la Suisse; ce moment, dis-je, était trop favorable, pour ne pas en profiter et pour retarder l'exécution d'une entreprise calculée sur les tems de paix, dont nous jouissons maintenant. Elle était, pour ainsi dire, commandée par l'affluence extraordinaire des voyageurs, avides de directions pour parcourir les différentes parties de la Suisse.

Peut-être, puis-je espérer de leur offrir ici assez de choses utiles et intéressantes pour éviter le reproche de n'avoir pas bien exécuté le plan que j'avais formé depuis long-tems. Des voyages répétés dans l'Oberland et mes propres observations m'en ont fourni les bases principales. Quelques ouvrages nouveaux, tels que celui de König et l'excellent *Voyage pittoresque de l'Oberland par Stapfer*, ont augmenté les nombreux matériaux que j'avais recueilli dans d'autres ouvrages plus anciens. De toutes parts, j'ai reçu de nombreux et utiles renseignemens. L'estime qu'inspirent la plus

grande partie des personnes qui ont bien voulu me les communiquer, me persuade que leur coopération donnera seule un grand intérêt à mon travail.

Lorsque je récapitule tout ce que ces respectables protecteurs et amis ont eu la complaisance de me fournir, je ne sais auquel je dois exprimer le plus de reconnaissance. Je dois cependant commencer par M. Wyttenbach, pasteur de l'église du Saint-Esprit à Berne. Ce doyen des naturalistes de la Suisse et de ceux qui ont décrit les Alpes, m'a permis de profiter de son érudition, du fruit de ses lectures, de ses connaissances en littérature et de ses observations. M. le professeur Meissner, qui fut deux fois mon compagnon de voyage dans l'Oberland, a bien voulu me fournir des secours abondans. MM. les professeurs Studer et Trechsel ont contribué, avec une extrême complaisance, à rectifier nos cartes géographiques. M. Kasthofer, inspecteur des forêts, qui connaît parfaitement l'Oberland, jusques dans ses moindres détails, m'a livré plus de matériaux que je n'ai pu en employer, ne voulant pas donner trop d'étendue aux morceaux qui concernent l'histoire naturelle

dans cet ouvrage. Je dois à M. Sigismond de Wagner plusieurs notices et indications de divers genres. Enfin, les pasteurs dans les différentes vallées de l'Oberland, MM. Immer à Unterseen, Lutz à Gsteig, Weber à Lauterbrunnen, Lehmann à Grindelwald, Käsermann à Meyringen, Bullinger à Hasli im Grund, ont facilité mon travail par les renseignemens de bouche et par écrit, que j'ai obtenus de leur obligeance. Je ne puis assez leur témoigner ma gratitude pour tous les détails intéressans qu'ils m'ont communiqués en si grande abondance, que je n'aurais pas eu assez de place pour les insérer dans mon ouvrage, sans en éliminer mes propres observations.

Je ne dois pas omettre quelques manuscrits très-intéressans, relatifs aux vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald, dont M. le professeur Studer, qui les tenait de feu son frère, M. Studer, secrétaire de préfecture à Langnau, m'a permis de faire usage.

Si, malgré toutes ces excellentes ressources, mon ouvrage est encore incomplet, on peut en inférer que le sujet est inépuisable. Il existe,

en effet, bien des doutes, bien des incertitudes, quelquefois même une ignorance totale sur une foule d'objets. C'est pourquoi je n'ai pas voulu donner à mon livre le titre de *Description*, mais plutôt celui de *Voyage dans l'Oberland*. — Cette dernière forme me permettait de garder le silence sur ce dont je n'étais pas parfaitement instruit, sur ce que je n'avais pas vu par mes propres yeux et sur ce qui était encore incertain ou douteux.

Je voulais que mes tableaux fussent vrais, exacts, détaillés et aussi agréables qu'ils pouvaient l'être.

Je n'ai pas eu l'intention d'écrire exclusivement pour les savans; mais j'ai cherché à ne pas paraître superficiel, autant qu'à éviter trop de sécheresse. Peut-être n'aurai-je contenté personne, en désirant de plaire à tout le monde. Les savans me trouveront, sans doute, trop diffus et trop minutieux dans quelques descriptions; d'autres me reprocheront de m'être appesanti sur certaines explications. Cependant, je serai satisfait, si chacun trouve au moins quelques pages agréables dans mon livre et si personne ne regrette la peine de le lire en entier.

Je réclame l'indulgence du lecteur pour m'être étendu, peut-être trop longuement, sur quelques-unes de mes connaissances favorites, comme, par exemple, sur la nomenclature des montagnes, les traditions populaires, la mythologie des Alpes, etc. — Ces objets n'avaient presque pas été traités jusqu'à présent, et cependant ils peuvent ouvrir un vaste champ aux réflexions et à de nouvelles recherches. Ils paraîtront peut-être plus intéressans dans ce moment, où l'on s'attache avec tant de zèle, en Allemagne, à tout ce qui est relatif aux antiquités de cette nation et à ses anciens usages.

L'éditeur de cet ouvrage s'est appliqué à en rendre l'usage et l'acquisition plus faciles, en séparant le petit Atlas portatif du corps du livre, de sorte qu'on peut les acheter séparément, sans que le prix en ait été augmenté. Il est vrai que les deux parties de ce travail, qui paraissent en même tems et qui tendent toutes les deux au même but, ont ensemble une étroite correspondance; cependant, je conviens que le livre demande plutôt à être lu, avant de se mettre en route pour l'Oberland, ou quand on veut y retourner une se-

conde fois, ou enfin, quand on ne peut pas le visiter. Il peut aussi être utile aux personnes qui séjournent quelque tems à Interlacken et qui en font le centre de leurs différentes excursions dans les vallées environnantes. L'Atlas portatif, au contraire, est plus particulièrement utile pendant le voyage, afin qu'à chaque pas on puisse s'orienter et retrouver les dénominations de tous les objets que l'on apperçoit. Nous avons mis surtout le plus grand soin à cette partie. Il contient aussi quelques grandes feuilles qui, devant être ployées pour s'adapter au format, auraient été incommodes, étant placées dans le corps de l'ouvrage, et trop sujettes à être froissées ou déchirées. On a ajouté un texte explicatif à cet Atlas, pour lui donner plus de clarté et pour en rendre l'usage plus utile.

Nous devons aussi demander excuse pour quelques répétitions et quelques fautes d'impression qui se sont glissées dans ces feuilles. Horace permet à l'auteur d'un long ouvrage de s'endormir quelquefois en l'écrivant, et j'espère qu'on voudra bien me passer quelques négligences.

Si j'avais pu prévoir la longueur de celui-ci, qui s'est toujours plus étendu par les matériaux intéressans que je recevais pendant que je l'écrivais, j'aurais tâché de le resserrer et j'aurais surtout abrégé l'introduction. J'aurais usé plus sobrement des citations de divers auteurs que j'y ai insérées. On voudra bien me les pardonner, en songeant qu'en ayant recours à des idées étrangères, d'ailleurs conformes aux miennes et peut être infiniment meilleures, j'ai trouvé un délassement à la fatigue d'écrire mes propres observations, et j'ai pu sauver de cette manière la monotonie du style et varier mes réflexions.

Je n'ai rien à observer sur les gravures jointes à ce Voyage. Elles sont toutes faites d'après de nouveaux dessins originaux, et on ne pourra pas leur reprocher d'être des copies ou des contrefaçons. Pour en éviter même le soupçon, au lieu de donner les dessins de quelques objets très-remarquables, mais trop connus, tels que la Jungfrau et le Staubbach, nous avons préféré en faire lever de nouveaux de quelques autres.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Lorsque, cédant aux pressantes sollicitations de l'estimable auteur et de l'éditeur de cet ouvrage, j'en entrepris la traduction, je ne me dissimulai point les difficultés de ce travail, ni la peine que j'aurais à rendre le Voyage de M. Wyss, en lui conservant son originalité, dans une langue dont le genre diffère si fort de celle dans laquelle il est si agréablement écrit. La sévérité, je dirais presque la pruderie du goût français, n'admet pas une foule d'expressions, d'images, d'inversions et d'ellipses dans le style, qui enrichissent le langage de la poésie descriptive allemande et font supporter les longueurs auxquelles se laissent souvent entraîner les auteurs allemands par leur enthousiasme, et peut-être aussi par cette même facilité à exprimer les nuances des idées et des sentimens, et à rendre les objets avec une grande variété

Digitized by Google

de détails. Telle phrase qui est élégante, noble et souvent sublime dans cette langue paraît triviale, commune ou ampoulée aux lecteurs français, si elle est traduite littéralement.

Dans cette description d'une partie de la Suisse si belle, si remarquable, dont l'aspect exalte l'imagination, émeut la sensibilité, il était naturel que l'auteur, entraîné par l'amour de son pays, employât un langage assorti à des impressions qu'il voulait transmettre à ses lecteurs, et le traducteur, obligé de le suivre aussi exactement que possible, n'aura pu, sans doute, éviter tous les écueils qu'il prévoyait et pour lesquels il réclame de l'indulgence.

M. Wyss, en me remettant les feuilles de l'original, y avait cependant fait lui-même quelques retranchemens. Il a supprimé pour la traduction des réflexions étrangères au sujet, certains traits particuliers d'histoire, qui ne pouvaient intéresser que des Suisses et surtout plusieurs citations d'auteurs allemands, dont les écrits et les noms ne sont probablement pas connus des Français; quelques fois même, en laissant subsister les emprunts qu'il leur faisait, il a jugé superflu d'en indiquer les sources que trouveront dans l'original allemand ceux qui désirent les connaître.

Je me suis permis de proposer moi-même à M. Wyss quelques autres coupures qui me paraissaient convenables, et il y a consenti, d'autant plus volontiers, qu'elles ne portaient sur aucun objet essentiel. Je crois pouvoir affirmer avec lui que son Voyage, si instructif, si agréable à tant d'égards, est aussi complet qu'il puisse l'être.

Les digressions qu'on pourrait encore lui reprocher ne sont cependant pas dépourvues d'intérêt; elles se rattachent ou à l'histoire nationale, à la connaissance des mœurs et des usages, ou aux sciences naturelles qu'elles servent à enrichir d'observations et de faits nouveaux.

Lorsqu'on voit tant d'étrangers affluer dans notre patrie, la parcourir dans tous les sens, en admirer les beautés jusques dans leurs moindres particularités, il est permis de se flatter qu'ils ne seront pas fâchés de trouver dans cet ouvrage, destiné a leur faire connaître un pays aussi intéressant que l'*Oberland bernois*, tous les détails, qui sont de nature à augmenter leurs jouissances.

H. D. C.

INTRODUCTION.

Si j'ose ajouter aux nombreuses descriptions de l'Oberland (Pays d'en-haut) bernois, qui ont déjà été publiées, celle que je présente ici au public, c'est par le désir d'offrir aux personnes, qui ne le visiteront jamais, une description claire et animée de cette contrée, ou de rappeler d'agréables souvenirs à celles qui l'ont déjà parcourue; je veux aussi donner, soit à mes compatriotes, soit aux étrangers qui se proposent d'y voyager, des instructions pour faire ce voyage d'une manière utile, agréable et satisfaisante. Beaucoup de personnes, qui peuvent faire des excursions dans les montagnes du canton de Berne, ne seront pas dans le cas de parcourir et de voir toute la Suisse. Il ne leur conviendrait peut-être pas de se procurer le volumineux *Manuel du voyageur en Suisse du Dr. Ebel,* ouvrage d'ailleurs si riche, si complet, qui embrasse la Suisse entière et même une partie des contrées limitrophes, ni de s'en charger dans une course qui n'implique pas la dixième partie de ce pays.

Le voyageur même qui voudrait suivre un plan plus étendu, ne sera peut-être pas fâché de trouver, dans cet ouvrage, une description particulière des Alpes bernoises les plus célèbres et d'un petit pays fermé de toute part, et formant à lui seul une contrée intéressante. Par ce moyen, il s'instruira facilement de ce qu'elle contient de remarquable et des jouissances qu'il peut y éprouver. Nous nous proposons donc, avec l'espoir d'acquérir quelques droits à la reconnaissance du public, de réunir, dans cette introduction, d'abord tout ce qu'il peut être avantageux de savoir au voyageur qui veut parcourir les diverses contrées de la Suisse, renseignemens qui seront en même tems particulièrement utiles à celui qui voudra entreprendre une promenade dans l'Oberland bernois. Ensuite, nous indiquerons dans la description de cette contrée, avec la plus grande exactitude, tout ce qui mérite d'y être vu et observé et tout ce qu'il est intéressant de connaître à son égard, en rapportant ce que nous ont fourni nos propres observations, dans quelques voyages que nous y avons faits, et le fruit de nos lectures que nous avons indiquées dans notre préface. Nous n'écrivons point exclusivement pour les artistes, pour les savans, l'homme d'état ou l'agriculteur, ou pour telle autre classe de la société; nous dédions notre ouvrage aux voyageurs en général, à ceux particulièrement dont l'esprit est cultivé, qui voyagent avec des yeux, un cœur, une ame ouverte à toutes les impressions. L'auteur désire d'être lu, non dans le silence du cabinet, à côté des Scheuchzer, Andreae, Bourrit, de Luc,

de Saussure, Coxe, Ramond, Storr, Meiners et tant d'autres auteurs célèbres qui ont écrit sur la Suisse. Il n'a pas la prétention d'être comparé à eux. Il désire d'être lu dans les lieux même qu'il décrit, le soir, au retour de quelque excursion, comme un délassement; il voudrait que son livre fût regardé comme un autre voyageur, qui aurait fait la même route, ou celle qu'on veut entreprendre et avec lequel on s'entretiendrait de ce que l'on a vu et de ce que l'on doit voir encore. Dans de pareilles rencontres, chacun aime à raconter simplement et en détail ce qui l'a frappé, ce qu'il a entendu dire. On ne s'applique pas alors à rectifier, à contredire, à refuter les auteurs qui ont écrit sur cette matière; on ne cherche pas à s'approprier des descriptions étrangères d'objets qu'on n'a pas vus soi-même; on ne prescrit pas impérieusement ce qu'il faut observer, admirer et sentir; on se communique avec cordialité et sans prétention ce qu'on a éprouvé, ce qu'on a appris, et on laisse les autres penser, adopter, rejeter, réprouver, vanter tout ce qui leur plait.

Il me paraît que la présente introduction doit traiter de quatre sujets principaux. On y trouvera:

1) Un mot sur les voyages dans les montagnes en général et en particulier dans les Alpes, qui doit naturellement précéder.

2) Puis des observations sur l'Oberland bernois.

3) Ensuite des instructions sur les préparatifs à faire pour le matériel du voyage.

4) Enfin, une indication des connaissances et des moyens nécessaires, pour que l'ame et l'esprit profitent d'une telle excursion.

Nous implorons la patience du lecteur pour ces dissertations, qui lui paraîtront sans doute un peu sèches et nous espérons qu'il nous les pardonnera, s'il trouve la description de notre voyage même, plus animée, lorsqu'elle sera dégagée de toutes les digressions qui en couperaient l'ensemble et nuiraient à l'intérêt qu'elle pourrait offrir.

1.

Des voyages dans les montagnes et dans les Alpes en général.

Si, d'après l'expression d'un auteur, *voyager c'est vivre,* on peut dire : voyager dans les montagnes, est mieux encore que vivre; c'est une vie de bonheur, ou pour s'exprimer avec plus de force, ou peut-être avec plus d'emphase, c'est une vie des Dieux.

Je ne puis jamais me défendre d'une vive émotion, lorsque je me rappelle l'exclamation du chevalier Götz de Berlichingen, dans la belle tragédie de Göthe : „ Dieu tout-puissant ! que l'on est bien „ sous la voute de tes Cieux ! On y respire la li-

„ berté. Les arbres prennent des feuilles, et toute
„ la terre se livre à l'espérance. "

Un moment après, le héros expire en s'écriant:
„ Air céleste! Oh! Liberté! Liberté! "

Où pourrait-on éprouver des sensations plus vives et en aussi grand nombre, que dans la sublime région des montagnes? Là, où la Toute-puissance du Créateur brille dans tout son éclat.

C'est sur les Alpes que l'homme jouit d'un bien-être parfait, sous un ciel plus pur et plus beau. Un air plus céleste y donne au corps plus d'élasticité, plus de vie, à l'ame sensible un pressant besoin de s'élever à la Divinité, et plus de forces pour y parvenir.

„ Sur les montagnes habite la liberté, le soufle
„ froid des tombeaux ne s'élève pas dans l'air pur
„ qu'on y respire. Le monde est toujours parfait,
„ là, où l'homme n'apporte pas les tourmens de son
„ cœur. " S'écrie Schiller dans la Fiancée de Messine.

Mettons de côté l'enthousiasme poétique, et examinons, avec une réflexion plus calme et plus prosaïque, les jouissances que l'on éprouve en parcourant les montagnes. Nous y découvrirons tant d'avantages inapperçus, que nous nous abandonnerons, par un entraînement irrésistible, au désir de satisfaire une curiosité toujours active.

Le corps y gagne de toutes manières, d'abord par l'exercice, par l'effet d'une transpiration bienfaisante, par l'air plus pur et plus léger que l'on respire, par l'eau parfaite que l'on y boit et par des mets simples et savoureux. Il y gagne en santé, en agilité, et même en beauté; la vie y acquiert plus d'activité et plus de valeur. Mais ce n'est pas sans peine que le voyageur jouit de tous ces avantages, et l'on peut appliquer ici cette ancienne maxime d'Hésiode :

„ Les Dieux immortels ont placé les sueurs
„ au-devant de la perfection. ".

Cependant, si quelqu'un, esclave de ses aises, ou soumis aux ménagemens d'une santé faible, veut se faire conduire en char ou porter dans un fauteuil ou une litière, il peut pénétrer encore assez loin et assez haut sur les Alpes suisses. Mais on voyagera bien plus librement, à moins de frais et d'une manière bien plus satisfaisante, en faisant usage de ses jambes, et en se confiant, ainsi que Guillaume Tell, dans la tragédie de Schiller :

„ A Dieu et à ses propres forces. "

„ On voit, dit Ebel (*), la plupart de ceux qui
„ font des courses à pied dans les montagnes, en
„ revenir plus fraix, plus dispos et mieux portans.
„ Véritablement, continue-t-il plus bas, ces sortes

(*) Manuel du voyageur en Suisse; vol. I, pag. 16 de la traduction française.

„ de courses sont fatiguantes; mais il est certain
„ qu'elles le sont beaucoup moins que celles que
„ l'on fait dans les plaines. Car, dans les mon-
„ tagnes, on trouve toutes sortes de chemins diffé-
„ rens; tantôt il faut monter, tantôt descendre,
„ tantôt marcher sur un terrain horizontal, de
„ sorte que tous les divers muscles des jambes
„ étant mis tour à tour en activité, ceux qui au-
„ paravant avaient fait le plus d'efforts, se trouvent
„ dans une sorte de repos, lorsque la nature du
„ chemin ne leur laisse que peu de part à prendre
„ aux mouvemens qu'elle nécessite. Au contraire,
„ quand on parcourt un pays de plaines, ce sont
„ toujours les mêmes muscles qui sont en jeu.
„ D'ailleurs, comme les pieds se meuvent et se
„ posent toujours dans le même sens et du même
„ côté, lorsqu'on marche en plaine, ce sont cons-
„ tamment les mêmes parties qui sont comprimées
„ et frottées. Si cela a lieu pendant un jour entier,
„ il s'y forme souvent des ampoules douloureuses
„ qui, quelquefois, ne permettent pas au voyageur
„ de poursuivre sa marche. Celui qui gravit les
„ montagnes n'a rien à redouter de cette incom-
„ modité fâcheuse. "

C'est principalement l'athmosphère plus pure des hauteurs, l'exercice et l'évaporation si salutaires, qui donnent au voyageur un surcroit de forces et renouvellent, pour ainsi dire, tout son être. On connaît l'énorme dimension de la couche d'air athmosphérique qui entoure notre globe. On l'estime de neuf à dix milles géographiques. Où que

nous soyons placés, où que nous marchions, nous supportons toujours une immense colonne d'air, et de tout côté ce fluide nous presse et nous entoure. Pareils a des plongeurs dans un vaste océan, plus nous habitons des plaines basses, plus aussi nous sommes enfoncés dans la profondeur de l'abyme. Quand bien même l'air est cent quarante fois plus léger et moins dense que l'eau, la masse du premier de ces fluides, qui est autour de nous, compense cette différence. On a calculé que la pression, que doit exercer la colonne d'air athmosphérique au bord de la mer, sur le corps d'un homme fait, dont la surface est évaluée à 14 pieds quarrés, équivaut à un poids de 31,033 livres. Ce n'est que la masse d'air que l'homme porte dans l'intérieur de son corps et la pression égale de ce fluide sur toutes les parties de sa surface, qui le préservent d'être écrasé par le poids immense qu'il supporte. Mais la densité de l'air diminue beaucoup dans les régions supérieures de l'athmosphère, et cette colonne qui pèse sur le corps humain, se raccourcit évidemment d'autant de pieds, qu'il s'élève au-dessus du niveau de la mer.

Si l'on admet la hauteur du baromètre au bord de la mer à 28 pouces, et au bord du lac de Thun qui est beaucoup plus élevé, à 26 pouces 5 lignes, on n'aura plus, sur ce dernier point, que 29,366 livres d'air au-dessus de soi. Au sommet du Niesen où le baromètre descend à 21 pouces 4 lignes, la colonne d'air n'est plus que de 23,714 livres, et sur la pointe du Faulhorn, à une hauteur de baromètre

Digitized by Google

de 20 pouces 7 lignes, il ne restera plus que 22,823 livres.

Ces circonstances prouvent que les voyages sur les montagnes doivent être moins fatiguans et plus faciles que ceux que l'on fait en plaine; qu'ils doivent être aussi plus salutaires, plus bienfaisans même à ceux qui ont la poitrine faible, puisque l'acte de la respiration de l'air vital y est infiniment allégée. On peut affirmer que sur les hauteurs l'air comprime beaucoup moins nos vaisseaux sanguins, que par conséquent ceux-ci résistent moins aux mouvemens du cœur, que le sang circule plus régulièrement, et qu'il est moins exposé aux stagnations qui produisent si souvent des accès de mélancolie dans la plaine. Si nous ajoutons à tout cela la pureté, l'élasticité, la fraîcheur modérée de l'athmosphère pendant l'été, l'on sera convaincu que l'on peut se promettre, en faisant des courses dans les montagnes, tous les avantages des bains d'air si vantés, et qui sont en effet si utiles aux classes du peuple qui travaillent en plein air.

Il n'est cependant pas douteux qu'en s'élevant à une très-grande hauteur, on n'éprouve plus toutes ces jouissances. A telle élévation où le baromètre tomberait à 15 ou à 14 pouces, où l'on se trouverait à 18,192 pieds au-dessus de la surface de la mer, on ressentirait de l'oppression, des battemens de cœur, du gonflement dans les veines, des angoisses, du relachement dans les fibres; enfin, des évanouissemens. Le sang contenu dans les

petits vaisseaux des lèvres, des yeux et des oreilles, qui ne sont recouverts que d'une mince pellicule, s'échapperait au travers, parce que la pression extérieure de l'air ne serait plus assez forte pour fermer les pores de cette enveloppe.

Nous ne voulons cependant pas envoyer nos voyageurs pour leur bon plaisir, dans des régions aussi élevées et aussi dangereuses. Ce n'est qu'aux Condamine, aux Saussure, aux Humboldt et Bonpland qu'il est permis de s'y laisser conduire par leur noble désir d'acquérir des connaissances utiles. Nous n'engagerons pas le voyageur ordinaire à dépasser les bornes des neiges éternelles, et en-deçà il ne sera jamais exposé à de pareils accidens. (*)

Si je ne craignais pas de tomber dans des longueurs fastidieuses, je parlerais de l'excellente et salutaire nourriture et des eaux parfaites que l'on trouve particulièrement sur nos Alpes. Ces mets si simples des montagnes ne conviennent cependant pas toujours aux estomacs des citadins. D'ailleurs nous ne recommanderions comme nourriture bienfaisante que le lait, la crème, le petit-lait et le ceré.

(*) Même sur le sommet du Jungfrauhorn, MM. Meyer d'Arau, qui l'ont escaladé, dans l'été de 1811, n'ont rien éprouvé de pareil. (Voyez la description de leur voyage, imprimée à Arau). Si ces hardis voyageurs avaient voulu exagérer, ainsi que quelques journaux ont paru les en accuser, ils auraient pu tirer un grand parti de cet état de mal aise, auquel ils s'exposaient, suivant l'opinion générale.

Digitized by Google

Le lait n'est-il pas généralement l'aliment de l'enfance, un régal et un remède pour tant de maladies ? Mais les fromages salés et les salaisons de porc dont on fait usage sur nos montagnes, sont des alimens qui exigent un bon estomac et une certaine habitude pour les supporter. Quant à l'eau, qu'il nous soit seulement permis de nous appuyer sur le témoignage du grand et célèbre Haller : „ Rien, dit-il, n'est plus agréable que la saveur „ de l'eau provenant de la fonte des neiges sur les „ hautes Alpes, lorsqu'elle a coulé sur des rochers „ nuds et au travers d'un terrain pur. "

„ Souvent j'en ai bu avec délices en grande „ quantité, sans en ressentir le moindre inconvé- „ nient, lorsque je gravissais, tout essouflé, les „ cimes des Alpes. La boisson de l'eau glacée ne „ fait même aucun mal, si, après en avoir fait „ usage, le corps reste en activité. "

Mais il est tems enfin de parler des avantages que le cœur et l'esprit peuvent retirer des voyages dans les montagnes. Je n'alléguerai pas les distractions et le plaisir que donne toute excursion hors du pays natal et du cabinet d'étude; on les trouve aussi en voyageant dans la plaine; mais en gravissant les montagnes, en parcourant les Alpes, on a des jouissances toutes particulières, qu'on ne rencontre nulle autre part, et l'on y est mieux ré-

compensé des petites peines inséparables des voyages. Ici encore nous citerons le Dr. Ebel, qui a si bien décrit les sentimens qu'on y éprouve.

„ C'est au milieu des Alpes, qu'entouré de toute „ sa puissance et de tout l'appareil de son immen- „ sité, l'on voit la nature assise sur son trône „ impérissable. Placé sur les creneaux aériens des „ hautes tours que sa main a élevées jusques dans „ les nues, l'homme se sent délivré de tous ses „ soucis, de tous les chagrins et de toutes les fai- „ blesses de ses semblables, dont le tumulte et les „ passions, resserrés dans les vallées lointaines et „ profondes, ne sauraient plus l'atteindre."

„ Parcourant des yeux un chaos de rochers „ gigantesques et de débris épars; l'esprit exalté „ croit planer sur un monde, et voir les innom- „ brables témoins des antiques destinées de la terre „ dérouler, devant lui, les annales de la nature. Le „ silence éternel de ces régions élevées dispose „ l'ame aux sentimens les plus profonds et les plus „ solennels (on pourrait ajouter les plus purs et „ les plus calmes). Là, rien ne trouble ses médi- „ tations sérieuses sur l'éternité et sur les instans „ courts et rapides, que l'on nomme *vie de l'homme* „ et *durée des peuples*. Ah! comme toutes ces „ grandeurs imaginaires qui attirent ailleurs les yeux „ et les désirs des mortels insensés, disparaissent „ devant lui, semblables aux plus vains des songes; „ combien il trouve déplorable le sort de son es- „ pèce, occupée sans cesse à faire son propre tour-

„ ment. C'est encore là que l'ame s'élance avec
„ transport dans les espaces de l'infini. Les pen-
„ sées les plus sublimes, les sentimens les plus
„ nobles se réunissent pour porter de concert le
„ paix et le bonheur dans l'ame; une inspiration
„ nouvelle et inconnue vient consacrer toutes ses
„ facultés au culte de la vertu, qui seule est le
„ vrai bien et la vraie grandeur de tout être
„ pensant. "

„ Non! ce n'est que dans la solitude d'une
„ nature sublime, que l'homme se retrouve dans
„ toute sa dignité primitive. Les méditations utiles
„ de la sagesse n'ont pas de temple plus respec-
„ table que les Alpes, qui semblent nous rapprocher
„ des cieux, et c'est à ce temple que tout homme
„ qui regarde le développement et l'ennoblissement
„ de ses facultés morales, comme le but de son
„ existence, et son plus précieux trésor, devrait
„ apporter son encens et ses offrandes. " (*)

Voilà, en général, les sentimens qui se réveillent dans l'ame du voyageur en Suisse. Voilà les idées qui doivent y naître. Le plaisir de la curiosité satisfaite, qu'on éprouve à chaque pas, doit se taire devant ces jouissances sublimes; mais on peut encore leur associer le sentiment du beau, qui est excité si souvent et d'une manière si variée sur les Alpes, et qui de tout tems les a rendues si chères

(*) Voyez *Ebel*, Manuel du voyageur en Suisse, 1ère partie, pag. 21 et suiv.

aux peintres et aux poëtes. Qu'il nous soit encore permis de citer ce qu'a dit un auteur estimable et judicieux, le célèbre philosophe allemand *Garve*, sur la supériorité poétique des montagnes sur les plaines : „ Lorsque je reviens des montagnes „ dans la plaine, dit-il, il me semble que j'ai quitté „ une magnifique galerie de tableaux, pour entrer „ dans une chambre dont les murs sont nuds et „ dépouillés. "

Il développe ensuite d'une manière fort heureuse les causes principales de ce sentiment et du charme attaché aux contrées élevées. „Les flancs „ d'une montagne, continue-t-il, ne sont-ils pas „ pareils à une grande surface que la nature sem- „ ble avoir posée comme un tableau sur un chevalet „ avec tout ce qui s'y trouve placé, les arbres, les „ habitations, les animaux, les hommes, afin que „ notre œil puisse la contempler sous le jour le „ plus avantageux et le plus agréable? Ainsi, le „ lointain se trouve rapproché, et les objets qui „ sont dans le fond du tableau et qui, dans la plaine, „ auraient été masqués par ceux qui se trouvent „ sur le premier plan, s'élèvent à une telle hauteur „ que la vue peut embrasser, à la fois, tout l'en- „ semble. "

„ Le nombre des objets que l'on voit, étant „ donc plus grand, l'ame, avide de sensations mul- „ tipliées et distinctes, doit être plus satisfaite dans „ les pays de montagnes. La culture y est plus „ variée, chaque degré de la pente, chaque contour

„ du côteau présente des surfaces, des teintes, des
„ productions différentes, même quelquefois une
„ autre température. Quelquefois les formes pri-
„ mordiales de la nature se présentent au spectateur
„ surpris dans toute leur pureté, sans les métamor-
„ phoses que la main de l'homme leur a fait subir
„ ailleurs, sans les ornemens qu'elle a prétendu leur
„ ajouter. Les effets magiques de la lumière, qui
„ domine si puissamment dans le séjour des êtres
„ visibles, sont plus multipliés, plus frappans, plus
„ animés. Le jeu varié des ombres, les énormes
„ masses de clair et d'obscur, les contrastes des
„ vallons et des hauteurs, l'apparition plus matinale,
„ le départ plus tardif de la lumière du jour, qui
„ réjouit tous les êtres : tous ces effets contribuent
„ à la beauté des régions élevées. Souvent, comme
„ par un caprice, un seul point se trouve éclairé
„ au milieu d'un fond fortement ombré; il brille
„ de l'éclat le plus vif et le plus riant, et offre
„ tout-à-coup le tableau le plus riche et le plus com-
„ plet, là, où un instant auparavant les objets se
„ confondaient dans une teinte grise ou verdâtre,
„ monotone et dépourvue de grâces. ”

En un mot, dans les montagnes la lumière a plus d'objets à montrer, et l'ombre en a plus à cacher. Des antres, de profonds ravins qu'on n'avait pas remarqués, se trouvent subitement éclairés par les rayons du soleil; les saillies des rochers disparaissent, les monticules semblent s'abaisser à la clarté du jour. Le paysage change à chaque heure de la journée, son aspect ne fatigue point par l'en-

nuyeuse uniformité qui est le partage des plaines. Le mouvement des nuées paraît beaucoup plus gracieux. Ces vaporeuses filles du Ciel produisent les plus frappans contrastes. Ces navires des airs (pour me servir d'une expression de Schiller) sont plus rapprochés de nous; l'on se trouve quelquefois au milieu de leur tourbe agitée. On les voit sortir tout autour de soi, des forêts et des ravins. On les voit se chasser, se poursuivre, voler par-dessus les vallons, s'élever le long des parois des rochers, franchir les cimes argentées et les flancs des monts couverts de neiges. On dirait que les génies des montagnes, montés sur des coursiers enveloppés de vapeurs, vont se visiter ou se faire la guerre, lorsqu'on voit ces nuages singuliers s'agiter ça et là dans les cieux. Quelquefois ils s'étendent en longs rubans sur les bords des précipices; d'autres fois ils se réunissent comme pour former un aréopage autour du sommet respectable de quelque haute montagne. Des eaux plus vives et plus abondantes, une verdure plus fraîche et plus humectée sur les arbres et sur les prairies, un mouvement plus rapide dans l'air, des échos plus fréquens, les travaux des cultivateurs plus rapprochés dans leurs variétés, ajoutent encore à la prééminence des pays montagneux. L'eau dans un paysage est comme une glace dans un appartement, l'objet le plus animé parmi ceux qui n'ont pas de vie, et le plus communicatif parmi ceux qui n'ont point de sentiment.

Les lacs, les torrens, les ruisseaux, les cascades écumantes, donnent ainsi un charme infini à

nos

nos Alpes. Souvent un lac sombre, tranquille et solitaire, placé dans l'enfoncement d'une haute montagne, paraît se plaire à refléchir dans le miroir de ses ondes, les rochers, les chalets, les arbres qui l'environnent. Les petits ruisseaux murmurent doucement, en coulant sur une pente verdoyante, pour gagner les riantes vallées qui semblent être le but de leur course impatiente. Les torrens des forêts et des montagnes se précipitent, avec une ardeur plus vive, dans les abymes. Bravant tous les écueils, tous les rocs qui s'opposent audacieusement à son passage, on voit un fleuve, pareil à un jeune dieu, sortir du vallon isolé et champètre qui lui donna naissance, s'accroître du tribut d'innombrables nayades, poursuivre sa course vive et rapide au travers des vallées, jusqu'à ce que son impétuosité se trouve arrêtée et circonscrite dans le cercle magnifique de quelque grand lac, où il se prépare, en prenant ensuite un cours tranquille et majestueux, à produire des effets plus utiles. D'autres auteurs ont dépeint la beauté des points de vue, dont on jouit du haut des montagnes sur les plans inférieurs; mais leurs observations ne sont pas toutes applicables à celles de la Suisse. On se trompe, si l'on espère pouvoir contempler de-là une vaste étendue de plaines. Fréquemment les sommités ou les arêtes sur lesquelles on se trouve, sont entourées, à si peu de distance, par d'autres hauteurs, ou sont posées sur des bases si larges, que l'on ne voit au loin, que peu ou point de plat pays. Ce ne sont pas non plus les regards que l'on jette au-dessous de soi qui donnent le plus de satis-

faction. Après avoir gravi pendant des heures, l'on trouvera infiniment plus sublime l'aspect d'une cime majestueuse que l'on apperçoit enfin tout-à-fait détachée et assise sur son trône éternel, ou d'un colosse isolé et majestueux, couvert de neige, ou celui d'une parois de rochers qui s'élève perpendiculairement dans son effrayante nudité. Cependant un coup-d'œil jeté en arrière sur la vallée que l'on vient de quitter, avant de s'être élevé à une trop grande hauteur, a aussi un charme incomparable. Vus de trop haut, les objets se confondent dans la plaine, les détails disparaissent, et le paysage riche et varié prend l'aspect plat et insignifiant d'une carte géographique. Mais, lorsqu'on est moins éloigné de la vallée, on y apperçoit d'innombrables beautés : les prairies et les vergers, les villes et les villages, dont sa surface riante est parsemée, forment le contraste le plus agréable avec les alentours nuds et sauvages du point où l'on est placé sur la montagne. On se plait presque toujours à planer d'en haut sur les choses d'ici bas, à être témoin de l'activité inquiète des mortels, sans y prendre part, et l'on acquiert cette jouissance sur les hauteurs, en voyant, d'un coup-d'œil, ce qui se passe dans tout un village, dans une campagne étendue, dans les champs, dans les prés, sur les lacs et sur les grandes routes.

Je reviens encore sur les beautés particulières aux Alpes suisses, et je citerai la description qu'en fait en peu de mots un étranger, qui paraîtra peut-être moins suspect de partialité qu'un natif du pays.

Après avoir nommé la Suisse le pays de prédilection de la nature, et le grand sommet de l'ancien monde, *Berger*, voyageur judicieux et sensible, s'exprime en ces mots : „ Des beautés de tout „ genre, parées de toutes les grâces, de tous les „ agrémens, la variété, l'abondance, la richesse, „ le sublime, le majestueux, le terrible, la magie „ des teintes et des contrastes, la gradation des „ nuances, se trouvent réunis dans les paysages „ de cette contrée. Le vaste miroir de ses lacs „ ceint de pyramides imposantes, de rochers ou „ de riantes collines, où se développe l'ornement „ de toute espèce de culture ; les cascades, qui „ se précipitent de la région des nuages dans les „ vallées ; ses énormes monts couverts d'un vaste „ manteau de neige, ou revêtus d'une glace éter- „ nelle ; ses glaciers qui, dans leurs vallons, per- „ mettent à l'observateur d'approcher leurs mer- „ veilles ; le coloris enchanteur que le soleil, à son „ lever ou à son coucher, verse sur des chaînes „ de montagnes d'une étendue incommensurable ; „ ce sont des phénomènes qu'aucun autre pays ne „ présente, au moins en si grande quantité. "

Nous ne rapportons pas ici toutes ces observations pour inviter à venir visiter nos Alpes, ni pour les recommander aux voyageurs. On y viendra sans les avoir lues, tout comme on y venait avant de les connaître. Nous ne voulons qu'indiquer un moyen de plus de multiplier et de mieux sentir leurs jouissances, aux lecteurs qui voudront bien accorder quelque attention à cet ouvrage.

On ne recueille pas seulement du plaisir en voyageant dans les montagnes et particulièrement dans nos Alpes, on peut aussi y acquérir, en s'instruisant, une foule de connaissances intéressantes. Nous devrions donc commencer par indiquer en détail ce qu'on peut y apprendre ; mais les savans savent mieux que nous tout ce qu'ils viendront y chercher, tout ce qu'ils doivent y trouver. Cependant, les Alpes offrent non-seulement à l'homme instruit qui se voue à une branche d'étude particulière, mais à tout homme sensé et capable de penser et de méditer, d'abondantes sources d'instruction. Que le physicien vienne y observer la glace et la neige, l'air et l'eau, la lumière, les différens degrés de chaleur sur les hauteurs et dans les plaines ; le géologiste la structure des montagnes, le minéralogiste les fossiles, le botaniste les plantes, le zoologiste les animaux, l'agriculteur la culture des terres et des bestiaux, l'historien les antiques monumens du tems passé ; que le géographe, le philosophe, viennent y faire des recherches ; y trouver matière à de nouvelles découvertes, y puiser de nouvelles notions : l'homme simple, qui ne prétend à aucune de ces qualifications, y trouvera encore un monde ouvert à d'intéressantes observations, et pourra étendre le cercle de ses connaissances.

Si un homme, qui aurait déjà visité nos hautes montagnes, y revenait avec un ami qui n'en aurait encore aucune idée, il lui dirait : „ Je te conduis „ auprès des plus grands colosses des montagnes de

„ l'ancien monde, qui sont même, en grandeur et
„ en étendue, les seconds sur le globe. Je te con-
„ duis dans l'attelier le plus antique de la nature,
„ où sa puissance infinie a travaillé avant qu'il exis-
„ tât des humains, et où elle crée encore le beau
„ et le sublime, maintenant que l'homme est là pour
„ l'admirer. Je te conduis au berceau des fleuves,
„ qui abreuvent et fructifient la moitié de l'Europe.
„ Dans la même journée, je te ferai éprouver les
„ chaleurs brûlantes de l'Espagne, et le froid de la
„ Lapponie et du Grönland; je te conduirai de la
„ vigne au maronier, puis au Rhododendron; enfin,
„ aux chetifs brins du Lychen, qui croit encore sur
„ l'extrême frontière des régions de la vie. Tu trou-
„ veras un parfum délicieux à des fleurs inodores
„ dans les plaines que tu habites; tu cueilliras des
„ fraises à côté des glaces éternelles. "

„ Je te conduis aux sources bienfaisantes des
„ pluies et des rosées qui humectent la moitié de
„ notre hémisphère; dans le lieu natal des vents ra-
„ fraîchissans et des orages qui purifient l'air des
„ vapeurs pernicieuses produites par les ardeurs des
„ étés; aux fontaines les plus pures et les plus
„ fraîches; aux abondantes eaux minérales qui don-
„ nent la santé; auprès des cascades les plus pitto-
„ resques; sous les voutes de rochers les plus ma-
„ jestueuses, sur les plus hautes montagnes de neige,
„ et sur les pâturages les plus fertiles. Tu sentiras
„ avec terreur le souffle glacé des avalanches; tu
„ entendras en tremblant le tonnerre de leurs chûtes.
„ Les crystaux étincelans, l'agile chamois, l'innocente

„ marmotte, l'aigle planant dans les nuages, le terrible
„ Lämmergeyer (vautour, *vultur barbatus Cuv.*).
„ Ces objets, nouveaux pour toi, te rempliront de
„ surprise et de joie. Tu quitteras l'actif agriculteur
„ pour aller visiter le tranquille pâtre des montagnes.
„ Des troupeaux innombrables, pleins de beauté, de
„ force et de vie, sauteront ou marcheront autour
„ de toi. Tu savoureras dans le lait écumant, dans
„ la crème épaisse, la richesse du pays qui se répand
„ jusques dans les parties du monde les plus lointaines.
„ Mais l'homme surtout réjouira ton cœur; l'homme
„ dans les belles et rares proportions de sa structure,
„ robuste, plein de force et de dextérité, calme,
„ serein, libre, et la femme douée de grâces naturelles,
„ sans artifice, t'aborderont avec la curiosité enfan-
„ tine, avec la confiance des premiers âges. D'anti-
„ ques traditions, des chants rustiques résonneront
„ à tes oreilles ravies, et les tableaux tracés par
„ Théocrite se développeront autour de toi, avec
„ plus de variété et plus d'harmonie avec toi-même.
„ Toi-même, tu déviendras, dans ces régions élevées,
„ un autre homme; tu te trouveras meilleur, tu fe-
„ ras mille nouvelles observations sur ton être, tu
„ éprouveras ce que dépeint si bien ce penseur pro-
„ fond et sensible, qui connaissait tous les secrets
„ de l'ame : plus de facilité dans la respiration, plus
„ de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans
„ l'esprit. Les plaisirs y sont moins ardens, les
„ passions plus modérées. Les méditations y prennent
„ je ne sais quel caractère grand et sublime, propor-
„ tionné aux objets qui nous frappent, je ne sais
„ quelle volupté douce et tranquille qui n'a rien d'acre

„ ni de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus
„ du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens
„ bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche
„ des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose
„ de leur inaltérable pureté. On y est grave sans
„ mélancolie, paisible sans indolence, content d'être
„ et de penser. Tous les désirs trop vifs s'émoussent;
„ ils perdent cette pointe aiguë qui les rend doulou-
„ reux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émo-
„ tion légère et douce." (*)

Devrais-je dire aux peintres et aux poëtes ce que les montagnes et surtout nos Alpes fourniront à leur imagination, au profit de leur art ?

Il me semble que je leur ai déjà indiqué bien des choses, qu'ils ne trouveront nulle autre part en aussi grande quantité et avec une originalité aussi marquée. Nous les renvoyons d'ailleurs pour de plus amples détails à notre description des vallées et contrées en particulier; car il est tems de terminer cette première partie de notre introduction et d'avancer vers le sujet principal de notre ouvrage.

(*) Voyez la nouvelle Héloïse de *J. J. Rousseau*, 1ère partie, lettre 23. — On peut comparer tout ce passage avec la préface du grand *Haller*, dans son ouvrage : *Icones plantarum Helvetiæ*, *edit. Wyttenbachii*, *Bernæ 1813.*

2.

Des voyages dans l'Oberland bernois en particulier.

Ce ne sont pas seulement les Alpes du canton de Berne, qui portent le nom d'Oberland (Pays d'en-haut). On le retrouve fréquemment en Allemagne, où les habitans des plaines le donnent à une contrée voisine et plus élevée. On le retrouve aussi en Suisse dans le canton des Grisons. Mais l'Oberland bernois est tellement le plus connu et le plus vanté, que les Suisses ajoutent rarement le nom du canton, lorsqu'ils en parlent. Dans le sens le plus étendu, il embrasse la contrée qui s'élève au midi, depuis les parties plattes des cantons de Berne et de Fribourg, se limitant au nord par une partie de ce dernier canton; dans celui de Berne, par la préfecture de Seftigen et une partie de l'Emmenthal, et enfin, par la vallée de l'Entlibuch, dans le canton de Lucerne. A l'orient, elle est bornée par les cantons d'Unterwalden et d'Uri; au midi, uniquement par le Vallais, et à l'occident, encore par le canton de Fribourg et par l'ancien gouvernement d'Aigle dans le canton de Vaud actuel. Dans cette vaste circonférence, l'Oberland contient les vallées principales de *Hasli*, *Grindelwald*, *Lauterbrunnen*, de la *Kander*, de *Frutigen*, *Adelboden*, de la *Simmen*, de la *Sarine* et du *Gessenay*. Il commence à la ville de Thun et se termine par une chaîne d'immenses montagnes, qui furent aussi les bornes des plus anciennes révolu-

tions physiques de la terre. En 1798, la volonté de la France forma de ce pays un canton particulier, sous le nom de canton d'Oberland, dans les frontières ci-dessus indiquées; mais en 1802, il rentra dans les rapports anciens et naturels, qui l'attachent maintenant de rechef au canton de Berne.

Dans une acception moins vaste, on comprend sous le nom d'Oberland le pays qui se trouve au midi et à l'orient du lac de Thun, et nommément les vallées de *Frutigen*, d'*Adelboden*, de la *Kander*, d'*Interlachen*, *Brienz*, *Lauterbrunnen*, *Grindelwald*, *Hasli*, y compris celle d'*Habkeren*, ce qui le réduit d'un tiers de son étendue, de sorte qu'on peut le parcourir en moins de tems.

Dans une troisième signification encore plus restreinte, on n'entend par l'Oberland que les six dernières vallées que nous venons de nommer, en y joignant tout au plus le lac de Thun, qui offre les moyens de communication les plus faciles entre elles, et par lequel on les aborde toutes; enfin, quelquefois ce n'est que la vallée de l'Oberhasli, que l'on désigne par cette dénomination.

Nous avons adopté pour le présent ouvrage la troisième de ces significations comme la plus usitée, et nous croyons, avec *Stapfer*, que c'est la partie la plus gracieuse et la plus riche en scènes pittoresques, de tout le pays de nos montagnes, laquelle suffirait pour donner à l'étranger, auquel ses occupations ne permettraient pas de faire un long

séjour en Suisse, le tableau des aspects les plus riants et les plus sublimes de toutes les beautés de notre nature alpestre. (*)

En effet, je ne sais pas ce que l'Oberland laisserait à désirer sous ce rapport. Déjà dans le lointain il offre l'aspect le plus sublime et le plus admirable. De toutes les collines, de toutes les hauteurs, même des plaines de la Suisse orientale et du nord-ouest, on apperçoit, soit quelques-unes de ses sommités, soit des sections entières de ces colonnes chargées de glace, qui semblent supporter la voute des cieux. La beauté, la sublimité de leurs contours à l'horizon, surpassent ou égalent au moins la magnificence et la majesté des montagnes de la Grèce, du Thibet, du Caucase et des Cordillières. (**)

Le Thibet, cependant, et les Cordillières ressemblent à nos Alpes sous plusieurs rapports. Le Thibet est la Suisse de l'Asie. Si l'on peut se fier aux mesures de M. le colonel Crawford, une des pointes de la chaîne des monts Himalaya (l'Imaus des anciens), aux environs des sources du Gange,

---

(*) Voyez l'ouvrage de M. *Stapfer*, jadis Ministre de la République helvétique à Paris : *Voyage pittoresque de l'Oberland*, etc., à Paris et Strasbourg 1812, in-4.°, pag. 1ère. Nous nous proposons de parler plus bas de cet excellent ouvrage. C'est un devoir que de citer souvent un précurseur si plein de goût et de véritable instruction.

(**) Voyez *Stapfer*, pag. 3.

s'élève à la hauteur énorme de 25.000 pieds anglais, ce qui surpasserait celle du Chimborasso (*), auquel Humboldt ne donne que 20,148 pieds, et qui, suivant les anciens calculs des Espagnols et des Français, était réputé la plus haute montagne de notre globe. Le Cotopaxi, haut de 17,712 pieds, est son digne émule, et l'aspect de ces deux géants paraît avoir une prééminence décidée sur celui de notre Jungfrauhorn, des deux Eiger, du Schreckhorn et du Finsteraarhorn. La cime de la Jungfrau avec ses 12,872 pieds, et celle du Finsteraarhorn avec ses 13,312 pieds de hauteur, sont de 7276 et de 6836 pieds plus bas que le premier de ces colosses. Mais d'un autre côté, nos montagnes de neige ont d'autres avantages pour le voyageur, qui doivent leur mériter la préférence.

Nous n'alléguerons pas seulement à cet égard, combien il est plus difficile à un homme éclairé d'aller admirer la grandeur des montagnes de l'Asie et de l'Amérique, combien il est rare qu'on aille les visiter.

(**) *Stapfer* cite à cet égard l'ouvrage anglais de *Jameson : System of mineralogy*, vol. III, pag. 329; mais il ne donne au Chimborasso que 19,602 pieds. *Miltenberg*, dans son ouvrage sur les élévations de la terre, sect. 1ère, pag. 113, donne aux sommités de l'Himalaya 23,424 pieds de hauteur, et dit que le Journal de physique ne lui en accorde que 22,917. — *Malte-Brun*, enfin, dans son Précis de la géographie universelle, 2ème édit., Paris 1812, tom. III, pag. 6, dit, en général, que ces sommités du Thibet ont plus de 20,000 pieds de hauteur.

Nous n'examinerons pas non plus si les calculs de Crawford sont parfaitement justes ; nous ne porterons pas même en ligne de compte les dangers d'un pareil voyage, le défaut de guides capables et instruits, d'établissemens commodes et de travaux préparatoires pour l'entreprendre. Mais nous ne pouvons pas passer sous silence ce que Humboldt allégue lui-même dans sa Relation historique, partie 1ère, pag. 43, 50, 103, 201.

„ Le fond de la vallée longitudinale, dit-il, „ qui partage les Cordillières en deux chaînes parallèles, est encore élevé de 3000 mètres (à peu „ près 9000 pieds) au-dessus du niveau de l'Océan, „ de sorte que le Chimborasso et le Cotopaxi, vus „ depuis les plateaux de Lican et de Mulalo, ne „ paraissent pas avoir une plus grande élévation que „ le Col-du-Géant et le Cramont, suivant Saussure."

M. de Saussure donne au premier 10,578 pieds et au second 8424 pieds d'élévation au-dessus de la mer.

Humboldt affirme encore une fois, en insistant sur cette comparaison, que : „ l'élévation énorme „ des plateaux de montagnes, qui entourent les „ hautes sommités des Cordillières, diminue jusqu'à un certain point l'impression que font ces „ grandes masses sur l'ame du voyageur accoutumé „ aux scènes majestueuses des Alpes et des Pyrénées. " —

Les plateaux, avait-il dit auparavant, qui entourent

les sommités des Cordillières couvertes de neiges éternelles, sont pour la plupart élevés de 2500 à 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et cette circonstance diminue l'impression de grandeur que produisent les masses colossales du Chimborasso, du Cotopaxi et de l'Antisana, vus depuis les plateaux de Riobamba et de Quito.

Comparons, au contraire, la hauteur proportionnelle des montagnes de glace de notre patrie, lorsqu'on les considère d'abord depuis Berne, puis fort près de leurs bases. Si l'on fixe avec Tralles l'élévation de Berne à 1708 pieds au haut de la ville vers le grand hôpital, la Jungfrau se présente encore à la hauteur de 11,164 pieds, et le Finsteraarhorn à celle de 11,604. Ce dernier s'élève au-dessus du lac de Thun à 11,454, et la première à 11,092 pieds. Enfin, dans la vallée de Lauterbrunneu, la Jungfrau s'élance encore à 10,422 pieds, et dans le Grindelwald, l'Eiger à 9118 pieds vers les nues, tandis que le Chimborasso, d'après la plus grande hauteur qu'on lui donne, vu depuis Quito, n'a que 11,140 pieds d'élévation, l'Antisana 8958 et le Cotopaxi 8712 pieds.

Mais ne poursuivons pas des comparaisons, qui doivent différer et varier sous tant de rapports, et qui ne pourraient être complétées avec justesse que par l'homme rare, qui aurait vu et les Cordillières et les Alpes suisses. On ne peut disconvenir, par exemple, que les Andes de l'Amérique, dans leur position méridionale, possèdent

une richesse de plantes majestueuses qui leur appartient exclusivement. Le Cotopaxi seul exerce une force volcanique qui jettait des flammes à la hauteur de 2700 pieds, et dont on entendait le mugissement souterrain à 200 lieues de distance. (*)

Mais, en échange, avec quel calme imposant s'élèvent nos Alpes ? Comme elles étendent au loin leur chaîne argentée, quelle variété de formes présentent leurs cimes découpées, déchirées, irrégulières vis-à-vis des cônes arrondis et monotones des Andes. Il n'est pas entièrement décidé si ces colosses de l'Amérique offrent, comme les nôtres, des cascades superbes et innombrables ; s'ils se mirent aussi fréquemment dans des lacs délicieux; s'ils envoient dans les vallées des fleuves et des torrens sortis des glaciers; s'ils renferment dans leurs ravins des mers de glace sublimes dans leur simplicité; si tout cela existe, au moins la supériorité de nos montagnes, à cet égard, est encore reconnue.

Nous laisserons dans le doute, si l'aspect des neiges éternelles, dont les limites inférieures sont sur les Cordillières à environ 14,000 pieds de hauteur, y est plus agréable à l'œil qu'en Suisse, où elles commencent sur nos chaînes de montagnes à 7812 pieds. Le sommet du Chimborasso présenterait donc une colonne de neige de 6140 pieds de

(*) Le premier de ces phénomènes eut lieu en 1735; le second, en 1744.

haut, tandis qu'en été le Finsteraarhorn n'en paraît couvert que sur une espace de 5500 pieds et la Jungfrau de 5060 pieds. Le fardeau de neige, que supportent les Cordillières, est peut-être plus imposant; mais on le trouvera aussi plus uniforme et trop dépourvu de contrastes avec la base moins variée de ces montagnes. Peut-être aussi leur hauteur immense se raccourcit-elle à la vue par l'effet de l'optique, lorsqu'on les regarde depuis la plaine.(*)

(*) Suivant Humboldt, les limites de la neige éternelle sur les Cordillières ne se trouveraient qu'à une hauteur de 4411 mètres, ou de 13,680 pieds. Autre part, il la fixe seulement à celle de 13,166 pieds. Le Chimborasso se trouve au 1° 27′ 11″ degré de latitude, et dans cette situation, les bornes de la neige éternelle sont à 14,784 pieds. Il ne resterait donc pour la neige qu'une étendue de 5364 pieds, jusqu'à son sommet, laquelle serait de 136 pieds moins grande que la partie du Finstèraarhorn, où la neige ne fond jamais; mais de 304 pieds plus grande que sur le Jungfrauhorn. Au sujet des limites de la neige éternelle en Suisse, il faut observer qu'elles ne s'étendent aussi bas que sur des arêtes ou des chaînes de montagnes continues; car sur les sommités de rochers et sur les pics isolés, la neige fond à plusieurs centaines de pieds plus haut. *Ebel*, à l'article *Alpes* (voyez son Manuel des voyageurs en Suisse, partie 1ère, pag. 28 de la traduction française) dit : Dans les Alpes Cottiennes de la Savoye et dans les Alpes Pennines, on observe la limite de la neige dans les grandes chaînes à la hauteur de 7800 à 7812 pieds. Quant aux montagnes isolées, elles varient entre 8400 et 8700 pieds. Suivant M. *de Buch*, cette hauteur est sous le 45¼ — 46½ degrés de latitude, à la hauteur de 8520 pieds au-dessus de la mer.

Quoiqu'il en soit, le charme des montagnes de notre patrie ne doit pas être constaté par des comparaisons, qui laissent trop de marge à la différence des goûts, à des prédilections et à des préjugés invétérés. Un homme qui aurait voyagé dans des pays lointains, peut donner la préférence au Caucase, au mont Ural, à l'Altaï, au Liban. Je ne doute pas que l'amateur des antiquités ne trouve les monts d'Italie et de la Grèce plus intéressans. Le physicien recherchera plutôt les volcans de Naples et de la Sicile. Le Tyrol, le pays de Salzbourg, le Piémont, Chamouni, contiennent tant de beautés, qu'ils ont sans doute des amateurs. Le lac de Genève et le Vallais en déploient d'innombrables. Le lac si varié des quatre Cantons, la vallée de la Reuss jusqu'au Saint-Gothard, méritent leur grande réputation. Les souvenirs historiques, que retracent les trois cantons primitifs, ont aussi leur prix. Chaque vallon, tel petit qu'il soit, chaque cime de rochers, chaque hameau, chaque ruisseau a ses particularités, que l'on ne rencontre nulle autre part, et l'on ne doit point s'étonner si l'on croit trouver près de soi, ou au loin, soit des pendans aux beaux aspects qu'offre l'Oberland, soit des contrastes à son désavantage.

On ne peut cependant disputer à cette belle contrée ses attraits si divers.

Au travers de riches prairies, de champs et de vergers, de forêts variées, de belles collines, de jolis vallons, d'un paysage que l'on dirait arrangé

par

par les mains d'un habile décorateur de jardins, l'on se rapproche du pied des Alpes. Des châteaux, des riants villages vous entourent de tous côtés. Le cours d'une superbe rivière vous guide. Vous arrivez à des côteaux couverts de vignobles. Bientôt un lac délicieux vous reçoit sur ses ondes. Pendant deux lieues, ses rivages vous présentent partout l'abondance et la fertilité. On croit revoir les rives couronnées de pampres, qui ceignent le lac Léman, les vergers couverts de fruits que baigne le lac de Zug, lorsqu'on est déjà sur le seuil de l'enceinte des plus arides rochers. L'on foule aux pieds les débris des creneaux, des murs, des tours d'une antique cité que le tems a couvert de ronces. Vous entrez dans un vallon, qui vous semble être celui d'Eden, ou le sanctuaire de la généreuse Pomone. D'anciens et sombres couvens, des vieux châteaux en ruines, transportent votre imagination dans les siècles passés. Vous parcourez sur les bords du torrent mugissant, des paisibles solitudes, des déserts affreux. Vous appercevez des scènes, des tableaux sublimes dans les vallons écartés qu'habitent les pâtres. La terre paraît fendue, où les eaux réunies de la vallées de Lauterbrunnen s'écoulent avec des chûtes si singulières, que l'imagination ne pourrait jamais se les représenter sans les avoir vues. Là, vous êtes le témoin du bonheur de la vie pastorale. Vous retrouvez, au milieu de cette nature majestueuse, l'original des Idylles.

Au pied des sommités les plus élevées de l'Eu-

rope, vous croyez toucher aux limites de la terre et à l'empire désert des nuages. Des merveilles incomparables d'un monde de neige et de glace vous gèlent par leur aspect, vous oppressent et cependant élèvent votre ame. Vous observez, en frissonnant, les formes bizarres des glaciers, qui couvrent une grande partie de la vallée de Grindelwald. Vous vous reposez ensuite avec délices dans celle d'Oberhasli, sous les ombrages de ses vergers et de ses bosquets. Vous voyez encore des pâturages alpestres, mais ce sont les plus grands, les plus fertiles, les plus riants; de nouvelles cascades plus pittoresques, plus singulières que celles que vous avez déjà admirées. Vous vivez avec plaisir au milieu d'une race d'hommes distinguée, témoin de sa simplicité, de ses travaux champètres et de ses recréations innocentes.

Chaque maison isolée, chaque village est pour vous la scène d'un poëme. Vous recommencez à monter vers les horreurs des déserts. Là, vous appercevrez, sur un trône de glace éternelle, le Dieu du fleuve de la contrée, dans sa froide demeure. Vous suivrez, au travers des rochers, les sentiers frayés aux mulets. Vous passerez sur des ponts si élevés, que le vertige vous saisira, sur des débris immenses de montagnes écroulées; vous saluerez avec reconnaissance, entre des rocs nuds et sur les bords d'un sombre lac, le toit hospitalier d'un asyle qui vous invite au repos. Vous irez visiter ces deux glaciers, palais de l'hiver éternel, 'un au nord, qui produit l'Aar, l'autre au midi,

d'où s'écoulent les eaux du Rhône. Vos pas ne sont arrêtés que par les limites des neiges et du froid inévitables, qui menaceraient votre vie, et là, si vous refléchissez à tout ce que vous avez vu, éprouvé, pensé dans le court espace de cinq ou six jours, qui se sont si promptement envolés, vous croirez avoir vécu une vie entière et avoir parcouru un triple univers.

L'on verra si la variété de ces tableaux et leur richesse sont exagérées. Je ne connais aucune jouissance propre aux montagnes, qu'un voyageur robuste et intelligent ne puisse trouver dans les nôtres.

Mais revenons à l'indication plus détaillée de ce qu'il est intéressant de savoir sur l'Oberland bernois.

Nous avons désigné ses limites, nous avons indiqué ses beautés, nous devons encore rapporter ses proportions relativement aux Alpes en général et à notre globe; l'étendue de sa surface; le nombre et l'espèce de ses habitans; le nom de ses districts et de ses paroisses; enfin, les diverses routes qui y conduisent.

Il faut faire un effort sur soi-même, pour ne pas s'abandonner à l'impression puissante que fait sur notre ame, l'aspect des cimes élevées des Alpes dans leur grandeur, dans leur immensité majestucuse; et pour refléchir qu'elles sont petites comparativement à tant d'autres objets, que contient notre univers, surtout à l'homme lui-même. Mais notre ame, en puisant dans les sources profondes de son essence, doit bientôt s'élever au-dessus de ces imposans colosses, et sentir toute sa supériorité, sous le double rapport de son essence spirituelle, ce qui constitue sa supériorité morale et de la supériorité de notre entendement, qui nous donne la faculté de calculer la grandeur des mondes. Ce sentiment doit porter notre être, d'un vol hardi, infiniment au-dessus de ces masses gigantesques qui menacent les cieux, et réduire leur supériorité apparente, mais seulement physique et matérielle, à sa juste valeur.

„ Si le spectacle des hautes Alpes nous accable
„ du sentiment de notre petitesse, l'ame, s'élevant
„ avec énergie contre le découragement prêt à la
„ saisir, met la noblesse de son origine en balance
„ avec ces masses inanimées, et son essence divine
„ en contraste avec leur froide inertie. Nous éprou-
„ vons une affection mixte, à la fois pénible et con-
„ solante; pénible par l'aspect de ces colosses dont
„ la durée éternelle paraît braver notre existence
„ éphémère, en même tems qu'ils menacent de
„ nous écraser de leur poids; mais consolante par
„ la supériorité que la raison nous donne sur ces

„ masses sans vie. Effrayés d'abord à leur vue par
„ le sentiment de la nullité de nos moyens, si une
„ lutte physique, un choc matériel allait s'engager
„ entre elle et nous, le sens moral, en nous don-
„ nant la mésure de notre valeur, dans la conscience
„ de nos devoirs et de notre destinée, nous fait
„ sortir victorieusement d'une comparaison qui avait
„ commencé par nous humilier, et nous planons
„ avec le sentiment de nos forces immortelles au-
„ dessus de la matière brute, dont les dimensions
„ colossales semblaient nous anéantir. " (*)

C'est ainsi que se renouvelle journellement dans l'ame de chaque observateur, ce que Jean de Müller a déjà si parfaitement exprimé : „Plus on ap-
„ proche des hautes Alpes, plus l'ame se sent pé-
„ nétré de l'immensité de la nature : la pensée de
„ leur antiquité si supérienre peut-être à celle de
„ l'espèce humaine, l'ineffable impression que fait
„ sur nous leur éternelle immobilité, reveillent le
„ sentiment mélancolique du néant de notre exis-
„ tence corporelle; mais en même tems l'ame s'é-
„ lève comme pour opposer sa sublime noblesse à
„ la grandeur de ces masses inertes. " (**)

Mais notre esprit se porte encore d'une autre manière au-dessus de ces rocs si imposans. Éclairé par la lumière de notre entendement qui cherche

(*) Voyez *Stapfer*, voyage pittoresque, pag. 7.
(**) Voyez *Müller*, Histoire des Suisses, liv. I, chap. XVI, pag. 424, tom. I.

toujours à s'instruire, et qui ose même soulever avec une sagacité que rien n'arrête, le voile qui couvre l'infini, il trouve bientôt petit, ce que le trouble de l'étonnement lui avait montré d'abord si immense. Lui, qui mesure les soleils, qui pénètre jusqu'aux limites de l'univers, qui n'envisage notre globe que comme un astre au milieu des millions d'autres astres, comme une planète de moyenne grandeur, et même comme un grain de sable dans cette immensité, où notre soleil lui-même avec des milliers d'autres soleils tourne autour d'un autre centre, et où une partie de ces systèmes solaires fournissent leur course dans diverses régions du ciel autour du premier, du plus ancien de ces soleils primitifs; notre esprit, dis-je, qui ose penser et calculer toutes ces choses, doit aussi, à plus forte raison, considérer les montagnes couvertes de glaces éternelles, malgré toute leur grandeur, comme des points imperceptibles, comparés à l'infinité.

D'après des calculs très-exacts, on a trouvé que notre terre contenait dans sa plus grande circonférence 20,557,645 toises, et que le Chimborasso, quoique la plus haute montagne, qu'on ait mesuré avec exactitude jusqu'à présent, remplirait seulement $\frac{1}{6390}$ de cette étendue. Si l'on admet, pour faire un compte rond, que cette énorme montagne serait $\frac{1}{6000}$ du globe, il se trouve qu'elle est, par rapport à la terre, ce que serait un grain de sable d'une demi-ligne sur la surface d'une boule de 21 pieds de circonférence et de 7 pieds de diamètre.

Donc, ainsi qu'une telle boule ne perdrait pas de sa rotondité, quand même sa surface serait parsemée d'une centaine de grains pareils, notre globe n'en serait pas moins rond pour être couvert d'une multitude de Chimborasso. (*)

La terre, à son tour, n'est qu'un grain de poussière comparée à la grandeur du soleil. Si le soleil était vuide intérieurement, il y aurait assez de place dans sa capacité, pour que la terre, avec son athmosphère et les nuages, même avec la lune, telle qu'elle est, et à la distance où elle est de la terre, pût se mouvoir, suivre à toutes ses rotations, et qu'il resterait encore une périphérie solide de 50,000 lieues d'épaisseur, puisque le soleil est de 1,400,000 fois plus grand que la terre, et que la distance moyenne de la lune à la terre n'est que de 51,445 milles, et la longueur de son diamètre de 468 milles. Le soleil lui-même n'est qu'un point dans l'édifice de l'univers, puisque seulement dans la voie lactée, sur une ligne, dont la longueur paraît être de 30 diamètres apparens du soleil et une largeur de 4 de ces diamètres, on peut distinguer 50,000 étoiles.

Si nous comparons encore les dimensions de trois autres corps célestes de notre système plané-

---

(*) Comparativement au diamètre de la terre, qui a 6,772,752 toises de long, qu'est-ce que le Chimborasso avec sa hauteur de 3358 toises? Justement ce qu'est une ligne à quatre toises.

taire, plus petits que notre globe, et si nous observons la proportion de la hauteur des montagnes de ces sphères avec leurs masses entières, nous verrons que l'élévation de nos montagnes terrestres se trouve encore surpassée à un degré presque incroyable.

Sur notre globe, la hauteur perpendiculaire du Chimborasso est au diamètre de la terre (en le portant à la longueur de 1720 milles géographiques, de 22,848 pieds chacune), ce qu'est 1 à 1023. Dans la lune, les hauteurs perpendiculaires des montagnes, que Leibnitz et Dörfel ont observées sur sa périphérie, se rapportent au diamètre de ce corps céleste comme 1 à 126. Donc, en comparant entre elles la longueur des diamètres de la terre et de la lune, l'on trouvera que ces montagnes sont proportionnellement cinq fois plus élevées que les plus hautes de notre globe. Dans la planète de Venus, on a observé que la plus haute élévation de ses montagnes est à son diamètre, comme 1 à 144; dans celle de Mercure, que la hauteur la plus considérable de ses montagnes méridionales que l'on ait pu calculer, est de 2 ⅖ milles géographiques, que ces montagnes sont donc 2 ⅘ fois plus hautes que le Chimborasso, et en comparant les diamètres de ces deux globes, huit fois plus élevées que les plus hautes montagnes du nôtre.

Si l'on se représente la terre comme une boule, dont le diamètre serait d'un pied. ou 12 pouces, ou 144 lignes, le diamètre de la lune serait, en suivant cette

proportion, de 39 lignes, celui de Venus de 140, et celui de Mercure de 51 de ces lignes. Et si nous évaluons de même la hauteur des montagnes de ces différens globes, nous trouverons que le Chimborasso, la plus haute des nôtres, ne fait que la quatorzième partie d'une ligne, c'est-à-dire, à peine l'épaisseur d'un crin de cheval, dont douze forment la hauteur d'une ligne; que la plus haute montagne de la lune se réduit à la onzième partie d'une ligne; que celle de Venus sera à peu près de la longueur d'une demi-ligne, et enfin, celle de Mercure, la cinquième partie d'une ligne.

Que sont donc toutes ces masses, qui nous paraissent si énormes, relativement à la grandeur de leurs globes respectifs ? Ne disparaissent-elles pas à peu près tout-à-fait ? Notre globe, ou tel autre de ceux que nous avons nommés, paraîtraient-ils perdre beaucoup de leurs dimensions, si l'on ôtait une de ces montagnes, ou en gagner beaucoup, si l'on en ajoutait encore plusieurs pareilles sur leur surface ?

De cette manière, nos Alpes si élevées ne sont plus pour notre entendement que des points insignifians, lorsqu'on les compare non-seulement à l'univers entier, mais encore au globe de la terre sur laquelle elles s'élèvent d'une manière si imposante à l'œil des mortels. Mais, lors même qu'on a été saisi d'étonnement, en suivant tous ces effrayans calculs, l'aspect des montagnes n'en perd pas le moindre de ses charmes, et présente, sans cesse,

à l'ame, un tableau si magnifique, que l'admiration pour le majestueux ensemble dont elles font partie, n'en est pas du tout diminuée.

Cet ensemble, compris sous le nom des Alpes dans le sens le plus vaste, s'étend depuis le 23e au 35e degré de latitude (occidentale de l'île de Fer) et depuis le 44e au 48e degré de latitude, c'est-à-dire, depuis les bords du Rhône dans la France méridionale, au nord-est, vers le cours du Danube en Hongrie. Au sud-ouest, il est limité par le Rhône, au nord-est par le Danube, au sud et au sud-est par la Méditerranée, le Pô, le golfe Adriatique, les rivières de la Kulpa et de la Save; au nord et au nord-ouest par le Danube, le Rhin et le Doubs dans le Jura. Les Alpes traversent donc, en France, l'ancienne Provence et le Dauphiné, puis, toute la Savoye, une grande partie du Piémont, de la Lombardie et de l'État de Venise. Enfin, toute la Suisse, le Tyrol, la Carinthie, la Carniole, la Styrie, la Croatie, l'Esclavonie, la partie méridionale de la Bavière, de la Souabe, de l'Autriche et tout le pays de Salzbourg.

On déduit leur dénomination d'*Alpes* de la langue celtique, qui fut peut-être la langue primitive d'une partie de l'Europe au sud-ouest. Ce nom d'Alpes se trouve déjà chez les Grecs et chez les Romains et provient de la syllabe *alb* ou *alp* (dans l'ancienne langue rhétienne aussi *alv*), qui répondait au mot *blanc*, de sorte que les Alpes furent nommées les Blanches par nos aïeux, uniquement

à cause de leurs sommités couvertes de neige. Cette dénomination se rapporterait, par le sens qu'elle a, avec celle du Liban dans la partie orientale de l'ancienne Phénicie. (*)

Dans cette grande étendue des Alpes, les montagnes de la Suisse n'en occupent qu'une petite partie et ne forment pas seulement à elles seules cette grande demi-lune qui, pareille à un mur blanc et immense, surmonté de creneaux inexpugnables, se prolonge depuis le Piémont jusqu'en Istrie dans le nord de l'Italie.

Nos Alpes, sans compter la chaîne du Jura, qui en est isolée au nord-ouest, s'étendent depuis les bords du Léman, se dirigent ensuite au nord-est, même quelquefois tout-à-fait au nord, jusqu'aux montagnes de Bormio et du Tyrol, dans une espace à peu près de cent lieues.

On distingue d'abord très-clairement deux chaînes principales, que Haller a parfaitement désignées sous le nom de *chaîne méridionale* et de *chaîne septentrionale*. Elles entourent toutes deux, en partant de Saint-Maurice, tout le Vallais, puis elles se tendent la main, pour ainsi dire, où la Furca lie à peu près le Grimsel et le St. Gothard. Elles

(*) Voyez *Ebel*, dans son Manuel du voyageur en Suisse, article *Alpes*. Il rappelle cependant aussi l'ancienne langue rhétienne, où la syllabe *al* signifie *haut* et *pe* ou *pei*, *le pied*, *pes* et *peis*, *les pieds*.

se séparent ensuite de nouveau en plusieurs branches qui se confondent presque, et tandis que la chaîne méridionale se dirige à l'orient vers le Septimer et le mont Julier, jette d'autres branches au sud dans le canton de Tessin et vers Chiavenna et Bormio, et prend enfin une troisième direction au nord vers le lac de Constance ; la chaîne septentrionale pénètre depuis le Grimsel dans l'intérieur de la Suisse et étend ses bras puissans et nombreux dans les cantons de Berne, Unterwalden, Uri, Lucerne, Schwytz et Glaris. On pourrait citer comme des espèces d'îles ou de masses de montagnes séparées, une partie de celles du Simmenthal et du Gessenay, une partie des Alpes du canton de Fribourg, le mont Righi et les montagnes d'Appenzell. (*)

L'Oberland, dans le sens le plus restreint, tel que nous voulons le considérer, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et même dans sa plus grande étendue, appartient en entier à cette chaine septentrionale, et en est complétement entouré au sud-ouest, au sud et au sud-est. Mais de nombreuses ramifications de montagnes partent de la chaîne principale et se dirigent en grande partie au nord, en suivant une marche oblique et détournée, jus-

(*) Voyez *Haller*, Præfat. ad icon. plant. Helvet., p. 4, et *Wyttenbach*, à l'article *Alpes*, dans sa Description géographique, historique et physique de la Suisse, par ordre alphabétique, en 3 vol.; Berne 1782. Un coup-d'œil sur la carte de la Suisse par Keller démontre cette description très-clairement.

ques dans les plaines des cantons de Fribourg, de Berne et de Lucerne. Les trois premières de ces chaînes latérales appartiennent en entier au canton de Vaud; savoir, celle qui aboutit à Aigle et celles qui s'étendent entre les Mosses d'un côté et l'Etivaz de l'autre; la quatrième est entre l'Etivaz et le Gessenay, la cinquième entre le Châtelet (Gsteig) et le village de Lauenén, déjà en entier sur le territoire du canton de Berne; la sixième entre Lauenen et le Simmenthal supérieur ou Lenk; la septième entre ce dernier et Adelboden; la huitième forme la limite entre Adelboden et Kandersteg; enfin, la neuvième et la dixième courent entre Kandersteg, le Kienthal et Lauterbrunnen et appartiennent pour la moitié déjà à notre Oberland, dans le sens le plus étroit.

Nous voudrions y ajouter encore comme une onzième, la petite Scheideck, entre la vallée de Lauterbrunnen et celle de Grindelwald; comme une douzième, la grande Scheideck entre cette dernière vallée et celle de Hasli, avec sa prolongation jusques dans le vallon d'Interlacken; comme une treizième et quatorzième, les deux chaînes qui enferment la vallée de l'Aar jusques au Grimsel; et enfin, comme une quinzième, le Susten, dont les branches, qui s'étendent entre les vallées de Gadmen et de Gentel et vers le nord, jusques derrière Meyringen et Brienz, sont des parties principales et assez considérables, particulièrement la dernière qui pousse aussi des rameaux par la vallée de Habkeren jusques dans l'Entlibuch et l'Emmenthal,

tandis qu'elle se prolonge au nord sur les rives du lac de Thun et vers les hauteurs de Schwarzeneck. (*)

Si l'observation qu'on a faite est juste, savoir que les montagnes de la Suisse triplent au moins l'étendue de sa surface géométrique, (**) on peut l'appliquer plus particulièrement à cette contrée et à la partie élevée du canton de Berne. La Suisse, d'après une évaluation moyenne, a une étendue de 955 milles quarrés; (***) mais, en y ajoutant la surface des montagnes, celle de notre patrie entière serait de 2865 milles quarrés, c'est-à-dire, de 1000 milles quarrés plus grande que le royaume des Deux-Siciles.

L'Oberland bernois, ayant une étendue de 21 à

(*) *Haller* admet quelques chaînes de moins, parce qu'il ne fait pas mention de celles qui sont le moins étendues. Mais on pourrait même en trouver d'autres que celles que nous avons citées ci-dessus, par exemple, les montagnes de la vallée d'Urbach.

(**) Voyez, voyages de M. de Mayer en Suisse en 1784, Amsterdam et Paris 1786, vol. 2, pag. 200.

(***) *Waser*, dans sa Dissertation sur la grandeur de la Suisse, admet 805 milles quarrés, et *Büsching* 1090.

La Suisse, composée de 19 cantons, sous l'acte de médiation, était évaluée par *Hassel*, à 719 milles quarrés. *Reichard*, dans son Guide des voyageurs en Italie et en Suisse, Weimar 1813, en admet 763. *Lutz*, dans ses Élémens de la géographie de la Suisse, Basle 1812, en compte 821. D'autres 850. Enfin, *Herold*, dans ses Tabelles géographiques de la Suisse, en une feuille in-fol., St. Gall 1807, en calcule 704 ½.

22 milles quarrés géographiques (42 ½ lieues quarrées bernoises), sa surface aurait 64 milles ou 127 ½ lieues, ce qui explique la possibilité d'y faire de longs voyages à pied, ainsi que la quantité de glaciers, de pâturages alpestres, d'innombrables ruisseaux et cascades, de sommités et de pics qu'il contient. Quelque petite donc que soit la Suisse en proportion avec l'Europe, si l'Europe contient 182,346 milles quarrés, la contrée de nos Alpes est toujours très-grande, en la comparant avec la Suisse entière et avec une de ses parties les plus considérables, savoir le canton de Berne, qui était encore le plus grand de tous, même sous l'acte de médiation, et contenait 150 milles quarrés. (*)

D'un autre côté, en comparant l'étendue de l'Oberland avec la surface de toutes les Alpes dans leur plus vaste étendue, il n'en fera que la 240ème partie, en admettant pour l'ensemble le calcul d'Ebel, qui la porte à 6000 milles quarrés.

Il n'est pas facile de fixer au juste la population de notre pays des montagnes. L'on fait très-rarement des dénombremens en Suisse, et s'ils ont lieu, leur résultat reste ordinairement enterré dans les archives des divers gouvernemens.

(*) Voyez *Hassel*, *Herold* et *Reichard*. Maintenant le canton de Berne a gagné environ 20 milles quarrés par l'adjonction d'une partie de l'évêché de Basle. Avant 1798, on lui donnait 164 ¾ milles quarrés pour le territoire allemand, et 80 ½ pour le pays de Vaud.

Il est certain que, relativement à la population de toute la terre, celle de nos montagnes est bien peu considérable. Si, d'après Malte-Brun, la terre contient 632 millions d'habitans et l'Europe 172 millions; si, enfin, la Suisse en compte 1,840,000, la population de l'Oberland bernois paraîtra bien chétive avec ses 20,000 ames. (*)

Si nous admettons, pour toute l'étendue des Alpes en Europe, 7 millions d'ames, ces 20,000 ames n'en feront que la 350ème partie. En donnant, suivant la carte de Keller, au canton de Berne, sous l'acte de médiation 232,800 ames, ou en somme ronde, suivant la géographie de Lutz, 232,000, l'Oberland en contiendra à peine la onzième partie. Depuis l'adjonction de Bienne et d'une partie de l'évêché de Bâle, il faut ajouter au canton de Berne environ 64,000 ames, de sorte qu'il a maintenant environ 300,000 habitans, dont l'Oberland, dans le sens le plus resserré, contiendrait la douzième partie. Il n'y aurait donc que 1000 ames par mille quarré

(*) Nous suivons encore ici dans cette indication du nombre des ames en Suisse, les tabelles d'*Ezdorf*. Les géographes suisses *Füssli* et *Fäsi* adoptent la somme ronde de deux millions. *Jean de Müller*, dans son Histoire de la Suisse, 1 ½ millions. *Hassel* donnait aux 19 cantons de la médiation 1,637,308 ames. *Körner*, dans son Abrégé de la géographie de la Suisse (Winterthur 1805) admet 1,660.250. *Reichard*, dans son Guide des voyageurs, 1,600,000. Il compte pour le canton de Berne 232,508 ames.

quarré, tandis que dans la Suisse, en général, on en compte 2283, et dans toute l'Europe 383 par mille quarré de 14,440,000 toises quarrées.

On voit par là combien les nombreux rochers et glaciers inhabités de nos montagnes nuisent à la population du pays. Cependant elle se rapproche assez de celle de la France, où l'on compte seulement 1094 ames par mille quarré. Mais ce n'est que d'après des évaluations très-générales que nous avons indiqué la population de l'Oberland, comme étant de 20,000 ames. (*) Qu'il nous soit permis de citer un calcul plus exact, fait en 1798 — 1799, et sorti du bureau du ministère de l'intérieur de la République helvétique.

En admettant donc que l'Oberland commence sur le lac de Thun, d'un côté à la paroisse de Leensingen, et de l'autre côté à la commune de Beatenberg, et au promontoire avancé de la Nase (Nez), les paroisses qu'il contient, étaient alors peuplées comme suit:

Hasli im Grund et im Boden, y compris les vallées de Guttannen et de Gadmen . . 837 ames.
Meyringen . . . . . 3734 —
Donc la vallée de Hasli en tout 4571.

(*) Cette indication est prise dans le voyage de König dans les Alpes. L'auteur a vécu long-tems dans ces contrées, et son évaluation est assez juste pour l'année 1814, où son ouvrage parut, au moins pour les préfectures d'Interlacken et de Hasli.

Transport . . .	4571 ames.
Brienz	2207 —
Ringgenberg	741 —
Lauterbrunnen	1112 —
Grindelwald	1985 —
Gsteig près d'Interlacken	3518 —
Unterseen	713 —
Habkeren	461 —
Beatenberg	563 —
Total . .	15871 —
En ajoutant Leissigen	503 —
On trouvera pour l'Oberland	16374 ames.

Mais on peut y ajouter, si l'on veut, les communes sur le lac de Thun, au-dessous de la *Nase*, celles des préfectures de Frutigen, de Wimmis ou Simmenthal inférieur, et de Thun; savoir :

Aeschi	1292 ames.
Spiez	1352 —
Thun (toute la paroisse).	2691 —
Hilterfingen	1250 —
Sigriswyl (*).	2137 —

(*) En ajoutant ces communes au nombre de 16,374 ci-dessus, on trouvera la somme de 25,166, qu'on peut porter maintenant à 26 ou 27 mille, puisque depuis l'introduction de la vaccine, il y a eu bien plus de chances pour l'augmentation de la population que pour sa diminution.

D'après cela, si nous admettons, selon toute probabilité, que la population de l'Oberland proprement dit aurait augmenté depuis l'an 1799, on trouvera peut-être que nous l'avons exagérée, en la faisant monter maintenant de 16,374 ames, telle qu'elle était alors, à 20.000 ames; mais ce calcul ne paraîtra pas trop haut à ceux qui refléchiront que ces calculs ont été faits pendant les tems de notre révolution, et qu'il n'y a aucune raison de croire qu'ils aient été enflés.

Les paroisses ci-dessus appartiennent, d'après la division actuelle du canton de Berne, aux préfectures suivantes : Celles de Thun, de Hilterfingen et de Sigriswyl sont de la préfecture de Thun; Spiez de celle de Wimmis; Leissigen, Beatenberg, Habkeren, Unterseen, Ringgenberg, Brienz, Gsteig, Grindelwald et Lauterbrunnen, sont compris dans la préfecture d'Interlacken; enfin, Meyringen et Hasli im Grund, dans celle d'Oberhasli.

Il est difficile de donner des notions justes sur le caractère, le naturel et les mœurs de la peuplade qui habite ces paroisses. Les nuances sont trop nombreuses et se confondent trop, pour pouvoir distinguer aisément, ce qui appartient exclusivement à l'habitant de l'Oberland.

Nous trouvons chez lui les traits caractéristiques qui appartiennent aux paysans en général; nous en trouvons beaucoup aussi qui distinguent tous les habitans des montagnes et dont nous avons dit un mot plus haut. Nous y trouvons enfin beaucoup de particularités, qui dérivent probablement de l'essence originelle des peuples de la Suisse et de l'Allemagne, ou de la simplicité de la vie pastorale, ou de la profession de la religion réformée, ou de la constitution républicaine de l'État de Berne. Qui pourrait démêler dans une aussi grande diversité de causes, ce qui appartient à chacune d'elles? Qui pourrait calculer ce qu'il faut attribuer à l'antique origine, aux dispositions physiques et corporelles, ou au climat? Qui pourrait enfin approfondir ce qui provient du libre arbitre, de la réflexion, des mœurs et des penchans individuels de ce peuple?

Une grande difficulté résulte aussi des différences, qui existent d'une paroisse et d'une vallée à l'autre.

La vallée d'Habkeren, par exemple, est tout-à-fait isolée, d'un abord difficile, sans aucune route qui la traverse; elle n'est jamais, ou très-rarement visitée par les voyageurs. La petite peuplade de la vallée de Saxeten est tout aussi écartée et sans communication. Dans ces deux villages il n'y a point de cabaret, et cette circonstance est ordinairement très-favorable à la simplicité des mœurs. Interlacken, au contraire, est ouvert de tous côtés

aux voyageurs. Des citadins, des étrangers commencent depuis quelques années à s'y établir, même pendant des étés entiers. Il doit en résulter chez les habitans des mœurs plus polies, plus d'industrie et d'activité, mais aussi plus de vanité, de luxe, plus d'avidité pour le gain, et un plus grand désir de se procurer les commodités de la vie; enfin, une plus grande tentation d'employer la ruse pour faire des profits. Lauterbrunnen et Grindelwald sont de véritables vallées pastorales, et leurs habitans sont astreints par l'apreté extrême de leur sol à des travaux plus pénibles. Aucun transit commercial ne se faisant chez eux, et la vente de leurs productions étant peu facile, ils sont moins communicatifs et moins polis que ceux du Hasli; mais aussi, ils sont moins avides de gain et des jouissances du luxe que les paysans du Bödelein. (*)

On verra, d'après cela, que, soit par les résultats nécessaires de ces données, soit par des faits existans, il est presque impossible de caractériser l'habitant de l'Oberland par des traits généraux.

J'essayerai, cependant, de compiler dans les descriptions d'autres voyageurs et dans mes propres observations, ce que j'ai remarqué de plus positif,

---

(*) C'est ainsi qu'on appelle communément la plaine où sont situés Unterseen, Interlacken, Matten, Wilderswyl et Bönigen.

et ce qui semble devoir résulter naturellement de l'histoire et de l'état du pays.

Jean de Müller m'en fournit les bases principales dans le tableau concis mais frappant, qu'il a fait des habitans des montagnes dans les cantons primitifs.

„ Les Suisses, dit-il, habitaient des villages où „ la plupart des maisons, comme chez les anciens „ Allemands, étaient dispersées dans les prairies, „ sur de belles collines et au bord des sources. „ Ils ont certains principes consacrés par l'habitude „ et la tradition. Lorsque des étrangers osent y „ porter atteinte, ils leur deviennent suspects, et „ ces tentatives ne servent qu'à fortifier les leçons „ qu'ils tiennent de leurs pères. Toute innovation „ leur est odieuse, parce que dans le cours uni- „ forme de la vie pastorale, chaque jour ressemble „ au même jour de l'année précédente et de celle „ qui doit suivre. Ils parlent peu et observent tou- „ jours, car ils ont dans leurs cabanes isolées le „ loisir et la paix nécessaire pour refléchir. " (*)

On retrouve encore dans nos montagnes, presque dans toute leur pureté, quelques traits, que Stumpf attribuait aux anciens Suisses. „ On trouve „ en Suisse, dit-il dans son langage antique et naïf, „ un peuple beau, bien fait, mâle et courageux,

(*) Voyez Histoire des Suisses, par *Jean de Müller*, tom. III, pag. 350, trad. franç.

„ fort de corps, plus grossier que méchant ou „ malin, paisible, accort et badin chez lui, ne se „ mettant pas facilement en colère, et ne courant „ pas trop rapidement aux armes. Ils n'aiment pas „ les hommes turbulens et ne souffrent point parmi „ eux de querelleurs ni de batailleurs. Lorsqu'on „ leur montre de l'orgueil ou qu'on se glorifie trop „ devant eux, ils vous humilient. Un étranger va- „ niteux et présomptueux ne ferait pas fortune „ parmi eux; mais tel, qui se présente modeste- „ ment, est bien reçu et se fait aimer. " (*)

Il n'y a rien à contester dans cette allégation que l'accusation de grossièreté. D'après le témoignage très-fidèle de König, l'habitant de l'Oberland est généralement poli et ne manque point d'esprit naturel; mais, à peu d'exceptions près, il est moins éclairé que ses voisins, les industrieux habitans de l'Emmenthal, où se fait une espèce de commerce. „ Leur idiôme et leur langage, dit cet auteur, est „ cependant plus doux et plus raffiné. Le désir de „ s'instruire n'est point un trait caractéristique de „ cette peuplade; bien, au contraire, chez elle, „ comme chez la plupart des peuples des montagnes, „ tout tend à la plus grande commodité, et l'on ne „ fait ordinairement pas, ce qu'on n'est pas obligé de „ faire. Le penchant à prendre ses aises va si loin, „ chez les femmes, qu'elles se mettent à genoux pour „ arracher les pommes de terre, afin de ménager

(*) Chronique suisse de *J. Stumpf*, édition de Zurich 1606.

„ leur échine; que dans leurs travaux champètres,
„ elles mettent souvent des gants et prennent, lorsqu'il
„ pleut, des parapluies, lorsqu'elles sont obligées de
„ traire les vaches en plein air. On doit leur pardonner
„ cependant, continue König, ce défaut d'activité
„ et de goût pour le travail, lorsqu'on considère
„ qu'il est le résultat de leur bien-être et de ce
„ qu'ils sont contens de leur sort. Ces bonnes gens,
„ avec leur nourriture très-chétive, se trouvent plus
„ heureux que des milliers d'autres humains, qui
„ vivent dans la plus grande abondance. Ils sont
„ satisfaits de ce que la nature leur donne, et rient
„ de ceux qui, pour se procurer une meilleure
„ table ou de meilleurs vêtemens, passent leur vie
„ à se donner de la peine. "

Je pourrais alléguer une foule d'exemples de cette espèce d'inertie, je me bornerai à en citer quelques-uns.

Environ dans la première moitié ou, au plus tard, au commencement de la seconde du siècle passé, une femme, avec deux garçons, fut envoyée dans l'Oberland par le Gouvernement du canton ou par un de ses départemens, pour enseigner à quelques-uns de ses habitans l'art de polir les crystaux, dans le but bienveillant de procurer aux pauvres un moyen de gagner leur vie. Ce métier pouvait devenir lucratif, depuis que l'on avait découvert en 1719, au Zinkenberg, une riche mine de crystal. On espérait que, du moins, quelques femmes ou quelques enfans l'apprendraient, mais ce fut envain.

La personne que l'on y avait envoyée demanda bientôt, au nom de Dieu, d'être rappelée, car personne ne voulait recevoir ses instructions, et elle se voyait exposée à mourir de faim.

Une douzaine d'années après, la société économique de Berne, dont l'activité pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie était aussi grande qu'heureuse dans ses résultats, établit des prix pour la fabrication des boîtes de bois dans l'Oberland. On fit quelques essais qui réussirent et furent récompensés; mais, dès qu'on cessa d'allouer des prix, cette fabrication finit tout de suite, et depuis lors, elle ne s'est pas reproduite.

Lorsqu'on voit les industrieux Glaronois parcourir toute la terre, chargés de leurs ardoises et de leur *Schabziger*, avec la certitude d'un profit assuré; lorsqu'on considère l'habitant d'Appenzell avec ses filatures si productives; lorsqu'on sait que ceux de la Forêt noire fabriquent, pendant les loisirs de la soirée, des horloges de bois et gagnent ainsi 40,000 florins par an; que les Tyroliens font un commerce très-lucratif de serins de Canarie en Russie et en Angleterre; qu'ils en ont porté dans une année jusqu'à 1600 dans ce dernier pays; lorsqu'on voit des figures en bois sculpté et des joujoux d'enfans fabriqués à Nuremberg et Berchtoldsgaden, couvrir tous les marchés des contrées les plus lointaines, on ne peut s'empêcher de déplorer l'oisiveté de l'habitant de l'Oberland, tandis qu'il pourrait employer à de pareils petits ouvrages,

en s'amusant, ses longues soirées d'hiver, et ensuite les exporter ou les expédier dans la bonne saison et en retirer les mêmes avantages.

Mais aussi l'avidité du gain, le luxe et l'incontinence sont trop souvent les suites d'une industrie plus laborieuse; on n'oserait donc pas la recommander trop implicitement à l'Oberlandais, et encore moins l'y forcer. L'éducation des bestiaux et leur produit doivent être naturellement sa première et sa principale industrie. Une santé plus robuste, la simplicité de ses mœurs peuvent le dédommager de ne pas faire de plus grands profits, à moins qu'il ne veuille courir après les jouissances plus raffinées des riches, sans se donner la peine de travailler davantage. Dans ce cas-là, ne pouvant subvenir aux frais de la consommation des marchandises qui s'introduiraient en plus grande abondance dans ses vallées, soit pour satisfaire sa gourmandise, soit pour se mieux vêtir, ou pour orner son habitation, il serait bientôt ruiné et malheureux.

On ne comprendra pas peut-être comment cette indolence peut se concilier avec les travaux fatiguans auxquels les habitans de l'Oberland sont astreints pendant l'été et la saison des pâturages sur les Alpes.

En effet, les vachers ont souvent beaucoup de peine, mais cela dure rarement plus de deux mois. Lorsque les troupeaux redescendent sur les pâtu-

rages inférieurs, leur travail est moins fatiguant. En tout cas, cette peine n'est guère plus forte que celle des paysans agricoles; étant d'ailleurs commandée par une nécessité impérieuse, elle doit l'emporter sur la paresse naturelle.

Enfin, elle trouve aussi de riches compensations dans la pureté de l'air sur les montagnes, dans l'usage salutaire et agréable du laitage, dans une liberté illimitée et dans l'aspect d'une nature sublime, auquel l'habitant des Alpes n'est point insensible, quoiqu'il exprime moins ses sensations et les concentre plus dans son ame, que le citadin bavard, qui, souvent, affecte des sentimens qu'il n'éprouve pas.

En rassemblant encore quelques traits caractéristiques de l'habitant de l'Oberland qui lui sont particuliers, ou qu'il a de commun avec d'autres Suisses des montagnes, nous le trouvons, pareil à l'air qu'il respire, calme, froid, pur et serein, concentré en lui-même, quelquefois un peu mélancolique, sans passions violentes. Ses qualités les plus estimables sont une contenance franche, ronde, sans gène, et une égalité d'humeur, qui n'est facilement troublée, ni par des désirs, ni par des caprices ou des fantaisies. Il n'est ni bruyant ni grand parleur. Il s'exprime avec clarté et netteté. Il s'abstient presque tout-à-fait de juremens, ou au moins beaucoup plus qu'une grande partie des habitans de la plaine. Il n'a pas tout-à-fait l'esprit aussi malin et la conception aussi prompte et fine

que les Appenzellois; cependant, on le trouve souvent un peu railleur, et il montre toujours du bon sens, lorsque l'ignorance ou la superstition ne l'aveuglent pas.

Il ne manque ni de valeur ni de résolution mâle. Une conscience calme de sa force le préserve de l'imprudence, de la crainte ou de la timidité dans les dangers. Son corps robuste et l'adresse qu'il acquiert dans ses exercices et dans ses travaux, lui donnent souvent une hardiesse surprenante et lui fournissent les moyens de se tirer d'affaire. Les périls attachés aux sites des montagnes et aux différens moyens d'y gagner sa vie, tels que la chasse au chamois, la récolte des foins sauvages, la recherche des crystaux, leur rendent familières des entreprises qui supposent de l'indifférence pour la vie et qui endurcissent le corps. A la guerre, ils sont excellens soldats, mais ils valent mieux dans la ligne ou pour le service de l'artillerie que pour celui de l'infanterie légère et de chasseurs à pieds, qui exige de la légèreté, de l'adresse et de la vîtesse dans les marches et dans des postes isolés. Seulement, lorsqu'il s'agit de gravir des montagnes ou d'éclaircir en tirailleurs et de loin quelque position, par un feu sûr et bien dirigé, on peut les employer avec un succès assuré dans cette arme.

Il y a des versions très-diverses sur la propreté et la sobriété des habitans de l'Oberland. Dans l'exercice de leur métier de pâtre et pour le soin

des bestiaux, ils ne paraissent pas égaler en habileté l'Appenzellois et l'habitant de l'Emmenthal; celui du Simmenthal aurait peut-être même quelque supériorité sur eux; mais, d'un autre côté, ils surpassent, à cet égard, les Vallaisans, et, en général, ils soignent plus la propreté dans leurs habitations d'hiver que dans leurs chalets sur les montagnes. Là, ils ne l'observent que pour les ustensiles du laitage dans les laiteries et les fromagères; mais les étables, la cuisine ou la pièce principale où se fait le fromage, la couche du vacher, ses vêtemens et les alentours les plus rapprochés du chalet, ne sont rien moins que propres.

C'est aussi pendant l'alpage que la sobriété règne presque généralement parmi eux. La nourriture des vachers ne consiste pas dans cette crème épaisse, ces fromages gras, ce beurre savoureux, dont les voyageurs se délectent, c'est plutôt le ceré, le lait écrémé, le petit-lait (lait de fromage) et des mets maigres et moins précieux qu'ils s'approprient. Mais, dans la vallée, ils ne dédaignent point les boissons fortes dans les jours de fêtes, et se nourissent de salaisons de porc. Le vice de l'ivrognerie n'est cependant pas commun chez eux, et on ne les voit pas fréquemment faire usage de gourmandises, si ce n'est de sucre, de café, de vin brûlé, de pain blanc et de gâteaux.

Il y a mille preuves de l'hospitalité et de la complaisance du peuple de nos Alpes; mais il ne faut pas rechercher ces vertus sur les routes et

dans les passages les plus fréquentés, parce qu'ici les habitans, déjà plus accoutumés à être bien payés et cependant souvent trompés dans cette attente, se laissent guider par l'appas du gain et reçoivent tantôt bien les étrangers, ou tantôt les repoussent avec humeur, par l'effet d'une méfiance assez excusable.

On peut appliquer ici ce que Göthe a dit avec tant de justesse du Vallais : „Plus on s'éloigne des „ grandes routes, du théâtre de l'industrie humaine, „ plus on pénètre dans les montagnes où les hom- „ mes sont limités dans leurs jouissances, isolés et „ réduits aux premiers besoins de la vie, où ils „ sont astreints, pour se les procurer, à un travail „ simple, lent et uniforme, et plus on les trouvera „ meilleurs, complaisans, bienveillans, désintéres- „ sés, hospitaliers, malgré leur pauvreté."

Dans les endroits où il n'y a point d'auberges, point de guides qui fassent métier de l'être, les habitans trouvent tout naturel qu'on s'adresse à eux pour leur demander quelque service, un asile pour la nuit, quelque rafraîchissement, quelque aliment; qu'on les questionne sur la route qu'on doit suivre; ordinairement ils y défèrent avec une espèce de satisfaction fondée sur la confiance qu'on leur témoigne; ils y mettent même beaucoup de zèle et de bonne volonté. Mais ils traiteront toujours le Suisse, qui parle leur langage, avec plus de désintéressement et d'empressement, que l'étranger qu'ils ne peuvent comprendre qu'au moyen d'un

interprête et qu'ils envisagent souvent comme un oiseau de passage aux plumes dorées, dont on peut bien, en passant, arracher quelques-unes.

L'amour de la patrie et de la liberté chez les montagnards suisses est généralement connu et se retrouve aussi chez ceux de l'Oberland. Mais ici il paraît être plutôt négatif et inerte, je dirais presque *centripète* qu'actif (centrifuge) et inventif.

On se trouve bien dans la maison de ses pères, le vallon où l'on est né, les forêts et les collines qui l'entourent, maintiennent la paix de l'ame; sur les Alpes, on vit tranquille et sans contrainte. La vie pastorale s'écoule avec uniformité et simplicité. L'horizon même est plus borné; il ne s'étend pas dans cet espace infini, qui semble nous entraîner sans cesse au loin. Le cœur s'accoutume à la jouissance calme des dons journaliers et naturels de la Providence, que produit le sol de la patrie. Une douce habitude ramène, par un attrait irrésistible, le montagnard dans ses vallées, lors même que le besoin, les désirs ou le sentiment des forces de la jeunesse l'ont conduit sur une arène étrangère. Qui n'aurait pas entendu parler du mal du pays (Heimweh) du fils des Alpes? Nous nous étendrons davantage là-dessus dans un autre endroit.

L'amour de la liberté chez l'habitant de l'Oberland, se ressent aussi beaucoup de ce qui l'entoure. Aurait-il la force et le courage de combattre sans cesse la puissante nature, s'il sentait ses facultés

enchaînées par un gouvernement despotique? La liberté est très-ancienne dans les montagnes de la Suisse, et même Rome, ce conquérant du monde, ne l'a jamais ravie aux habitans de nos Alpes. Les soldats des Césars opposaient des murs et des remparts aux peuples des montagnes, avides de butin et qu'aucun frein ne pouvait retenir. (*)

Aucune tradition, aucun vestige ne nous indique que l'aigle romain ait flotté sur nos hautes montagnes. On combattit dans le Grindelwald, contre la puissance de Berchtold V, duc de Zäringen, et la vallée d'Oberhasli essaya de se soulever contre l'oppression des Seigneurs de Weissenburg. Toute cette contrée se soumit de bon gré et paisiblement au canton de Berne, et conserva d'importantes franchises. Il n'était donné qu'au torrent de la révolution française de porter jusqu'au fond de ces vallées la tyrannie du pouvoir arbitraire et de l'y maintenir pendant quelques années. Mais, nous le répétons, l'amour de la liberté chez l'Oberlandais est plutôt calme et passif que remuant et productif. Il ne se donne pas la peine de refléchir à ce qui pourrait être utile à son pays natal, sans cela, il ne négligerait pas de faire des établissemens et des entreprises utiles au bien public.

Ce

(*) Voyez Lettres de M. *William Coxe* avec les adjonctions de *Ramond*.

Ce n'est que la plus absolue nécessité qui a pu l'engager, ainsi qu'on l'a fait à Meyringen, à construire des digues contre les dévastations de quelques torrens de la montagne, dont plusieurs exercent encore leurs ravages, sans qu'on ait essayé de s'en défendre. Dans les vallées, on laisse le meilleur terrain devenir marécageux ou se couvrir de sable et de limon.

On a peu de soin des forêts particulières; on n'a point réparé les routes, les chemins vicinaux depuis leur première construction. L'agriculture, même l'économie des pâturages alpestres, y a fait bien moins de progrès que dans d'autres parties de la Suisse. Tous les nouveaux établissemens qui devraient être formés par les communautés ou par des corporations, ne se font point, et il en résulte que le particulier a d'autant moins de courage et d'habileté pour opérer quelque chose, qui tendrait au bien général, dût-il même y trouver son propre avantage.

Il en est de même de l'amour de la liberté. On défend bien ses anciens droits; on ne veut pas se laisser restreindre ou entraver dans ce que l'ancienne coutume autorisait, ou dans ce qui était abandonné au libre arbitre d'un chacun; mais on ne cherche point à se délivrer des restrictions, des charges que la coutume aussi a consacrées et on les considère même quelquefois comme des priviléges. L'habitant de l'Oberland s'entend tout aussi peu que celui des villes et de la plupart des cam-

pagnes, à se délivrer du fardeau de ses dettes, à se rendre plus indépendant par son intelligence, son travail et par l'ordre qu'il pourrait mettre dans ses affaires et dans son ménage; il ne comprend pas qu'il en résulterait pour lui de l'aisance et qu'ayant moins besoin d'autrui, il en deviendrait plus indépendant. Mais nous nous laissons aller, sans nous en appereevoir, à dessiner les ombres du tableau. Il est vrai qu'elles ne doivent point être oubliées, et nous nous contentons d'en avoir donné quelques teintes, sans prétendre, d'ailleurs, être infaillibles.

C'est sans amertume et sans vouloir le déprécier que nous avons reproché à l'habitant de l'Oberland trop de penchant à ses aises. La curiosité est nécessairement aussi le résultat de sa position isolée; c'est un défaut de l'enfance, qui peut devenir quelquefois fastidieux, mais qui, rarement ou jamais, n'a de suites fâcheuses. Chez le peuple de nos montagnes, il ne dégénère pas souvent en hardiesse indiscrète et en grossièreté. Cependant les étrangers, qui voyagent dans les Alpes, feraient quelquefois très-bien d'en agir comme Francklin, lorsqu'il parcourait les parties reculées de l'Amérique septentrionale, et qu'il rencontrait une chaumière habitée. Au premier abord, avant de rien demander, ni de se reposer, il rassemblait autour de lui tous les habitans de la maison, et connaissant la curiosité de ces bonnes gens, il leur disait : „ Je suis un

„ tel, mon nom est Francklin, je viens de tel en-
„ droit, je vais à tel autre, dans tel but; mainte-
„ nant donnez-moi à manger et à boire."

On ne doit pas s'étonner de trouver un certain degré d'ignorance et de superstition dans nos montagnes, où il se fait si peu de trafic. Cela provient plutôt de défaut d'instruction et d'un sens vaguement poétique, propre à leurs habitans, que d'un esprit borné.

Ce peuple est cependant disposé à la méditation et n'est pas dépourvu d'idées; il a souvent du penchant à l'exaltation religieuse et au quiétisme. Si l'on remarque quelquefois chez lui un peu de dissimulation et de flatterie, principalement vis-à-vis des étrangers et des citadins, il faut l'attribuer à une certaine vanité, au désir de masquer ses côtés faibles et de paraître aimable, plutôt qu'au but coupable de vouloir tromper. Mais il a aussi un penchant décidé à se moquer des sots présomptueux et à faire des contes au questionneur idiot. Il découvre promptement les manies favorites des étrangers, et s'empresse de les flatter, de les ménager, même aux dépends de la vérité. Dans ce cas-là, quelque histoire analogue est bien vîte fabriquée. L'habitant de l'Oberland se plait toujours à exercer dans ses discours sa petite malice enfantine, et s'il aime à la voir combattre avec les mêmes armes, il se fait aussi un plaisir d'attraper les étrangers. La dextérité de son esprit l'entraîne même quelquefois à des supercheries et à des ruses

plus sérieuses, au préjudice de ses concitoyens et de ses plus proches voisins. Ici, la mendicité est ordinairement plutôt une spéculation financière des enfans indisciplinés, qu'un métier des grandes personnes. Mais la générosité trop prompte et trop irrefléchie des voyageurs a déjà corrompu jusqu'à un certain point tous les âges, à cet égard.

Nous terminerons ici cette esquisse caractéristique générale. Nous aurons occasion d'y ajouter encore quelques traits particuliers et individuels, à mesure qu'ils se présenteront dans les différentes vallées que nous décrirons.

Nous devons encore indiquer, pour terminer cette section, les diverses routes qui conduisent dans l'Oberland, ainsi que M. Stapfer les a fort bien désignées dans l'introduction de son voyage pittoresque de l'Oberland.

L'une de ces routes est praticable dans toutes les saisons. C'est celle qui conduit de Berne à Thun et sur le lac de ce nom dans la vallée d'Interlacken, à laquelle viennent aboutir celles de Lauterbrunnen et de Grindelwald, d'un côté, tandis qu'elle va se terminer, de l'autre côté, au lac de Brienz dans la vallée d'Oberhasli.

On parvient du Vallais dans l'Oberland par le passage très - fréquenté, quoique pénible, du Grimsel, du côté du midi. Sur ses limites orientales se trouve la route de montagne du Susten, cette haute et remarquable séparation (Scheideck)(*) entre la vallée du Meyenthal, qui est une branche latérale de la grande vallée d'Uri, et entre celle de Gadmen, qui est aussi une ramification de celle de Hasli. Sous le règne de Napoléon, le canton de Berne, réuni à celui d'Uri, avait commencé d'y construire une très-belle chaussée. Pour éviter l'oppression des péages et des douanes françaises, il était devenu nécessaire d'abandonner le passage ordinaire du Grimsel, qui conduit en droiture dans le Vallais, et de prendre la voie la plus courte pour parvenir du canton de Berne sur la route du Saint-Gothard. On changea donc un sentier dangereux et peu usité, dont les Français avaient profité quelques années auparavant pour leur invasion dans le canton d'Uri, en une superbe route parfaitement sure et la plus belle de la Suisse; mais cet ouvrage, que des circonstances survenues depuis lors, n'ont pas encore permis de terminer, est maintenant suspendu. Sa beauté est garante qu'il sera bientôt achevé.

(*) L'arête la plus haute d'un passage de montagnes, situé entre deux vallées ou deux communes, se nomme en général dans l'Oberland *Scheideck* ou *Wasserscheide* (séparation des eaux), parce que les sources et la fonte des neiges coulent de là dans des sens opposés.

Au nord, il y a deux moyens de communication entre l'Oberland et le canton d'Unterwalden. Un chemin très-pénible conduit par-dessus le Joch (col) de la vallée de Gentel dans celle d'Engelberg; il n'est pratiqué que rarement par des chevaux de somme. Une route plus courte, qui ne se bouche même pas tout-à-fait en hiver, monte depuis la vallée principale de Hasli sur la pente du Brünig, se joint, presque à sa plus grande hauteur, avec un autre sentier qui y aboutit depuis Brienz, et descend dans le vallon de Lungern, situé dans le canton d'Unterwalden supérieur.

Enfin, des sentiers qui ne sont ni faciles, ni agréables conduisent de la sauvage vallée de Habkeren aux montagnes de l'Emmenthal dans le vallon de Tschangnau et dans l'Entlibuch, situé dans le canton de Lucerne.

A l'occident, des piétons très-hardis osent quelquefois traverser depuis le Gasterthal, en venant de la Gemmi et du Kandersteg, une mer de glace longue de six lieues, pour se rendre dans la partie la plus reculée de la vallée de Lauterbrunnen au *Steinberg* à l'*Ammerten*. Un sentier plus facile, mais peu usité, conduit depuis le Kienthal (vallée de la Kien) par-dessus la montagne de la Furggen à Mürren, ce village de montagne, situé à une grande hauteur au-dessus des parois de rochers de la vallée de Lauterbrunnen, ou dans celle de Sevinen, qui est une gorge latérale de la vallée principale de Lauterbrunnen. Outre ceux-là, il n'y a

à l'occident point d'autres chemins connus pour se rendre dans l'Oberland, si ce n'est les deux sentiers sur les deux rivages respectifs du lac de Thun, dont l'un, à gauche, vient de Frutigen et du Simmenthal et aboutit à Leissigen, et l'autre, à droite, part d'Oberhofen, traverse Merligen et longe le pied du Beatenberg (montagne de Saint-Beat).

D'ailleurs, tout dépend du point de départ du voyageur. On a pu voir ci-dessus qu'en venant de Lucerne, les chemins les plus courts sont ceux qui traversent l'Entlibuch et le Brünig. Depuis Engelberg, on prend le passage du Joch. De Wasen, dans le canton d'Uri, la route du Susten est la plus convenable. Depuis le Saint-Gothard, on peut se rendre en peu de tems à la Furca, et de là sur le Grimsel, en grimpant la pente escarpée de la Mayenwand. La meilleure route depuis le Vallais est celle qui passe à Obergestelen; mais le passage de la Gemmi au Kandersteg est plus fréquenté, parce qu'il conduit directement aux bains de Lösch. On peut aller du Kandersteg au Lauterbrunnen par cette mer de glace au fond de la vallée de Gastern dont nous avons parlé; ou bien, on peut avancer jusqu'à Reichenbach et traverser le Kienthal et la montagne de la Furggen; ou bien encore, on peut aller jusqu'à Aeschi, de là, tourner à droite et côtoyer le lac de Thun jusqu'à Leissigen. On dit aussi qu'un sentier conduit depuis Mühlenen par la vallée de Suld et par-dessus le Renggli à Saxeten. Enfin, de nombreux passages depuis le pays de Vaud et nommément depuis Vevey, Aigle,

et les contrées alpestres du canton de Fribourg, depuis Bulle et Gruyères, aboutissent dans le Gessenay et le Simmenthal, que traverse une route passable jusqu'à Wimmis. De là, on peut aller dans trois directions différentes dans l'Oberland proprement dit, soit par Aeschi, Spiez ou Thun.

La plupart de ces chemins peuvent se pratiquer sans danger à cheval ou sur des mulets, même de petits chariots légers peuvent passer du Kandersteg à Mühlenen, Spiez et Thun, et sur la route qui descend du Simmenthal. La navigation sur le lac de Thun est très-agréable. En général, la route la plus commode est la superbe chaussée qui va de Berne à Thun, et qui est praticable pour toute espèce de voitures. Dans cette dernière ville, on trouve des bateaux très-surs pour aller plus loin.

C'est en effet cette route qui est la plus pratiquée, et que l'on peut conseiller avec assurance à tous ceux qui se proposent de voyager dans l'Oberland et qui sont libres dans le choix de celle qu'ils veulent prendre. Non-seulement on y trouve la plus grande sûreté et la plus grande facilité pour se transporter soi-même et ses bagages, mais on y jouit aussi de la plus grande variété d'objets et de points de vue. On voit toute la masse des Alpes sous l'aspect le plus avantageux; on s'en rapproche par la gradation la plus riche et la plus gracieuse; on y distingue plus facilement l'enchaînement des diverses branches des montagnes et des vallées; et

enfin, on a la meilleure occasion de se pourvoir, soit à Berne, Thun ou Interlacken, de tout ce qui est nécessaire ou agréable pour un pareil voyage, de faire tous les arrangemens et les préparatifs les plus convenables, mieux qu'on ne le pourrait sur toute autre route, même en y sacrifiant beaucoup plus d'argent.

3.

Du matériel du voyage et des préparatifs nécessaires.

Quiconque veut faire un plus grand tour en Suisse avant ou après avoir parcouru l'Oberland, se pourvoit ordinairement d'un livre, ou manuel général pour le guider dans tout ce qu'il doit faire et pour lui indiquer ce qu'il y a à voir, à observer dans chaque endroit, selon les dispositions ou le but qu'on y apporte.

Parmi ces ouvrages qui traitent de la Suisse en général, l'un des meilleurs est le *Manuel des voyageurs en Suisse* (Handbuch für Reisende in die Schweiz) de *Heidegger*, dont la troisième édition, considérablement augmentée et corrigée, a paru en 1799 à Zurich, chez Orell, Gessner, Füssli et Comp. Le *Guide des voyageurs en Italie et en Suisse*, de *Reichard*, 7ème édition, Weimar

1813, me paraît aussi très-abondant en matières (*) dans un petit volume. Il traite de la Suisse y compris la vallée de Chamouni, dans 134 pages, d'une impression serrée.

Le *Voyageur en Suisse*, ou *Manuel instructif et portatif à l'usage des voyageurs qui se proposent de parcourir ce pays*. qui a paru en dernier lieu à Genève, où l'on avait commencé à l'imprimer déjà en 1811, est aussi un ouvrage fort utile, mais un peu volumineux; il tient 754 pages en grand in-8.° Il suit le même ordre que Heidegger, et commence par des indications et des descriptions générales; viennent ensuite des plans de voyages et une table des distances; enfin, une liste alphabétique et raisonnée de diverses villes, bourgs, villages, rivières, montagnes, etc., et de ce qu'elles contiennent de remarquable. L'auteur se signe au bas de la préface des deux lettres initiales *F. B.*

Le *Manuel pour les savans et les curieux qui voyagent en Suisse*, par M. Besson, avec des notes par M. W. (*Wyttenbach*), II tom. Berne 1786, est particulièrement destiné aux minéralogistes.

Tous ces ouvrages ont leur mérite et leurs avantages; mais le plus utile et le plus estimé de tous ceux qui ont paru, est assurément le *Manuel*

(*) Une huitième édition encore mieux corrigée doit avoir paru tout récemment.

d'Ebel, qui se trouve entre les mains de presque tout le monde et qui n'a que le défaut d'être d'une dimension trop considérable (4 vol. assez gros). Le premier (de la troisième et dernière édition tout-à-fait refondue, Zurich 1809) traite, avec le plus grand soin, de tout ce qu'on doit savoir pour voyager en Suisse, relativement aux préparatifs, aux dispositions et arrangemens, aux connaissances préliminaires, aux livres qui traitent de ce pays et aux cartes géographiques qui le représentent. Dans les trois autres volumes, on trouve, par ordre alphabétique, tout ce qu'il y a de remarquable dans chaque endroit individuellement.

Un petit discours très-bien fait par M. Bridel, rempli d'un zèle vraiment patriotique, sur la manière dont les jeunes Suisses devraient voyager dans leur patrie, quoique dédié particulièrement à la jeunesse, contient quelques conseils très-bons, et se trouve dans le Conservateur suisse, vol III, pag. 243. Il est très-bien écrit et respire l'amour de la patrie.

Mais nous allons essayer d'indiquer à ceux qui ne peuvent pas suivre un plan plus étendu et qui, par goût ou défaut de tems, veulent se borner à visiter l'Oberland, ce qu'ils doivent prendre avec eux et ce qu'ils doivent observer, soit pour l'esprit, soit pour le corps; car on ne saurait leur conseiller de se charger des ouvrages généraux susmentionnés, dans une aussi petite excursion.

Commençons par le corps, ce fidèle compagnon de l'ame, qui, dans un voyage de montagne, a doublement à faire et mérite aussi des doubles soins. Voyons, comment nous pourrons le faire avancer de manière à ce qu'il fasse heureusement son chemin, et à ce qu'il soit toujours bien disposé à servir l'ame.

---

1) Il faut d'abord considérer la saison dans laquelle on veut voyager. Il faut prendre ses précautions pour que la route ne soit pas trop pénible, que l'on ne soit pas tout-à-coup empêché de la continuer, et que les jouissances que l'on se promet ne soient pas troublées par une foule d'obstacles. Décidément, il faut choisir pour cela l'été, non-seulement parce que c'est la saison la plus agréable, où la nature développe tout le luxe de ses richesses, mais encore parce qu'alors on peut se rapprocher de plus près des cimes couvertes de neige de nos hautes montagnes; que les routes des Alpes sont ouvertes, tandis que jusqu'aux dernières limites de l'hiver, et depuis le seuil de l'automne, elles sont encombrées de neige, de glace et presque impraticables. „ Pour parcourir les hautes montagnes, „ dit Wyttenbach, j'ai toujours préféré les mois „ d'Août et de Septembre, parce qu'alors elles sont „ le plus dépouillées de neige et le plus abondam- „ ment couvertes de plantes. "

On peut ordinairement encore ajouter à ces deux mois celui de Juillet, comme étant favorable à de pareilles courses. Depuis quelques années, il a presque toujours été pluvieux; mais auparavant, il était réputé le meilleur moment pour voir de près les montagnes. Il a même sur le mois de Septembre l'avantage, qu'au moins dans sa seconde moitié, on trouve les pâtres des Alpes établis sur les pâturages les plus élevés.

Dans tout autre tems, il y règne la plus profonde solitude, qui paraît même plus triste, en voyant les chalets abandonnés et en n'appercevant aucun mouvement autour d'eux.

Non-seulement l'ame s'élève et éprouve les sentimens les plus doux, à l'aspect de la simplicité, de l'innocence de la vie pastorale, dans des régions aussi élevées, aussi éloignées du monde et de sa vaine gloire, mais on est encore très-heureux de trouver, pendant quatre ou six semaines, que les vachers passent dans les chalets les plus élevés, un asile, et même une couche, lorsque des orages, des averses vous surprennent sur les hautes cimes des montagnes, comme cela arrive fréquemment dans cette saison.

Si l'on ne voulait parcourir que les vallées et ne pas aller de l'une dans l'autre, en traversant les *Scheideck* ou passages de montagnes, on pourrait y employer déjà le mois de Mai et encore le mois d'Octobre; mais on y perdrait l'espect de ce qu'il

y a de plus beau et de plus remarquable. Souvent on peut voyager dans le mois de Juin aussi agréablement que dans le commencement de Juillet, même par les passages difficiles, et certainement, les cascades sont alors plus belles, à cause de l'abondance de leurs eaux en Mai et Juin.

On fera toujours bien de ne pas fixer invariablement le moment du départ, avant d'avoir observé la température que promet l'été en général et le mois que l'on voudrait choisir.

Il y a encore une grande différence à faire entre ceux qui n'ont qu'un nombre de jours fixe et restreint à consacrer à une telle course, et ceux qui peuvent y employer plusieurs semaines. On peut, à rigueur, la faire en cinq ou six jours et voir ce qu'il y a de principal, en se pressant et en courant beaucoup; mais, pour jouir pleinement, pour faire des excursions de côté ou d'autre et rechercher les objets remarquables que l'on visite moins fréquemment, on ne pourra guère finir la tournée entière, que dans deux ou trois semaines.

2) C'est ici le moment d'indiquer les ouvrages qui concernent exclusivement l'Oberland et qu'on peut recommander pour servir de guides dans cette contrée, quoiqu'ils soient plutôt consacrés à l'instruction intellectuelle qu'aux besoins corporels.

L'ouvrage de M. Wyttenbach, qui existe en français comme en allemand, sous le titre d'*Instruc-*

tion pour les voyageurs qui vont voir les glaciers et les Alpes du canton de Berne, à Berne 1777, en 28 pages in-8.° (*), doit avoir au moins le rang de l'ancienneté.

Ce petit ouvrage, qui ne se trouve plus dans les librairies, mériterait sans doute d'être réimprimé, parce qu'il était à très-bon marché et pouvait se porter facilement en porte-feuille. Il donnait des indications très-utiles, quoiqu'en abrégé, et prévenait au moins les erreurs si fréquentes au sujet des noms propres, qui sont presque toujours mal orthographiés par les auteurs étrangers.

Quelques autres ouvrages très-utiles n'existent qu'en langue allemande, tel que celui du même auteur estimable, sous le titre de *Reisen durch die merkwürdigsten Alpen des Schweizerlandes*, c'est-à-dire, *Voyages dans les Alpes les plus remarquables de la Suisse.*

Mais il n'en a paru qu'un cahier, enrichi d'une préface par le grand Haller. Il devait servir de texte aux *Vues remarquables des montagnes suisses* de Wolff, que Wagner avait commencées à dessiner, mais que son successeur Henzi n'a jamais terminées. On pouvait acheter le texte sans les gravures.

(*) Une nouvelle édition de cet ouvrage, en grande partie réformée, a paru à Berne en 1787, dans un format un peu plus grand.

Une description plus complète de toutes nos Alpes en général, à l'exception de la haute vallée de l'Aar et du Grimsel, se trouve dans l'ouvrage de M. le professeur Meisner : *Voyages dans les Alpes avec mes élèves*, Berne 1801; mais l'auteur, en ayant égard à la jeunesse des lecteurs auxquels il était dédié, a dit peut-être quelquefois trop, quelquefois trop peu, mais toujours beaucoup de choses intéressantes.

L'on doit à l'habile peintre, M. F. N. König, un ouvrage mieux adapté aux hommes faits, intitulé *Reise in die Alpen* (Voyage dans les Alpes), Berne 1814. Ce ne sont que des esquisses, mais on y trouve des indications aussi sures que nouvelles. Il y a joint, dans le même volume, quelques mémoires très-instructifs, rédigés par d'autres écrivains, sur l'histoire naturelle, la géologie des montagnes et sur la théorie des glaciers.

Le meilleur ouvrage sur l'Oberland est, sans contredit, celui de M. Stapfer, que nous avons cité déjà quelques fois. Il est intitulé *Voyage pittoresque de l'Oberland*, ou *Descriptions de vues prises dans l'Oberland, district du canton de Berne, accompagnées de notices historiques et topographiques*, à Paris 1812, in-4.° et se distingue par son beau style, par l'abondance des idées et par la manière dont il rattache ses observations aux sciences et aux beaux arts.

Si le savant auteur avait pu executer cet ouvrage

vrage plein de mérite, après s'y être long-tems préparé et après avoir fait un nouveau voyage dans la contrée qu'il a décrite, si l'ouvrage même était moins coûteux et d'un format plus commode, il ne laisserait certainement rien à désirer. Mais ce ne fut qu'accidentellement que M. Stapfer fut induit à l'écrire. Quinze dessins colorés du peintre Weibel, représentant des vues de l'Oberland, devaient être gravés et paraître avec une description ou explication instructive. Les éditeurs qui voulaient faire cette entreprise s'étaient adressés pour ce texte à un homme très en état de le faire, par ses connaissances dans cette matière; mais il mourut peu après avoir commencé son travail. Alors, M. Stapfer, mu par un motif de bienfaisance envers la famille du premier écrivain, se chargea de le terminer ou plutôt de le faire en entier. Malgré sa longue absence de sa patrie, il réussit, au moyen de ses souvenirs et de quelques secours puisés dans d'autres écrits, à composer un chef-d'œuvre qui, suivant nous, est infiniment supérieur aux dessins qui y ont donné lieu, et qui, en renchérissant l'ouvrage, sont plutôt une charge superflue qu'une ressource agréable.

D'ailleurs, la route que suit Stapfer est celle que prennent en général les voyageurs ordinaires et n'est pas fort étendue, de sorte que son ouvrage laisse encore beaucoup d'objets à décrire, dont il ne fait pas mention. Nous ferons nos efforts pour le compléter, en glanant après lui, et de cette manière nous espérons qu'on nous pardonnera de

profiter souvent de notre estimable devancier, de le citer même, sans courir le risque d'être accusé de plagiat et de n'avoir fait que le copier.

Je passe sous silence les ouvrages de géographie et de statistique qui font connaître l'Oberland et peuvent preparer à le parcourir avec fruit. J'aurai souvent occasion de les citer même textuellement. Il pourra aussi m'arriver quelquefois de reproduire par réminiscence des idées que tel d'entr'eux m'aura fournies, sans le vouloir, ou sans me rappeler ni indiquer à qui je les dois. Il entre même dans le plan de cet ouvrage de faire mention des descriptions plus anciennes de l'Oberland de Scheuchzer, Altmann et Gruner, qu'on aurait tort de négliger.

---

3) Après les livres, nous devons naturellement en venir aux cartes géographiques; mais nous renvoyons à en parler dans la section où nous traiterons des guides, qui sont pour ainsi dire des cartes ambulantes ou qui du moins peuvent en tenir lieu jusqu'à un certain point. Nous allons donc indiquer les soins que l'on doit prendre relativement au physique.

Nous n'avons aucun conseil particulier à donner à ceux qui ne veulent voyager qu'en voiture ou à cheval. Ils doivent s'attendre cependant à trouver dans l'Oberland des voitures dures et peu commodes et des chevaux assez lourds. Je leur

Digitized by Google

défendrais seulement de faire route le soir dans l'obscurité, où presque tous les chemins de montagnes sont dangereux. Il ne faut pas vouloir trop se presser, il faut prendre du tems et s'arrêter de bonne heure au gîte. Les chemins raboteux sont au moins tout aussi fatiguans pour les constitutionsfaibles, en voiture qu'en allant à pied. De cette dernière manière, on arrive avec plus de sureté et on a plus de jouissances. On n'a guère à redouter le vertige, quand on reste sur les chemins usités. En marchant lentement et prudemment, en mesurant d'un œil tranquille toutes les hauteurs, toutes les profondeurs, en ayant une confiance entière pour le guide habile qu'on a pris, et en refléchissant à la rareté presqu'inouie des accidens arrivés à des étrangers, en parcourant nos montagnes, les plus timides pourront prendre courage. Plus souvent qu'on ne pense, il entre de l'affectation dans les craintes que l'on manifeste en pareille occasion et surtout dans celle du vertige.

„ Rien n'égale (a dit un auteur) le bien-être „ d'un voyageur à pied qui, l'ame pleine de cou- „ rage et de sérénité, les membres forts, souples „ et dispos, porte lui-même son petit bagage sur „ le dos, comme Platon et Pythagore." C'est ce qu'éprouve surtout jusques dans le moëlle des os, celui qui parcourt ainsi nos Alpes. Cependant, même le sentiment de ses propres forces, cette hardiesse mêlée de gaité, qui tient un peu du guerrier, la satisfaction que l'on éprouve à franchir les montagnes, les torrens, les glaciers, ont aussi

leur danger. Le piéton, peu accoutumé à mesurer les hautes croupes des montagnes, qui s'attend à retrouver ici les collines sur lesquelles il est monté dans les pays de plaines, et ne calcule pas la pente longue et rapide des sentiers; qui ne réfléchit pas que le terrain est souvent glissant, surtout sur les rochers, qu'il est quelquefois mouvant lorsqu'on marche sur des amas de décombres de pierres, de terre et de gravier; ce piéton, dis-je, qui, s'abandonnant à son impétuosité ou à son impatience, veut défier les habitans des montagnes, se trouvera bien vîte épuisé et harassé. Il faut, comme en toutes choses, un certain apprentissage pour gravir les Alpes, et les facultés corporelles ont aussi leurs droits, qu'il faut irrémissiblement respecter, sous peine de les voir bientôt succomber.

La faim et la soif, les sueurs, les ardeurs du soleil, la fatigue, de l'oppression dans la poitrine, des refroidissemens, des pieds écorchés, voilà à peu près les souffrances que doit le plus souvent éprouver le voyageur. Il est donc nécessaire de lui donner ici quelques règles sur la conduite qu'il doit observer.

On se préserve facilement de la faim; elle est toujours le meilleur cuisinier. Cependant les fromages et le cerè ne conviennent pas à tous les estomacs. Il faut donc sur toutes choses se pourvoir de pain. On sentira souvent tout le mérite d'une croute de pain sec sur le col élevé d'une montagne, et même au milieu d'une abondance de

Digitized by Google

mets montagnards. Il ne faut pas négliger de prendre avec soi de la viande froide, à moins qu'on ne soit sûr d'atteindre une auberge pour faire au moins un bon repas par jour. La boisson des laitages très-gras, l'usage du fromage salé, entraînent souvent une soif inextinguible ou des constipations, contre lesquelles la crème de tartre est un remède très-utile. Les œufs, les poissons sont des fortifians agréables, salubres et toujours propres. Parmi les friandises des villes, le bon chocolat qui peut se manger ou se boire, est ce qu'il y a de plus commode à porter. Je n'ai jamais essayé l'usage des tablettes de bouillon recommandées par Ebel.

Parmi les liquides, le bouillon du fromage chaud et le petit-lait me paraissent les breuvages les plus innocens. Le lait pur gonfle souvent, lorsqu'on en prend à sa soif et en grande quantité. Je n'ai jamais regretté d'avoir fait usage de l'eau de source bien fraîche; mais je la buvais toujours plutôt en marchant que dans un long moment de repos, où elle peut facilement occasioner des refroidissemens dangereux. On se pourvoit ordinairement d'eau-de-vie de cerise pour couper l'eau; mêlée avec un peu de sucre, elle est aussi saine qu'agréable. Cependant, à la longue, elle peut donner des étourdissemens, des diarrhées ou même répugner au goût. Quelque autre liqueur simple du même genre, telle que la bonne eau-de-vie ou le Rhum, me paraît presque plus avantageuse. Il y a des momens, où une gorgée de cette liqueur restaure pour plusieurs heures, et lorsqu'on a pris

des mets alpestres en abondance, l'estomac éprouve un vrai besoin d'en faire usage. Cependant, le breuvage le plus généreux et le plus sain est toujours un verre de bon vin, et les guides se chargent volontiers d'en porter quelques bouteilles, dans l'espoir d'en avoir leur part. On est aussi parfaitement bien reçu dans les chalets, lorsqu'on y apporte du vin, et l'on fait plus facilement connaissance avec leurs habitans, en buvant un coup avec eux dans le même vase, à l'ancienne manière de nos aïeux. Le pâtre devient alors plus communicatif, on s'entend mieux avec lui, il vous instruit et vous amuse avec plus de complaisance. Il faut cependant réserver autant que possible le vin pour le repas principal de la journée, si l'on ne veut pas s'exposer à l'ivresse ou au relachement des forces. En général, il faut beaucoup de modération dans l'usage de toute espèce de boissons. C'est une règle principale. Les liquides en trop grande abondance augmentent la transpiration, font revenir la soif beaucoup plus vîte, et produisent souvent de l'épuisement. On peut l'éviter en tenant à la bouche quelqu'innocent brin d'herbe, comme le font nos paysans, ou par le moyen de quelques tablettes savoureuses fabriquées par les confiseurs, telles que les tablettes de menthe. Un morceau de sucre fondu dans de l'eau, avec ou sans eau de cerise, fait aussi un breuvage sain et restaurant. On peut encore recommander le vinaigre ou le sirop de framboises et la poudre de limonade mêlés avec de l'eau. Pour le déjeuner, surtout sur les hautes montagnes, lorsqu'on se propose

de gravir quelque cime ou quelque roche escarpée avant le lever du soleil, rien ne réchauffe et ne réveille mieux que le café bien préparé, dont on peut facilement apporter les matériaux avec soi, depuis la dernière auberge où l'on s'est arrêté.

La transpiration est souvent, pour le piéton, d'un grand désagrément, cependant elle est très-bienfaisante pour plusieurs constitutions. Celles qui sont faibles doivent surtout se garantir des refroidissemens et des transpirations arrêtées. Si, en marchant, l'on a ôté l'habit et la cravatte, il faut les remettre dès qu'on se repose ou dès que l'on entre dans quelque gîte. Il ne faut pas se livrer au plaisir que fait éprouver la fraîcheur sur les hauteurs aérées, ou lorsqu'on est surpris par quelque pluie ou quelque orage. Si l'on veut se baigner dans l'eau froide, il faut y mettre beaucoup de circonspection. De la flanelle ou quelque autre tissu de laine porté sur la peau, peut être fort utile à ceux qui peuvent le supporter; mais je ne la recommanderais sans restriction qu'aux personnes maladives. L'usage d'un bonnet léger de coton ou de toile sur la tête, peut être fort agréable à ceux qui sont sujets à de fortes transpirations dans cette partie et au front; cette coiffure absorbe l'humidité et ôte la peine de s'essuyer à chaque instant. Le geste que cette opération nécessite peut même devenir souvent dangereux et faire perdre l'équilibre, parce qu'il change nécessairement la pose des bras. Un bonnet garantit contre l'échauffement du front et des

tempes, produit par la chaleur des rayons du soleil (incommodité qu'on appelle dans nos montagnes le *Brenner*), et des coups de soleil. Pour s'en guérir, il faut appliquer sur la partie souffrante, ou même sur toute la tête, des linges mouillés d'eau froide, mêlée de vinaigre de roses ou simplement de vinaigre ordinaire, ou bien encore du jus de pourpier, de laitue ou de verveine. On fera mieux, en général, de ne pas rester trop longtems à tête nue à l'ardeur du soleil, si l'on veut éviter de pareils maux à la tête. Il est bon aussi pour s'en préserver, de se laver souvent avec de l'eau fraîche.

Lorsqu'on se sent généralement très-échauffé, de l'eau sucrée ou du vinaigre mêlé avec de l'eau ou du salpêtre, ou quelque poudre calmante, soulagent beaucoup.

Pour calmer la douleur produite par la piqure des insectes, il faut bassiner la partie piquée avec de l'eau de Luce, ou y poser un morceau de gazon fraîx avec la terre qui y est attachée, et le renouveler quelques fois. L'eau de Cologne peut rendre en général de très-bons services dans ce cas, comme dans d'autres.

Pour se remettre de la fatigue, rien n'est meilleur qu'un sommeil tranquille. On se repose déjà en se déshabillant, ce qui vaut infiniment mieux que de se coucher avec ses vêtemens. Au moins devrait-on en changer en se levant, lorsqu'on a été

obligé de coucher sur du foin ou dans des chalets. Une petite méridienne, d'une heure au plus, au milieu du jour pendant la plus forte chaleur, fait souvent beaucoup de bien; mais il faut se garder de la faire longue, ce qui rend quelquefois pesant et paresseux.

L'on éprouve ordinairement de l'oppression et de la difficulté à respirer, lorsqu'on commence à monter. On l'évite en marchant lentement, posément et en s'arrêtant souvent pour reprendre haleine. Il ne faut absolument pas que la poitrine et le bas-ventre soient serrés et comprimés et les vêtemens, qui passent par dessus les épaules, tels que les bretelles, doivent être lâches et larges.

Ce sont les pieds qui endurent le plus. Pour s'en garantir, il faut principalement se munir de bons souliers de montagne à double ou triple semelle, afin que le pied ne souffre pas en se posant. Il ne faut pas les mettre tout neufs; ils sont beaucoup meilleurs lorsqu'on les a formés, en marchant quelquefois en plaine. S'ils sont trop étroits, ils produisent des ampoules; s'ils sont trop larges, ils empêchent le pied de prendre une pose ferme et assurée, snrtout à la descente. On se préserve des ampoules en portant des chaussons de laine, ou en enduisant les bas de fil de suif ou de graisse de cerf. Des nœuds, des plis, des morceaux restoppés dans les bas, ou des inégalités et des saillies dans le cuir des souliers, peuvent aussi en donner, ou écorcher la peau, et ces petits accidens

obligent quelquefois d'interrompre le plus joli plan de voyage et empoisonnent le plaisir qu'on s'était promis. Un emplâtre de suif et de cire mêlés ensemble, que l'on se procure facilement, est un remède éprouvé à ces inconvéniens. *Ebel* recommande aussi avec beaucoup de raison de se raffraîchir les pieds, en les plongeant tout habillés dans quelque ruisseau. S'il est avantageux pour guérir les écorchures, ou pour diminuer la fatigue, d'enduire les bas de suif, cet expédient n'est pas des plus propres. Il vaut mieux se laver la plante des pieds avec de l'eau de cerise ou de l'eau-de-vie, auxquelles on peut mêler un peu de graisse quelconque. Les bains de pieds amollissent facilement les pieds, et il est peut-être plus prudent de ne les prendre, ainsi que tous les bains chauds en général, qu'à la fin du voyage ou la veille d'un jour de repos; mais, dans tous les cas, on conseille de les prendre plutôt tièdes que trop chauds.

---

4) Nous passons maintenant à la manière de se vêtir et aux ustensiles ou petits meubles dont on doit se pourvoir, ce qui est aussi fort important. — Il est absolument nécessaire qu'on soit vêtu d'étoffes fortes et pas trop légères. Il vaut mieux prendre avec soi peu d'habits et qu'ils soient bons, que, par une fausse économie, des vêtemens vieux et usés. Il faut se couvrir la tête d'un chapeau ou d'une casquette de feutre qui retienne la pluie.

Un chapeau de paille est quelquefois agréable; mais il faut avoir au moins quelque chose de plus solide en réserve. Les cravattes ne doivent pas décharger leur couleur; les gilets ne doivent pas être trop légers, ni d'une couleur claire, si l'on craint les taches. L'habit devrait descendre à peine jusqu'à la jointure du genou. On peut le faire de mi-laine ou d'une étoffe de laine légère, ou de coton; mais il faut absolument se pourvoir d'un surtout plus épais. Il serait préférable même de voyager seulement avec un surtout qu'avec un habit seul. Les soirées sont fraîches, les chalets exposés aux vents; il fait très-froid sur les cimes des montagnes et sur les glaciers, et l'on ne peut se flatter d'échapper à des averses ou à des orages. Des culottes de coutil, de nankinet ou de nankin seraient presque trop légères; il vaudrait mieux qu'elles fussent de demi-drap ou de casimir, surtout si l'on veut se coucher habillé. On ferait encore mieux d'avoir avec soi des culottes de casimir pour les jours froids, et l'on pourrait, dans ce cas là, les mettre dessous un pantalon plus léger. Le pantalon est infiniment préférable aux culottes courtes. Mais il faut qu'il soit long et large et qu'il descende fort bas. On peut aussi le faire finir en forme de guêtres autour des chevilles et l'assujettir par une courroie qui passe sous le soulier. Mais les guettrons ou demi-guêtres me paraissent infiniment plus avantageuses. Elles doivent être de coutil fort ou de toute autre étoffe souple et solide. C'est une pièce essentielle de l'habillement, et il vaut mieux en prendre avec soi deux paires qu'une seule, qui

ne serait pas en bon état. Dans les terrains marécageux, elles tiennent les souliers plus fermes, elles empêchent les pierres ou le sable d'y entrer; elles préservent de la piquure des mouches, des plantes piquantes, des cailloux pointus ou des saillies de rochers que l'on ne peut éviter, lorsqu'on voyage dans ces sauvages contrées. Il est nécessaire que les demi-guêtres soient munies d'une petite chaînette de fil de fer qui passe sous la semelle du soulier : cette chaînette ne se rompt pas aussi facilement qu'une courroie de cuir, et sert aussi à assurer la marche sur le gazon glissant et sur la pente unie des rochers. Une courroie de mes guêtres, qui se cassa un jour subitement, me fit tomber, en raison de la posture dans laquelle je me trouvais dans ce moment là.

Enfin, le soulier doit être particulièrement fort et bien fait. Je ne conseillerais pas les bottes. Elles ne répondent point au but de la chaussure. „ Les souliers que l'on porte ordinairement ailleurs, „ dit Ebel, ne peuvent guère résister plus d'un „ jour au frottement et à l'action des pierres tran- „ chantes et pointues, qu'on rencontre partout sur „ les montagnes. Au bout de trois ou quatre heures „ de marche sur les neiges, on les voit aussi se „ découdre et tomber, pour ainsi dire, en lam- „ beaux. D'ailleurs, on ne saurait trop prendre „ de précaution, pour mettre ses pieds à l'abri du „ choc des pierres et pour assurer son pas autant „ qu'il est possible, dans le but de se garantir de „ toutes sortes de dangers dans ces chemins diffi-

„ ciles. " On fera bien, d'ailleurs, de prendre une paire de souliers ordinaires, moins lourds, soit pour s'en servir en guise de pantoufles, et en changer, lorsqu'on arrive au gîte, soit pour marcher sur le terrain uni des vallées. L'empeigne doit être d'un cuir souple, mais fort; elle doit être garnie ou recouverte d'une bande de cuir d'un pouce et demi de hauteur, tout autour de la semelle, et remonter considérablement de tous côtés, de sorte qu'elle recouvre bien tout le dessus du pied, jusques sous les guêtres. Quand on voyage dans les Alpes, il faut toujours songer à la pluie, à l'humidité, à la rosée, au serein, aux cascades : tout cela exige de bons souliers autant que la rudesse du terrain pierreux. La semelle est la partie le plus essentielle. Elle doit être au moins épaisse d'un demi-pouce et garnie de clous. Ebel, dans son *Manuel du voyageur en Suiss*, tom. I, p. 68, donne la description des clous qu'il conseille particulièrement pour cet usage ; mais j'ai trouvé que pour une course de quinze jours ou trois semaines dans l'Oberland bernois, les clous ordinaires à têtes fortes et anguleuses pouvaient suffire. Les petites pointes de Paris ne font presque aucun effet. (*)

(*) On n'a besoin de crampons pour marcher sur les glaciers que dans des cas extraordinaires. Les courses de montagnes ordinaires ne conduisent pas dans les lieux où ils seraient absolument nécessaires. Ebel en donne la description et la forme dans la 4ème planche du tom. I ci-dessus.

Voilà donc les vêtemens qu'on porte sur soi. Il s'entend que l'on doit aussi en avoir en réserve pour le besoin, le plaisir ou la commodité d'en changer.

Je ne ferai pas mention des petits objets dont on se charge dans tout voyage quelconque. Je ne prescrirai pas non plus le nombre de chemises, de mouchoirs, de cravattes, de serviettes, de bonnets, de gilets que l'on doit prendre avec soi. Cela dépend du tems que l'on veut consacrer au voyage et de l'habitude qu'on a de porter soi-même son bagage ou non. Les guides payés se chargent sans difficulté d'une valise ou d'un paquet du poids de 30 à 40 livres. Si l'on porte soi-même ses effets, un havresac attaché avec des doubles courroies sur les épaules, de manière à ce qu'il soit immobile, est ce qu'il y a de plus convenable. On peut cependant se servir d'une gibbecière ordinaire.

Je recommanderais aussi une veste à manches ou Spencer, que l'on pourrait mettre avec ou sans surtout, principalement le soir, ou lorsque le tems devient froid ou que l'on couche dans les chalets. Un grand collet de toile ou de taffetas ciré pourrait tenir lieu d'un surtout, au moins dans les courans d'air, sur les hauteurs, ou en tems de pluie. On peut aussi le faire de gros drap ou de coutil; il rendra toujours de bons services, et on peut l'attacher sur le porte-manteau et en dehors, afin de pouvoir le prendre plus facilement et pour que la peine de le sortir de la valise ne fasse pas que l'on préfère de ne pas s'en servir.

Digitized by Google

Je conseille à chacun de prendre un portefeuille ou un livre de poche pour écrire, lors même qu'on n'est ni peintre ni auteur. On peut toujours annoter des souvenirs, qui font plaisir pendant toute la vie, et souvent le soir à l'auberge, ou lorsqu'on y est retenu par la pluie, on est enchanté de pouvoir employer utilement ses loisirs en écrivant. On fera bien, par la même raison, d'avoir un livre ou deux dans son porte-manteau, et surtout de ne pas oublier une carte géographique, sur laquelle on peut inscrire les noms qui ne s'y trouveraient pas déjà, pour mieux conserver la mémoire de tout ce que l'on a vu. Une description de voyages dans les Alpes peut être fort intéressante en pareil cas. Peut-être aussi un recueil de bonnes poésies suisses serait-elle la meilleure source de jouissances ; lorsqu'elles décriraient le caractère particulier du pays et de ses habitans, on pourrait les comparer avec la réalité qu'on aurait sous les yeux, on sentirait mieux alors ce qu'on a éprouvé et les objets se graveraient plus profondement dans l'ame. Il est aussi très-amusant et très-utile pour la mémoire de dessiner quelquefois, en grands traits et en croquis, les contours, les formes des montagnes, en y ajoutant leurs dénominations. Une foule d'idées, de souvenirs, de tableaux se rattachent dans la suite à ces esquisses et la mémoire s'imprègne d'une manière ineffaçable de l'enchaînement de la grandeur, de la figure et des noms des montagnes. Il ne faut qu'une pratique très-modérée pour parvenir à exécuter tolérablement ce genre de dessins, et cela procure en

outre l'avantage de faire plus d'attention aux points de vue, aux objets que l'on rencontre, de les regarder avec plus de sens et de réflexion, et de prendre des momens de repos, que peut-être on ne s'accorderait pas sans cela.

Je n'indiquerai pas d'ailleurs ce que les peintres, les minéralogistes, les botanistes, les physiciens, les observateurs des insectes, en un mot, les savans doivent prendre avec eux. Chacun d'eux sait de quoi il doit se pourvoir pour faire un voyage dans la plaine, et je n'ai pas remarqué qu'il leur en fallut davantage pour parcourir les montagnes, si ce n'est peut-être des moyens d'emporter un plus riche butin.

Deux objets fort essentiels à tout le monde sont, une bouteille empaillée, remplie de quelque breuvage rafraîchissant ou fortifiant, et un bâton de voyage, qui doit naturellement différer des cannes que l'on porte dans la plaine. La bouteille se pend au moyen d'une attache sur les épaules, et il faut avoir dans sa poche un vase à boire de cuir poli et verni, qui puisse se ployer. Le bâton sert en même tems et d'arme et d'appui. Il doit être fort pour supporter au besoin le poids de tout le corps; long, afin de pouvoir, en descendant une pente, le planter dans la terre à une certaine distance au-dessous de soi, de manière à ce que les deux mains y aient encore prise; car on est souvent dans le cas de se servir des deux mains pendant des heures entières, pour mieux s'appuyer et

se

se retenir. S'il est joli d'orner un pareil bâton d'une corne de chamois en guise de pommeau, cet ornement peut aussi devenir incommode et s'accrocher aux vêtemens. Il vaut mieux l'adapter à quelque canne de promenade, lorsqu'on est de retour dans la plaine. Le bâton de montagne ne doit être ni épineux ni trop pesant; il faut qu'il soit garni en bas d'une pointe de fer, ainsi, il ne blessera pas les mains, se portera avec moins de peine et s'enfoncera mieux dans le gazon et dans les terrains pierreux. — Il n'est pas aussi essentiel qu'on le croirait, de se pourvoir d'un parapluie. On ne peut s'en servir que rarement dans les orages et les averses qui les accompagnent, et un collet préserve suffisamment de l'humidité. Cependant, on peut le permettre aux Dames, quand les guides le leur portent, mais plutôt comme un préservatif contre les rayons du soleil, que contre la pluie. Il ne faut pas le choisir de couleur rouge, qui est souvent désagréable aux vaches sur les montagnes, et peut occasioner des dangers. Les parapluies verds sont toujours préférables.

Quant aux armes, je les trouve absolument inutiles, lorsqu'on se sert de guides ordinaires; elles ne font qu'exciter la méfiance, ou donner l'idée qu'on est chargé de beaucoup d'argent, ce qui pourrait être dangereux.

Enfin, je dois encore recommander aux voyageurs de se munir d'une bonne lunette d'approche, moins pour regarder au loin, que pour voir avec

plus de clarté et d'exactitude les objets moins éloignés qui attirent l'attention d'une manière si variée. Les vues étendues ne sont d'ailleurs pas très-fréquentes sur nos montagnes. Il ne faut cependant pas qu'un tel instrument soit ni trop pesant, ni trop précieux. Il y a trop de danger de le perdre ou de le briser en le laissant tomber.

Je ne suis point à même d'indiquer aux Dames les vêtemens et les bagages qu'elles doivent prendre pour faire une course de montagnes. Elles doivent s'appliquer, avec les modifications convenables, les conseils que nous venons de donner aux hommes. Mais elles ne pourront absolument pas se passer de bâtons ferrés, de demi-guêtres et de bons souliers forts.

---

5) L'argent est toujours ce qu'il y a de plus nécessaire pour tous les âges, tous les sexes, dans toute espèce de voyage, soit sur les montagnes, soit autre part, à moins, cependant, qu'on ne les fasse dans le pays de l'imagination, où l'on s'en tire à bon marché.

Les frais d'une course dans les Alpes sont en général assez modiques, mais ils varient beaucoup, selon les circonstances. Ils dépendent en premier lieu du nombre des personnes qui voyagent ensem-

ble; ensuite, de la manière de voyager, soit que l'on se serve de chevaux, de voitures ou de porteurs; enfin, de la dépense plus ou moins forte et de la durée du séjour que l'on fait dans les auberges.

Dans tous les cas, il est avantageux de s'associer avec deux ou trois compagnons de voyage, qui aient le même plan, le même but et les mêmes habitudes. Cela diminue les frais de bateau, de voiture, de guide et de logement, en les répartissant par tiers ou par quart.

König a trouvé dans son voyage des Alpes que, de cette manière, la somme de 113 francs de Suisse a suffi à quatre personnes avec un guide pour quatre jours de marche, en se servant même plusieurs fois de voitures. Chacune des personnes payantes avait donc dépensé 28 ¼ francs, ce qui fait par jour 7 francs et quelques kreutzers. *Ebel* porte la dépense pour lui et son guide, un jour dans l'autre, à un demi-Louis, et assure même que le salaire du guide à raison d'un florin ou d'un florin et demi par jour, ainsi que sa nourriture, y sont compris. Cela me paraît en effet la somme moyenne sur laquelle un voyageur ordinaire doit compter. Si l'on veut y destiner 2 ½ gros écus (de 4 fr. de Suisse ou de 6 fr. de France) par jour, l'on peut être sûr de se tirer d'affaire parfaitement bien. Mais il faut toujours faire un calcul général, car il y a des jours plus dispendieux, lorsqu'on va en voiture ou à cheval, et d'autres où l'on dépense moins, lorsqu'on

marche toujours à pied et que l'on prend ses repas dans les chalets. Si l'on veut toujours se servir de voitures ou de montures, ou même se faire porter à dos d'hommes pour traverser les montagnes, il en coûtera bientôt deux ou trois fois plus qu'en allant à pied, parce qu'on est censé plus riche, dans les auberges, ce qui fait, peut-être, qu'on y est mieux servi, mais aussi taxé plus haut. Un ton fier et impérieux est aussi rançonné à un tarif plus élevé, et n'est point avantageux à la bourse du voyageur. On ne peut guère éviter que l'étranger ne paye en général plus que l'indigène. Les Suisses sont aussi sujets à la loi du tallion à cet égard, lorsqu'ils voyagent dans l'étranger.

Si l'on veut voyager avec beaucoup d'économie, il faut se servir des bateaux du courier ou de la poste, sur lesquels on peut traverser les lacs dans toute leur longueur pour le prix de trois à cinq batz. On peut aussi éviter la grande table d'hôte dans les auberges, porter soi-même son bagage, prendre pour guide quelque jeune garçon, ou même se loger uniquement chez des pâtres ou des paysans. De cette manière, un écu de 4 francs suffira pour chaque journée, surtout si les voyageurs s'associent en nombre de deux, trois ou plus.

Comme un voyage dans l'Oberland peut prendre, selon la manière dont on le fait, de six jours à trois semaines, chacun peut facilement calculer d'avance les frais qu'il y mettra, suivant le tems qu'il veut y employer; et si l'on veut compter quel-

Digitized by Google

ques francs ou quelques écus de plus, on aura de quoi supporter la dépense d'un retard occasioné par le mauvais tems, l'achat de quelques bagatelles que l'on trouve sur les montagnes, tels que des cornes de chamois, des crystaux, des ustensiles de bois, etc. La sérénité d'ame, les dispositions généreuses que l'on éprouve dans un pareil voyage, rendent cette dernière circonstance digne d'attention.

Il y a quelques années, que les autorités du canton essayèrent d'établir un tarif d'après lequel les aubergistes, les voituriers, les voyageurs même pourraient se régler, afin d'éviter les disputes, les mésentendus et les effets de la mauvaise foi. Mais il a été impossible de l'introduire et de le faire observer généralement; en effet, la différence des heures de repas et des courses en char ou à cheval, d'autres circonstances imprévues devaient naturellement y apporter des modifications, qui ne pouvaient pas être toutes spécifiées. Cependant, nous allons donner ici le tableau de ces prix, parce qu'il indique en grande partie ce qui est le plus usuel et au moins le minimum, sur lequel on peut tabler.

1. *Les guides et les porteurs.*

Prix de la journée d'un guide, lorsqu'il se défraye lui-même . . . . . 4 francs.
Lorsque le voyageur le défraye. . . . 2 —

2. *Prix des auberges.*

Déjeûner d'une personne, consistant en café, lait, pain, beurre et miel . . 1 fr.

Dîner avec du vin	1 fr.	8 btz.
— sans vin	1	3
Souper avec du vin	1	6
— sans vin	1	-
Couchée ou logement pour une nuit . . .	-	7½

3. *Prix des bateaux.*

Depuis Thun à Neuhaus, à l'extrémité supérieure du lac, ou *vice versa*, pour chaque rameur	2	-

Il faut ajouter ordinairement à celà une bouteille de vin et du pain pour chaque homme, et une bonne main (Trinkgeld), mais aussi les bateliers portent presque toujours les bagages, depuis Neuhaus à Unterseen.

Depuis Interlacken à Brienz ou à Tracht, à l'extrémité du lac de Brienz et *vice versa*, pour chaque rameur, non compris la bonne main. . .	1	5

Ici les provisions de bouche ne sont pas absolument nécessaires.

Si les bateliers sont obligés de coucher hors de chez eux, lorsqu'il est trop tard pour qu'ils puissent y retourner, on paye 5 batz de plus pour chaque rameur.

4. *Chevaux et voitures.*

De Neuhaus à Unterseen	1 fr.	- btz.
— — Interlacken	1	5
Promenade dans le Bödelein ou vallon d'Interlacken, par heure . . .	1	-
Journée d'un cheval avec un chariot et un conducteur	6	-
— de deux chevaux	10	-
— de deux chevaux et deux hommes	12	-
Depuis Brienz à Meyringen avec un chariot, un cheval et un homme, et *vice versa*	5	-
Un cheval de monture avec un homme pour aller de Brienz ou de Meyringen à Lungern, en traversant le Brünig ou rigoureusement jusqu'à la frontière du canton d'Unterwalden	5	-

---

Relativement aux diverses monnayes et aux cours de l'argent, j'observerai ce qui suit :

Dans le canton de Berne, dont l'Oberland fait partie, on a les monnayes suivantes, frappées dans le canton :

En or : Des pièces d'or, communément nommées Louis, simples et doubles; les premières de 16 francs, les secondes de 32 francs, dont 16 équivalent en effet à la valeur d'un Louis de France.

Des Ducats triples, doubles et simples, et des demi-Ducats, qui sont rares dans la circulation. Les anciens Ducats simples étaient tarifés à 75 batz, mais à présent on les prend à 78 batz.

En argent : Des écus neufs et des demi-écus à 40 et à 20 batz.

Des francs entiers, des demi-francs et des quarts de francs à 10, 5, 2½ batz; des batz et des demi-batz, des kreutzer dont 4 font un batz, et des demi-kreutzer, que l'on nomme aussi Vierer (prononcez Firer); enfin, des rappes dont 10 font un batz, et des pièces de deux rappes.

On prend aussi au même taux les espèces de monnayes de la ci-devant République helvétique; mais elles commencent à devenir assez rares.

Les monnayes idéales avec lesquelles on compte plus ou moins souvent, sont : *a*) des écus de 30 batz; *b*) des Kronen ou couronnes à 25 batz (4 kreutzer valant un batz); *c*) des francs ou livres

Digitized by Google

à 20 sols (S.) (le S. à ½ batz ou 12 deniers). Les comptes les plus justes ou les plus clairs sont toujours ceux qui se font en livres de Suisse réelles, en batz et en rappes (L. btz. rpp.) On entend aussi quelquefois parler de livres bernoises, lorsqu'il est question de sommes capitales, de taxer les fortunes ou d'évaluer des fonds de terre, et l'on entend alors par une livre bernoise la valeur d'un demi-florin de Berne ou 7½ batz. (10⅔ florins de Berne équivalent à un Louis). On ne fait presque plus mention des Heller dont 8 valaient un kreutzer, ni des Schillings qui valaient 1½ kreutzer.

Les monnayes étrangères ayant maintenant cours en Suisse, sont :

En or :

Les Louis d'or neufs de France valant dans le canton de Berne .	L. 16	de Suisse.
Les pièces de 20 francs de France.	13	btz. 6
Les Carolins	16	—
Les Ducats de Hollande ou de Kremnitz	7	8
Les souverains d'or	23	2
Les doublons piémontais	18	8
Les quadruples.	54	—
Les Max d'or	10	6
Les guinées	16	—
Les sequins	7	6
Les Frédérics d'or	13	5
Les vieux Louis de France . . .	13	2

En argent :

Piastres sans tête	3	6½

Piastres avec la tête	L. 3	btz.	5½
Écus neufs de France à L. 4, maintenant	3		9
Écus de 5 francs de France . . .	3		4
Écus de Brabant	3		9
Anciens écus de Bavière	3		4½
Écus de Piémont	4		6
Écus de Milan	2		8
Écus dit Species-Thaler	3		3
Écus de banque d'Angleterre . .	3		5½
Écus ou couronnes anglaises . . .	4		—

Il faut observer que les petits ou demi-écus de France, lorsqu'ils sont vieux et que le coin en est effacé, ainsi que les écus neufs de France qui ne pèsent pas 548 grains, ont été mis hors de cours. Il faut aussi que les monnayes étrangères sus-indiquées, principalement celles en or, aient leur poids légal. Parmi ces dernières, il n'y a que les quatre premières nommées, et parmi celles d'argent, seulement les sept premières, qui soient généralement connues, et qu'il soit prudent de prendre avec soi dans les montagnes. On fera mieux de changer les autres dans les villes. Quant à la petite monnaye, outre les pièces de 10, 5, 2½ batz, les batz, les demi-batz et les kreutzer bernois, on reçoit encore celles de même valeur, frappées dans les autres cantons, ainsi que les schilling de Zurich à 1½ kr., les florins à 16 btz.; les demi-fl. à 8 btz., les quarts de fl. (ou Böcke) à 4 btz. et toute espèce de billon helvétique, excepté celui du Vallais, de Neuchâtel et de quelques autres pays, qui ne sont pas

au même titre et ne passent pas; mais aussi on reçoit fréquemment les Ducats de Bohême, de Kremnitz et de Hollande pour 80 batz, lorsqu'ils sont de poids. On fera toujours bien de se pourvoir de la valeur de quelques écus en pièces, en monnaye, en billon, quand on ne doit pas traverser des endroits un peu considérables, parce qu'on ne trouve pas à changer de l'or partout. Les petites monnayes et le billon d'Allemagne n'ont point de cours. On réduit très-aisément les livres tournois en francs de Suisse, parce que trois des premières font au juste 20 batz ou deux francs de Suisse. Les francs de France valent 27 kreutzer. D'après les indications ci-dessus, il sera en général très-facile de réduire tout calcul de valeurs étrangères en francs de Berne.

---

6) Il n'est point indifférent aux étrangers de savoir dans quelles parties d'un voyage dans nos montagnes, l'on peut se servir de voitures et de chevaux et où l'on est obligé d'aller à pied. Il n'est pas besoin de dire que sur les lacs de Thun et de Brienz on voyage ordinairement en bateau; mais ceux qui n'en auraient pas le courage ou qui préféreraient ne pas naviguer, peuvent les côtoyer à pied ou à cheval. Cependant les bateaux sont bons et les bateliers sont extrêmement surs, à moins qu'ils ne soient ivres, ce qui arrive très-rarement. La route qui suit les bords de ces lacs est longue et peu commode.

Dès qu'on a traversé le premier de ces lacs, on aborde à Neuhaus, où l'on trouve quelquefois des chariots tout prêts, si non, on peut les y faire venir depuis Unterseen. La route, pour aller à ce petit bourg ou à Interlacken, est agréable et sans aucun danger. Depuis Interlacken, on peut aller à Ringgenberg en bateau ou à cheval sans le moindre inconvénient, ou bien à Bönigen en chariot, et l'on peut faire de la même manière d'autres promenades charmantes en diverses directions dans le vallon d'Interlacken, et nommément à Gsteig et Wilderswyl. Plus loin, dans la vallée de Zweylütschinen, les chemins sont déjà plus rudes; cependant on va encore en chariot depuis Zweylütschinen à Lauterbrunnen et même jusqu'au fond de la vallée de ce nom, jusqu'aux maisons de Stechelberg. La route est pierreuse et raboteuse; mais de jour, on peut la faire sans aucune crainte, d'autant plus que les conducteurs sont très-surs.

Si l'on voulait pousser jusqu'à Trachsellauenen, où étaient jadis des mines, on pourrait y aller à cheval depuis Stechelberg.

La route qui traverse la seconde branche principale de la vallée de Zweylütschinen, pour aller dans celle de Grindelwald, est montueuse et même assez escarpée en certains endroits; on la pratique cependant sans danger jusqu'à l'auberge ou jusqu'au presbytère de Grindelwald.

On peut passer à cheval les deux Scheideck,

entre la vallée de Lauterbrunnen et celle de Grindelwald, et entre cette dernière et celle de Oberhasli. Les habitans de l'Oberland n'élèvent point de mulets et leurs chevaux sont ordinairement un peu lourds. Souvent les voyageurs gardent les mêmes chevaux qui les ont amenés d'Unterseen, et ils font bien, parce qu'on n'est pas parfaitement sûr d'en trouver partout.

La route entre Brienz et Meyringen est également bonne et sure pour les chariots, à l'exception de deux lits de torrens remplis de cailloux, qu'elle traverse, et où l'on peut mettre pied à terre. Cette même route continue jusqu'au pied du Kirchhet. De là, jusqu'au sommet du Grimsel, on se sert quelquefois de chevaux de somme; mais il y a beaucoup de places, où l'on préfère marcher à pied, ce qui est aussi beaucoup plus sûr. On peut aller à cheval dans la vallée de Gadmen; mais dans la partie la plus reculée de la vallée d'Urbach, il est plus prudent d'aller à pied.

On traverse sans aucun danger le Brünig à cheval, soit depuis Brienz, soit depuis Meyringen. En général, il faut avoir une tête meilleure et moins sujette aux vertiges pour voyager à cheval, que pour aller à pied. Assis sur la croupe du cheval, on est plus élevé et l'aspect des précipices que l'on côtoye sur un sentier étroit, n'en paraît que plus effrayant. Quelquefois le chemin est si resserré qu'il faut regarder avec beaucoup d'attention à droite et à gauche, où l'on pose les pieds,

pour ne pas se heurter contre les saillies du roc que l'on frise de très-près. On avance aussi beaucoup plus lentement à cheval ou en char; les chemins montueux ou raboteux ne permettent pas d'aller vite, à moins qu'on ne s'expose à être secoué jusqu'au fond des entrailles.

On n'oserait pas vanter non plus le genre de voitures, dont on est dans le cas de se servir. Les habitans ne seraient pas dédommagés des frais que leur coûterait l'établissement de voitures plus commodes, plus élégantes, plus solides que leurs chariots. Ceux-ci sont de simples chars à banc assez solidement construits, mais non suspendus sur des ressorts d'acier. Ordinairement ils sont pourvus de bancs à dossier avec des coussins, et d'une planche en guise de siége pour le cocher. Le cheval est attelé dans une limonière, et si l'on en prend deux, le second s'attèle en avant; les chemins seraient trop étroits pour les mettre de front.

Il ne faut pas s'attendre à trouver des chars couverts, qui puissent préserver du soleil ou de la pluie; à cet égard, il faut se confier à sa bonne fortune. Les chars sont ordinairement arrangés pour quatre personnes; il y en a cependant où six personnes peuvent se placer, particulièrement lorsque la route est moins mauvaise. Je me suis toujours fié entièrement à mes conducteurs et je les ai presque toujours trouvés étonnamment adroits, forts, prudens et surs. Souvent je les ai vu courir pendant une demi-heure à côté du cheval

au trot dans les chemins les plus étroits, entre des hayes, des buissons, des arbres, des rochers saillians sans se faire aucun mal.

---

7) Les guides et les porteurs qui se consacrent au service des piétons, forment, pour ainsi dire, une petite troupe aguerrie et habile, dont le quartier général est à Unterseen. En partant de Berne, on n'a pas besoin de prendre déjà un guide dans cette ville, ni même à Thun; si cependant l'on veut commencer la course pédestre depuis Berne et se donner un tel compagnon, on en trouvera dans les meilleures auberges de cette capitale. Les bateliers de Thun maintiennent toujours leurs priviléges de montrer et de nommer aux voyageurs tout ce qu'il y a de remarquable dans le cours de la navigation.

Dès qu'on débarque à Neuhaus, on y trouve déjà quelques-uns des guides d'Unterseen et d'Interlacken, tout prêts à commencer leur office: c'est là le moment de traiter avec eux.

Nous avons déjà indiqué le salaire qu'on leur donne par jour; mais il faut aussi leur payer les mêmes journées, pour retourner chez eux, à moins que l'on n'y revienne soi-même avec eux. On y ajoute ordinairement un Trinkgeld, ou bonne main, suivant les services qu'ils ont rendus et leur durée.

Digitized by Google

On peut être sûr, presque sans aucune exception, que l'on sera satisfait du zèle et de la fidélité de tous ces gens-là, si l'on se comporte bien avec eux. Ils font l'office de bons domestiques auprès du maître auquel ils se donnent momentanément; ils ont le plus grand soin de tout ce qui le concerne; non-seulement ils le servent, le conduisent, lui portent son bagage, mais ils sont aussi ses interprêtes, ce qui est souvent très-nécessaire aux étrangers. Il faut se garder de les traiter avec trop de hauteur, de dureté ou d'autorité; ils vous quitteraient bientôt dans ce cas-là; et, en général, ils se montrent moins complaisans, moins zélés envers des voyageurs capricieux, moroses et défians qu'avec ceux qui sont gais, de bonne humeur, qui leur témoignent de la confiance, de la bienveillance et de la condescendance.

D'ailleurs, on distingue aisément deux espèces de guides. Les uns sont connus généralement pour tels. Ils en font leur métier; c'est là leur industrie; ils ont ordinairement des livrets remplis de témoignages favorables, de la part de ceux qu'ils ont conduits, et sont plus habitués aux dialectes et à la prononciation étrangère. Ils méritent qu'on les recommande et qu'on ait quelques égards pour eux. Les autres, — en un mot, ceux qui n'ont pas l'habitude d'exercer ce métier, ne peuvent passer que pour des machines ouvrières, qui portent ce qu'on place sur leur dos; mais rarement ils savent répondre aux questions qu'on leur fait, ni faire remarquer les objets intéressans; ils ne se recom-

recommandent, que par le prix inférieur qu'ils demandent et qui est proportionné à leur peu d'utilité. Souvent ils énoncent leur capacité avec effronterie et promettent aux voyageurs de leur donner tous les renseignemens qu'ils pourraient désirer; mais ceux-ci sont bientôt désabusés en s'appercevant promptement de leur ignorance. Il n'y a guère que les voyageurs, qui sont astreints à beaucoup d'économie ou qui parcourent pour la seconde fois le même chemin, qui puissent se passer de guides expérimentés.

Nous avons déjà indiqué le lieu principal, où séjourne cette petite troupe. En arrivant de Berne, on trouve ordinairement l'un ou l'autre chez lui. Cependant, lorsqu'il y aurait beaucoup de voyageurs, on ferait bien de se faire assurer d'avance d'un guide par les aubergistes d'Unterseen ou d'Interlacken. On peut faire de même, en venant des petits cantons ou du Vallais, si l'on n'amène pas déjà quelque bon guide de ces contrées.

Il faut cependant convenir qu'en général l'Oberland n'offre pas un choix de guides aussi bons que ceux que l'on trouve à Chamouni, depuis M. de Saussure. L'esprit d'industrie n'est pas encore assez actif chez ses habitans, pour qu'ils s'appliquent à étudier et à raffiner, ce qui peut être utile et agréable au voyageur, soit pour sa commodité, soit pour son instruction. Cependant, on remarque que depuis quelques années ils ont fait beaucoup de progrès. Déjà les guides commencent à étudier leur *Ebel*.

Ils ont l'intention de former entre eux une espèce de tribu ou de maîtrise, qui serait soumise à la surveillance du Préfet et à une espèce de police, et qui pourrait présenter aux étrangers une garantie de la sureté et des connaissances de ceux qu'ils emploieraient. Ce serait d'autant plus à désirer, qu'il y a eu quelques exemples, que par un vil intérêt, on a cherché à persuader, dans d'autres lieux, aux voyageurs, qu'ils ne trouveraient pas de guides à Unterseen et surtout aucun qui parlât le français, et qu'ils seraient obligés de se confier au premier porte-faix ou à un guide étranger, pour ne pas courir le risque d'être retenus à la porte des Alpes, faute de renseignemens et de conseils.

Parmi les guides exercés et fréquemment employés, on peut distinguer les suivans, qui sont la plupart domiciliés à Unterseen ou dans les environs les plus rapprochés de ce bourg. Ils passent pour être des hommes connus, éprouvés, serviables et modérés dans leurs prétentions.

1) *Jacob Michel,* le vieux, cordonnier, demeurant à la Goldey, né le 12 Septembre 1751. C'est le Nestor des guides et il parle l'italien et le français.

2) *Henri Michel,* maréchal de train, frère du précédent, né le 20 Avril 1761, qui parle aussi le français.

3) *Jean Roth*, propriétaire, né le 21 Octobre 1759, parle le français.

4) *Gaspard Michel*, l'aîné, surnommé Gaspard le Welsch (le Français), propriétaire, né le 1er Janvier 1756; son sobriquet indique déjà qu'il parle français.

5) *Jacob Michel*, le jeune, demeurant à la Halsstud, propriétaire, né le 15 Mars 1767. Quoiqu'il ne parle pas courramment le français, c'est un guide honnête et zélé.

6) *Pierre Ritter*, père de famille, né le 2 Juin 1771, parle très-courramment le français et a été long-tems domestique du général Schauenbourg. C'est un homme de haute taille et fort adroit.

7) *Jonathan Michel*, fils de Jacob Michel le vieux, père de famille, né le 3 Juin 1782. Il ne parle courramment ni le français ni l'italien, mais, d'après ma propre expérience, je peux le recommander comme un guide loyal, fidèle et complaisant.

8) *Gaspard Michel*, le jeune, domicilié au village d'Interlacken, né le 15 Décembre 1776. Il a un bras estropié, mais il connaît fort bien le pays et parle le français.

9) *Ulrich Roth*, homme marié, sans enfans, né le 16 Août 1761. Il ne comprend pas bien le français.

10) *Jacob Huber*, du canton de Zurich, domicilié au village d'Aarmühle, jadis valet de M. le peintre König à Unterseen et recommandé par lui, ne sait pas le français.

11) *Jean-Jacob Michel*, frère de Jonathan, pas encore marié et né le 26 Août 1792. Ce n'est qu'un commençant et le cadet de la troupe.

Voilà les hommes auxquels un voyageur peut s'adresser avec une pleine confiance, lorsqu'il a besoin d'un guide, et si aucun d'eux ne se trouvait à sa disposition, l'aubergiste de la maison de ville à Unterseen, M. Blatter, pourrait encore lui indiquer quelque autre conducteur tolérable. On peut aussi consulter les aubergistes d'Interlacken, Brienz ou Meyringen, si l'on veut se pourvoir d'un guide dans l'un ou l'autre de ces endroits. En général, il est toujours prudent de faire un accord d'avance avec toutes les personnes de ce genre que l'on serait dans le cas d'employer, et cela en présence d'un homme expérimenté, tels que le sont les cabaretiers. S'il s'élevait des contestations, on pourrait s'adresser, pour obtenir justice, aux Préfets de Meyringen, d'Interlacken ou de Thun, suivant le lieu ou les personnes. Si ce n'était qu'un mésentendu, on pourrait invoquer la médiation de MM. les pasteurs, avec espoir de réussite. Je ne conseillerais cependant pas de faire un accord par écrit, ce qui pourrait éveiller la méfiance, et paraîtrait trop minutieux pour une affaire qui, dans tous les cas, se réduit à peu de valeur.

Digitized by Google

Nous devons encore faire mention d'une autre espèce de guides, qui, bien que muets, méritent quelquefois la préférence sur les guides vivans. Je veux parler des cartes et des plans géographiques.

Nulle part il n'est plus nécessaire et plus agréable d'avoir toujours sous les yeux l'aspect du pays en entier, que dans les montagnes dans lesquelles il est si facile de s'égarer. On se fatigue de demander à chaque instant au conducteur les noms des sommités, des vallées, des villages et des ruisseaux. On s'embrouille dans la multitude de ces objets. Presque à chaque pas que l'on fait, on les voit sous des formes différentes. Le même mont, la même chaîne se présentent d'une manière si singulièrement variée, que dans l'espace de trois ou quatre heures, on est obligé de demander trois on quatre fois l'explication de ce qu'on voit. A chaque instant la curiosité se reveille pour savoir ce qu'on trouvera au-delà.

„ Où sera-t-on, lorsqu'on aura monté sur ces „ hauteurs ? Quelle vallée, quel village, quelles „ montagnes sont là derrière, là-haut, de tel côté ?"

Ce sont des questions que l'on peut souvent éviter, lorsque l'on consulte une carte, qui vous donne en un coup-d'œil une idée nette de tout le pays et des objets qu'il contient. Les jouissances et les souvenirs du voyage sont considérablement augmentés, en regardant la carte dont on a été accompagné, et lorsqu'on se rappelle d'avoir vu

Digitized by Google

sur les lieux tous les endroits remarquables qui y sont désignés. On s'épargne aussi le chagrin de ne pas avoir fait attention à des objets, sur lesquels la carte pourrait inspirer des doutes, relativement à leur existence ou à la manière plus ou moins juste dont ils y sont représentés.

Cette dernière circonstance peut se rencontrer d'autant plus souvent, que jusqu'à ce jour aucune des esquisses nombreuses, que l'on a faites de ces contrées, n'a été parfaitement fidèle et entièrement conforme à la réalité. Ce reproche ne peut concerner les cartes générales de la Suisse, dont l'échelle est trop petite pour exiger une parfaite régularité jusque dans les plus petits détails. Si cependant on veut s'en contenter, la carte de voyage de Keller (Zürich, chez Füssli et Comp. 1814) rendra incontestablement les meilleurs services, quoique les cartes de Mechel et de Weiss aient aussi leur mérite.

Mais celles qui représentent l'Oberland en particulier sur une plus grande échelle, doivent toujours avoir la préférence, et l'on commence depuis quelque tems à s'en occuper d'une manière fort utile. En premier lieu, je dois faire mention de la *Carte de la Suisse suivant la nouvelle division, etc., par Mallet*, qui n'est pas sans valeur et qui représente dans un quart de son ensemble, lequel embrasse toute la Suisse, la partie de pays et toutes les montagnes qui s'étendent depuis le lac de Genève et Chamouni et le Vallais jusqu'au lac des quatre

cantons, si non avec une entière exactitude, au moins avec assez de régularité. Mais la *Carte d'une partie très-intéressante de la Suisse, à l'usage des voyageurs, par Weiss*, qui a parue déjà en 1796 et qui est principalement consacrée à l'Oberland, est infiniment préférable. Elle contient, en partant de la contrée au-dessous de Thun, la chaîne des glaciers de l'Oberland, une partie du Simmenthal et de Frutigen, tout le Kandersteg, Lauterbrunnen, Grindelwald, Hasli, les lacs de Thun et de Brienz, une partie de l'Emmenthal et de l'Entlibuch, même le Haut-Vallais et une partie des montagnes qui sont au-delà. Si cette carte était plus exacte à l'égard des noms, dont en général elle est trop dépourvue, elle laisserait peu à désirer au voyageur.

La *Carte des voyages de MM. Meyer dans les glaciers du canton de Berne* serait encore plus estimable, si la moitié septentrionale de l'Oberland avait pu y trouver place. Son joli format la rend d'ailleurs fort agréable.

Il y a peu de choses à dire de la carte itinéraire, jointe au voyage pittoresque de M. Stapfer, que nous avons déjà cité fréquemment. Elle ne contient pas les enchaînemens des hautes montagnes au midi, et se borne à un petit nombre d'indicacations et de dénominations, d'ailleurs exactes, des objets situés sur les routes principales.

On peut citer encore, comme très-utiles, les deux numéros du grand Atlas de la Suisse de Meyer

et Weiss, qui embrassent ensemble l'Oberland; mais, d'une part, ils péchent par les mêmes omissions de noms et les mêmes fautes d'orthographe que nous avons reprochées plus haut à la carte du même auteur (Weiss); et de l'autre, ils ne sont pas commodes à porter, vu leur grand format, et on les trouve rarement détachés et collés, à l'usage des voyageurs.

Il n'était donc pas superflu que l'éditeur du présent ouvrage se décidât à faire exécuter des petites cartes dans le format le plus commode, d'après les meilleurs matériaux déjà existans. Remplies d'indications plus nombreuses et soigneusement corrigées, elles pourront répondre, d'une manière plus satisfaisante, au but des voyageurs, jusqu'à ce qu'enfin des mesures prises avec exactitude puissent produire une carte plus grande et parfaitement juste de ces contrées. Plusieurs travaux préparatoires ont déjà été exécutés dans ce but. Dans l'été de 1814, le Gouvernement de Berne fit lever, par M. Frey, lieutenant du génie de Zurich, des signaux sur des hauteurs choisies avec soin, et dans l'été de 1815, le digne successeur de Tralles, M. le professeur Trechsel de Berne, commença à dessiner un certain nombre de triangles pour servir au plan bien soigné d'une telle carte. Cependant il faudra, d'un côté, beaucoup de tems pour terminer un ouvrage aussi long, et de l'autre, il n'est pas encore certain que le Gouvernement veuille se charger des frais de sa publication.

Digitized by Google

Si notre petit Atlas portatif n'est pas calqué sur des mesures faites avec autant de justesse, il pourra cependant guider les étrangers avec une justesse qui ne se démentira que bien rarement et qui ne se retrouve dans aucune des représentations de l'Oberland qui ont paru avant ces feuilles; il a été compilé et rectifié pendant deux ans, et exécuté avec toute l'attention possible. (*)

---

8) Nous terminerons cette section de notre introduction, en indiquant les distances les plus essentielles pour toutes les routes principales et latérales qu'on peut parcourir dans un voyage complet et varié de l'Oberland. Les calculs sont fondés pour la plupart sur les indications des guides les plus experts, et sont adaptés avec assez de précision à l'usage des étrangers qui ne sont pas exercés à gravir rapidement les montagnes et qui veulent se donner le tems d'examiner tout ce qu'ils rencontrent d'intéressant. Mais nous demandons encore de l'indulgence pour les inexactitudes et le vague inévitables de quelques données.

Les distances sont calculées par lieues de Berne de la longueur de 18,000 pieds de Berne, dont 110 10/13

(*) Une préface particulière pour cet Atlas rendra un compte plus détaillé de la manière dont il a été exécuté. On a voulu laisser aux voyageurs l'option d'acheter les cartes sans le livre, ou le livre sans les cartes.

équivalent à 100 pieds de Roi, de sorte que la lieue de Berne est de 16,250 pieds de Roi, tandis que le mille géographique est de 22,843 ou, suivant d'autres, de 22,872 de ces pieds. Le mille suisse est évalué à 34,308 pieds de Roi, et il en va, suivant Feer, $24^{617}/_{10000}$ au degré.

A. *De Berne à Unterseen* 10½ *lieues.*

De *Berne* à *Muri* ¾ de lieues; de-là à *Kräiligen* ¼, à *Rubigen* 1, à *Münsingen* ½, à *Nieder-Wichtrach* ½, à *Ober-Wichtrach* ¼, *Kiesen* ½, au commencement de la montagne de *Heimberg* ¼, à *Thun* 1 lieue. On compte 5 lieues de *Berne* à *Thun*, qui sont marquées au bord du chemin par des pierres milliaires. La cinquième se trouve à un demi-quart de lieue en-deçà de la porte de Thun; mais on fait ordinairement ce trajet en 4 heures. La longueur du *lac de Thun* est aussi évaluée à 5 lieues, mais on le traverse en 4 heures et même en moins de tems, si le vent est favorable. On estime *Ralligen* pour être à moitié chemin. Les piétons mettent 5 heures sur la rive gauche en remontant le lac, et 6 heures sur la rive droite en passant par *Krattigen* et *Leissigen.* On débarque à *Neuhaus* (maison neuve), d'où l'on se rend dans une forte demi-heure à *Unterseen.*

Il y a aussi un chemin de *Berne à Thun* sur la rive gauche de l'Aar, qui conduit en 1½ heure à *Belp;* de là en 2 heures jusqu'à *Kirchdorf* et de là en 2½ heures à *Thun* par *Kirchdorf,* qui est à peu près à moitié chemin.

Digitized by Google

B. *D'Unterseen, considéré comme point central d'excursions à faire dans les environs.*

D'*Unterseen* à *Interlacken* ¼ de lieue, et de là à la promenade sur le Hohbühl, élévation d'où l'on a une belle vue, ½, à *Goldswyl* ¾, à *Ringgenberg* 1, au village de *Bönigen* au bord du lac de Brienz ¾, à *Gsteig* ¾, à *Gsteigwyler* 1, au château d'*Unspunnen* et à *Wilderswyl* ¾, à la colline du *Sattler-Hübeli* ¼, à celle du *Rugen-* ou *Galgen-Hubel* où se trouve le gibet ½, à l'*Oberbleiki* (blanchisserie d'en haut) sur le *Harder* 1¼, sur la *Waldegg* du côté de *Beatenberg*, d'où l'on a une fort belle vue, 2½ à 3, à *Wyssenau*, ruine située à l'embouchure de l'Aar, ¾ de lieues.

Dans une promenade du matin, on peut facilement visiter, depuis Unterseen, les lieux suivans : *Interlacken* ¼, de là sur le *Hohbühl* ¼, de là à *Goldswyl* ½, de là à *Ringgenberg* ¼, d'où l'on peut revenir en bateau à *Interlacken* en ½ heure, ou bien retourner à pied à *Unterseen* sans faire le détour du *Hohbühl* en 1 heure.

Après dîner, on peut aller à *Bönigen* ¾ de lieues, de là à *Gsteig* ½, à *Gsteigwyler* ½, de là en passant sur le pont élevé qui traverse le torrent de la *Lütschine* à *Wilderswyl* et revenir à *Interlachen* en 1½ heures, ou retourner à *Gsteig* ½, de là à *Wilderswyl* ¼, à *Unspunnen* ⅛, de là sur le *Rugen-Hubel* ¼ et à *Unterseen* ¼ de lieue.

Digitized by Google

D'*Unterseen* sur le petit *Rugen*, colline boisée avec une promenade arrangée et des reposoirs il y a une lieue, et autant pour y aller depuis *Interlacken*.

Si l'on veut faire des courses de montagnes et visiter des pâturages alpestres, on peut recommander cinq promenades différentes.

a) D'*Unterseen* à *Habkeren* 2 lieues très-pénibles; de là à *Polhöchst* 3, de là à *Wydegg* ½, et de là sur le sommet du *Hohgant* 2 lieues. On peut aussi monter de *Polhöchst* au pâturage de *Hagletsch* en ½ heure, et ensuite atteindre ce sommet très-commodément en 1½ heures. Cette course est la plus fatiguante, mais c'est aussi, dit-on, celle où l'on aurait le plus de chance d'appercevoir des chamois et de pouvoir leur donner la chasse.

b) D'*Unterseen* dans la vallée latérale de *Saxeten* jusqu'au village de ce nom 2½ lieues; de là sur la *Sulech*, belle montagne avec une vue superbe, 2½ lieues. C'est probablement la course qui donnera le plus de jouissance.

c) D'*Unterseen* encore à *Saxeten* 2½ lieues; de là sur la *Rothe Ech* (coin rouge) sur l'arrête de l'*Abendberg* au-dessus de *Leissigen* 2½, d'où l'on a une jolie vue. Il est presque plus agréable d'aller d'*Unterseen* sur le *Innerbergli*, 3 lieues, et de gagner la hauteur ci-dessus, 1 lieue. Peut-être un

sentier conduit-il depuis là à *Leissigen*, mais la pente est rapide et dangereuse. Il vaut mieux retourner par *Saxeten*.

d) D'*Unterseen* à *Gsteig* ¾ de l.; de là aux chalets du pâturage (ou Alp) de *Breitlauenen* 1½; de là on voit le vallon d'*Interlachen* et de *Lauterbrunnen* et les montagnes de neige du *Grindelwald*.

e) D'*Unterseen* sur l'Alp (pâturage) du *Holzflüh* 2½ l.; de là sur la *Gemmen-Alp* 2½ l. On y jouit d'une vue fort étendue sur la chaine des hautes montagnes. (*)

C. *Autres voyages dans l'Oberland.*

a) A la vallée de *Lauterbrunnen*.

D'*Unterseen* à *Zweylütschinen* à l'entrée des vallées de *Lauterbrunnen* et de *Grindelwald* 2 l.; de là au village de *Lauterbrunnen* 1 l. Plus loin à *Trachsellauenen* où l'on exploitait jadis une mine de plomb, 2 l.; de là par la *Nadel* (aiguille) au *Steinberg* 1 l. ou à la superbe cascade du *Schmadribach* 2 l.

Ou bien de *Zweylütschinen* immédiatement sur les hauteurs au nord de *Lauterbrunnen*, au village

(*) *König*, dans son Voyage dans les Alpes décrit cette promenade et ne compte que 4 lieues de chemin. Sa gravure coloriée de ce point de vue, enrichie des noms de plusieurs montagnes, est fort intéressante.

d'*Eisenfluh* 1 l. (d'où l'on pourrait se sendre en 2⅓ heures sur la *Sulecl*). Puis, en suivant les côteaux au-dessus de la chûte du *Staubbach* jusqu'au village de *Mürren* 3 à 4 l. On jouit ici d'une vue magnifique sur la montagne de la *Jungfrau* qui est vis-à-vis.

De *Mürren* jusqu'à la *Schiltalp* 1 l.; plus loin, à l'Alp de *Boganggen* ou Buganggen au fond de la vallée de *Sevinen* 2 l. De là sur le *Schilthorn* (ou pic du Schilt) 3 l. Quelques personnes trouvent la vue dont on y jouit, plus belle même que celle du *Faulhorn*. Pour retourner à l'auberge de *Lauterbrunnen* 5 l. La route ordinaire de *Lauterbrunnen* à *Mürren*, par où les paroissiens de ce dernier village viennent à l'église, se fait en montant en 2½ heures et en descendant en 2 heures.

Depuis l'Alp de *Boganggen*, on peut, en côtoyant le torrent de la *Sevi-Lütschinen*, aller en 2½ heures à *Stechelberg*, dans la partie plus reculée de la vallée de *Lauterbrunnen*, éloignée de l'église de 1 à 1¼ de l.; de là à *Trachsellauenen* il n'y a plus qu'une petite lieue.

De *Lauterbrunnen* au *Grindelwald* en traversant le passage intéressant de la *Wengen-Alp* on compte 7½ à 8 lieues, d'après les distances suivantes : De *Lauterbrunnen* au village de *Wengen* 1¼ de l.; de là aux chalets de la *Wengen-Alp* 2¼ de l.; de là sur la hauteur de la *Scheideck* ou du passage ½ l. Enfin, de là à l'auberge de *Grindelwald* 3½ l.

Digitized by Google

b) Au *Grindelwald.*

Le chemin depuis *Zweylütschinen* par la vallée de *Lütschinen* ne peut se faire qu'en 3 à 4 lieues, à cause des fréquentes montées, d'après les distances suivantes : De *Zweylütschinen* à *Gündlischwand* ¼ de l., à *Burglauenen* 2 l., à *Gydisdorf* où sont une église, une cure et un cabaret 1½ lieue.

De l'auberge de *Grindelwald* au glacier inférieur ½ à ¾ de l. Jusques à la *mer de glace* ou au *plateau* en tout 3 l. Plus loin, à *Bänisegg* ½ l. On compte environ 4 heures pour cette excursion, mais il faut un jour entier pour la faire commodément.

Excursion sur le *Faulhorn.* Jusqu'aux chalets de la *Bachalp* environ 3 lieues, de la jusqu'au sommet 2 l. (Vue très-étendue.)

Passage de la *Scheideck* pour se rendre dans la vallée de *Hasli.* Jusqu'au glacier supérieur 1 l.; de là jusqu'à la hauteur de la *Scheideck* 2 l., à l'Alp du *Schwarzwald* 1 l. (Si l'on veut se détourner pour aller aux bains de *Rosenlaui* il y a ½ à ¾ de l.) Depuis l'auberge du *Schwarzwald* au *Zwirgi* 2 l.; de là à *Meyringen* 1 à 1½ l., et en visitant les diverses cascades du *Reichenbach*, près desquelles on s'arrête plus ou moins, 2 à 2½ l. (On évalue ordinairement la longueur de cette course à huit lieues.)

c) De *Meyringen* et des environs.

Petites promenades depuis *Meyringen* à la vieille tour de *Resti* ¼ de lieue; à la cascade de l'*Alpbach*, où l'on a placé un banc pour y jouir de la vue ¼ de l.; sur le sommet de la montagne du *Kirchhet* ½ l. Dans la *finstere Schlauche* (gorge obscure) 1 à 1¼ de l.; à la *lautere Schlauche* (gorge claire) ¾ de l. Jusqu'à la chûte supérieure du *Reichenbach* 1 l. Jusqu'à sa dernière chûte ½ l. Sur la montagne du *Hasliberg* au village de *Rüti* 1 à 1½ l. A *Falcheren* sur les hauteurs opposées 1 à 1½ l. (Ce sont de jolis villages de montagne.)

Pour aller plus haut. De *Meyringen* à l'auberge de *Hasli im Grund* 1 l.; de là, en se dirigeant à l'orient jusqu'à *Mühlithal* 1 l. Plus loin, à *Gadmen* 2 l.; de là sur la hauteur de la *Scheideck* (passage) du *Susten* 3 à 3½ l. Enfin, de là à *Wasen* dans le canton d'Uri 4 l.

Un autre passage va du *Mühlithal* dans la vallée de *Gentelthal* 1 l.; de là sur la hauteur de l'*Engstlen-Alp* 3 l. Plus loin, à *Engelberg* 3 l. Il y a donc de *Meyringen* à *Wasen* à peu près 11½ l. et à *Engelberg* 9 l.

Au sud-ouest, une excursion dans la vallée d'*Urbach* et jusqu'au glacier du *Gauli* prend à peu près 4 l., par un chemin en partie difficile à gravir. Il faut un jour pour aller et revenir.

Au

Au sud-est se trouve la grande route qui conduit au *Grimsel*, à 8 à 9 lieues de *Meyringen*. Nous adopterons plutôt le dernier de ces nombres, d'après les distances suivantes : De *Hasli im Grund* jusqu'au pâturage dit *vordere Urweid* (Urweid antérieur) ¼ de l.; de là au *hintere Urweid* (Urweid postérieur) ½ l.; jusqu'au hameau d'*im Boden* 1 l., à *Guttannen* ½; de là à la *Handegg* (chalet où l'on se rafraîchit et d'où l'on va voir la fameuse chûte de l'Aar) 2½ l. Plus loin, à la *helle Platte* (plateau clair) ¾ de l.; au *Rätrisboden* (petit vallon avec un chalet) 1½ l.; enfin, à l'Hospice du *Grimsel* 1 l.

d) Excursions depuis l'Hospice du Grimsel.

Course au *Sidelhorn*, d'où l'on a une vue magnifique sur les hautes Alpes, depuis le *Lukmanier* dans les Grisons jusqu'au *Montblanc* en Savoye, 3 à 4 lieues; de là au glacier de l'*Ober-Aar* 2 à 3 l.; retour à l'Hospice par l'*Aarboden* 3 à 4 l.

Visite aux glaciers du *Vorderaar* et du *Lauteraar*. De l'Hôpital à l'*Aarboden* jusqu'au commencement de ce vallon 2 l.; de là jusqu'au haut de la pente d'où l'on peut mieux voir l'ensemble 2 à 2½ l.

Depuis l'Hôpital jusques sur le *Nägelis-Grätli* (petite arête du Nägeli) on compte 3 l.

Depuis l'Hôpital jusqu'à la hauteur du passage du *Grimsel* ou au *Todtensee* (lac des morts) 1 lieue.

De là jusqu'à la *Meyenwand* ¼ de l. Pour descendre de là au *glacier du Rhône* 1½ l. On compte 3 l. pour toute la course. Je conseillerais pour le retour à l'Hôpital de passer à *Obergestelen* 2 l. et de suivre le chemin ordinaire des muletiers sur le *Grimsel*, 3½ lieues.

Pour redescendre de l'Hôpital du *Grimsel* à *Meyringen* il ne faut que 7 heures.

e) De *Meyringen* en bas, à *Brienz*, etc.

De *Meyringen* jusques sous la *Heid* 1 l.; de là au pont de *Wyl* 1 l.; enfin, à *Brienz* 1 l.

De *Meyringen* jusqu'au hameau de *Brünigen* 1½ l.; de là jusqu'à la frontière du canton d'*Unterwalden* ½ l. Plus loin, jusqu'à la Chapelle ½ l. (très-belle vue sur *Lungern*, le lac de ce nom et le canton d'*Unterwalden supérieur*).

La route de *Meyringen* au *Brünig* est plus intéressante et un peu meilleure que celle qui y tend depuis *Brienz*, que l'on évalue à environ 3 lieues; savoir : de *Brienz* à *Hofstetten* ¾ de l.; de là à *Brienzwyler* ½ l.; de là à la frontière 1 à 1¼ de l., à la Chapelle ½ l.

Le joli trajet par eau depuis *Brienz* ou *Tracht* pour aller voir la belle et remarquable cascade du *Giessbach* est de ¾ de l., et tout au plus dans un quart d'heure on monte depuis le rivage au point

le plus élevé d'où elle se précipite. De là à *Iseltwald* 1 l. Enfin, à *Interlacken* 2 l. (On garde le bateau.) En côtoyant le rivage du lac du côté droit, on va de *Brienz* à *Interlacken* en 3 heures.

De *Brienz* sur le *Rothhorn*, dont la vue est très-vantée, il y a 3½ à 4 lieues. Il y a un sentier pour les piétons, le long du lac, pour se rendre de *Brienz* à *Interlacken*. Il passe par *Ebligen* ¾ de l., à *Oberried* ½ l., à *Niederried* ½ l., à *Ringgenberg* ¾ de l., à *Goldswyl* ¼ de l., à *Interlacken* ½ lieue.

Ces indications satisferont presque à tout ce que les voyageurs peuvent désirer de savoir et les dirigeront dans la répartition de leurs journées, pour profiter avantageusement de leur tems.

Si l'on veut avoir égard à la qualité des différentes auberges, les meilleurs gîtes se trouveront avec plus ou moins d'avantages, à Thun, Neuhaus, Unterseen, Interlacken, Zweylütschinen, Lauterbrunnen, Grindelwald, Schwarzwald, Meyringen, im Hof à Hasli im Grund, Gadmen, Guttannen, l'Hôpital du Grimsel, Obergestelen; enfin, Brienz et Tracht au retour. En outre, on trouve chez ce bienveillant peuple de pâtres, à se rafraîchir dans chaque hameau, et même dans les chalets les plus élevés et les plus reculés. Il s'entend que

les auberges sont très-inégalement bonnes et que le traitement varie suivant les aubergistes ou les particuliers chez lesquels on s'arrête.

A Lauterbrunnen et à Grindelwald, où l'affluence des étrangers est considérable, MM. les pasteurs se sont arrangés pour recevoir chez eux les étrangers avec beaucoup de complaisance.

4.

Des connaissances et des moyens nécessaires pour que l'ame et l'esprit profitent d'un voyage dans l'Oberland.

En discutant, ce qui est nécessaire aux besoins du corps, nous avons déjà fait de fréquentes invasions dans le domaine de l'esprit.

Mais, si nous avons conseillé, sous le rapport physique, de voyager à pied; nous conseillerons au contraire à l'esprit de se choisir une monture quelconque, un pégase sur lequel l'imagination s'élevera à une hauteur où ses jouissances seront doublées. Cet animal innocent, toujours gai, infatiguable, trouvera partout une abondante nourriture. Si l'on n'en possède pas déjà un pareil chez soi, on fera bien de se le procurer exprès pour le voyage. Pour laisser là le sens figuré qui ne sera probablement pas aussi clair aux lecteurs français qu'aux allemands (chez lesquels on nomme toute espèce de

manie, de goût favori pour un sujet quelconque, *Steckenpferd* ou cheval de bois), je m'explique et je dis qu'il est infiniment plus avantageux et plus agréable en faisant un voyage dans les montagnes, d'avoir un goût particulier pour une science, un art, une occupation quelconque, qui entre du plus au moins dans le but du voyage. Combien le botaniste est heureux, lorsqu'il se voit enfin salué par les tiges mobiles du Rhododendron et des Gentianes! Le géologue est transporté de joie, en appercevant les rocs primitifs, les granits qui bordent la route du Grimsel, les contours des roches calcaires sur le Ballenberg, les couches d'ardoise décomposée sur les passages des diverses *Scheidechs*. L'amateur des insectes poursuit avec avidité l'Appollon ou le Cerambix des Alpes, avec ses bandes noires, sur un fonds bleu. Celui qui étudie les langues, recherchera des racines étymologiques, essayera de déviner le sens des antiques noms des montagnes et se réjouira (comme s'exprime Jean de Müller), en retrouvant dans le dialecte de la vallée de Hasli, les sons du poëme des *Nibelungen* (l'un des plus anciens poëmes allemands).

Pour le physicien, c'est un devoir (suivant Humboldt) d'enrichir de nouvelles observations la connaissance, la théorie des glaciers dans les Alpes suisses, tout comme on examine sur les côtes de la Lapponie l'aurore boréale ou les volcans, et les effets des tremblemens de terre dans l'Amérique espagnole.

Digitized by Google

L'agriculteur, l'administrateur feront des recherches sur la tenue des pâturages alpestres, sur la culture et l'exploitation des forêts, sur l'exportation du bétail et des fromages.

L'historien s'informera de l'origine primitive de la race des habitans, de leurs anciens rapports avec Rome et l'Empire germanique; il recherchera les traces des Gaulois, des Romains, des Bourguignons, des Huns, l'histoire des anciens Seigneurs du pays, les villages enterrés par des avalanches, les anciens châteaux détruits.

En général, ici, comme partout, c'est de l'intérieur de notre ame et de l'état dans lequel elle se trouve, qu'émanent, comme d'une source inépuisable, la lumière et le coloris qui ornent à nos yeux les objets qui nous environnent. Quelques Parisiens efféminés témoignèrent de l'humeur, il y a quelques années, contre la grandeur et l'aspect agreste de nos montagnes, comme s'ils eussent attendu de trouver des vallées sans hauteurs. Des Anglais allèrent dernièrement à Lauterbrunnen et retournèrent aussitôt en arrière, parce qu'à la distance de quatre à cinq minutes du Staubbach, ils avaient trouvé qu'il ne répondait pas à leur attente. Des centaines de voyageurs, en voyant telle ou telle chose dans nos Alpes, s'écrient : n'est-ce que celà ! Leur imagination s'était créé des tableaux phantastiques et ils ont moins de dépit contre ce qu'ils voient, que de ne pas trouver leurs folles espérances réalisées.

Il n'est pas précisément nécessaire de se préparer à un voyage de montagnes par la lecture d'une trentaine d'ouvrages; mais il n'est pas prudent non plus d'abandonner à la seule imagination l'idée qu'on s'en fait et ce qu'on en attend. Des auteurs sages, exempts de romanesque, tels que *Coxe*, *Ramond*, *Ebel*, *Stapfer*, sont les plus propres à nous placer au point le plus convenable et quelques dessins fidèles et bien exécutés, tels que ceux de *Rieter*, *Lory*, *König*, *Lafond*, *Bidermann*, achèvent cette opération. C'est vouloir trop raffiner ses jouissances, que de se réserver partout le charme de la nouveauté, pour ne voir qu'*avec ses propres yeux*, ainsi qu'on se l'imagine. Lorsqu'à chaque pas on trouve un nouveau tableau, quelques points de vue que l'on connaîtrait d'avance ne sont rien dans la masse des richesses de cette belle nature. Lorsque tour à tour des idées, des sentimens inconnus se développent irrésistiblement pendant des journées entières, avec un essor toujours nouveau, une activité non interrompue, tous les auteurs de voyages avec leurs descriptions, leurs exclamations, ne sont tout au plus que des précurseurs propres à donner de l'impulsion à nos sensations et à les diriger.

Si, d'ailleurs, l'action de la pensée tend constamment à réunir, résoudre et diviser, il s'en suit que celui qui possède le plus de connaissances, est aussi le plus propre à puiser dans l'enceinte des Alpes, de l'instruction et des jouissances. „Combien d'idées, dit Lichtenberg, errent éparses dans

„ ma tête ; si seulement deux d'entre elles se ren-
„ contraient, elles pourraient conduire aux plus
„ grandes découvertes. Mais elles sont aussi éloi-
„ gnées les unes des autres, que le souffre des
„ mines de la Saxe l'est du salpètre que l'on tire
„ de l'Inde, et du charbon que l'on fabrique dans
„ les forêts de la Thuringe, tandisque ces maté-
„ riaux réunis produiraient de la poudre à canon."
Tel qui portera dans ces montagnes une mémoire ornée de faits puisés dans la science de la nature et de l'histoire, ou des souvenirs poétiques, des principes philosophiques, une ame accessible au sublime, au beau, au vrai, verra se développer son entendement, au moyen des contrastes, des comparaisons, de la réunion de ses idées; il éprouvera ce que nul autre n'a ni éprouvé, ni même pressenti. Ainsi Humboldt compare de la manière la plus instructive tantôt les Pyrénées, tantôt l'Etna, le Pic de Ténériffe, les Cordillières avec nos glaciers et leurs merveilles. Lorsque des voyageurs auront une fois parcouru le Thibet, cette Suisse de l'Asie, et l'auront comparé à notre patrie, ils pourront encore faire des observations toutes nouvelles. Un amateur des langues anciennes ne verra pas sans intérêt et sans une agréable surprise telles descriptions, telle notice à demi-fabuleuses de Pline, Strabon, Mela, Silius Italicus, se vérifier ou paraître infiniment mieux fondées, qu'il ne l'aurait imaginé en lisant ces auteurs dans son cabinet.

Nous nous bornerons à donner seulement quel-

ques indices à l'usage de ceux qui ne font pas profession d'être des savans, sur les moyens de rendre leur promenade dans les Alpes soit instructive, soit amusante et variée.

---

1) La connaissance des différentes hauteurs des montagnes et des limites des neiges éternelles qui les couvrent dans les différentes parties du globe, fournit des observations très-remarquables et offre des contrastes surprenans. Une des premières questions qui se présentent sera : comment, depuis quand, pourquoi telles montagnes se trouvent-elles précisément ici ? „ Tout observateur sera frappé, „ dit Herder, de ce que le grand Continent de „ terre ne soit pas situé autour de l'équateur, „ ainsi qu'il devrait l'être, suivant les lois de la „ formation d'une sphéroïde liquide. C'est là que „ notre globe a son plus grand diamètre, sa plus „ grande force mobile; c'est là qu'il y a le plus „ de frottement ; c'est donc là aussi que de- „ vrait se trouver la plus grande étendue de mon- „ tagnes. . . . . Mais elles ne s'y trouvent pas. „ La plus grande élévation de l'Asie est fort éloignée „ de l'équateur vers le nord, et les Andes traversent „ cette ligne. " Les Alpes européennes en sont distantes de plus de quarante degrés.

Lorqu'une fois on sera certain, qu'au commencement la terre était un corps liquide ou au moins très-mol, ce qui n'est pas encore hors de doute,

on devra naturellement supposer que la plus grande masse de solide, ou de pays, et les plus hautes chaînes de montagnes, devaient se former autour de l'équateur, où le mouvement de la rotation de ce globe était le plus fort. Mais, puisqu'elles n'y sont pas, l'hypothèse que l'axe de la terre s'est déplacée, gagne une probabilité presque décisive. Ainsi nos pays septentrionaux auraient été jadis plus rapprochés de la zone torride, comme leurs fossiles paraissent le prouver, et les déserts nuds, dépourvus d'eau de l'hémisphère méridional, plus près du pole antarctique.

En tout cas, on doit admirer la simplicité des moyens dont la Providence s'est servie pour produire une si grande variété dans la nature, soit inanimée, soit vivante. Élévation d'un côté, enfoncement de l'autre, voilà la cause première de mille et mille phénomènes. Sans hauteurs et sans profondeurs, point de ruisseaux, point de fleuves, point de courans d'air, même point de terrain; car la mer aurait couvert toute la surface du globe, si elle ne formait qu'une plaine continue.

La nature dût bientôt commencer à construire un théâtre sur lequel devaient se développer toutes les riches et sublimes merveilles de la Toute-puissance divine, dans la création des végétaux, des animaux et de l'homme. Si même, d'après les idées de Leibnitz, la surface du globe était primitivement tout-à-fait unie, il devait bientôt se former des montagnes et des vallées, afin que la séparation des eaux et de la terre laissât de l'espace aux nobles

créatures, que le génie protecteur de notre planète attendait avec toute l'impatience du désir.

Si le mouvement de rotation du globe avait rassemblé sous l'équateur une masse de matières, et si tout-à-coup notre planète changea de position, un second équateur, qui se forma, dut aussi attirer autour de lui d'autres amas de matières; ainsi les divers fondemens des plus grandes chaînes de montagnes furent posés pour toujours. Un troisième changement de l'axe fixa l'ordre des saisons, des jours et des nuits, des climats et des productions de toute espèce, pour un tems incommensurable. Mais on n'ose pas présumer qu'une seule de toutes ces causes possibles ait opéré l'élévation des hauteurs. L'hypothèse de Leibnitz, que la superficie de la terre, liquéfiée par l'action du feu, aurait formé une espèce de croute, laquelle, en se refroidissant, aurait produit des bulles d'air; que celles-ci se seraient crevassées et brisées, seraient tombées en pièces, et auraient formé les montagnes: cette hypothèse, dis-je, est d'une imagination forte et gigantesque. Mais que ce soient les eaux ou le feu qui aient opéré l'élévation ou le creusement de la matière, que la mer ait changé de place, que plus tard même un déluge ait exercé ses ravages, nos Alpes ont sans doute été les témoins de toutes ces métamorphoses, puisqu'elles furent les premières de ces formes nouvelles. — Il est au moins croyable que dans leur origine toutes les montagnes, à l'exception des volcaniques, possédaient le plus haut degré de leur hauteur, et qu'elles se sont affaissées dans le cours des siècles en se décomposant par l'action de l'air.

Il nous serait donc permis de penser que les planètes de Vénus, de Mercure et la Lune sont plus jeunes que notre terre, vu la hauteur gigantesque de leurs montagnes, et même que la terre remonte à une antiquité plus reculée que Saturne et Jupiter, s'il est vrai, ainsi qu'on l'a prétendu, que la densité de la terre serait le double de la densité du granit, tandis que celle du Soleil serait pareille à celle de l'eau, la densité de Mars pareille à celle du verre, celle de Saturne tenant le milieu entre le liége et le bois de sapin; enfin, celle de Jupiter et d'Uranus égale au bois de chêne. Si, en effet, les corps célestes subordonnés, depuis la comète jusqu'aux planètes, tendent continuellement dans leurs progrès à se densifier, la terre devrait avoir été la première entre les planètes les plus éloignées du soleil, qui aurait dû devenir compacte, et le soleil lui-même ne pourrait compenser que par son immense grandeur, la solidité qui lui manque encore pour prouver son antiquité.

D'un autre côté, Vénus et Mercure ayant plus de densité que la terre, seraient, en raison de leur distance du soleil, les premiers de ces globes qui se seraient consolidés.

Quoiqu'il en soit, l'état de la terre laisse présumer que ses montagnes ne sont pas toutes de la même antiquité. Il parait prouvé, d'après les différentes influences destructives qui agissent puissamment sur les plus hautes sommités, qu'entre deux parties du monde, la plus ancienne est celle

où les montagnes, toutes circonstances d'ailleurs égales, sont les plus abaissées, fendues ou rongées, à plus forte raison, lorsqu'elles tombent en débris et se décomposent en gravier et en cailloux.

Si donc nous trouvons en Amérique encore les plus hautes chaînes de montagnes que nous connaissions avec certitude sur notre globe, malgré les nombreuses et puissantes causes de destruction qui agissent sur elles, nous devons en conclure que l'Amérique est la plus récente de toutes les parties du monde. Les chaînes des montagnes asiatiques de l'*Ural* et de l'*Altaï* sont tellement morcelées, fendues, broyées en sable, qu'elles paraissent assigner à l'Asie la plus haute antiquité, à moins que l'Afrique ne date de la même époque, ou ne soit même encore plus ancienne, s'il est vrai que les sables qui couvrent ses vastes déserts ne soient que les débris de montagnes brisées et réduites en poussière, sous le poids des milliers d'années qui se sont écoulées depuis l'origine de notre globe. — Mais aussi les cimes des Alpes sont d'une origine qui se perd dans la nuit des tems. Nul ne peut nous dire l'époque où elles s'élevèrent au-dessus des ondes de la mer qui brillaient jadis sur toutes les parties de notre séjour terrestre. La cuirasse de glace dont elles sont revêtues les préserve des atteintes, que leur portent les rayons ardens du soleil et les pluies orageuses. Si elles diminuent, ce n'est que lentement, et cependant il paraît que jadis elles ont jonché tous leurs alentours des décombres de leurs crêtes et de leurs flancs écroulés. Toute l'Helvétie

jusqu'au Jura, jusqu'au Rhin est un vaste bassin, plein de débris des hautes montagnes. Des morceaux de roc tombés du Gothard, du Grimsel, de toutes les montagnes des Grisons, ont rempli maintes plaines, maintes vallées. Mais l'époque est encore bien loin de nous, où ces masses cesseront de s'abaisser et pourront se couvrir d'un manteau de végétation qui protégera les roches nues contre les fureurs de la gelée, de la pluie et de l'ardeur du soleil.

En attendant que nos montagnes suisses et toutes celles de la terre se soient métamorphosées en plaines, selon les bienveillantes espérances de quelques poëtes, et nous procurent ici-bas une demeure plus heureuse et plus commode qu'elle ne l'est maintenant, contemplons avec admiration ces masses élevées comme un moyen digne de notre reconnaissance, dont la nature, cette bonne mère, s'est servie pour augmenter nos jouissances et nous procurer des avantages multipliés.

L'un des phénomènes les plus singuliers qui existent, c'est sans doute cette neige éternelle qui couvre en Europe les cimes des Alpes et en Amérique, même dans le voisinage brûlant de l'équateur, les têtes altières des Cordillières, dans le Spitzbergen déjà les plaines et les vallées et vers les deux poles, jusqu'à la surface de la mer.

Le domaine des glaces éternelles s'élève comme un arcboutant posé aux dernières extrémités du

nord et du midi pour former une voute invisible au-dessus de nos monts et des Andes du Pérou, qui, pareils à d'immenses pilastres, semblent la soutenir. Froide peut-être dans la profondeur de son sein, froide encore dans ses régions les plus élevées, la terre renferme dans une couche de 18,000 pieds là, où elle est la plus profonde, les principes de toute vie et de toute végétation. En se rapprochant des poles, cette couche devient si mince qu'elle finit par être tout-à-fait nulle. Combien les dons de cette terre maternelle ne sont-ils pas singulièrement partagés sur ce théatre inégal, où le souffle de vie qui réchauffe toutes les créatures paraît émaner uniquement des rayons du soleil, lorsqu'ils tombent perpendiculairement sur notre planète et y exercent leur bienfaisante influence.

La température de la Suisse tient le milieu entre celle des terres polaires et celle des pays situés sous les tropiques.

En Suisse, on peut fixer les limites des neiges éternelles à la hauteur de 8000 à 8500 pieds. Au Kamtschatka, elles descendent à la hauteur de 3500 pieds; en Islande, à celle de 2100 pieds. Au contraire, sur le mont Liban, elles sont à 9100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur le pic de Ténériffe, on n'atteint pas encore ces neiges à la hauteur de 11,424 pieds; et sur le Chimborasso, elles ne commencent qu'à celle de 14,760 pieds. Sur cette dernière montagne, on cultive l'orge

jusqu'à une hauteur de 12.300 pieds, et c'est jusques là qu'il tombe de la neige. Le chêne y croît à celle de 9000 pieds, et le froment même encore plus haut; la canne à sucre et le coton à 6000 pieds; au-dessous de 6000 pieds, on récolte du café et de la canne à sucre en plus grande quantité. Le pisang et les palmiers se trouvent encore à plus de 3000 pieds d'élévation. Plus bas, il y croit en abondance de l'indigo, du cacao, du pisang, du jatropha, du maïs et toutes les productions du riche et beau climat des pays méridionaux.

La hauteur extraordinaire, dit Humboldt, à laquelle s'élèvent, sous les tropiques, non-seulement les montagnes, mais encore des pays entiers et la froidure qui en est la conséquence, procurent à l'habitant des tropiques un aspect singulier. A côté des palmiers et des bois de pisang, il voit aussi croître les végétaux qui paraissent n'appartenir qu'aux pays septentrionaux; les cyprès, les sapins, les chênes, les berberis et les aulnes couvrent encore les vallées des montagnes du Mexique méridional, et les chaînes des Andes sous l'équateur. C'est ainsi que la nature a accordé à l'homme, sous la zone torride, la jouissance de voir tous les végétaux de la terre sans quitter les régions où il est né. (*)

Dans

(*) Humboldt, Tableaux de la nature, tom. I, p. 202 de l'original.

Dans quel état d'humilité apparaît au contraire l'Islande, où des buissons de hêtres rabougris ne s'élèvent qu'à peu de hauteur au-dessus de la mer, et la Lapponie, où les sapins ne végètent plus à 1000 pieds au-dessus de son niveau. La Suisse, plus tempérée, tient le modeste milieu entre ces extrémités. Ici (suivant Wahlenberg) la culture des céréales y réussit encore à 3700 pieds, le chêne y croit à 2800 pieds. D'après les observations sur le baromètre d'un homme expert dans la science des forêts, (*) la végétation des arbres indigènes atteindrait les hauteurs suivantes : Le Rhododendron ou rose des Alpes 6780 pieds; l'Arve 6450 pieds; le sapin rouge 6300 pieds, l'érable des montagnes (acer pseudoplatanus) 5250 pieds; les hêtres 4760 pieds; le cerisier 4160 pieds; les pom-

(*) M. Kasthofer, employé dans la partie des forêts à Berne, qui travaille actuellement à un ouvrage sur la végétation et l'économie des forêts de nos Alpes. *Ebel*, à l'article *Alpes*, admet des hauteurs moins considérables. Les hêtres et les charmes, selon lui, atteignent, quoique rarement, la hauteur de 4120 pieds au-dessus de la mer; le sapin blanc et l'if restent au-dessous d'eux. L'érable, le sorbier sauvage, l'aulne des Alpes, l'alisier et le sapin rouge s'élèvent encore plus haut, le dernier jusqu'à la hauteur de 4867 à 5800 pieds. A ceux-ci succèdent le melèze, le pin alvier, le pin mugho. Au-dessus de 5400 à 5800 pieds de hauteur, il ne croit plus d'arbres dans aucune partie des Alpes, et sur les revers septentrionaux, ils ne s'élèvent guère au-dessus de 4000 pieds. On peut comparer à cet égard l'ouvrage de Zchokke sur les forêts des Alpes, à Tubingue 1801, etc.

miers et les poiriers 4050 pieds; les pruniers 3700 pieds; les noyers 3500 pieds. *Wahlenberg* estime que la croissance du foyard ne dépasse pas sur les montagnes 2300 pieds et celle du noisettier 1820 pieds, tandis qu'il admet la végétation des pins alviers à 5700 pieds sur le Montblanc.

Les plaines et les habitations des hommes se trouvent situées dans la même proportion. On voit sur les montagnes de l'Amérique des vastes plateaux fertiles, à une hauteur où celles de la Suisse sont déjà couvertes de leurs neiges éternelles, savoir à 2500 — 3000 mètres (le mètre à 3 pieds 11 $^{44}/_{100}$ lignes) au-dessus du niveau de la mer.

La ville de Mexico avec son climat si doux et si agréable est à 7062 pieds au-dessus de la mer, c'est-à-dire, seulement 18 pieds plus bas que la cime sauvage du mont Pilate. *Santa-Fé di Bagotta* dans la nouvelle Grenade est à une hauteur de 8082 pieds, savoir à 62 pieds plus haut que le Faulhorn. La ville de Quito dans l'Amérique méridionale est située sur un terrain qui n'est jamais couvert de neige, à une élévation de 9036 pieds, seulement 68 pieds plus bas que les parties les plus élevées du Grimsel, suivant les calculs de *De Saussure*. Enfin, *Micuicampa* dans la même partie du monde, à la hauteur de 10,950 pieds est encore à 40 pieds plus haut que le pic du Susten toujours couvert de glace, entre Gadmen et le Meyenthal.

Mais on trouve encore à une plus grande élé-

vation sur les Andes de l'Amérique des habitations et des fermes isolées. La ferme de l'Antisana, à la hauteur de 12.606 pieds, surpasse de 46 pieds la pointe menaçante du Schreckhorn, et n'est que 266 pieds plus bas que la puissante cime de la Jungfrau.

En Suisse, au contraire, les plaines fertiles se trouvent pour la plupart à la hauteur de 1000 à 1600 pieds. Berne, l'une des villes les plus élevées parmi les plus grandes, est dans sa partie supérieure à la hauteur de 1708 pieds au-dessus de la mer; Saint-Gall est estimé l'être à celle de 2086 pieds; le village de Guttannen sur la route du Grimsel à celle de 3198 à 3252 pieds. Les dernières habitations de Gadmen peuvent bien se trouver à 4128 pieds. Urseren atteint une hauteur de 4356 pieds. Réalp sur le Saint-Gothard est situé à une élévation de 5000 pieds, et enfin, le hameau de Mürren au-dessus des parois de rochers de la vallée de Lauterbrunnen et le plus élevé de l'Oberland peut être estimé à 5156 pieds d'élévation. (*)

C'est à ce degré-là que cessent les habitations où l'on peut passer les hivers. Il n'y a que les chalets des pâtres des Alpes qui se rapprochent encore davantage des limites de la neige éternelle.

(*) Suivant les calculs barométriques de M. Kasthofer. Nous renvoyons pour d'autres indications pareilles, à notre Atlas portatif.

2) Mais on pourrait demander : Cela fut-il ainsi de tout tems ? Ces pilastres de la voute des cieux furent-ils dès le commencement de toutes choses revêtus de leur enveloppe hivernale ? Jamais un soleil moins rigoureux ne les a-t-il réchauffé et fertilisé par ses rayons ? Jamais un terrain docile n'a-t-il nourri des germes bienfaisans sur ces cimes sourcilleuses ?

Qui oserait répondre à de telles questions ? Peut-être le pourrait-on par des suppositions, par d'obscures traditions. Mais l'histoire garde un silence modeste, et désespère de trouver jamais le mot de cette énigme.

Nos montagnes doivent être de la plus haute antiquité. Le langage muet et souterrain des pétrifications ne se fait même entendre que rarement sur les roches les plus élevées et sur les flancs de ces montagnes. A peu près à moitié hauteur de la Jungfrau, à trois lieues au-dessus des maisons de Steehelberg, encore plus haut que la vallée de Rothen, maintenant envahie par des glaciers, l'on trouve dans les débris d'une montagne écroulée, à l'endroit nommé *Kriegsmatten*, des belles pétrifications d'Ammonites, et c'est le dernier lieu en montant, où l'on découvre quelques traces d'un état différent et primitif de ce pays de rochers. (*)

(*) Je dois cette notice à des communications verbales de M. le pasteur Wyttenbach, que ses savantes recherches de la nature ont conduit jusques-là. J'en profiterai encore quelques fois en tems et lieu sans rappeler cette source estimable.

Mais si, d'après les assertions de M. de Humboldt, on trouve encore des coquilles pétrifiées à Huancavelica, savoir à 2238 toises au-dessus de la mer, et d'autres pétrifications à la hauteur de 2337 toises, il faut en conclure que la Jungfrau, que le Finsteraarhorn même furent jadis ensevelis dans les abymes des eaux, ainsi que le chante un poëte national :

„ Ces rochers, dans les âges sans bornes du
„ monde primitif, entendirent les chants des Nayades ;
„ ils virent Neptune agiter son trident sur les pics
„ des Alpes, ignorés encore des frimats ; ils virent le
„ peuple des coquillages chercher, dans ses joyeux
„ ébats, sa pâture sur les rocs humides, et la corne
„ d'Ammon jouir de son existence, avant qu'un re-
„ gard de Méduse n'en eut arrêté le cours. " (*)

Mais pourrait-on aussi attribuer l'existence de ces chaînes de montagnes aux alluvions que pourraient avoir produites les vagues en tourmente d'un vaste Océan, ou au dépôt des eaux saturées de matières ? Quelle hardiesse ? Quelle difficulté de le prouver ? Et cependant on ne trouve aucune trace d'une action volcanique qui aurait soulevé hors du sombre sein de la terre ces géants, et les aurait poussés dans les airs ? Ce serait trop hasarder que d'admettre la supposition avancée par *Hermann* au sujet de l'Altaï et de l'Ural, savoir que les laves

(*) Ode à la Jungfrau dans les *Alpenrosen*, charmant almanach qui s'imprime annuellement à Berne.

même se seraient décomposées dans la suite des siècles. On n'a pas encore pu refuter l'assertion, qu'il n'y eut jamais de volcan dans les Alpes, tandis que les Andes en comptent encore de nos jours un grand nombre. (*)

En observant l'aspect des rochers, des diverses espèces de pierres et de couches confusément éparses et mêlées les unes avec les autres, j'ai toujours trouvé que de toutes les hypothèses par lesquelles on a cherché à expliquer l'origine des Alpes et de la plupart des autres montagnes, la plus satisfaisante est celle qui suppose, qu'après la formation de la matière primitive, qui se mouvait en masses plus ou moins grandes dans l'espace infini, plusieurs de ces masses qui, peut-être, se tournaient autour d'autres mondes plus grands, comme les satellites autour des planètes, furent attirées peu à peu et à des époques toujours plus éloignées dans le cercle d'attraction de ceux-ci, de sorte que, n'ayant pas assez de force centrifuge pour y résister, elles s'y réunirent, en se précipitant et en s'écroulant sur eux, et que la terrible pluie de pierres, que leur chûte occasiona, dût produire des métamorphoses incroyables sur la surface du globe qui la recevait.

(*) Bonstetten dit dans ses nouvelles œuvres, tom. I, pag. 159, que l'on a trouvé des coquillages, des cornes d'Ammon, des poissons pétrifiés sur les plus hautes Alpes, tels que le Rubli, le Mollaison et les parties les plus élevées du Crispalt. Voyez aussi Haller dans sa préface aux Icon. plant. Helvet., édit. Wyttenbachii, p. XII et XIII, et Humboldt (Ansichten der Natur) qui cite 54 volcans en Amérique.

Il s'en suivrait que notre séjour terrestre ne serait devenu ce qu'il est maintenant que par l'effet d'un grand nombre de pareilles chûtes et de pareils amalgames. A mesure qu'il en arrivait une, la nature, poussée par une force à jamais inexplicable, commençait à animer les plaines et à orner les montagnes et les vallons de plantes, d'arbres et de buissons; mais une nouvelle chûte survenait, anéantissait toute cette nouvelle création, et l'ensevelissait sous ses ruines. C'est pourquoi l'on trouve des traces d'antiques forêts sous des débris de montagnes et des restes d'animaux qui ne se retrouvent plus dans la nature actuelle; sous des masses de rochers.

Une pareille chûte qui couvrait de ses décombres les belles et riantes vallées, métamorphosait les pays chauds en froids, le fond de la mer en croupes de montagnes, et la terre ferme en mer, transportait les monts d'un corps céleste sur un autre, y versait toutes ses eaux. Dans ce choc épouvantable, les rochers devaient se briser, tomber en pièces, se disperser de tous côtés, remplir les vallées et les plaines. Les mers devaient être soulevées hors de leur enceinte, forcées de se verser par-dessus les hauteurs, opérer ainsi toutes les dévastations, toutes les destructions dont nous avons fait mention, et rendre à la terre sa forme sphérique, autant que les masses solides le permettaient.

Quoiqu'il en soit, l'état originel de nos montagnes sera toujours enveloppé d'une voile impéné-

trable. Si, dès le commencement, elles furent couvertes par la mer primitive, dont les flots s'étendaient sur toute la terre, suivant l'opinion générale, il paraît cependant qu'elles s'élevèrent bientôt au-dessus des ondes qui s'abaissaient successivement. Mais les changemens qu'éprouva, selon toute probabilité, l'axe de la terre, en prenant une direction différente, et d'autres puissantes révolutions, qui placèrent ces colosses sur les diverses parties du globe et sous divers climats, ainsi que les neiges dont ils sont revêtus, ces phénomènes, dis-je, ont précédé peut-être de peu de tems l'origine du genre humain. Mais aussi, depuis l'instant où ces montagnes sortirent du sein de la mer, elles ont subi la loi générale d'un rabaissement et d'un rapetissement continuel. Darcet prétend que les Pyrénées baissent d'un pied par siècle; mais il est probable que ce calcul est au-dessous de la réalité et que la hauteur des sommités et des arêtes des montagnes diminue encore plus rapidement. Toutes les forces de la nature travaillent sans cesse extérieurement et intérieurement, par-dessus et par-dessous à attirer en bas ce qu'elles avaient miraculeusement amoncelé. Aucun motif isolé n'explique, d'une manière satisfaisante, les causes des formes variées des rochers, de la direction des vallées, des couches des différens fossiles et de la figure de la surface de la terre.

Laissons toutes ces discussions aux recherches plus exactes que feront peut-être les savans pour jeter quelques traits de lumière sur l'obscurité du monde primitif. Nous allons maintenant interroger

les traditions et l'expérience, pour apprendre ce qu'elles nous diront, soit historiquement, soit poétiquement, du premier état de nos Alpes.

La Suisse, dit Montesquieu, paye à la nature de plus grandes rétributions que le Turc ne paye au Sultan.

M. de Bonstetten dit, dans quelques-unes de ses excellentes observations sur les Alpes : „ Sur „ les flancs de toutes les montagnes s'élèvent évi- „ demment des monceaux de brèche. Celle qui „ forme le Righi est très-remarquable ; il en résulte „ que les Alpes étaient surchargées d'énormes mas- „ ses, dont les débris ont pu former une aussi haute „ montagne; car la ligne de projection d'une mon- „ tagne qui s'écroule se dirigeant toujours en bas, „ on peut juger de la hauteur de son point le plus „ élevé, d'après la hauteur et l'éloignement de la „ brèche qui en est tombée. Le Niesen, sur le lac „ de Thun, est aussi très-frappant. Cet amas „ de brèche est presque aussi haut que les mon- „ tagnes de pierres calcaires, auxquelles il touche. „ Peut-être les débris dont il est composé repo- „ saient jadis en couches à plusieurs milliers de „ pieds de haut sur la Jungfrau." C'est ainsi, continue M. de Bonstetten, que les Alpes sont entourées, jusqu'à de certaines distances, de décombres; leurs habitans vivent, au milieu de ces ruines, comme les Arabes sur les restes des palais de l'antique Palmyre. Si l'on pouvait se représenter tous les siècles rapprochés sur une échelle plus resserrée,

Digitized by Google

on ne verrait, on n'entendrait dans les Alpes que des éboulemens et des métamorphoses continuelles, qui, maintenant, nous frappent moins, en raison de la brièveté de notre vie au milieu de ces mondes écroulés.

Le peuple de bergers de nos Alpes a conservé néanmoins dans d'heureuses traditions le souvenir d'un âge d'or, comme les Grecs et les Romains.

Ils font un tableau gracieux de ce qu'étaient les montagnes avant les destructions qu'elles ont éprouvées, et plus d'une croupe jadis couverte de fleurs se souvient encore du moment affreux où elle fut subitement envahie par un glacier. Alors, dans ces jours plus fortunés, toutes les Alpes étaient revêtues de fertiles pâturages et les glaces éternelles n'y séjournaient pas. Alors les plantes vénéneuses si fréquentes maintenant, telles que le napel (Aconitus napellus), étaient salutaires aux bestiaux et innocentes pour les hommes. Les vaches mangeaient sans danger le tithymale empoisonné, qui couvre des Alpes entières et n'en donnaient que plus de lait. Mais les vices des humains excitèrent la colère des cieux, qui les punirent, en faisant disparaître sous le poids des glaciers le tapis de gazon émaillé, qui ornait les montagnes.

Si ce tableau, tracé avec un zèle patriotique, est peut-être exagéré, il n'en est pas moins vrai, que l'on trouve encore à une grande élévation sur les montagnes des traces d'une ancienne végétation,

d'une ancienne culture où maintenant règnent les horreurs des bouleversemens.

„ Sur les rochers les plus élevés de nos Alpes, „ dit encore M. de Bonstetten, où l'on n'apperçoit „ plus aucune trace de végétation, l'on trouve de „ grands arbres renversés, comme sur le Geisten- „ berg dans le Schächenthal (vallée de la Schächen) „ au canton d'Uri. Il y avait donc là de la terre „ et de la vie, et il n'y en a plus. Dans le Vallais, „ on a trouvé un pont de pierre près des montagnes „ de glace, à un endroit auquel ne conduit plus „ aucun chemin frayé. Il y a sur les Alpes des „ traces d'anciennes routes qui aboutissent mainte- „ nant à des précipices. Il existait donc des arbres, „ des hommes dans cette nature maintenant morte. „ L'élan le plus hardi de la pensée s'arrête devant „ l'abime du passé. Qui oserait encore, à cet as- „ pect, rêver des systèmes sur l'origine du monde ?"

Des faits nombreux, des traditions répétées viennent à l'appui de ces observations. L'on cultivait des céréales jusques à une grande hauteur sur les montagnes. Les Bernois amenaient à main armée des grains depuis Spiez sur le lac de Thun, dans leur capitale, lorsque leurs guerres les empêchaient de se procurer des subsistances dans leur voisinage. Plusieurs routes dans les Alpes, par lesquelles, encore de mémoire d'homme, on se rendait d'un canton dans un autre, sont à présent devenues impraticables, et sont obstruées par des glaces éternelles. Haller a dit souvent qu'il a vu dans sa jeunesse

plusieurs monts qui n'étaient couverts de neige que pendant l'hiver et qui le sont maintenant pendant toute l'année. Dans une partie des montagnes de Lucerne où personne maintenant n'oserait passer l'hiver, on a trouvé les ruines d'un village et d'un moulin. On pouvait se rendre autrefois en 6 heures de marche de Chamouni à Cormayeur dans la vallée d'Aost, par un chemin que les glaces du Montanvert ont maintenant envahi, et qui a été découvert en dernier lieu par M. Bourrit. Ainsi le chemin très-remarquable entre Kandersteg et Lauterbrunnen est devenu presque impraticable par l'accroissement considérable des glaciers. Jadis on pouvait traverser, dit-on, le mont Avicula en côtoyant de beaux pâturages. Le glacier du Lauteraar fut un jour une vallée fertile et riante, qui portait, en raison de sa beauté, le nom de Blümlisalp (pâturage fleuri); celui du Grindelwald était un passage ouvert et frayé pour se rendre dans le Vallais; et sur les bords de tous les glaciers en général, on trouve des traces de l'accroissement des glaces qui poussent devant elles, en avançant dans les vallées, des arbres brisés et des quartiers de roc.

Nous pourrions ajouter encore quelques traits à ce tableau, qui se retrouvent soit dans les traditions, soit dans les monumens historiques de notre Oberland. Dans la vallée d'Urbach si reculée et presque toute parsemée de débris et de pierres, les habitans racontent qu'autrefois un pâtre n'aurait pas trouvé par terre un seul petit caillou qu'il eût pu jeter après un veau désobéissant.

On amenait depuis le Vallais des enfans pour les baptiser à l'église de Grindelwald, en traversant la montagne avec tout le cortége du baptême. Sur la hauteur du Sulwald, plus haut que le village déjà si élevé d'Eisenflnh, était un moulin dont la cense se payait encore jusques dans les tems les plus récens, quoique depuis long-tems il ait disparu avec la culture des grains dans ces contrées. C'est de mémoire d'homme que les neiges et les glaces ont pris pied sur la Schwalmern et le Schwarzhorn. Un petit glacier azuré s'y forme pour un long avenir, et présage de futures destructions. Partout des villages et des châteaux ont été détruits. L'éboulement qui a dévasté Schwanden et Hofstetten date d'un an avant la révolution. Il n'y a que deux siècles que Kienholz subit une inondation. Flinsau, Grenchen, Bürglen, Wartenberg, Schillingsdorf, Ammerten sont les noms d'autant de villages qui ont existé et dont il n'y a plus de traces, ou tout au plus quelques pauvres cabanes échappées au désastre. Dans l'Algäu, sur les pâturages les plus reculés de la vallée de Habkeren, était, dit-on, jadis même une ville. Sur ceux de Planalp au-dessus de Brienz et de Sausalp, fort au-dessus de Lauterbrunnen, des villages considérables, habitables en hiver, furent détruits par les eaux. Sur les rivages du lac de Thun, la tradition place près de Ralligen une ville nommée Roll, qui fut ensevelie sous les débris de rochers écroulés. Plus haut que Guttannen, sur la route du Grimsel, un grand village a été écrasé par la chûte épouvantable d'une montagne. De nos jours, le Lauihorn (pic de Laui) et le Rufiberg dans

la vallée de Hasli, couvrirent d'affreux décombres les pentes verdoyantes de leurs flancs. C'est ici où, dans les siècles passés, pâturaient les troupeaux à l'ombre des forêts et des bocages, où séjournaient de paisibles humains, que se réalisent les chants du poëte Matthisson :

„ Ici ne soufflera plus la douce haleine du prin-
„ tems; ici l'oiseau ne se balancera plus sur le vert
„ branchage. La mousse et le lychen seuls tapissent
„ ces ruines sauvages."

---

3) Souvent, en réfléchissant à ces indices d'une antique culture, il m'a paru que des recherches sur les commencemens de la population et sur la marche progressive de l'établissement des hommes dans les différentes régions de la terre seraient très-importantes et infiniment intéressantes. L'imagination alors a bientôt adopté un système, qui n'est goûté que par peu de personnes, que beaucoup d'autres combattent avec une foule de raisonnemens, mais qui cependant a aussi son mérite, et, au moins, celui d'une certaine hardiesse. C'est ce qui a engagé en dernier lieu un savant Allemand estimable, M. P. J. Kanngiesser, professeur à Breslau, à le défendre avec beaucoup d'esprit.

La terre entière, dit-il, fut jadis couverte d'eau. — En diminuant peu à peu par l'évaporation, les

eaux se retirèrent des parties les plus élevées de la terre et les laissèrent à découvert. Celles-ci furent bientôt douées de fertilité par l'influence de l'air, de la lumière, de la chaleur et produisirent les premières plantes, les premiers arbres, les premiers animaux et les premiers hommes. Toutes les traditions historiques des tems primitifs ne parlent que des plus hautes montagnes. Ce sont-elles qui, selon toutes les cosmologies, furent créées les premières. C'est sur le Caucase que Prométhée forma son premier homme. La terre enfanta le divin Pélage sur des monts hérissés de noires forêts. Les Scythes et les Phrygiens prétendent au rang de la plus haute antiquité, parce qu'ils habitent des lieux élevés. Les monts sont sacrés et respectés comme les berceaux vénérables de l'humanité, comme la patrie et le séjour des Dieux. Les peuples les plus anciens vécurent ou vivent encore sur les montagnes. On y trouve les langues les plus variées. Elles furent le théâtre de la première culture et des premières villes. Les documens sacrés même le confirment partout. Le Paradis terrestre, d'où découlaient les plus grands fleuves, devait être situé dans une région très-élevée.

Avec le tems les montagnes se détruisent. Leurs débris forment les plaines, les remplissent, les aggrandissent. Leur hauteur et les traces de destruction qu'elles portent, donnent la mesure de leur antiquité. C'est pourquoi les masses de montagnes les plus remarquables de l'ancien monde sont celles de la Suisse, de l'Arménie et de l'Inde septentrionale.

En considérant le Saint-Gothard comme le point central de la Suisse, ce pays est situé environ 3500 pieds plus bas que l'Arménie, et ce dernier, à son tour, est de 3 à 4 mille pieds au-dessous des hauteurs de l'Asie orientale. D'après cela, l'Asie orientale doit être sortie des eaux beaucoup plus tôt que le centre de l'Asie, et l'Europe beaucoup plus tard que cette dernière contrée. La proportion des destructions fournit à peu près les mêmes résultats. La chûte de plusieurs montagnes de la Suisse dans les derniers tems, est connue.

Cependant, ces catastrophes y sont en général assez rares, et le Montblanc s'élevant orgueilleusement au-dessus de tous les autres, brave encore l'action des élémens. Quand des milliers d'années auront rongé ses flancs, il s'abaissera à son tour, comme le Sipylus et d'autres montagnes de l'Asie.

Les effets de la destruction sont beaucoup plus évidens et plus frappans dans les montagnes de l'Arménie, principalement sur l'Ararat. D'énormes fentes dans les grandes masses de ses rocs, des immenses monceaux de brèche, de sable, de graviers, sont des preuves certaines de sa haute antiquité. Mais c'est dans l'Asie orientale que le brisement et le broyement, qu'ont éprouvés ses montagnes, paraissent sous les formes les plus terribles.

Là, des rocs de granit sont transformés en plateaux et tellement décomposés, qu'ils se dispersent comme des brins de paille au gré des vents et des orages.

Dans

Dans les tems primitifs, les sommités des montagnes n'étaient ni agrestes, ni stériles; elles n'atteignaient pas encore à la ligne des neiges éternelles. L'océan qui couvrait à une grande hauteur le reste du globe, rendait plus tempérée la couche d'air qui les enveloppait, et qui était à peu près pareille à celle qui règne maintenant sur les plaines. La chaleur et la fertilité en étaient les suites nécessaires; mais l'abaissement de la mer entraîna aussi celui de cette couche d'air qui fut remplacée sur la croupe des monts par une autre plus subtile et plus froide. La neige, la pluie, la grêle s'y formèrent. La terre fertile fut emportée par les eaux. Le roc primitif parut alors dans sa roideur nue, froide et aride. Les plantes, les animaux, les hommes, s'enfuirent dans les plaines devenues productives et riantes. Mais il s'écoula un long espace de tems avant qu'elles fussent habitables, lorsque, poussé par sa multiplication, les changemens du climat et les besoins d'une plus grande quantité de productions de la nature pour le soutien de son existence, le genre humain commença à émigrer de son pays natal dans l'Asie orientale; il prit pour guides les chaînes des montagnes et s'étendit en les suivant dans l'Asie méridionale et occidentale, et dans l'est et le sud-ouest de l'Europe. Des siècles s'écoulèrent avant que toutes les plus grandes montagnes de l'ancien monde furent peuplées; et ce n'est que dans la suite, que les lieux les plus bas furent occupés en partie par des nouvelles émigrations sorties de l'Asie, ce berceau des humains.

Les races originaires se maintinrent toujours le plus long-tems sur les montagnes, et c'est encore là que se réfugièrent les premiers habitans des plaines, à l'approche de nouveaux arrivans. C'est là qu'ils défendirent long-tems leur liberté; mais ensuite ils tombèrent dans la barbarie et dégénérèrent en hordes de brigands, qui opprimèrent les peuples des vallées. Enfin, ils succombèrent aux armes des étrangers, ou repoussés par eux, se répandirent à leur tour victorieusement dans d'autres pays.

Ces opinions de l'auteur sus-mentionné sont déduites avec une grande richesse de connaissances, et il travaille actuellement à un nouvel ouvrage encore plus détaillé sur le même sujet. Nous devons convenir cependant, qu'il ne jette que bien peu de lumières sur notre patrie, dont l'histoire est encore si jeune, qu'elle ne nous donne aucune notion sur ses premiers habitans. Ce n'est que sous les Romains que l'on commence à faire mention d'Helvétiens et de Rhétiens sur nos montagnes. Leur origine, leurs mœurs, leur langage, le degré de leurs lumières sont encore enveloppés de doutes. Les noms de nos villes et de nos monts ont quelquefois une couleur celtique ou romaine; mais le plus souvent ils paraissent être d'origine allemande et dater des invasions des Bourguignons et des Allemanniens, depuis la fin du quatrième siècle de notre ère.

Le tableau du pays des montagnes dans les tems primitifs est affreux.

„ Des collines innombrables de sable et de limon étaient couvertes de plantes aquatiques, de coquillages, de poissons et de troncs d'arbres pourris. Au nord et au midi, des marais offraient des gouffres profonds. Des arbres élevés, d'une circonférence inouie, couvraient de leurs épaisses forêts des déserts sans fin. Les fleuves se précipitaient avec impétuosité, sans être contenus dans des digues. Les lacs nombreux étaient bourbeux. Au-dessus de la surface des eaux roulaient des nuages obscurs, froids et pestiférés. Les plantes, comme dans tous les pays incultes, contenaient des sucs malfaisans. C'est d'elles que les insectes, les vermisseaux, les reptiles tiraient leur venin; ils étaient d'une taille extraordinaire. Les élémens se déchaînaient contre les côtes inconstantes et variées à chaque instant. Long-tems le cri des vautours, le mugissement des buffles, le rugissement des ours troublèrent seuls l'affreuse solitude des montagnes; long-tems un silence lugubre règna dans les pays déserts du septentrion (dans la chaîne des Alpes). " (*)

La tradition se glisse timidement dans la nuit de ces siècles obscurs. Elle parle d'un lac, qui s'étendait depuis le pied du Stockhorn jusqu'à Belp et Seelhofen (**) à proximité de Berne. Il se joignait

(*) Voyez Histoire des Suisses de J. de Müller, tom. I, pag. 49 et suiv. de la traduction française.

(**) Ce dernier endroit se nommait jadis, à ce qu'on assure, Seehofen (ferme du lac).

peut-être à celui de Thun. A Mühlidorf et Kirchdorf, du côté de Thurnen, quelques prairies portent encore le nom de *Seematten* (prairies du lac) A Gurzelen, il y aurait eu un château au bord de cet ancien lac. On reconnaît évidemment à Münsingen et Kiesen, sur la route de Thun, des traces d'antiques rivages. Le lac de Thun présente encore sur les rochers de ses rives escarpées, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de son niveau actuel, les effets des rongemens de ses ondes. Les mêmes traces de l'action des eaux se montrent aussi à une grande hauteur sur quelques parties des rochers de Lauterbrunnen. Les lacs de Thun et de Brienz n'en formaient qu'un seul. Le petit vallon de Hasli im Grund offre l'aspect du bassin d'un autre lac, et trois ou quatre différens ravins, formés par l'Aar sur le mont peu élevé du Kirchhet, indiquent l'abaissement progressif des eaux. La vallée entière que traverse la route du Grimsel était une suite de réservoirs d'eaux, placés graduellement les uns au-dessus des autres, dont les digues naturelles se rompirent peu à peu, et dont les flots se déchargèrent dans le canal commun de l'Aar, et s'écoulèrent dans les vallées inférieures.

Pendant des siècles, ces bas fonds restèrent dans un état marécageux, ou furent couverts par de sombres forêts, ou traversés par des torrens impétueux. Les côtes des montagnes seules offraient la possibilité d'établir des habitations. La beauté des sites autant que la sureté attirèrent probablement les premiers colons sur les croupes et sur les pentes

les plus élevées. Quelques cavernes, une route et les traces d'un pont, qui portent encore le nom de caverne, route et pont des Payens (Heidenlöcher, Heidenweg, Heidenbrücke), sont peut-être des restes de cette première population. Il faudrait alors se représenter ces premiers habitans comme des Troglodytes, vivant dans les cavités des rochers. Si c'était une race d'homme de petite taille, cela expliquerait les cavernes des nains (Zwergleinlöcher), que l'on montre fréquemment. Il n'est pas décidé si ces nains, qui jouent un si grand rôle dans toutes les traditions de l'Oberland, n'étaient que des gnomes fabuleux. On leur attribuait des connaissances en botanique et en hygiène. Mais le récit extraordinaire qui se trouve dans Wagner(*) et d'autres auteurs, rentre tout-à-fait dans le domaine de l'imagination. Ils rapportent qu'on a découvert, en l'an 1460, à la profondeur de 100 coudées, dans la tranchée d'une mine dans les montagnes du canton de Berne, un vaisseau avec ses ancres, rempli de 25 ou 40 corps humains pétrifiés, d'ustensiles de bois aussi pétrifiés, et même de 27 casques de fer et d'autant de hallebardes. Jamais la tradition, ni des recherches bien constatées n'ont donné aucune consistance à cette fable.

L'inclination qu'ont les Allemands à habiter sur les montagnes, à s'y établir, est si ancienne, qu'on

(*) Voyez son Historia naturalis Helvetiæ curiosa, Tiguri 1680, pag. 356. Il cite Baptista Fulgosus Collect., seu Diotor. et Factor., L. I, chap. 6.

pourrait, peut-être avec quelque fondement, la ranger parmi les traits du caractère originaire de cette nation.

Dans la grande transmigration des peuples nommés Barbares, les Bourguignons (Burgundiones), peuple de race Vandale (*) remontèrent, depuis les Gaules, le mont Jura et pénétrèrent dans les vallées des Alpes Pennines, après s'être rendus maîtres de tous les pays, qui s'étendent depuis les bords de la Loire jusqu'aux neiges éternelles du Grimsel. Le général romain Aétius leur céda par un traité ceux qui sont situés aux pieds des Alpes, qu'avaient habités les Allobroges et les Helvétiens. Ils paissaient au loin leur bétail dans ces contrées abandonnées. Le lac de Thun conserva jusques dans le moyen âge sa dénomination vandalique (Lacus vandalicus), nom qu'il portait certainement avant que la ville de Thun fut bâtie.(**)

Sur ses rivages, l'on voit encore l'antique tour de Strättlingen, ancien manoir héréditaire, ou

---

(*) Voyez Plinii Hist. nat. Lib. IV, cap. 28, ed. Bip. et Müller, Histoire des Suisses, Tom. I, pag. 187 et suiv. Lazius, de migrationibus gentium, præfat. pag. m. 7.

(**) En allemand *Wendel-See*, *Wenden-* ou *Wandel-See*. C'est ainsi qu'il est désigné dans la chronique manuscrite de la vieille église d'Einigen, que Müller appelle aussi la chronique de Strättlingen. Ebel, tom. IV, article *Lac de Thun* de son Manuel, place cette dénomination positivement dans le septième siècle.

plutôt séjour favori de Rodolphe I, fondateur du nouveau royaume de la Bourgogne transjurane. Je me permettrai quelques doutes sur l'opinion de Ramond, (*) qui voit dans les noms de Wendenthal et Wendenberg (la vallée et la montagne de Wenden) au fond de la vallée de Gadmen, encore des monumens consacrés à la mémoire des Vandales ou Vendiles. Cependant, ce n'est point absolument impossible; mais on ne peut pas décider jusqu'où les Bourguignons ont pénétré sur la rive droite de l'Aar. L'Aargau (Argovie) s'étendait jadis jusques à l'endroit où est maintenant la ville de Thun et où la rivière sort du lac. Sur la rive gauche de l'Aar commençait le Nüchtland, qui n'a probablement pas tiré son nom du peuple des *Nuithones*, (**) puisque l'on écrit aussi Uechtland ou Oechtland. Il paraît plutôt que ces mots signifiaient en général dans l'ancien langage un terrain marécageux, inculte et désert. Müller, dans son Histoire de la Suisse, L. I, chap. 12, dit, en parlant de l'an 879 jusqu'en 1032 : „ Depuis les lacs qui „ baignent le Jura jusqu'aux rives de l'Aar était „ un *Uechtland* en grande partie désert entre des „ forêts marécageuses. " Au chap. 6, il appelle ces contrées le *désert helvétique*, ce qui confirme cette interprétation.

(*) Voyez Lettres de Coxe, etc.; traduction de Ramond, Tom. I, pag. 280.

(**) On trouve ce peuple dans Tacite German. c. 40, et l'on se plaisait à faire dériver sa dénomination de Nüchtland. Stumpf le fait aussi dans sa Chronique suisse, Vol. IV, chap. 25, d'après Rhenanus.

De l'autre côté de l'Uechtland et de l'Aar, dans l'Argovie (canton de l'Aar), le pays était habité par les Allemaniens, qui parcouraient en peuple pasteur leurs pâturages communs avec leurs bestiaux.

Ils n'estimaient que ceux-ci et leurs armes. Ils détruisaient les villes et vivaient de rapine. Mais on ne peut pas fixer l'époque où les Allemaniens et leurs vainqueurs, les Francs, pénétrèrent dans la région de nos hautes montagnes.

Trois autres traditions font descendre leurs habitans de l'Italie, de Rome et de la Suède. Suivant la chronique allemande d'Etterlein, imprimée à Bâle en 1764, des Goths battus par Bélisaire vinrent s'établir dans le pays d'Uri. C'étaient, dit-il, quelques puissans Seigneurs, de race princière, avec leurs serviteurs. Des Romains chassés de leurs foyers par des discordes intestines, ainsi que par les Goths et les Huns, se réfugièrent dans l'Unterwalden. Des Suédois, ayant émigré de leurs régions boréales, vinrent se fixer dans le pays de Schwytz et dans l'Oberland. Nous en parlerons plus au long dans le cours de l'ouvrage.

---

4) Ces vues générales suffiront pour prouver qu'une foule de connaissances préliminaires deviennent utiles aux voyageurs dans l'Oberland, tant étrangers qu'indigènes, et pour leur faire sentir

combien elles peuvent ajouter à l'intérêt d'une excursion de ce genre, et à combien de découvertes curieuses elles pourront conduire celui qui voudrait s'appliquer à faire quelques recherches.

Nous réservons encore d'autres points de comparaison pour le corps de notre ouvrage. La mythologie des Alpes, l'architecture des maisons dans l'Oberland, l'interprétation des noms des montagnes, les végétaux, les animaux considérés sous le point de vue de leurs formes les plus générales, sont quelques-uns des objets qui nous en fourniront la matière, et dont, jusqu'à présent, on n'a traité que d'une manière défectueuse ou trop scientifique.

Nous allons donc terminer cette longue introduction par quelques avis ou règles de conduites, que nous recommandons aux voyageurs, tant d'après Ebel, Reichard et Heidegger, que d'après notre propre expérience et les observations que nous avons pu faire.

a) Il ne faut pas se ranger dans une des classes principales de voyageurs que Yorick désigne, telles que le voyageur simple, le voyageur oisif, curieux, menteur, orgueilleux, vain, hypochondre, etc. Si l'on veut absolument avoir une place dans son régistre, je conseillerais d'être un voyageur sentimental, c'est-à-dire, de voyager avec sentiment, d'observer avec réflexion, même les petits objets, de rechercher le vrai sens de tout ce qu'on remarque dans la nature et dans les ouvrages des hommes.

Avoir l'esprit serin et content, et du courage, voilà la première loi d'un pareil voyage.

b) Que l'on ne s'associe pas avec des compagnons humoristes, atrabilaires, ou que l'on ne connaît pas. N'est-ce pas une des plus grandes jouissances dans les voyages que de se sentir libre, dans une espèce d'état de nature, et de ne pas être rappelé à chaque instant aux entraves, aux ennuis qu'imposent les convenances dans la société ? J'ai toujours préféré pour compagnons de voyage les naturalistes et les peintres. S'ils s'arrêtent quelques fois, l'on peut prendre de l'avance et les attendre là où l'on trouve soi-même quelque chose de remarquable.

c) Que l'on ne se presse pas. — Un voyage n'est pas un défi à la course. C'est une folie que de vouloir gagner sur les heures; on perd d'autant plus de vrai plaisir. C'est surtout à la montée que la précipitation est toujours pernicieuse. Il faut, en gravissant une montagne, se retourner souvent, et l'on jouira dans une heure de dix points de vue différens et enchanteurs. Il est insensé de vouloir se réserver le plaisir de la surprise pour le point le plus élevé. On verra alors une carte géographique au lieu d'un délicieux tableau de paysage de Poussin, de Claude Lorrain, de Salvator Rosa, ou d'un charmant dessin de Gessner ou d'Aberli.

d) Il faut, autant que possible, gravir les montagnes le matin, du côté de l'occident; le soir, du

côté de l'orient. Il faut, si on le peut, profiter des forêts pendant les chaleurs du milieu du jour, et ne pas perdre la fraîcheur des matinées, afin de ne pas trop souffrir de l'ardeur du soleil qui se concentre dans les vallées. Si l'on doit traverser des neiges ou des glaces, il vaut mieux que ce soit le matin, avant que la chaleur les ait ammollies. Il faut les éviter tout-à-fait par un tems doux et humide. Il faut tâcher de se trouver au milieu du jour sur des hauteurs bien aérées.

e) Il ne faut pas se hasarder sur les glaciers quand il vient d'y tomber de la neige, qui cache alors les crevasses dangereuses. On doit en général les parcourir avec beaucoup de circonspection, surtout ceux qui sont en pente. On peut se munir de longs bâtons ou de perches, ainsi que de cordes, et même d'un crêpe noir ou vert pour garantir les yeux.

f) Les torrens des forêts ne sont ordinairement pas guéables et sont très-dangereux après de fortes pluies, parce qu'alors les eaux creusent le terrain dessous les pierres sur lesquelles on doit poser le pied, et les rendent mouvantes.

g) Que l'on s'éloigne le moins possible de son guide. Qu'on ne lui permette pas d'aller trop loin en avant ou de rester trop en arrière, même lorsqu'il affirmerait que l'on ne peut pas se tromper de chemin. Les guides connaissent si bien la bonne route, qu'ils ne font presque aucune attention aux sentiers latéraux, et ils vous assurent qu'il est impossible

de manquer la première, tandis que, sans eux, on se trouve au bout de quelques minutes incertain de celle qu'on doit choisir entre deux ou trois qui se présentent, et que l'on court le risque de s'égarer.

h) Que l'on ne se laisse pas entraîner à se dévier pour gravir des sommités ou des rochers qui paraissent rapprochés et nullement dangereux. La vue trompe d'une manière incroyable. Là, où l'on n'apperçevait de loin que de petits cailloux, on trouve d'énormes quartiers de roc que souvent l'on ne peut ni traverser ni contourner. Ici, l'on croit arriver au bout d'un demi-quart d'heure et la distance s'étend à des lieues entières. Si l'on veut s'écarter des chemins ordinaires et principaux, il faut faire son plan d'avance, le concerter et le calculer mûrement avec un guide bien instruit ou avec des gens du pays, sans quoi, l'on s'expose à des désagrémens.

i) Si l'on veut s'arrêter pendant une journée entière, il vaut mieux le faire où l'on se trouve bien et où l'on se sent retenu par un certain attrait, auquel on fera même très-bien de céder, quand on n'en aurait pas eu l'intention. Un jour de repos passé tranquillement sur un haut pâturage alpestre, tel que la Scheideck, dans un village de montagne, tel que Mürren, dans un hospice comme celui du Grimsel, se familiariser, s'associer avec le peuple des Alpes, observer avec intérêt et sentiment les travaux des vachers pendant toute une journée,

contempler le lever du soleil, ses derniers rayons à son couchant, la magie des effets de lumière, se pénétrer du spectacle sublime de l'activité infatiguable de la nature, n'est-ce pas se transporter dans l'âge des Idylles et en savourer toute la félicité ? Mais les vallées aussi sont pleines de charmes. Que de chaumières, de cascades, de fontaines, de rochers, de ponts, de groupes d'arbres vous enchantent dans ces champètres vallons. Dans chaque hameau, autour de chaque cabane isolée, vous retrouvez tous les tableaux de König et de Freudenberger. Vous retrouvez surtout les scènes les plus délicieuses dans les villages de Bönigen, de Ringgenberg, de Meyringen; mais ce n'est pas en les traversant à la course, ce n'est pas tous les jours, ni sur tous les points, ni sous toutes les teintes de lumière.

k) On éprouvera une bien grande jouissance si l'on se trouve dans les hautes montagnes par un beau et plein clair de lune. Toutes les images d'Ossian, ses Morven, Lochlin, Selma se présentent à vos yeux sur leurs trônes de nuages. Le mugissement des torrens au milieu du silence de la nuit, la majesté de ces masses colossales, qui se dessinent dans l'ombre, les clochettes des bestiaux sur les montagnes, le tonnerre des avalanches dans les glaciers, rempliront votre ame d'une profonde et douce mélancolie.

l) Que l'on n'oublie jamais que la Toute-puissance infinie de Dieu règne et agit dans ces mon-

tagnes. L'idée sombre et monotone d'un désert doit céder à la pensée qu'il est l'attelier immense et solitaire de la Nature toujours active et puissante. Elle semble repousser les humains avec leur chétive industrie loin de ses palais aériens, par la rudesse âpre et sauvage de leurs alentours, afin de préparer, de travailler, d'opérer sans témoins, ce qui ne se manifestera pour notre bonheur qu'après des milliers de siècles révolus. Souvent la destruction d'un monde primitif produit le germe de la félicité d'un plus heureux avenir. Dans les débris des rochers sont confondues mille vies passées et futures. La même mousse couvre le sol d'une forêt qui n'existe plus, et d'un autre qui doit renaître.

m) Il faut apprendre la manière de contempler les montagnes. „Lorsque nous voyons pour la pre-
„ mière fois de tels objets, dit Göthe dans ses lettres
„ de la Suisse, l'ame commence à s'étendre. Elle
„ éprouve un plaisir douloureux, une espèce de
„ plénitude qui l'émeut et lui fait répandre des
„ larmes voluptueuses. Elle s'agrandit sans le sa-
„ voir par cette opération et n'est désormais plus
„ susceptible de cette première sensation. L'homme
„ croit y avoir perdu, mais il y a gagné. Ce qu'il
„ a perdu en jouissance, il l'a acquis en accroisse-
„ ment intérieur."

LE VOYAGE.

Veille du départ.

L'OBERLAND! Les Glaciers! A ces mots, le Bernois le plus insensible, le plus blasé sur la vue de ces belles montagnes, qu'il a eues toute sa vie devant les yeux, éprouve avec une vive émotion le désir d'accompagner l'ami qui manifeste l'intention d'aller visiter ces contrées. A plus forte raison, doivent-ils remplir l'ame de l'étranger de l'attente des plus douces jouissances!

Admettons que la petite société des voyageurs soit prête à partir, que leur valise soit faite, la voiture commandée, et qu'enfin ils aient atteint l'après-midi, la soirée du jour qui précède celui du départ. De quoi peuvent-ils encore s'occuper, lorsque toutes leurs sensations, toutes leurs idées les ont déjà dévancés vers ces superbes montagnes? On ne peut plus rester renfermé entre les murs d'un appartement; on s'est déja revêtu de ses habits de voyage; il faut former, en marchant, les

souliers garnis de clous, que l'on a essayé pour la première fois. Le tems est beau; on a attendu qu'il le fût. L'on a déjà lu, relu, étudié les livres, les cartes géographiques, dont on s'était pourvu. On sent déjà un pressant besoin de changer de place, de voir, d'admirer.

Supposons encore que les voyageurs soient à Berne. Je les en félicite, et je ne suis plus embarrassé de leur indiquer les moyens de remplir agréablement les heures de la soirée, en se préparant encore mieux à l'excursion projetée. Le cabinet d'histoire naturelle national, la bibliothèque, les promenades de la Plate-forme et de l'Engi (prononcez Engui) les transporteront déjà dans le pays de leurs souhaits.

Le cabinet d'histoire naturelle a été fondé en 1802, et depuis lors, il a été continuellement augmenté et doté avec une largesse et un zèle vraiment patriotiques. Toutes les créatures vivantes, toutes les productions inanimées que la nature généreuse a répandu en si grande abondance sur le sol de la Suisse, s'y trouvent étalées aux yeux de ses admirateurs, et arrangées avec un ordre également piquant pour la curiosité et satisfaisant pour ceux qui ont le désir de s'instruire. Depuis l'aigle et le grand vautour des Alpes (gypaëtos barbatus), qui, d'un vol hardi, s'élancent vers l'astre du jour et planent au-dessus des cimes brillantes des neiges éternelles; depuis le bouquetin et le chamois, qui habitent les déserts des rochers inabor-

inabordables, jusqu'à la marmotte, qui s'enfuit sous les décombres des rocs primitifs, et la timide lagopède qui se laisse patiemment ensevelir sous plusieurs pieds de neige; l'on y voit tous les mammifères et tous les oiseaux de la Suisse; la fauvette des Alpes, le seul oiseau qui fasse retentir son joyeux ramage dans le silence des hautes Alpes; la famille si rare des choucas et des corneilles des Alpes, ravie au domaine des nuages, dont elle ne s'écarte jamais; le perfide assassin du jeune bétail errant sur les hauts pâturages, ce lynx aux oreilles effilées; le loup ravissant, ennemi des troupeaux; l'ours hérissé de poils, la terreur des pâtres, cet hôte rare et formidable de nos montagnes.

On y trouve déjà en partie les papillons légers, les insectes à marche rapide, et singulièrement bigarrés, qui peuplent les montagnes. Les plantes et les fleurs des Alpes y sont rassemblées dans de nombreux et volumineux herbiers. Tout ce qui végète sur les ruines du monde primitif y a été déposé par des mains habiles et diligentes. L'intelligence humaine a tiré du sein de ces débris et rendu à la lumière ce qu'ils recélaient depuis des milliers d'années. Le crystal étincelant des palais souterrains, séjour énigmatique des gnomes, brille à vos yeux; des pétrifications des âges qui ont précédés le premier homme vous étonnent par leurs formes bizarres. Vous voyez avec surprise, réuni dans quelques sallons, ce que le vaste ensemble des Alpes renferme à de grandes distances, ce que des siècles avaient séparé. Ce sont les hieroglyphes de cette Déesse

mystérieuse, dont aucun mortel n'a encore pu soulever le voile.

Il ne suffit pas de quelques heures, il faudrait demeurer ici pendant des jours entiers, si l'on voulait approfondir dans ce sanctuaire la science de la nature. (*)

On y a placé aussi quelques produits de l'industrie humaine, qui préparent à un voyage dans les Alpes ; il y manque encore d'autres objets de ce genre, qu'on désirerait y rencontrer, tels qu'une collection des divers costumes des habitans de nos campagnes, des modèles de l'architecture de leurs maisons, les ustensiles dont on se sert dans les chalets, etc. Mais, en revanche, on y voit des excellens tableaux en relief de quelques contrées montagneuses les plus remarquables, telles que le Gothard et l'ancien gouvernement d'Aigle, y compris les Ormonds, dans le pays de Vaud. Deux autres infiniment meilleurs sont consacrés à l'Oberland, sur des échelles différentes. L'un représente, avec une exactitude admirable, le pays au-dessus de Thun, jusqu'aux frontières du Vallais. Il y est figuré dans le plus grand détail, avec une extrême fidélité, beaucoup de netteté et de clarté, de manière à ce que l'on peut, du doigt et de l'œil, parcourir, dans un instant, commodément et avec un plaisir infini, une espace que l'on pourrait à peine franchir avec beaucoup de fatigue, dans une se-

(*) Voyez, au sujet de ce Cabinet, l'ouvrage : Description de la ville de Berne. Berne 1810, p. 13 et suiv.

maine. Les routes, les passages des montagnes, leurs hauteurs, leurs enchaînemens, les eaux, les glaciers, s'y distinguent beaucoup mieux que dans aucune carte géographique. Il existe une foule d'objets sur lesquels on ne saurait jamais trop s'instruire, et lorsqu'on revient des Alpes, l'on découvre toujours quelque chose de nouveau, que la grandeur immense des montagnes et l'insuffisance des dessins avait empêché d'appercevoir et d'observer.

L'autre relief, dont l'échelle est plus petite, représente une plus grande étendue de pays. Tout le Vallais, la partie supérieure du lac de Genève et les vallées du Gessenay y sont encore compris. Le coloris fraîx et les justes proportions de ce tableau produisent une telle illusion, que l'on croirait voir réellement ce pays, comme si l'on était placé dans la nacelle d'un ballon aérostatique, planant à une grande élévation. On a pratiqué sur un des côtés du cadre, près du point où l'on voit la ville de Thun, une espèce de pinnule, au travers de laquelle toute la chaîne des Alpes de l'Oberland et de ses glaciers se présente en raccourci, tels qu'on les voit depuis Berne, dans leurs véritables proportions et dans tous leurs contours. C'est là qu'on prend une juste idée de ces montagnes, qui ne sont rendues dans tous les dessins que d'une manière confuse et comme des monceaux entassés les uns sur les autres. On peut suivre l'étendue des crêtes avec tous leurs enchaînemens; on assigne à chaque pic la base sur laquelle il repose réellement, tandis qu'à la vue, il paraît assis sur la croupe d'un autre mont.

Les hauteurs réelles et celles qui ne sont qu'apparentes s'y distinguent d'une manière non équivoque, ainsi que les intervalles, où sont situés les lacs et les vallées. On peut évaluer avec exactitude les distances, sans être trompé par les illusions, auxquelles les effets de la lumière et la grandeur des objets donnent si souvent lieu dans le vaste original de ce tableau.

Ces ouvrages estimables que l'on doit au zèle éclairé et patriotique de feu M. Meyer père d'Arau, qui les fit exécuter, ne laissent rien à regretter, qu'une nomenclature exacte et complète, qui graverait plus profondément dans la mémoire ces objets, dont l'imagination a quelque peine à conserver l'image.

Cependant plus l'impression, que font sur l'ame ces collections et ces tableaux, est forte, et plus on se sent entrainé irrésistiblemeut vers les sommités sublimes et les riantes vallées du pays des montagnes. La soirée avance, l'œil du voyageur veut encore contempler de loin le but de son excursion et observer les signes qui lui promettent le beau tems pour le lendemain. Si les montagnes se présentent avec une grande clarté jusques dans leurs plus petits contours, si elles paraissent très-rapprochées, c'est que l'athmosphère imprègné de vapeurs pluvieuses les fait voir comme au travers d'un verre d'optique, et tout en se montrant sous l'aspect le

plus séduisant, elles semblent avertir elles-mêmes de ne pas aller les visiter. Si, au contraire, on croit les voir dans un grand éloignement, comme au travers du voile léger ou d'une vapeur un peu nébuleuse, si leurs contours se dessinent faiblement à l'horizon, elles promettent la durée d'un beau tems d'été.

Elles se présentent avec plus d'avantage de trois ou quatre points différens : depuis la plateforme, à côté de la cathédrale, depuis la terrasse près de la Monnaye, depuis la promenade sur les petits bastions, et depuis celle de l'Engi ou Engué, hors de la porte d'Aarberg. On pourrait discuter, suivant les règles du beau, duquel de ces points, la vue est la plus belle, et chacune aurait ses partisans. Depuis la plateforme, on embrasse à peu près tout ce qui est contenu dans le petit Atlas, qui accompagne le présent ouvrage. (*) La montagne du Gurten à droite, et les hauteurs de la Schooshalde à gauche forment un cadre sombre au tableau, sur lequel s'élèvent, derrière un premier plan richement coloré, mais étroit, ces cimes éblouissantes de neige, dont le coloris constamment varié offre un spectacle toujours renaissant. A vos pieds, les flots de l'Aar se précipitent, en grondant, d'une longue et haute digue. De l'autre côté, une côte escarpée et sauvage, couverte de buissons, rappelle l'état primitif de cette contrée, maintenant si riche et si belle.

(*) Voyez la feuille intitulée : Chaîne des glaciers de l'Oberland, etc.

Au-dessus s'étend une grande plaine cultivée, mais presque trop uniforme et trop dénuée de vie. Plus loin, des collines et des montagnes basses avancent leurs croupes boisées, hérissées de rochers ou couvertes de prairies, et se dessinent en gradins les unes derrière les autres, jusqu'à ce que tout-à-coup, comme si l'on avait enlevé quelques-uns de ces gradins, l'on voit les têtes altières des glaciers s'élever et dominer toutes les autres. Mais la plateforme est trop enfoncée pour que l'œil puisse suivre depuis-là toutes les ondulations du paysage; il n'apperçoit que la ligne ascendante, et désire bientôt un champ plus vaste et plus libre, une position plus élevée et un premier plan plus enfoncé, afin de pouvoir se porter plus lentement jusqu'aux têtes gigantesques des hautes Alpes. C'est ce que l'on trouve sur la terrasse près de la Monnaye, à côté de la petite porte de ville, dite du Marzili, et sur la promenade du petit bastion. Ici, étant placé plus haut, les Alpes aussi paraissent plus hautes. On se pénètre mieux de leur véritable grandeur, puisqu'on n'a plus rien à mettre sur le compte d'une pose plus enfoncée. L'Aar serpente en gracieux contours dans la vallon, comme si elle craignait de passer auprès d'une aussi belle ville, sans l'avoir contemplée longtems et de tous côtés. La monotonie de la plaine vis-à-vis de la plateforme, nommée le Kirchfeld, se perd dans la riche variété de ses alentours. La pente, qui s'élève insensiblement vers Thun, présente beaucoup plus de détails mieux détachés, et les côteaux de la Schoosshalde n'arrêtent plus la vue du côté de l'est.

Mais c'est de la promenade de l'Engi, et surtout de la Chènaie qui en fait partie, que l'aspect des montagnes est sans-contredit le plus magnifique et le plus enchanteur. Dans ce dernier lieu, disposé en jardin anglais, avec des bancs et une fontaine, quelques antiques chènes invitent irrésistiblement au repos sous leurs larges ombrages. Garanti des rayons de l'astre du jour à son déclin, on se promène en sortant par la porte d'Aarberg, sous des berceaux de tilleuls et de frènes. Après avoir longé le vaste préau, où se font les exercices militaires et le tirage à la cibe, cette belle pelouse de la Schützenmatt (pré des tireurs), l'on monte par une douce pente bordée de maisons de campagne, d'où l'on voit à droite l'Aar qui roule ses ondes au travers du sombre vallon du *Rappenthal*, et sur la rive opposée, d'autres jolies habitations champètres; dans le fond du tableau se dessine la montagne pittoresque du Bantiguer. Un contour à droite conduit en peu de minutes à la promenade de l'Engi ou l'Engué (étroite) qui tire son nom de la presqu'île étroite formée par l'Aar, sur laquelle elle est située. Déjà avant d'y parvenir, on est surpris agréablement par l'aspect d'un chalet placé sur un côteau riche en herbages, qui transporte l'imagination dans une vallée pastorale; là s'ouvre déjà une vue incomparable sur la ville qu'on vient de quitter et sur les glaciers qui paraissent majestueusement assis derrière elle. Plusieurs peintres se sont arrêtés avec succès à cette place, pour écouter les inspirations de leur muse, et dessiner le beau et grand tableau qui s'y développe. Aberli, Bidermann, Lafond, König parmi

les Suisses, sont ceux à qui cet essai a le mieux réussi. L'avant-scène sauvage à gauche, où la rivière coule dans un lit profond sous d'antiques ombrages; à droite, les arbres élancés qui bornent agréablement la vue, l'aspect de la ville bizarrement bâtie en amphithéâtre, qui semble cacher à dessein son commencement et sa fin; et ces sublimes édifices impérissables qu'éleva la main de Dieu, au-dessus des cabanes passagères des mortels; tous ces objets se grouppent si bien, se dessinent, se proportionnent avec tant de grâces, qu'ils fixeront toujours les regards des artistes.

Bientôt on atteint l'Engi et, sans s'arrêter au joli pavillon placé à gauche pour y prendre des rafraîchissemens, on est entraîné par une curiosité impatiente dans un sallon de verdure formé par le branchage touffu de quelques tilleuls, à l'extrémité duquel est un banc d'où l'on a la vue la plus découverte. C'est le moment de prendre en main le dessin de M. König où sont inscrits les noms des montagnes et de donner toute son attention à cette chaîne, qui domine dans l'éclat le plus pur toute la contrée. (*) Quoique la vue, dont on jouit depuis la Chènaie au Bremgarten, soit plus étendue et plus découverte, quoique l'excellent dessin de M. Studer soit encore plus riche d'objets et de noms, je crains

(*) Cette feuille qui n'est pas enluminée a pour titre : *Umriss von Bern*, c'est-à-dire, contour linéaire de Berne, avec les dénominations topographiques de la chaîne des Alpes, dessiné près de l'entrée de l'Engi par König, artiste-peintre.

que le promeneur ne puisse s'arracher de l'Engi; je me place à côté de lui avec le dessin de M. Studer, (*) et tandis que le soleil, par la réfraction magique de ses rayons, teint l'éclat argenté des neiges sur les cimes, de pourpre, d'or et de l'émail de toutes les pierres précieuses, nous examinons ensemble l'enchaînement, la hauteur, la situation, les noms de ces hautes montagnes, en anticipant sur les jouissances que nous promet le voyage dont nous avons fait le projet.

On apperçoit en premier lieu derrière les combles des édifices de la ville, la montagne du Belpberg, ce monceau de brèches des tems primitifs, rempli de coquillages pétrifiés. A droite s'élèvent le Längenberg et le Gurten, revêtus de sombres forêts, mais qui sont favorablement placés pour contempler de leurs hauteurs les Alpes plus élevées. A gauche, des maisons de campagne couvrent les côteaux de l'Altenberg, qui fut jadis, et encore de mémoire d'homme, couronné de pampres, mais où l'on ne voit plus de vignes. Au-dessus de cette dernière montagne se montre le mont escarpé du *Hohgant*

(*) La feuille dessinée de Studer est à double; l'une, très-bien enluminée et finie comme un tableau; l'autre ne présente que des contours tracés avec force et avec une grande exactitude; elle porte pour titre : *Explication de la planche intitulée : Chaîne des Alpes, vue depuis les environs de Berne*, et contient plus de 120 noms. König, qui a mieux représenté la ville, n'en donne que 88, dont plusieurs ne concernent que les édifices de Berne.

ou *Furke*, sur les frontières de l'Oberland et de l'Emmenthal. De là s'étendent de l'orient au couchant, pareils aux dents d'une scie et rappelant ainsi le mot de *Sierra*, que les Espagnols donnent à leurs chaînes de montagnes, tous les cols, tous les pics de nos hautes Alpes, depuis les collines des contrées inférieures de l'Aar et de l'Emmen jusqu'aux bornes majestueuses du Vallais méridional.

On remarque une lacune dans cette chaîne entre le *Wetterhorn* et le *Schreckhorn*, et une seconde, entre le *Schreckhorn* et le *Finsteraarhorn*. C'est, peut-être, par là que les flots de l'océan primitif se frayèrent un passage en rompant ces digues formidables. Puis, les deux *Eiger* et la *Jungfrau*, se joignant par une arête en forme de muraille brillante, paraissent, comme les tours d'un château gigantesque, tel que celui du puissant Asgard, ce Dieu des Scandinaves. On croit voir le bastion le plus élevé d'une forteresse inexpugnable. Ce mur d'albâtre, surmonté de ses crénaux, le *Gletscherhorn*, l'*Ebenenfluh*, le *Mittaghorn*, le *Grosshorn*, le *Breithorn*, s'étend jusqu'aux sommets déchirés de la *Buttlosa* et du *Gspaltenhorn*, qui sont placés comme des guérites sur ces remparts. Enfin s'avance comme un grand boulevard, la puissante *Blümlisalp*, qui, plus large que la *Jungfrau*, reçut le nom de la *Frau* (femme), et qui contient à elle seule dans sa vaste étendue un monde de glaciers. La pyramide du *Niesen* se présente en avant de la dernière ligne des sommités couvertes de neige; le *Doldenhorn* et l'*Altels* ne se montrent qu'à demi au-dessus des

montagnes du *Siebenthal*, dont la chaîne commence derrière le Niesen. Le pied de ces géants repose dans les préfectures et dans les vallées de *Frutigen*, *Wimmis*, *Kandersteg* et *Oeschinen*. Les préfectures de *Thun*, *Interlachen*, *Hasli*, avec de nombreux vallons et pâturages alpestres, entourent les bases de la *Jungfrau* et des *Eiger*. De côté, au pied du *Hohgant*, est située la préfecture de *Langnau*. Le premier plan est occupé par celles de *Seftigen* et *Konolfingen*. Tout ce territoire est bernois, déjà depuis les âges héroïques du pays, lorsque toutes ses parties tendaient vers un centre commun, qui devait réunir tous les esprits et le trouvèrent, comme par miracle, dans la cité de Berchtold V, duc de Zäringen.

Ces cimes, ces Alpes, ces collines, qu'elles sont riches et variées! Avec quelle magnificence elles se présentent aux yeux, et offrent à l'observateur le théâtre de l'histoire de notre globe; deux histoires naturelles, celle des abymes des mers et celle des hautes montagnes; le tableau de l'industrie, des arts, des sciences d'un peuple, qui existe depuis mille ans. L'imagination d'un vol hardi se transporte dans le passé et croit voir les flots des mers couvrir encore ces régions transformées plus tard en vastes déserts que parcouraient les buffles et les élans. (*) Bientôt elle revient dans le domaine du présent et contemple, placée sur les hauteurs du Faulhorn et de la Sulcck,

(*) Il n'est pas douteux qu'il y avait des buffles et des élans dans l'ancienne Helvétie, puisque César en trouva dans la Germanie.

la chaîne des pics glacés, et depuis le sommet du Gerstenhorn, le tableau d'Arcadie qui se développe dans la vallée de Hasli. Le cœur salue encore une fois, avec une mélancolie involontaire, la Jungfrau colorée par les derniers rayons du soleil. L'ame, entraînée par de vagues désirs, semble s'élever avec les nuages vers les vapeurs dorées qui se balancent sur le sommet des glaciers.

Bientôt le brillant éclat du soleil s'affaiblit et disparaît sur les montagnes inférieures; la verdure, les rochers nuds et grisâtres se confondent dans l'ombre qui y a succédé. Mais, pendant quelques minutes, ils brillent de toutes les teintes du pourpre et de l'azur. On dirait une robe, émaillée de fleurs, jetée sur leur blancheur monotone. Mais, peu à peu tous ces géants s'en dépouillent. La *Jungfrau*, le *Finsteraarhorn*, l'*Eiger* la conservent encore un instant; mais bientôt eux aussi sont saisis de la pâleur des tombeaux et paraissent encore imposans, comme d'énormes spectres à l'horizon rembruni.

Il est piquant de comparer la chaîne des Alpes que l'on voit depuis Berne avec celle qui s'offre à la vue depuis Zurich, et qui, très-bien dessinée par Keller, fait un pendant parfait à la feuille de Studer. (*) La première de ces chaînes commence à l'orient, dans les environs du mont Titlis, et c'est de ce mont que part, à l'occident, la seconde, pour s'étendre

(*) Voyez la planche intitulée : *Chaîne des Alpes, vue depuis les environs de Zurich, avec une feuille explicative* de 112 numéros.

vers l'orient, jusques dans les cantons d'Appenzell et des Grisons, en comprenant dans cet espace toutes Alpes et les montagnes méridionales des cantons forestiers. Ainsi que la Jungfrau paraît, depuis Berne, s'élever, comme une reine, au milieu du premier tableau, le puissant Dödi, dans le canton de Glaris, forme, depuis Zurich, le point central d'un magnifique amphithéâtre. Ici, les croupes des montagnes lointaines, que l'on voit dans le fond, sont plus larges; à Berne, elles paraissent plus effilées et leurs cimes plus bizarrement découpées. A Zurich, on a pour premier plan un beau lac; à Berne, c'est l'Aar impétueux. Depuis Zurich, on apperçoit le berceau de la liberté helvétique, ces hauteurs, au pied desquelles naquirent les Stauffacher, les Tell, les Winkelried. Depuis Berne, l'on comtemple les sites des anciens donjons, des demeures champètres des héros nationaux. Münsingen, Diessbach, Aegerten, Kramburg, Spiez, Krattigen, Scharnachthal, Ringgenberg, Kien, tous ces noms gravés en traits ineffaçables dans les annales de la patrie, se retrouvent sur ces collines, sur ces monts, dans ces vallées.

Encore un mot sur l'aspect de ces sommités du côté du midi. L'esprit humain est insatiable et tend toujours à faire des rapprochemens. „Le revers mé„ ridional des Alpes, dit Stapfer dans son voyage „ pittoresque, pag. 5, est plus escarpé que celui „ du nord; la transition des plaines de la Lombardie „ aux énormes rochers de la chaîne centrale, est „ beaucoup plus subite. Moins brusque, plus lent sur „ le revers septentrional, ce passage s'opère insen-

„ siblement. Du pied du Jura, des bords du Rhin „ entre Bâle et Schaffouse, jusqu'aux plus hautes „ cimes des Alpes, le terrain s'élève par d'innom- „ brables degrés intermédiaires. Dans la Lombardie, „ la chaîne centrale présente un aspect plus sauvage; „ du côté du nord, sa pente, moins roide, offre un „ spectacle plus magnifique que terrible. Là, le su- „ blime est voisin de l'effroi; ici, il remplit l'ima- „ gination, sans la saisir avec autant de force; il „ charme et enchante : l'escarpement du revers mé- „ ridional frappe de terreur. "

Départ de Berne.

Nous avons déjà observé que deux routes différentes conduisent de Berne à Thun; l'une, sur la rive droite de l'Aar, qui est la plus courte; l'autre, sur la rive gauche, est d'une lieue plus longue. Les voyageurs prennent ordinairement la première pour arriver plus vîte. Plus on est près de son but, et plus le moindre retard est désagréable, et c'est à cinq lieues de Berne, à l'extrémité du lac de Thun, que commencent les beautés de l'Oberland.

On peut se rendre à Thun très-commodément à pied; mais la curiosité nous pousse, nous voulons profiter du beau tems pour traverser le lac dans la journée. Nous allons donc en voiture; mais afin de ne pas rouler dans les rues de si grand matin, nous préférons aller à pied jusqu'à la porte inférieure.

Quatre heures du matin me paraît le moment le plus propice pour le départ, dans les grands jours de

l'été. On peut alors atteindre Thun vers les huit heures, et l'on a encore le tems de s'y arrêter pour voir la ville et ses alentours. — Si l'on veut voyager dans la voiture de la poste, ou diligence, elle part cinq fois par semaine à midi, et l'on arrive à Thun entre 4 et 5 heures du soir. Les jours où la poste aux lettres part pour l'Oberland et l'Italie, on peut monter en bateau une heure après être arrivé à Thun et pousser jusqu'à Neuhaus; mais une partie de la navigation se fait alors de nuit. Je conseillerais plutôt de coucher à Thun et de profiter de la belle soirée pour jouir de ses délicieux environs. Il est d'ailleurs infiniment plus agréable de faire ce trajet le matin, et je l'ai éprouvé moi-même plusieurs fois avec délices.

Tout dort encore à Berne, seulement quelques voyageurs traversent les rues, quelque artisan diligent ouvre son attelier, quelque palefrenier va abreuver ses chevaux à la fontaine, lorsque nous trottons gaiement vers le Stalden, cette rue rapide qui descend au pont de l'Aar et vers la route de Thun. Peut-être au milieu du tumulte du jour, du mouvement de la ville, nous aurions été trop distraits pour observer ce qui nous frappe au premier abord dans le silence du matin, ainsi que Schlegel l'a judicieusement remarqué. „ Plusieurs villes, dit-il, „ sont avantageusement situées; on y voit quelques „ superbes édifices, mais aussi des bâtimens laids „ et mesquins tout à côté; souvent tous les genres „ de construction y sont employés; placés et mêlés „ confusément, ils indiquent, peut-être ainsi, la

„ confusion et la différence des opinions. A Berne, „ tous les bâtimens paraissent ne former qu'un seul „ ensemble, tous sont construits dans le même style. „ Ces lourdes arcades de pierre, l'étendue moyenne „ de la ville, ces remparts, ces masses de montagnes „ qui l'entourent de toutes parts, même cette ar- „ chitecture massive qui se retrouve surtout dans „ l'antique dôme gothique de la cathédrale, tout „ cela fait sur l'ame une impression unique et par- „ faitement uniforme. La ville entière ressemble à „ un grand château fort, et les montagnes qui cou- „ ronnent au loin son enceinte, aux murailles qui „ la défendent et lui servent d'ouvrages avancés."(*)

A l'endroit où la pente du Stalden est la plus rapide, étaient autrefois, dit-on, un fossé et un pont. A droite, l'on voit l'église de la Nydeck, sur l'emplacement où se trouvait jadis un fort impérial, qui fut rasé par les Bernois et ne put contenir longtems leur élan vers la liberté. On côtoye de vieilles maisons noircies par le tems. Ici fut le premier Hôtel de ville de la République naissante; ici habitèrent le Banneret Brüggler ou Brugger et les vaillans champions des combats de la Schoosshalde. Le pont de l'Aar rappelle aussi les tems héroïques de cette cité. Il fut la cause des premières et longues dissentions des Bernois avec la noblesse des environs. On se trouve ainsi au milieu des monumens des

(*) Voyez Almanach poétique pour l'an 1806, par Fréd. Schlegel, pag. 369, 370.

des siècles énergiques, où la valeur, la fermeté, la prudence fondèrent la puissance croissante de Berne, dans les circonstances les plus difficiles.

Des côteaux agrestes et sauvages, hérissés de rochers nuds, touchaient à la ville sur la rive droite de l'Aar, que l'on vient d'atteindre. Mais un esprit de propreté, d'ordre et d'aisance, qui distingua toujours les Bernois, les porta bientôt à aggrandir leur cité, et à défricher, arranger, embellir ses alentours. Ces collines, plus hautes que la ville, sont aujourd'hui coupées par deux belles chaussées avec des trottoirs ombragés et bordées d'un mur sémicirculaire qui soutient les terres. Elles se dirigent par une pente douce, à l'orient et au midi, et l'on y jouit d'une vue étendue et illimitée sur Berne. Une fontaine est placée sur le point où les deux routes se séparent et où l'on prend par le *Muri-Stalden* celle de Thun. Ici, on a trouvé autrefois dans la terre d'antiques ossemens humains avec des ornemens de métal.

Il paraît que déjà avant que le duc de Zäringen eut construit sa ville de Berne, la force et la sureté d'une pareille position, suivant les idées sur l'art de la guerre reçues dans ces tems-là, y avait déjà attiré des habitans.

Combien de souvenirs se rattachent à ces murs, théâtre de tant de combats sanglans, de tant de conquêtes victorieuses, que nous voyons s'élever orgueilleusement au-dessus du lit profond de l'Aar; à ce berceau de tant de milliers de citoyens sages,

vaillans, industrieux; à cette chaire d'où Berthold Haller, digne émule de Zwingli, prêcha la réforme; à cette cité, victime de trois révolutions qui ébranlèrent les antiques constitutions de toute la Suisse, depuis le mois de Mars 1798. Aujourd'hui on y retrouve à peine une muraille, à peine une famille contemporaine du héros qui la fonda.

Antique Dôme gothique! Toi, l'un des plus anciens monumens de cette belle cité! Avec quelle majesté calme et imposante tu t'élèves dans les airs! Tu contemples et protèges la ville et le pays qui s'étendent à tes pieds; pareil, avec les découpures légères de ton architecture, au tronc pétrifié d'un des vieux chênes de la forêt, qui ombrageait ces lieux dans les siécles primitifs! Pourquoi gardes-tu encore un morne silence, lorsque la joie et le bonheur retentissent maintenant à tes pieds? Adieu! Ne portes pas envie à ces tours naturelles que Dieu lui-même a construites, et que tu vois au sud étalées à ton admiration!

L'Aar.

Qui ne connaîtrait pas la strophe du grand Haller dans son poëme sur les Alpes :

„ Sur les cimes glacées de la Fourche est le
„ grand réservoir de l'Europe, (*) qui, par des
„ fleuves abondans, nourrit les deux mers. L'Aar
„ y prend sa source, et se précipitant d'abord avec

(*) Le Rhône et le Tésin vont à la Méditerranée; l'Aar et la Reuss, conjointement avec le Rhin, à l'Océan.

„ un bruit effroyable dans ses chûtes rapides, elle
„ couvre les écueils de son écume. Les riches mines
„ des Alpes dorent sa course, et mêlent à ses ondes
„ cristallines le métal le plus précieux; le fleuve
„ chargé d'or en jette sur ses bords des grains so-
„ lides, comme un sable grisâtre couvre les rivages
„ ordinaires. Le berger voit ces trésors. O exemple
„ pour le monde! il les voit, et les laisse passer."(*)

Lorsqu'on a atteint la hauteur du Muri-Stalden (c'est ainsi, comme on l'a vu plus haut, que l'on nomme la première montée de la route de Thun, en sortant de Berne) on voit dans le fond du vallon la rivière écumante, dont les ondes azurées annoncent qu'elle doit sa naissance aux glaces les plus pures des hautes Alpes. Le nom de ce fleuve est très-antique. Pareil à un ruban argenté, il serpente au travers du territoire de Berne. Il se précipite en mugissant des hauteurs glaciales des montagnes et reçoit, avant de ceindre la ville de ses contours gracieux, le tribut de plus de cent ruisseaux, si l'on compte ceux qui tombent dans les lacs de Brienz et de Thun, et ceux qui se sont réunis à la Lütschinen, à la Kander, à la Gürben avant leur confluent avec l'Aar. Il fournit une preuve à l'observation faite par le grand Haller, lorsqu'il dit, qu'en comparant le volume d'eau de nos rivières dans les différentes parties de leur cours, il a trouvé qu'en

(*) Il n'y a que les paysans les plus pauvres qui, dans quelques endroits de l'Argovie, s'occupent à recueillir ces grains d'or.

descendant dans les plaines, elles en perdent une grande partie. „ Ici (à Berne), dit-il, l'Aar a sou„ vent beaucoup moins d'eau qu'on ne devrait le „ croire, après l'avoir observé dans les contrées „ supérieures, avant sa jonction avec tant d'autres „ torrens. Près d'Interlacken, elle en a plus qu'au„ dessous de Berne; cependant, elle n'a pas encore „ reçu la Kander, la Simmen, la Rotachen, la Sulg „ et la Gürben." (*) Il paraît donc qu'une partie de ses flots se perd par l'évaporation et qu'une autre filtre dans la terre au travers des sables, des cailloux et du gravier qui forment son lit, pour jaillir en nouvelles sources dans d'autres lieux.

Ce torrent, fils de nos Alpes, reveille dans l'imagination de singulières images. Souvent il m'est apparu comme le jeune Dieu d'un fleuve, semblable à ceux que nous peint la mythologie des Grecs, sortant impétueusement de sa caverne de rochers et parcourant les plaines avec une ardente rapidité, escorté de la bruyante troupe de ses frères. Bientôt, retenu par les liens de l'Amour, il s'unit à quelque Nayade et s'étend mollement dans les lacs de Brienz et de Thun, comme pour y goûter le calme d'un séjour tranquille; mais, entraîné par l'inconstance, il vole de nouveau vers des climats lointains et inconnus.

Dans sa route, il forme encore quelques liaisons passagères avec de jeunes Nymphes aquatiques, mais aucune ne parvient à l'enchaîner. Il n'y a point de

(*) Halleri Icon. plant. Helvet. præfat. p. m. X.

repos pour lui, rien ne l'arrête, jusqu'à ce que, se joignant au puissant Dieu du Rhin par les nœuds d'une étroite amitié, il laisse en arrière tous les jeux de son adolescence, et s'avance vers le palais de l'antique Océan, pour y jouir, enfin, de la paix de la vieillesse.

Une autre fois, je crois voir un prince du canton sortir de son manoir élevé sur les rochers, convoquer toutes les sources, tous les ruisseaux, toutes les eaux de montagnes bernoises, comme ses vassaux, pour une expédition guerrière, se réunir à eux dans les lacs de Brienz et de Thun, former de tous côtés de puissantes alliances et porter ses forces respectables contre le Rhin, ce Roi de la contrée, pour entreprendre une lutte formidable, qui doit décider de la souveraineté du pays.

Une nouvelle image, plus bizarre encore, se présente à ma pensée. J'apperçois une Fée qui s'échappe de sa grotte mystérieuse; elle attire par un charme irrésistible les Ondines de toutes les sources, de toutes les fontaines, de tous les ruisseaux voisins. L'agitation de ses eaux les trouble; elles sont entraînées, et bientôt la puissante magicienne les saisit d'un bras allongé, les étouffe et les anéantit, malgré leurs cris et leurs gémissemens. Elle-même, que rien n'arrête, poursuit sa marche rapide avec une force toujours croissante, jusqu'à ce qu'un pouvoir supérieur la soumette au sort qu'elle a fait subir à tant d'autres plus faibles.

Le sommet de la montée du Muri-Stalden.

Ici l'on s'arrête avec plaisir. La vue sur la ville est imposante et nous retient; c'est ici que nous attendrons notre voiture. A droite et à gauche nous y retrouverons les souvenirs des âges belliqueux et de sanglans combats. Là, sur les hauteurs de la Schoosshalde, Walo de Greyers sauva d'un danger imminent les bannières flottantes des Bernois; ici, sur la plaine du Kirchenfeld, le grand Empereur Rodolphe de Habsburg établit deux fois envain son camp, lorsqu'il voulait punir les citoyens de Berne, d'avoir expulsé les Juifs de leurs murs.

Bientôt Berne disparaît; on voit tout au plus encore quelques tours et quelques remparts. On s'apperçoit du voisinage de l'Aar par le bruit de ses flots que l'on entend toujours; mais elle se soustrait à nos regards. La chûte de son cours de Thun à Berne est, suivant les calculs que l'on à faits, de 219 pieds. A l'endroit le plus bas, où la ville de Berne touche les rives de l'Aar, son élévation au-dessus du niveau de la mer est évaluée à 1550 pieds. En-dessus, vers le Marzili, cette élévation est de 1561 pieds; vers le grand Hôpital, de 1708 pieds; sur le point le plus élevé du bastion supérieur, de 1792 pieds. — Le lac de Thun, d'après l'estimation ordinaire, est à 1780 pieds au-dessus de la mer. Des ingénieurs français sous Napoléon ont porté, d'après de nouveaux calculs plus exacts, cette élévation à 1756 pieds. (*) D'après cela, on devrait

(*) Quelques-uns de ces calculs sont de *Tralles*; d'autres m'ont été fournis par M. le professeur *Trechsel*, d'après ses propres observations.

voyager toujours en plaine pendant cinq lieues jusqu'à Thun. En effet, on rencontre peu de montées, en comparaison de celles qu'on trouve sur les routes qui vont de Berne en Argovie et à Aarberg. Cependant, quelques collines que traverse le chemin sauvent la monotonie et l'ennui des pays plats.

Contrée entre Berne et Thun.

„ Dans toute la Suisse, disait déjà *Meiners* dans „ ses Lettres sur la Suisse, 2ème partie, 1ère lettre, „ nous n'avons vu d'aussi belles routes, ni un pays „ plus fertile et mieux cultivé, qu'entre Berne et „ Thun. Les champs et les prés sont presque „ tous entourés de haies vertes et plantés de beaux „ arbres fruitiers, principalement de cerisiers; une „ grande partie du chemin même est bordée des „ deux côtés de ces derniers. Les nombreux vil- „ lages, les plus riches de tout le canton, en mai- „ sons neuves et bien bâties prouvent le bien-être des „ habitans." Mais une foule de nouveaux bâtimens soit maisons de campagne, soit maisons de paysans, ont augmenté, depuis l'époque où il écrivait ces lignes (en 1782), l'aspect riant de ce pays. C'est près de Berne que l'on voit un plus grand nombre de constructions nouvelles ou réparées. Les maisons de campagnes à l'agrément desquelles il ne manque que de l'eau courante, présentent une élégante simplicité. Une vue délicieuse, une foule de jolies promenades invitent à passer l'été dans celles de la Schoosshalde. — A droite, on en voit dans le lointain, au pied du Gurten; à Wabern, au Sulgenbach et sur la

douce pente des côteaux en avant du mont de Könitz, encore un plus grand nombre, appartenant aux habitans de la ville. Elles attestent la bonne culture et la richesse de la contrée.

En poursuivant la route du côté de Thun, ces habitations champètres des citadins diminuent peu à peu et disparaissent enfin tout-à-fait. Wittikofen, Melchenbühl, Gümligen, Brunnadern, (*) Mettlen, Märchlingen, Allmendingen, situés dans l'espace d'une lieue, dans différens rayons à l'entour du grand chemin, présentent à la vue des châteaux ou des maisons de plaisance pour les beaux mois de l'été. Rubigen, Hunzicken, Schwand, Münsingen, Neuhaus, Wichtracht, Kiesen, Herbligen et Diesbach en prolongent la chaîne, jusqu'à la montagne du Heimberg. De l'autre côté de l'Aar, on voit les campagnes de Kersatz, Belp, Oberried et Kirchdorf. Enfin, dans les environs de Thun, on trouve Eichberg, Uttigen, Burgistein, Thierachern, Amsoldingen, Gwatt, Ortbühl, Schadau, Hofstetten, et en remontant le lac, Oberhofen. Tous ces beaux ou jolis bâtimens, joints aux clochers des villages dans lesquels quelques-uns d'entre eux sont situés, et aux maisons grandes et bien construites des paysans, offrent le tableau d'une aisance, d'un bien-être général et d'un rapprochement des différentes conditions de la société. L'on découvre à peine

(*) Son Altesse Impériale Madame la Grande-Duchesse Anne de Russie a acheté Brunnadern, il y a peu d'années, l'a embelli et lui a donné le nom romantique d'*Elfenau* (séjour des Sylphides).

quelques légères traces des siècles de la féodalité, où les Seigneurs avides de butin et pour se mettre à l'abri des attaques, établissaient leurs manoirs sur des croupes de rochers inabordables ou sur quelque plateau élevé des montagnes les plus escarpées. La fertilité, la culture et les embellissemens que l'on remarque partout dans cette contrée, lui donnent un attrait infini. Aucun artiste, aucun décorateur de jardins n'y a présidé; ses habitans, par un accord muet, ont travaillé depuis des siècles à former, sans y penser et comme par enchantement, un paysage délicieux et bien coordonné, dans un pays jadis agreste et inculte. On n'y voit point de kiosques, ni de ponts chinois, point d'hermitages, de grottes artificielles, point de temples ni de colonnades; mais des bois, des ruisseaux, une rivière, des collines, des rochers, des hautes montagnes, ouvrages de la nature, remplacent ces jeux de l'imagination, ces productions toujours imparfaites de l'art. Des villages riches et peuplés bordent les routes et les animent, mieux que ne le feraient de chétives cabanes isolées dans l'intervalle de demeures somptueuses et opulentes. On dirait que le même instinct moral, qui pousse l'homme à résoudre le problème du perfectionnement de son être, a aussi gravé dans son ame un sentiment inconnu, qui le porte à cultiver et à orner la terre.

Ici, le voyageur parcourt ce grand jardin, il en jouit sans participer aux sueurs, aux dépenses des propriétaires, et sans être obligé de demander humblement la permission d'y entrer.

Muri (prononcez *Mouri*).

A un quart de lieue du haut de la montée du Muri-Stalden, la route se sépare en deux, dont l'une, à gauche, conduit dans l'*Emmenthal*, tandis que l'autre tend directement vers l'*Oberland*. Il serait intéressant de faire une comparaison détaillée de ces deux contrées pastorales du canton de Berne et digne d'un connaisseur de l'entreprendre et de la publier. L'Emmenthal est beaucoup plus bas et plus uniforme; mais aussi il est plus fertile et mieux cultivé que l'Oberland. Les hommes y sont plus industrieux, les bourgs et les villages plus riches, les progrès de l'aisance et de la prospérité plus sensibles. Dans l'Oberland, la nature est plus grande, plus variée, plus sublime, mais la terre y est plus avare, les communautés y sont plus pauvres, les habitans moins laborieux. L'état physique et moral du pays reste au même point ou n'avance que bien lentement, quelquefois même il retrograde visiblement.

A l'issue de l'allée d'arbres alignés qui ombragent la grande route, la vue devient plus champètre, les maisons de campagne des citadins plus éloignées les unes des autres, laissent place dans leurs intervalles à de petites forêts, à des fermes et à des toits de chaume, tels que l'on en voit à Muri. Cet endroit est très-ancien et, par cette raison, très-bien situé, parce que, lorsqu'on avait un grand choix à faire, on s'établissait naturellement dans la situation la plus agréable. A gauche, sur une colline, est placé le château avec ses jardins en plusieurs terrasses, et près de là, l'église et la maison du pasteur. En

1660, on trouva sur cette hauteur, en creusant des fondemens, un satyre femelle avec son enfant, en bronze, ce qui prouverait que les Romains ont habité ces lieux. Cette petite statue est conservée dans la galerie de la Bibliothèque de Berne. Des murailles en ruines (muri) donnèrent autrefois à ce village le nom qu'il porte. On y a déterré beaucoup de médailles romaines. Un tombeau, contenant des ossemens et des sabres, découvert près de là, dans la campagne de Mettlen, est peut-être une preuve, que ces lieux furent peuplés même avant que les Romains eussent pénétré dans ces contrées.

A deux minutes de l'église de Muri, à côté d'un puits, un chemin, à droite de la grande route, conduit au point d'où Aberli a pris un de ses plus beaux paysages. C'est le pendant de son dessin du Niesen, pris depuis Wimmis, et peut-être a-t-il enveloppé cette montagne d'une légère vapeur dans celui qu'il traça à Muri, pour la faire ressortir dans le premier, dans toute sa gloire et toute sa pureté. — Ici, l'on passe entre quelques maisons et l'on se rend tout droit sur une colline, que l'on atteint en moins de cinq minutes. Lorsque le terrain n'est pas ensemencé, on peut monter jusqu'à deux tilleuls plantés sur son sommet pour jouir d'une vue superbe et fort étendue. L'Aar serpente impétueusement au fond de son ravin couvert de broussailles. A droite s'élèvent les côteaux boisés du Belpberg; à gauche, quelques rochers nuds occupent le milieu du tableau. Les deux Eiger et la Jungfrau dans toute leur splendeur se présentent dans le fond avec leurs masses

imposantes. Bientôt on rejoint la grande route, vers les maisons de Ralligen, où se trouve la première pierre milliaire entre Berne et Thun.

Escarpement graduel du terrain.

En poursuivant la route, on apperçoit à droite dans le fond, l'Aar, et au-delà, au pied du Belpberg (montagne de Belp), le grand village de Belp, derrière lequel on découvre maintenant le Längenberg, dont le talus doucement incliné avait été caché jusqu'alors presqu'en entier par le Gurten (prononcez Gourten). Sur la pente de cette montagne sont situées les maisons de campagne de Kersatz, d'Oberried et de Toffen sous de frais ombrages arrosés par d'abondantes eaux. Le jet d'eau d'Oberried dépasse les grands maronniers qui l'entourent. Toffen tire son nom de la pierre de tuf que l'on trouve sur le côteau où ce château est bâti et que couronnent de superbes bois de hêtre. Une foule de petits ruisseaux murmurent à l'entour. Partout les châteaux et les campagnes modernes ont osé se placer avec confiance au pied de ces hauteurs, tandis qu'au-dessus des collines et sur les montagnes environnantes l'on voit encore les ruines des manoirs chevaleresques d'Aegerten, de Hohburg près de Belp et de Kramburg sur la partie méridionale du Belpberg, presque vis-à-vis de Toffen, succomber lentement aux outrages du tems. La vue moins circonscrite dont on jouit sur la vallée de la Gürben et sur la grande chaîne du Stockhorn, jointe à l'aspect des montagnes plus basses du premier plan, suggère

des observations sur l'escarpement et l'inclinaison de toute cette contrée si variée. Notre grand Haller en a tracé de main de maître, en peu de mots, les traits les plus marqués. (*)

„ Toutes nos Alpes en général, dit-il, sont des „ rochers en grande partie nuds à leur sommet; „ leur ceinture est revêtue de gazon et leur pied „ de forêts de sapin. Les premiers pâturages que „ l'on trouve en descendant de la région des glaces „ éternelles, sont maigres, pierreux et seulement „ accessibles aux brebis. Leur gazon n'est formé „ que par les herbes les moins élevées, presque toutes „ à fleurs blanches, sèches, aromatiques et vivaces „ (*perennes*). Viennent ensuite des pâturages plus „ riches et plus abondans, qui peuvent nourrir le „ bétail à cornes, et où les troupeaux de vaches „ séjournent pendant quarante jours; car c'est à „ peine pendant un tel espace de tems, que l'on est „ sûr de ne pas y voir tomber de la neige. Une „ quantité de plantes alpestres y croissent et même „ des arbres commencent à y végéter, tels que le „ *savinier*, le *melèse*, le *pin de montagne* (*pinus* „ *montana* de Du Roi et Duhamel) et l'*arobe*, ainsi „ que les Rhododendron, les myrtilles et quelques „ espèces de saules. Un peu en-dessus sur le pen- „ chant des montagnes, l'on trouve des forêts de „ sapins et de pins, et souvent dans leurs intervalles „ les prairies les plus grasses et qui donnent le meil-

(*) Voyez la préface de ses Icon. plant. Helvet. p. VIII, XVII, etc.

„ leur foin. Ensuite commencent les régions encore
„ à moitié alpestres (*subalpinæ regiones*), où l'on
„ trouve des terres labourées, mêlées avec des fo-
„ rêts d'arbres à larges feuilles qui se renouvellent,
„ et des prés, telles que l'Uechtland, le pays fri-
„ bourgeois et d'autres contrées, qui n'offrent pas
„ des plaines, mais un terrain coupé de collines et
„ de vallées; enfin, on arrive aux pays plus plats
„ qui produisent du vin et où la vigne croit sur des
„ côteaux peu inclinés, comme à l'entour de Bâle
„ dans les cantons de Zurich et de Vaud, dans la
„ Thurgovie, le Bas-Vallais et la partie septentrio-
„ nale de l'Argovie. "

Toute la contrée entre Berne et Thun appartient à ces régions à moitié alpestres, qui laissent en arrière la culture de la vigne et n'atteignent pas encore aux vallées pastorales plus élevées. On n'y voit aucune trace des plaines sablonneuses de l'Allemagne septentrionale, mais quelques marais à tourbe qui ne sont pas d'une grande étendue, comme à Gümlingen, dans la vallée de Belp et ailleurs. On peut admettre la classification de tout ce pays, telle que l'a établie un auteur allemand, en *hautes Alpes, Alpes moyennes* et *Alpes avancées.*

Ces dernières n'ont point encore la coupe colossale des hautes Alpes. Leurs formes sont en général plus douces, plus arrondies et s'étendent par des transitions moins rapides dans les vallées inférieures. Mais on y remarque déjà la structure, en forme de terrasses, de ce pays de montagnes.

Chaque gradin des Alpes avancées s'élève par de fortes coupures depuis ses premières limites, de manière que l'on y entre ordinairement par l'endroit le plus bas d'une vallée, qui se termine par une parois de montagne. Lorsqu'on a gravi celle-ci, on trouve une nouvelle ceinture de remparts encore plus hauts, qui entoure de même la croupe des premiers. Les Alpes avancées acquierent ainsi par leur situation et par leur conformation des particularités remarquables et avantageuses. Les plus grands lacs de nos montagnes s'étendent dans les vastes bassins de leurs spacieuses vallées. Leur climat tempéré favorise la culture des champs et des jardins, même la vigne prospère sur plusieurs de leurs côteaux. Les forêts ne sont pas uniquement composées d'arbres conifères, dont les feuilles subsistent pendant l'hiver, mais elles ont aussi en abondance des hêtres, des châtaigniers, des chênes, des aulnes et d'autres arbres à larges feuilles qui se renouvellent. Cependant quelques plantes dont les semences ont été amenées par les eaux, rappellent le voisinage des régions plus élevées. Les rivières ont plus de force et peuvent produire de plus grands effets que dans les montagnes où elles sont encore dans leur enfance. Les villes et les villages y sont aussi placés beaucoup plus avantageusement. Un des principaux mérites des Alpes avancées consiste dans la foule de ces sites enchanteurs d'où, placé sur le bord élevé des montagnes, on domine le paysage et qui offrent les points de vue les plus étendus, les plus riches, sur lesquels les contrastes les plus gracieux répandent un charme inexprimable.

L'on peut évaluer l'élévation des sommités et des arêtes les plus considérables de cette partie des Alpes de 2600 à 4000 pieds. Deux des principales dans le voisinage de Berne, le Gurten au midi et le Bantiger à l'orient, s'élèvent, le premier à 2897 pieds, le second à 3239 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le Belpberg est à peine aussi haut que ce dernier. On retrouve sur toutes ces sommités quelques-unes des belles et imposantes scènes des Hautes-Alpes. Les cimes de la Bütscheleck sur le Längenberg, du Ballenbühl près de Wyl, le Gurnigel supérieur, les hauteurs de Rümligen, de Kirchlindach, Meykirch, Friesswyl et un grand nombre d'autres plateaux des Alpes avancées, présentent de très-beaux points de vue sur la chaine des glaciers. Mais ceux du Napf dans l'Emmenthal, du Weissenstein près Soleure, et du Chasseral au nord du lac de Bienne, sont encore plus célèbres. Les deux derniers de ces monts appartiennent à la chaîne du Jura, que le grand Haller a déjà jugée plus semblable aux montagnes des autres pays, plus différente des Alpes, moins rocailleuse, presque entièrement dépourvue de sommités et de pics, plus pauvre en eaux, parce que la neige n'y tient pas en été, mais plus boisée et contenant plus de mines de fer. (*) C'est donc ainsi qu'avec le Jura disparaît au nord et au nord-ouest ce que les hautes montagnes de la Suisse ont de caractéristique, et déjà cette chaîne tient de la nature de celles de la Souabe, de l'Alsace et de la Bourgogne qui l'avoisinent.

Allmen-

(*) Voyez Icon. plant. Helvet., præf. p. VIII et XV.

Allmendingen et Rubigen.

Depuis Muri, la route continue en plaine entre des prairies, des vergers et des champs vers Allmendingen. Seulement près de ce village, elle monte insensiblement au travers d'un petit bois, qui ôte pour un moment toute vue dans le lointain. On a alors à gauche un côteau boisé, nommé le *Hühnlein*, dont le sommet porte des indices d'ouvrages humains des tems les plus reculés. On y voit une élévation circulaire, où les feuilles mortes et le terrain dont elle est couverte, ne laissent pas distinguer, s'il y avait jadis des murs ou seulement un retranchement. On remarque tout autour des traces d'anciens fossés, dont l'un, beaucoup plus bas, au midi, se perd, comme le conduit d'une mine, dans le sein du monticule. Ce sont indubitablement des restes d'un âge reculé bien au-delà de la mémoire des hommes et dont le souvenir s'est même éteint dans nos chroniques et dans nos traditions. Un savant et ingénieux historien, M. le professeur Walther de Berne, estimait que c'était à cette place, où, dans les assemblées populaires des anciens Helvétiens, se rassemblaient les Druides et les chefs de tout le canton, pour y consommer leurs horribles sacrifices humains. Il fait dériver le nom moderne du village d'*Allmendingen* des deux mots *allmeen*, qui signifiait *généralité* ou *communauté*, et *Ding*, qui signifiait un *tribunal* ou le lieu de ses assemblées. Autrefois, on écrivait le nom de ce village *Allwandingen*, ce qui paraît contredire cette hypothèse.

La dénomination de la susdite colline, le *Hühnlein*, comparée à celle de plusieurs montagnes et villages de la Suisse et de l'Allemagne, qui commencent par la syllabe *Hun*, me ferait croire que la signification de cette syllabe avait rapport, en général, à des collines ou autres lieux élevés.

Dans le moyen âge, il y avait aussi à Allmendingen un vieux château à droite de la route, du côté de l'Aar, qui appartenait à une famille noble, et qui a été démoli dans les siècles orageux de la République de Berne. Un combat eut lieu à cet endroit. Quarante Bernois revenaient de Thun, chargés de butin enlevé à leurs ennemis; poursuivis par une nombreuse cavalerie, ils furent atteints à Allmendingen, et là, ils se retranchèrent derrière une haye vive et se défendirent avec intrépidité, au moyen de leurs lances, assez long-tems pour qu'on put leur envoyer des secours depuis la ville et les délivrer.

Depuis Allmendingen jusqu'à Thun, la vue à gauche de la route est assez insignifiante et bornée, à l'exception de quelques échappées, dans l'une desquelles l'on voit Gümligen, et au travers de la clairière d'un bois, le château de Wyl; plus loin, dans la même direction, l'œil pénètre dans le joli vallon de Diessbach et ses vertes prairies, et enfin, plus près de Thun, jusqu'au champêtre village de Steffisburg.

Les murs de la grande tour du château de Wyl qui se voit fort au loin, ont à leur base 12 pieds et

en haut 8 pieds d'épaisseur. Ils sont construits en pierres si grosses, que l'on ne conçoit pas comment on a pu les y apporter. L'une surtout, de forme quarrée et placée dans le mur à l'orient, est d'une telle dimension, qu'il faudrait jusqu'à vingt chevaux pour la remuer. Il paraît que ces bâtimens sont de construction romaine, d'autant plus que dans les environs on a trouvé, en fouillant la terre, des monnayes et d'autres antiquités de ce peuple. (*) Ils ont appartenus, dans les siècles passés, à diverses familles, jusqu'à ce que le Gouvernement de Berne les ait achetés, il y a quelques années, pour y établir le siége de la préfecture de Konolfingen, dont la grande route traverse le territoire, depuis Allmendingen jusqu'au pont de la Rotach, et qui, jusqu'à l'année 1798, était administrée par un des Bannerets de la ville de Berne, où il résidait.

Je ne puis quitter Allmendingen sans vouer un triste souvenir à la chûte de l'ancienne République de Berne et aux destinées de son dernier chef. On ne connaît pas assez les souffrances qu'éprouva ce respectable vieillard, avec quel courage et quelle énergie il se rendit sur le champ de bataille, au plus fort de la mêlée, le 5 Mars 1798, dans ce jour où s'évanouirent le bonheur et l'indépendance de la Suisse; ni sa fuite forcée au travers de ces contrées. Le Gouvernement de Berne ayant essayé vainement toutes les négociations, toutes les concessions pos-

(*) Voyez l'ouvrage, l'*Helvétie sous les Romains*, par Fr. L. de Haller. Berne 1812, tom. II, pag. 350.

sibles vis-à-vis des généraux français, l'Avoyer régnant, S. Exc. M. Nicolas-Frédéric de Steiguer, parvenu à sa soixante-neuvième année, épuisé par le poids d'innombrables travaux et par ses soins infatiguables pour soutenir l'État ébranlé, se décida à aller joindre la troupe des défenseurs de la patrie, afin d'animer par sa présence leurs courageux efforts ou de trouver au milieu d'eux la mort des héros.

Le 4 Mars, il se rendit en voiture au Grauholz où se trouvait l'armée, et revint coucher fort avant dans la nuit au Badhaus (maison de bains) à une lieue de Berne. Le 5, à la pointe du jour, il partit accompagné de son frère et de M. Jenner, pour retourner au poste du Grauholz, dans son équipage, avec son valet de chambre. Il avait auprès de lui comme ordonnance, depuis le dernier Février, Christian Dubi (encore vivant, et qui, à l'âge de 81 ans, a conservé toutes ses facultés). Sur la hauteur du Grauholz, ils entendirent déjà les canons des Français, qui commençaient l'attaque. Ils continuèrent leur route, se dirigeant sur un retranchement et une batterie établie sur le grand chemin, commandée par le colonel Tillier avec un bataillon, s'appuyant au corps d'armée sous les ordres du général d'Erlach, qui s'étendait jusqu'à Hofwyl et Buchsee.

Les Français avançaient par la grande route de Soleure et dirigeaient le feu d'un canon ou d'un obusier de ce côté. Bientôt une des pièces bernoises est démontée, un caisson prend feu et saute en l'air près de l'Avoyer. Étranger à la crainte et appuyé sur son domestique et sur Dubi, il s'était placé sur

un tronc d'arbre et encourageait les soldats par ses discours, autant que ses forces défaillantes le lui permettaient. Après quelque résistance, la plus grande partie de ces soldats se débandèrent et prirent la fuite; il n'en resta que quelques-uns avec le major Weber et le colonel Tillier auprès de M. de Steiguer et de ses compagnons. Aveuglés par l'idée insensée d'une trahison, quelques Suisses tirèrent même sur cette petite troupe. Envain le digne magistrat avait espéré d'être atteint par un boulet ennemi; maintenant il craignit qu'une captivité injurieuse et dure ne devint son partage; il espérait encore qu'on pourrait faire quelque résistance plus en arrière. Tandis que les Bernois étaient déjà presque entièrement cernés par les Français, il retourna avec sa petite escorte à sa voiture qui l'attendait et suivit avec peine la grande route au travers des chariots et de l'artillerie qui l'encombraient, dans la direction de la papeterie.

Le général d'Erlach se trouva près de Kappelisacker sur le même chemin, en se retirant de sa position d'Hofwyl et se dirigea sur le Badhaus pour gagner l'Oberland, où il avait le projet de se défendre encore, en se joignant aux petits cantons. Steiguer continua à suivre la grande route jusqu'à la dernière hauteur au-dessus de Berne, au bout de la plaine du Breitfeld, et ayant tourné alors à gauche du côté de la Schoosshalde, il quitta sa voiture avec ses compagnons; mais il fut bientôt séparé de son frère et de M. Jenner. Il s'avança vers une troupe de paysans et autres habitans des

maisons environnantes, composée d'hommes, de femmes, de vieillards faibles, malades et estropiés, qui, armés de faulx et d'autres instrumens, s'étaient réunis pour défendre leurs foyers.

Tandis que son domestique allait chercher en ville une cassette préparée d'avance et contenant probablement de l'argent et des papiers, Steiguer animait le peuple, cherchait à lui inspirer du courage; mais bientôt on vit paraître sur la grande route environ 50 à 60 hussards français qui avançaient au grand galop. Dubi conseilla la retraite, et comme le chemin qui conduit en ville n'offrait plus de sureté, on prit celui qui traverse la Schoosshalde. La voiture et le cocher avaient disparu, sans qu'on puisse concevoir comment. Steiguer altéré, épuisé, à jeun, avait à peine la force de respirer; il se fit porter jusques à une maison voisine, où un vacher nommé *Racheter* cacha les deux fugitifs dans une chambre retirée; ils y restèrent en sureté pendant cinq quarts d'heure. Les Français n'avaient pas encore le tems de fouiller et de piller les maisons. Bientôt, cependant, ne se croyant plus à l'abri du danger, ils partirent et se rendirent par des sentiers détournés. Steiguer toujours appuyé sur Dubi, en passant près de Wittikoffen, à Muri, où ils s'arrêtèrent quelques instans chez le pasteur. Le magnanime Avoyer ne voulant compromettre personne par sa présence, se hâta de repartir. Il suivit de nouveau des sentiers jusques dans le bois du Hühnlein, où un tronc d'arbre lui servit de siége pour se reposer un moment. Enfin, près d'Allmendingen, il

rejoignit la grande route, et dans la dernière maison de ce village, à main gauche, chez le capitaine Bigler, il demanda un chariot et un cheval. Pendant qu'on fesait les préparatifs nécessaires, le respectable vieillard prit en chancelant les devants et marcha jusqu'à ce que l'extrême fatigue l'obligea de s'asseoir sur une pierre au bord du chemin. — De quels sentimens pénibles l'ame de ce grand homme, idolâtre de sa patrie, ne devait-elle pas être déchirée dans ce moment affreux, où seul, il ne voyait autour de lui aucun des magistrats de l'État bouleversé, aucun chef de l'armée dispersée, aucun ami, aucun serviteur qui pût le défendre, l'accompagner, verser le baume de l'espérance sur son cœur ulcéré ?

Un fuyard du champ de bataille, un homme d'Amsoldingen, passait alors avec deux chevaux de train; on le pria de mener à Thun, contre une bonne récompense, le chariot qui était en état de partir. Il ne voulut absolument pas y consentir, avant de savoir qui il devait conduire; on prononce enfin ce nom respectable, et le paysan s'écrie : „C'était le meilleur Baillif que nous ayons jamais eu „ à Thun; je le conduirai gratis ! " (*) On se mit en route; un volontaire canonnier, Marx Dinkel d'Eicken dans le Frickthal, peintre à Berne, monta aussi sur le char, et l'on arriva promptement à Münsingen. Ici, devant le cabaret à l'enseigne *du Bœuf*, il y avait une telle quantité de soldats de

(*) M. de Steiguer avait été Baillif à Thun, avant d'être Avoyer à Berne.

la milice et du Landsturm, qu'il fallut s'arrêter. Un homme ivre sortit de l'auberge, reconnut l'Avoyer, et le trahit en s'écriant : „que le plus brave „ serait celui qui lui tirerait un coup de fusil au „ travers de la poitrine!" A cet instant, une foule de bayonnettes se tournent contre Steiguer; il répond, sans se troubler : „ *Oui, c'est moi; faites „ ce que vous voudrez.*" Sur son sein brillait l'ordre prussien de l'Aigle noir, et son chapeau était décoré de la cocarde bernoise. Il était vêtu de l'uniforme de la milice, bleu et rouge, et portait une épée légère et, à ce que l'on assure, un poignard caché sous ses vêtemens. Un sellier, nommé Marbach, de Wichtrach, employé aux charrois de l'armée, parvint à appaiser l'effervescence tumultueuse de ce peuple égaré, et Steiguer put enfin continuer sa route. Entre Münsingen et Wichtrach, Dubi céda prudemment sa place sur le char à un soldat de la milice, vêtu de bleu, afin que son uniforme rouge, celui des gardes de la ville, ne trahit pas l'Avoyer. Dinkel resta auprès de lui. Le chariot traversait des groupes de paysans armés et ivres, se livrant à tous les excès; exaltés par le bruit d'une trahison imaginaire, ils maudisaient, menaçaient tous les habitans de la ville et juraient à chaque instant de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient. Ils venaient en effet de quitter le général d'Erlach assassiné à Wichtrach. Dinkel sauta aussi à bas du char, pour calmer la fureur toujours croissante de ces rassemblemens. Quelques-uns des mieux pensans dans la foule reconnurent l'Avoyer et lui crièrent de tristes adieux. Plongé dans

ses réflexions, il gardait un morne silence; il arriva enfin à l'auberge du Freyhof à Thun. C'est là que Dubi le rejoignit peu de tems après; son arrivée fit plaisir au digne magistrat abandonné, qui, dans la confusion générale et dans la fluctuation des opinions, se serait exposé, en cherchant à se procurer quelque autre compagnon de voyage. N'ayant pris que du thé, il loua un bateau et s'embarqua, quoiqu'il fit déjà nuit, pour gagner l'Oberland. Il n'avait avec lui ni effets personnels, ni lettres de change, ni passeports, rien de ce qui est essentiel pour voyager. Il ne possédait que seize Louis-d'or, et il offrit même à Dubi de les partager avec lui, s'il désirait le quitter. Il le pria cependant de l'accompagner encore dans sa traversée sur le lac, lorsque l'honnête caporal, attiré par sa femme et ses enfans qu'il avait laissés à Berne, laissa échapper quelques mots pour demander qu'il lui fut permis de retourner bientôt auprès d'eux. Ce fut sur un bateau découvert, conduit par un seul batelier et une batelière, en compagnie de Dubi, de deux fuyards fribourgeois avec une jeune femme, que ce vieillard malheureux traversa le lac, sans s'arrêter, dans une nuit froide du mois de Mars. Il montra cinq écus neufs aux bateliers et les leur promit pour accélerer sa fuite. Mais quelle fuite! Après tant de jours affreux, après une nuit passée presqu'en entier en plein air, après une bataille sanglante, après avoir été exposé aux plus cruels périls, malade, épuisé et le désespoir dans l'ame!

Enfin, on arrive à Unterseen; de là, les jours

suivans, à Brienz et, par le canton d'Unterwalden, dans la Suisse orientale et en Allemagne. L'infatiguable et persévérant magistrat se rendit à Vienne et à Berlin, s'oubliant lui-même et son grand âge, pour consacrer le reste de ses forces à sa patrie, travaillant sans cesse, comme le dit Jean de Müller dans ses dernières lettres à M. de Bonstetten, à délivrer la Suisse et à sauver l'Europe, prévoyant les dangers qu'elle courrait, mieux que beaucoup d'autres hommes d'État célèbres. Il mourut à Augsbourg le 3 Décembre 1799, laissant encore sa patrie, ses amis, sa famille, opprimés par le malheur. Il avait cherché une seconde fois la mort dans les combats de Zurich, et succomba au chagrin que lui donnait la perspective d'un triste avenir; il alla rejoindre, dans un meilleur séjour, ses semblables qui l'y avaient précédés, les héros de la Grèce, de Rome et de la Suisse. La postérité reproduira sans doute dans un grand tableau tragique les événemens de ces jours malheureux et réunira dans la personne de Steiguer, en embellissant la vérité des couleurs de la poésie, la pensée et l'exécution héroïque des derniers efforts que firent les Suisses, pour résister à la tyrannie étrangère.

Münsingen.

De Rubigen, hameau où se trouve une seule maison de campagne assez triste, on arrive à *Münsigen* ou *Münsingen*, grand village paroissial, à 2 ½ lieues de Berne, qui s'est relevé, après plusieurs incendies, plus beau et mieux bâti qu'il n'était aupara-

vant, et cela même avant qu'on eut institué la caisse d'assurance pour les bâtimens. La communauté est du nombre des plus grandes du canton et comptait en 1798 ou 1799 environ 3413 habitans, tandis que la paroisse de Muri n'en avait que 691, celle de Wichtrach 1261, celle de Diessbach 4000 et celle de Steffisbourg 2656. Une contrée aussi peuplée doit nécessairement fournir d'heureuses preuves de sa prospérité; cependant elle n'a pas acquis encore le plus haut degré de culture dont elle serait susceptible. Deux anciens châteaux situés à Münsingen ont été détruits par les Bernois dans le moyen âge, et il n'en reste plus de trace. Une tradition très-répandue porte d'ailleurs qu'il existait ici une ville romaine qui n'était pas moins considérable que l'ancien *Aventicum* et qui fut détruite à la même époque. Cette tradition paraît confirmée jusqu'à un certain point par des médailles romaines, que l'on a trouvées dans les environs de Münsingen. Les ruines de murs fort étendues, que l'on voit à l'entour du village sur des hauteurs au nord-ouest, paraissent appartenir à une antiquité plus reculée; ils sont d'une bonne et solide structure.

Deux Avoyers de Berne, en 1550 et 1571, furent les fondateurs des deux châteaux modernes, lesquels ont été depuis lors successivement embellis. Jean-François Nägeli, le conquérant du pays de Vaud, fit bâtir le premier, et Jean Steiguer, d'abord son ennemi mortel, et ensuite, par le concours de circonstances singulières, son gendre, construisit plus tard le second. La famille de Nägeli s'éteignit et les

Steiguer conservèrent dès-lors Münsingen et la terre voisine de Wichtrach. On cultivait alors la vigne en abondance ici, comme dans toute la contrée entre Berne et Thun. Le goût des Bernois n'était pas encore formé par les bons vins des bords du lac Léman; mais les relations intimes qui se formèrent avec ce dernier pays et les belles routes que l'on établit entre Lausanne et Berne, en donnant une autre direction à la culture, changèrent la face du terrain. Le paysan de la partie allemande du canton abandonna la culture chanceuse de la vigne pour celle des céréales et des prairies. Il acquit ainsi plus d'aïsance et devint peut-être plus sobre. La nature est toujours plus généreuse dans ses dons, quand on lui demande ce qui est conforme aux mœurs et au climat.

De l'état de cette partie de la contrée dans les tems les plus anciens.

Münsingen est situé vis-à-vis du Belpberg et au pied de la *Haube*, colline sur le penchant de laquelle est le petit village de Heutligen ou Hütligen, et tout auprès, un banc de coquillages, qui était jadis contigu avec celui où se trouvent les pétrifications du Belpberg et de la Bütscheleck à l'ouest et au nord-ouest. Ces monumens des premiers âges conduisent à des conjectures sur l'état primitif de toute la contrée, auxquelles nous nous livrons, guidés par les savans observateurs de la nature de notre patrie. (*)

(*) Je profite de quelques observations qui m'ont été communiquées par le respectable naturaliste M. le pasteur *Wyttenbach* et de l'*Histoire naturelle de la Suisse par Théophile-Sigismond Gruner*. Berne 1773.

Très au loin à la ronde, on ne trouve point de rocs simples, à grains compactes, ni calcaires, ni des ardoises primitives, ni des gneiss, ni du granit. Tout le terrain, même les plus grandes collines, que partout ailleurs on nommerait des montagnes, sont composées d'immenses débris des hautes Alpes, de grès, de masses de cailloux, d'énormes couches de sable mobile, ou de pierres roulées et arrondies, ou d'argile et de limon. Les sources les plus profondes, les lits des rivières, les ravins les plus déchirés par les torrens, n'ont encore jamais mis à découvert des roches calcaires. „ Ces monceaux de „ ruines, dit Bonstetten, (*) s'élèvent comme des „ pyramides, telles que le Niesen, plus haut que „ les cimes des montagnes habitables. Les débris „ des Alpes descendent en lignes majestueuses de „ l'Aeschiberg et vont former plus bas les collines „ de Strättligen, du Belpberg et toutes celles qu'on „ voit éparses sur les plaines au-dessous du Gur- „ nigel et du Stockhorn. Toute la contrée, aussi „ loin que l'œil peut l'embrasser, jusqu'au mont Jura „ et en-dessous du lac de Genève, n'est que du sable, „ tantôt amoncelé sous la forme de côteaux arron- „ dis, tantôt enfoui dans les profondeurs de la terre, „ tandis que d'autres collines du côté de l'Emmen- „ thal, formées de cailloux des Alpes agglomerés, „ amenés de tous côtés par des révolutions orageuses, „ s'élèvent sur le sable ou s'enfoncent dans la terre."

De quelle énorme profondeur devaient être les pays situés au pied des Alpes, il y a des milliers

(*) Voyez ses nouvelles œuvres, tom. II, pag. 214.

d'années, avant que leurs sommités et leurs parois se fussent écroulées et eussent rempli de leurs débris la contrée que nous habitons. Là, où sont maintenant nos collines, nos forêts, nos campagnes, où l'on construit nos villages et nos villes, là, dis-je, devaient être, au fond de l'océan primitif, des abymes incommensurables; mais ils étaient nécessaires pour recevoir dans leurs bassins tous les décombres des Alpes, sur lesquelles l'on voit encore la place qu'ils occupaient dans les vastes lacunes qu'on y remarque.

Ces montagnes colossales furent fendues par des commotions qui ébranlaient peut-être leurs racines les plus profondes, et leurs croupes se brisèrent. De terribles courans d'air entraînèrent les monceaux de leurs débris dans les abymes ouverts et les comblèrent. Peu à peu il se forma un talus qui descendait des Alpes, jusques aux flancs de la longue chaîne du Jura, posée comme une grande digue vis-à-vis d'elles. Un lac général s'étendait sur toute la Suisse; il se joignait peut-être au grand Océan primitif ou formait à lui seul entre les montagnes, alors plus hautes, une grande mer méditerranée. Dans le cours des tems, son bassin se remplit de décombres et les eaux s'écoulèrent par les enfoncemens du rempart des monts environnans. Cependant, cette mer exista pendant des siècles, et les coraux et les coquillages les plus variés, dont elle était peuplée, eurent le tems de se multiplier à l'infini. Des bancs de coquillages qui s'étendent au loin entre Thun et Berne sur le Belpberg, le Längenberg et jusqu'au susdit hameau de Heutligen, le prouvent d'une manière incontestable.

De pareilles couches de pétrifications de la plus haute antiquité se trouvent en grand nombre dans tous les cantons de la Suisse intérieure. A Bâle, Neuchâtel, sur les extrêmes frontières de l'Helvétie on retrouve des amas d'anciennes plantes maritimes.

Dans cette mer méditerranée, dont les ondes étaient salées, à en juger par les coquillages qu'elle contenait, il se forma, comme dans les profondeurs de toutes les masses d'eau considérables, des courans qui creusèrent, d'une manière toujours plus variée, le fond déjà très-inégal et préparèrent ainsi les nombreuses collines et les vallées du futur continent. Enfin, après maintes grandes révolutions dans la nature, lorsque les digues formées par les montagnes s'écroulèrent, parce qu'elles étaient rongées par-dessous, ou qu'elles furent rompues par la pression des eaux (comme cela paraît avoir eu lieu en-delà de Genève ou dans les Grisons, ou vers le confluent de l'Aar en-dessous de Baden); alors, dis-je, les flots de cette mer s'écoulèrent et se perdirent dans le lit de l'océan Atlantique, qui, peut-être, ne commença à se former qu'à cette époque. C'est ainsi que peu à peu l'Helvétie se desséchait toujours davantage; mais quelques-unes de ces révolutions doivent s'être opérées très-lentement ou avec une violence inexprimable. Il a fallu des milliers d'années pour que les alluvions, l'action et le mouvement des eaux pussent tantôt rompre les parois calcaires de Hasli, Grindelwald et Lauterbrunnen, tantôt sillonner ou excaver les vallées et les coupures des montagnes jusqu'aux masses du granit primitif sur le Grimsel.

Ou bien, au contraire, il a fallu des courans d'eau d'une force terrible pour produire ces effets. Les eaux s'abaissaient à mesure, des lacs, plus nombreux jadis qu'ils ne le sont aujourd'hui, restèrent ça et là sur la surface du pays. Dans la suite des tems, quelques-uns s'écoulèrent ou se tarirent par l'évaporation. Les rivières creusèrent des lits plus profonds et relevèrent souvent leurs propres bords par les dépôts de leurs inondations. De nouvelles chûtes de montagnes remplirent d'autres bas-fonds. Les contrées marécageuses et les tourbières se haussèrent par la putréfaction des végétaux qu'elles produisaient. La croute de terre végétale commença à se former et la contrée prit, après maints siècles révolus, la figure qu'elle a conservée depuis lors et qu'elle conservera encore pendant une longue suite de générations, jusqu'à de nouveaux bouleversemens.

Il n'est pas encore clair comment, dans ces âges reculés, d'énormes fragmens de roc, qui faisaient partie des sommités les plus élevées des Alpes, ont pu être roulés au loin dans les plaines et même (ce qui est encore plus merveilleux) sur les hauteurs de plusieurs collines du plat pays. A une grande élévation sur le Jura, derrière Bienne, jusques sur les hauteurs d'Utzigen et dans d'autres lieux élevés, où l'on ne devrait pas s'y attendre, l'on voit des blocs de granit isolés, tandis qu'à plusieurs lieues à la ronde on ne trouve point cette espèce de roches. Les conjectures les plus ingénieuses ne peuvent expliquer d'où ces rocs sont venus. On en trouve de semblables près de Potosi dans l'Amérique méridionale,

nale, à une distance deux ou trois fois plus grande du lieu de leur origine présumée. On en trouve aussi dans le nord de l'Europe, dans les îles de Seeland, Laland et en Suède. — Comment les eaux primitives ont-elles pu transporter de pareilles masses, dont quelques-unes sont plus grandes que des maisons, aussi loin du berceau de leur première formation? — Étaient-ce peut-être des aérolites d'une époque antérieure, où il se formait dans les hautes régions de l'air, d'autres pierres plus grandes que dans les tems plus récens? Un géologiste suisse a émis l'opinion hardie que la mer méditerranée, qui couvrait notre patrie, était une mer glaciale; que des cimes des hautes montagnes, qui formaient alors des îles, tombèrent ces blocs de granit sur la croute de glace de ses ondes; que ces glaces s'étant rompues, flottèrent sur les eaux et charrièrent ainsi au loin ces masses, ainsi que l'on voit des ours blancs emportés sur les glaces des mers boréales. Ces glaçons détachés auraient échoué sur des hauteurs plus basses et auraient déchargé leur fardeau, soit en se brisant, soit en se fondant. — Ici encore, il est probable que la nature songeait déjà à l'homme qui n'était pas encore créé; car, depuis que la contrée en a été peuplée, ces puissans rocs ont au moins été employés utilement à son usage, pour des édifices ou des monumens. Aussi deviennent-ils toujours plus rares, et il serait presque à désirer que le prince des ténèbres, qui, selon les superstitions populaires, en a apporté quelques-uns, se chargeât encore une fois de cette peine qui surpasse les forces humaines.

A Heutligen, d'où nous sommes partis, pour faire cet épisode, on trouve, selon Gruner, une couche d'ostracites ou coquilles d'huitres pétrifiées d'une grandeur remarquable. Elles ont souvent 1 ½ pieds de long et pèsent jusqu'à 10 livres. On n'a pas encore retrouvé dans les mers l'original de ces pétrifications, ni dans ce banc, que l'on a fouillé de part en part, une seule autre espèce de coquillages pétrifiés. Une argile pure lie cette couche, et Gruner évalue son étendue, autant qu'on peut encore l'observer, à la longueur de 60 pas et à la largeur de 5 ou 6 pas. Sur ce banc s'élève un tertre de terre à quelques centaines de pieds de haut, dont le sommet est couronné de bois.

Wichtrach.

De Münsingen à Wichtrach et plus loin jusqu'au Heimberg, le terrain est très-bien cultivé, parce qu'il appartient à des paysans et non à des seigneurs ou à des couvens. Ces agriculteurs, cependant, sont souvent redevables à l'exemple de plusieurs citadins que le goût de la retraite ou l'amour de la vie champètre fixe au milieu d'eux, d'utiles et importantes améliorations, tandis que ceux-ci reçoivent, en échange du paysan, les leçons de l'expérience, par laquelle se modifient et se corrigent les théories agricoles.

La jolie campagne de Neuhaus fut établie dans le premier tiers du dix-huitième siècle par M. Steiguer de Münsingen; elle a été singulièrement embellie, dans un genre aussi noble que simple, par son avant-dernier propriétaire. Des sentiers romantiques serpen-

tent au travers d'une belle prairie ou sous l'ombrage d'un bosquet, en suivant le cours d'un abondant ruisseau jusqu'au bord de l'Aar, et l'on y voit sous une feuillée, près de quelques bancs qui invitent au repos, les bustes des chantres de la patrie, Haller et Gessner, placés sur d'élégans stylobates, entourés de tous les charmes de la nature qu'ils ont célébrée avec tant de chaleur et qui leur a élevé dans ces lieux un temple digne de leur muse patriotique.

La contrée de *Wichtrach* ou *Wichdorf* est particulièrement abondante en eaux; la douce pente du terrain leur donne un courant rapide et produit le murmure et le gazouillement des nombreux ruisseaux qui se pressent de descendre dans ce joli vallon. Dans les vastes plaines des Pays-Bas, couvertes de riches pâturages, les eaux troubles qui coulent lentement, doivent rendre le terrain humide et marécageux; le pâtre n'ose pas se coucher sur l'herbe à côté de son bétail. Ici, les sources perlées courent gaiement au travers de l'émail des prairies et leurs bulles écumantes sont l'image du jeune berger étendu sur le gazon, qui jouit de leur aspect. Des prés fertiles soigneusement arrosés, des champs dont la terre forte est labourée avec intelligence, semés en froment et en épautre; d'autres, dont le terrain plus léger produit le seigle et le messel, des belles plantations de chanvre, des larges planches de pommes de terre, des nombreux vergers, des riches forêts de sapins, dont la sombre verdure contraste avec la couleur plus gaie du feuillage des chênes antiques et des hêtres touffus, embellissent

et animent ce champètre paysage. Dans tous les villages l'on voit briller sur la figure joyeuse des habitans l'active intelligence, l'aisance, la santé et la force. Presque chaque maison est rafraîchie par une fontaine abondante et intarissable. A Nieder-Wichtrach (Wichtrach inférieur), près de la pierre milliaire, on en voit une qui coule par 19 tuyaux; à Ober-Wichtrach (Wichtrach supérieur), une autre qui en a 7. Aucun des petits jardins potagers, qui bordent chaque habitation, n'est dépourvu de fleurs pour faire les bouquets dont se parent la mère et les filles lorsqu'elles vont à l'église. Les toits de chaume, couverts de mousse, descendent jusqu'aux nombreuses fenêtres, sur les tablettes desquelles reposent des chats bien nourris. La foi publique permet de laisser tous les instrumens aratoires, les chariots et les charrues grouppés autour des granges. Des poules au plumage nuancé occupent le faîte des bûchers élevés. Sur le chaume rembruni roucoule une couple amoureux de pigeons, d'une blancheur éclatante, et c'est la main diligente de l'homme qui a créé tous ces enchantemens sur l'ancien lit de l'Aar, sur un terrain jadis marécageux qu'ombrageaient de noires et sinistres forêts; à quelques pieds de profondeur, l'on ne trouve au-dessous de la terre végétale que du gravier et des cailloux applatis par l'antique courant du fleuve.

Un triste souvenir vient troubler la délicieuse jouissance que donne l'aspect de ce vaste jardin. C'est ici, à Nieder-Wichtrach, à l'endroit nommé *beym Hüsi* (près de la petite maison), que, lors de

la déroute qui suivit la bataille du Grauholz en 1798, fut massacré le général d'Erlach, venant du côté de Berne. Le sort voulut qu'un héros du même nom que celui qui avait sauvé Berne dans les jours de sa prospérité naissante, lors des combats du Donnerbühl et de Laupen, dût encore s'éterniser d'une manière moins heureuse, lors de la chûte de la République. C'est ainsi que le nom des Brutus s'est conservé dans l'histoire de l'ancien monde. D'Erlach se pressait d'arriver dans l'Oberland pour y préparer de nouveaux moyens de défense. Près de Neuhaus (suivant des rapports dignes de foi), il rencontra une compagnie de milice, qui faisait route vers Berne; la funeste méfiance qui règnait à cette époque, le bruit de la trahison prétendue des Bernois de la ville, s'était aussi emparé de cette troupe, comme de presque toutes les autres. Des mains furieuses et sacriléges se portent sur le général; étranger à la crainte, il s'était fait connaître; ils l'arrachent de son cheval et le jettent par terre. La prudence du capitaine lui sauva la vie dans ce premier moment, en promettant à la foule égarée de le retenir prisonnier et de faire examiner sévèrement sa conduite. On place d'Erlach sur un léger chariot et on lui fait suivre la route de Thun. Mais à Nieder-Wichtrach survient une nouvelle troupe de réserve, qui avait reçu l'ordre de marcher, mêlée d'une foule de paysans armés et volontaires; ils se répandent en injures et en malédictions contre le chef de l'armée, le nomment traître à la patrie, entourent son char et le menacent de la mort. Ils n'osent lâcher des coups de feu, de peur de se blesser les uns les

autres ; mais bientôt une bayonnette a percé le col du général et a donné le signal pour l'accabler de coups de crosse, jusqu'à ce que cette noble et innocente victime de la fureur populaire et d'une aveugle cruauté tombe morte au milieu de ses assassins. Les lâches tirent cent coups de fusils sur sa dépouille inanimée. Des hommes plus sensibles le couvrent de paille sur le bord du chemin. L'Avoyer Steiguer passa bientôt après à côté de ce cadavre. Il est douteux s'il sût qui il voyait étendu sur la poussière. Ce moment fut affreux et remarquable ! Ainsi que Brutus et Cassius furent nommés les derniers des Romains. Steiguer et d'Erlach méritèrent aussi dans cette malheureuse journée le titre des *derniers des Bernois*. D'Erlach fut enseveli derrière le chœur de l'église de Wichtrach, par les soins de quelques préposés de la commune et du pasteur, alors M. Rodolphe Rengger de Brugg. Une modeste pierre, cachée maintenant sous le gazon, désigne la place où il repose. On n'a pas encore élevé à ce valeureux général un monument digne de son courage, qui pût attester que les malheurs de cette époque ne peuvent pas lui être attribués. (*)

(*) Je dois ces détails recueillis sur les lieux même à la complaisance de M. J. Rod. Wyss, pasteur actuel à Wichtrach, dont les poésies pleines d'esprit et de sentiment lui ont acquis, depuis plusieurs années, une juste rénommée. J'ai entendu faire d'autres récits de ce triste événement; mais celui que je donne ici au public m'a paru le plus authentique.

Kiesen et Heimberg.

Neuhaus est à moitié chemin de Berne à Thun. Ober-Wichtrach, où est située la champètre demeure du pasteur, est le relais ordinaire des voitures. A gauche, l'on apperçoit la dernière terrasse de la colline de la *Haube*, sur la pente de laquelle on peut aller, pendant que la voiture s'arrête, pour jouir d'un charmant point de vue sur le château et le village de Gerzensee, situés vis-à-vis, sur l'autre côté de l'Aar et sur la chaîne des montagnes du Stockhorn. De Wichtrach à Kiesen, la route est presque toujours bordée de petits bois et de prairies. A droite, elles sont entremêlées de champs et s'étendent jusques aux broussailles qui couvrent les rives de l'Aar.

Le château de *Kiesen*, bâti sur le haut d'une colline peu élevée, sous l'ombrage de peupliers et d'acacias, se présente sous l'aspect le plus gracieux. Quelques maisons neuves et bien bâties entourent le pied du tertre. Le clair ruisseau de la Kiesen, sortant de la riante vallée de Diessbach qui s'offre tout-à-coup aux regards, roule ses ondes argentées au bord du chemin et ne laisse par soupçonner à quel point il peut s'enfler et devenir pernicieux à ses bords. Un chemin côtoye son cours et présente fréquemment ces tableaux frais et ombragés, que l'immortel Gessner savait apprécier, et qu'il rendait si fidèlement et avec tant de charmes, soit dans ses écrits, soit dans ses tableaux. Au-dessus du village de Diessbach, situé dans un vallon fertile et bien

arrosé entre les montagnes du Kurzenberg et du Buchholterberg, est le rocher escarpé du Falkenfluh, qui, s'élevant nud au milieu d'une forêt hérissée, est tourné du côté de l'Aar. Les coqs de bruyère, les faucons et les hiboux se plaisent dans ces lieux solitaires. On se rappelle encore d'avoir vu arriver des chasseurs de l'Allemagne, pour venir y chercher une espèce particulière de faucons, excellente pour la chasse. L'ancien château de Diessenberg était bâti sur une pointe de roc saillante, sur le penchant de la montagne; et sur sa cime, d'où la vue est très-étendue, était placé un signal. L'an 1331, ce manoir, propriété des nobles de Bockhess, fut pris et détruit par les Bernois. Les citoyens de Berne escaladèrent et se rendirent maîtres à cette époque d'un grand nombre de ces forteresses.

L'histoire des siéges de Wimmis et de Laupen indique qu'ils avaient d'excellens ingénieurs et des machines de guerre particulières dans le genre de celles dont se servaient les Romains, à l'aide desquelles ils réussissaient à enfoncer les épaisses murailles et à abattre les hautes tours.

Au midi du *Falkenfluh*, mais plus près de la route, s'élève aussi le rocher dit *Heimbergfluh*. Ce sont deux puissans boulevards avancés de l'Emmenthal qui limite cette contrée et forme un labyrinthe de fertiles vallons. Le Belpberg, à l'ocident, est un peu plus bas, et la vue sur les hauteurs boisées de Burgistein et sur le Gurnigel est maintenant plus ouverte. A quelque distance, on traverse sur

un pont couvert le torrent graveleux de la Rotachen qui, plus inconstant que la verve d'un poëte, est tantôt desséché et tantôt se répand hors de son lit. Il prend sa source sur le côté méridional du Buchholterberg et enfle quelquefois par les pluies tellement, qu'il a entraîné, il y a quelques années, le pont sur lequel on le passait alors.

Bientôt on entre dans un sombre pays de forêts qui forme l'entrée de la contrée du Heimberg, laquelle se prolonge en montant jusqu'à la Sulg. Ici les pics verds, les geais, les grives voltigent autour du voyageur. Les alouettes, les moineaux, les hochequeues sont restés en arrière. Près des maisons de la Dornhalde, on frise de près la parois des rochers; les buissons mobiles qui la couronnent se jouent dans les airs, comme des bannières flottantes, et semblent saluer les passans.

Bientôt on a franchi l'espace des forêts, et le pays s'ouvre à droite vers le Bünberg, sur lequel se voient les maisons du *Thunergeschneit*. Plus loin on apperçoit Eichberg, Uetendorf, Burgistein. Cette vue dilate déjà le cœur; mais bientôt il est saisi d'admiration à l'aspect des hautes montagnes qui s'offrent tout-à-coup aux regards dans tout leur éclat.

La route au travers du Heimberg est très-agréable. Une foule de demeures champètres éparses de tous côtés présentent le tableau d'une contrée productive et attrayante. Dans les habitations parsemées sur les deux bords du chemin, on peut observer toutes les gradations de l'architecture, depuis les

anciennes constructions des paysans suisses jusqu'aux bâtimens les plus modernes, ornés avec toute l'élégance des villes. A peu près un tiers de l'active et industrieuse population est composé d'une peuplade de potiers de terre, qui cherchent à tenter les voyageurs en étalant sur les balcons et sur les tablettes de leurs fenêtres les résultats de leurs travaux; ce sont tantôt des figures grotesques, tantôt des plats et des assiettes, tantôt l'essai téméraire de quelques urnes antiques. On y lit la quintessence de la morale dans des maximes rimées, écrites sur des écuelles bigarrées et de diverses formes. La politique de ces artisans s'élève jusqu'à peindre les armoiries de Berne sur de jolis pots à lait. Leur bon goût ne se montre que dans les formes suramées des tasses et des théières, conservées avec respect depuis des siècles, et ne se hasarde qu'avec timidité à imiter de loin les contours élégans et soi-disant antiques, que la mode parisienne et moderne donne à ces sortes de vases. Le beau idéal, auquel ils atteignent rarement, est pour ces artistes un ancien Suisse à large culotte plissée, ou un Guillaume Tell avec son arbalète. Le débit de leur marchandise, soit dans le pays même, soit dans l'étranger, et jusques en Bourgogne, est très-considérable. De pauvres marchands colporteurs les emballent presque en sortant du fourneau. Le territoire de Steffisburg, village voisin, fournit surtout une excellente argile pour cette fabrication.

Le Niesen et le Stockhorn.

Vers l'extrémité du Heimberg s'ouvre à l'orient un gracieux vallon qui s'élève par une douce pente

jusqu'au plateau de Schwarzeneck. Ce mont s'élance perpendiculairement dans la voute des cieux, pareil à un autel revêtu de la couleur de l'espérance, ainsi que l'a dit un poête. La Sulg ou Suld, torrent fougueux, se précipite de la montagne au fond d'un ravin rocailleux. Il prend sa source derrière les hauteurs de Sigriswyl et le mont Blume. Au-delà, on passe devant un péage appartenant à la ville de Thun, et un peu plus loin, à côté de son hôpital si bien situé, qu'il donnerait envie de tomber dans l'indigence pour avoir le droit de l'habiter. En avant, on voit se dresser dans les airs la tête chevelue du Grusisberg, dont les noirs rochers sont hérissés de sapins et de buissons sauvages. Le pied, moins agreste, est occupé par des vignes, dont la verdure plus douce se détache agréablement sur le fond obscur formé par le feuillage des arbres résineux.

Le spectacle qu'offre cette contrée porte dans toutes ses parties les marques éclatantes de la main toute-puissante qui l'a étalé à nos yeux. „ Il est „ impossible, dit Stapfer dans son ouvrage déjà cité „ plusieurs fois, il est impossible de ne pas être „ saisi d'étonnement et d'admiration, quand, par un „ ciel serein, au sortir des vallées qui défendaient „ à la vue de s'étendre au-delà des collines les plus „ proches et de quelques cimes lointaines, on ap- „ perçoit tout-à-coup la magnifique plaine de Thun, „ les rochers qui, à l'ouest ou au midi, s'élèvent „ perpendiculairement à plus de 6000 pieds au-dessus „ de son niveau, le lac qui les baigne à l'est et qui „ repète les hauteurs qui les couronnent, l'am-

„ phithéâtre qui, de ses bords, monte jusques aux
„ neiges éternelles, les côteaux au nord et à l'ouest
„ ondoyant de mille manières et offrant toutes les sor-
„ tes de cultures, des habitations de toutes les dimen-
„ sions et à toutes les hauteurs, au milieu des ver-
„ gers innombrables et parés de toutes les nuances
„ de verdure. Il semble que le soleil prenne un
„ nouvel éclat pour animer cette scène magique,
„ et on se sent de toutes parts enveloppé de la pré-
„ sence de celui, qui seul a pu la décorer avec tant
„ de magnificence, qui seul a pu élever les formi-
„ dables remparts qui en forment l'enceinte majes-
„ tueuse. "

Ce sont surtout les masses du Stockhorn et du Niesen qui attirent les regards par leurs formes imposantes. Le premier s'élève à 6760 pieds, le second à 7340 pieds au-dessus de niveau de la mer. La vaste plaine que ces colosses terminent au sud en rehausse singulièrement la grandeur. Ils semblent placés là, pour être les gardiens de la contrée. Le Stockhorn a l'air d'un géant qui porte la voute céleste, et la figure pyramidale du Niesen sur le rivage du lac et au point de contact des chaines secondaires avec les hautes Alpes, se présente comme appartenant à deux mondes différens et comme veillant sur leurs confins, à l'entrée du sanctuaire de la nature.

En effet, le spectacle de ces immenses ruines de l'ancien monde, au milieu desquelles s'élève un monceau de débris des Alpes renversées par les plus

terribles orages, comme un pilastre de 5000 pieds, ce spectacle, dis-je, est solennel et singulièrement intéressant. L'immense durée de la nature comparée à celle de la vie de l'homme et des peuples ressort sur ces vastes tableaux avec un éclat effrayant. Tout indique ici l'action puissante des flots en furie qui se sont précipités du sud-est sur ces régions élevées, les ont submergées, déchirées et sillonnées. Il faut que leur irruption ait eu lieu avec une force inouie. Leur ouvrage destructeur fut achevé dans la suite des tems par l'écoulement des lacs, qu'ils avaient formés, par le creusement des torrens et par des tremblemens de terre épouvantables.

Le Stockhorn avec toute la parois de rochers de pierre calcaire grise sur laquelle il reposé, ressemble effectivement à une tour écroulée, qui aurait perdu par la violence des flots la moitié, non-seulement de sa hauteur, mais aussi de son épaisseur, tandis que le mur, sur lequel elle s'élève, subsiste encore en partie décomposé ou revêtu de lierre et de mousse. Les noires forêts et les pâturages qui couvrent les flancs de cette chaîne de montagnes, ne sont pas en effet assez considérables pour nuire à cette comparaison. Le nom de la sommité la plus remarquable, *Stockhorn*, (pic du tronc) dérive sans doute de la forme d'un tronc (*Stock*) auquel elle ressemble. Cependant, le village de Stocken, situé à son pied, paraîtrait indiquer que son premier nom fut celui de *Stockenhorn* (pic de Stocken). La chaîne dont ce pic fait partie commence au *Kapf*, au débouché oriental du Siebenthal; elle ceint cette vallée au nord et à l'oc-

cident, et s'étend par le Guggisberg et le canton de Fribourg jusques dans le pays de Vaud. La pente de ses flancs est en partie très-rapide, et son arête supérieure est surmontée de plusieurs mammelons qui ressemblent au Stockhorn. Ce sont apparemment des restes d'une croupe jadis plus élevée. La nature observe une certaine régularité jusques dans ses bouleversemens.

Si le Stockhorn est la borne entre la région des hautes Alpes et celle des collines, relativement à la division du pays, il l'est aussi dans un sens botanique et historique. C'est sur les pâturages de cette chaîne de montagnes que l'on est salué pour la première fois par la plupart des productions aussi rares que belles de la Flore helvétique. Mais ici le gazon des Alpes recèle aussi sous son tapis les derniers monumens des Romains, que l'on trouve aussi haut en pénétrant dans la région des montagnes. Tout près du petit lac que forme la fonte des neiges sur le plateau le plus élevé du Stockhorn, un habitant du pays trouva, il y a environ 30 ans, à la profondeur de 9 à 10 pieds sous terre, deux médailles romaines de gros bronze et une de bronze moyen; les premières des Empereurs Adrien et Maximinus Thrax, la dernière de Marc Aurèle. (*) Il n'est cependant pas si difficile

(*) Voyez l'ouvrage de Haller l'*Helvétie sous les Romains*, vol. II, pag. 345, comme aussi pag. 296 et 310. Même dans le Grindelwald, on a trouvé, il y a peu d'années, des médailles romaines. Elles firent peut-être partie du butin enlevé dans une incursion des habitans des montagnes dans les plaines habitées par les Romains, ou furent les gages de quelque traité conclu avec eux.

à concevoir comment ces médailles ont pu se trouver là. On sait que sur la rive gauche de l'Aar il y avait quelques colonies romaines; *Amsoldingen*, où l'on a découvert une inscription latine, *Thierachern*, *Burgistein* et *Rüggisberg*, où l'on a déterré des médailles, l'attestent. „ Nous savons, dit l'historien „ Haller, que les lieux où ces antiquités ont été dé- „ couvertes, communiquaient ensemble par une „ grande route qui partait d'*Aventicum* (Avenche) „ et allait jusqu'au lac *Dunensis*, en passant par „ *Helisea*, dans le district de Guggisberg. Ils étaient „ défendus par quelques petits détachemens militaires „ postés dans les sites les plus convenables à cet „ effet, contre les habitans des Alpes supérieures. „ C'est ainsi que probablement la haute colline sur „ laquelle est situé maintenant le château de Bur- „ gistein, avait été fortifié dans ce but-là par les „ Romains. "

Le même auteur nous fournit un indice propre à expliquer l'existence de ces médailles dans ces lieux élevés. „ Il était naturel, dit-il à la pag. 319 „ de son ouvrage, en parlant du Gurnigel qui en est „ voisin, que les habitans de ces contrées, dans les „ troisième et quatrième siècles, effrayés par les fré- „ quentes invasions des hordes germaniques dans „ l'Helvétie, cherchassent à cacher leur argent dans „ les forêts désertes des montagnes, visitées seule- „ ment par les bêtes sauvages et par les chasseurs. „ Plus d'une fois des paysans, en travaillant à l'en- „ tour du Gurnigel, ont trouvé des monnayes d'ar- „ gent romaines, et même un vase qui en contenait „ 50, avec deux pièces d'or de la même époque. "

Mais les matériaux abondent pour notre description. Elle risque de devenir une véritable *Stockhorniade* et n'aura pas même le mérite d'être la première. Ce mont a été singulièrement favorisé des muses. Serait-il pareil au Parnasse ou au Pinde ? Les Dieux de l'heureuse Grèce fuyant à l'approche des Barbares de l'orient, l'antique séjour de l'Olympe, se seraient-ils réfugiés sur ces cimes sourcilleuses ?

Trois fois nos pères ont chanté la tête blanchie du Stockhorn en vers et et prose latine. Elle jette au loin des regards trop curieux et trop hardis dans les vallées et sur les monts qui l'entourent, pour qu'elle n'ait pas attiré sur son sommet les savans avides de recherches, les botanistes et les amis de la nature alpestre. En 1536, un Zuricois, Jean Müller, surnommé Rhellicanus, d'après son lieu natal, le village de Rhellikon, le gravit et chanta aussitôt son voyage en à peu près 130 vers latins, qu'il dédia à son compagnon de voyage Pierre Kunz de Berne, sous le titre pompeux de *Stockhorniade*. (*)

Vingt-un ans plus tard, Benedictus Aretius (Bénédict Marti de Bätterkinden), professeur à Berne, fit une promenade sur le Stockhorn et le Niesen, dont il écrivit une description, aussi en latin, selon l'usage du tems, qui prouve son érudition, et dans laquelle

(*) Le titre est ainsi conçu : *Stockhornias, qua Stockhornus mons altissimus in Bernensium Helvetiorum agro, versibus heroicis describitur.* Cet opuscule a été réimprimé plusieurs fois.

laquelle il s'occupe particulièrement des plantes alpestres. Cet ouvrage a aussi été imprimé plus tard.

Il existe, sur le même sujet encore, un ouvrage très-amusant et d'une piquante naiveté, c'est un poëme allemand en vers burlesques, par Jean-Rodolphe Räbmann ou Rebmann, dont le titre répond à la suivante traduction française. *Repas et colloque nouveau, gai, sérieux et poétique de deux montagnes de la louable confédération, situées dans le canton de Berne, contenant une description physique, chorographique et morale* (dans l'original ces mots sont en latin: *physicam, chorographicam et ethicam descriptionem*) *du monde entier en général, des montagnes et de leurs habitans en particulier, réduite en sonnets, imprimée à Berne chez Jean Le Preux, l'an* 1606, *in*-8.° (*)

„ Le huitième jour du mois d'Août, y est-il dit
„ pag. 19, lorsqu'on comptait 1600, le vieux Stock-
„ horn alla visiter son cher voisin le Niesen, revêtu
„ de tous ses beaux ornemens et escorté de toute
„ sa famille et de toute sa maison et lui dit : Salut
„ à toi, voisin Niesen, je suis piqué, ne t'en dé-
„ plaise, que deux anciens et bons amis, comme
„ nous, qui avons toujours maintenu bon voisinage,
„ ne nous soyons jamais réunis. "

(*) J. Rod. Rebmann mourut, suivant Haller, en 1605, étant premier pasteur à Thun. On a une édition antérieure de cet ouvrage, dont la préface en prose est datée de Muri, le 11 Avril 1605, et signée J. R. Rebmann.

Voilà un fragment de l'introduction. Bientôt ces deux corpulens compagnons se mettent à table et égayent leur banquet par un babil sans fin. Le Niesen raconte au Stockhorn avec un énorme luxe d'érudition, non-seulement l'histoire universelle en entier, à commencer depuis Adam, mais aussi toutes les merveilles de la nature, que contiennent les montagnes de notre globe. Dans trois discours différens il y est traité de l'univers en général, des montagnes et enfin de leurs habitans. Une cordialité expansive règne dans ces rimes, et le lecteur assiste quelquefois en souriant au régal de ces deux géants, fils de la terre, que le vin rend encore plus éloquens, et apprend d'eux mainte doctrine savante et mainte tradition, concernant les hautes montagnes de la Suisse.

Thun.

La porte de la ville de Thun paraît être aussi le portail de l'Oberland. Mais, dans une contrée aussi ravissante, une ville plus belle que ne l'est celle-ci perdrait encore de son mérite. Celle de Thun, ni grande, ni jolie, négligée dans sa construction, est pareille à beaucoup d'autres petites villes de la Suisse. Resserrée jadis sur un terrain étroit entre la colline sur laquelle est situé le château, et les rives de l'Aar, afin de rendre sa position plus forte, elle n'a pas trouvé d'espace pour s'étendre davantage, et plusieurs maisons considérables ont été bâties, dans les tems plus modernes, non dans la ville, mais hors des murs, dans une situation plus agréable. Une rue principale qui traverse une

assez grande place et court ensuite entre deux rangs d'échoppes qui la défigurent, conduit à un pont de bois nommé *Sinnebrüche*, au-delà duquel on arrive devant l'auberge du *Frey-Hof*, rebâtie à neuf en 1780. C'est là, ou dans le quartier du Belliz, à l'auberge de la *Croix blanche*, que les voyageurs vont ordinairement se loger. Du Frey-Hof on voit la partie la plus intéressante de l'intérieur de la ville, qui est toujours animée, surtout dans les jours de marché, où il s'y fait un trafic considérable. La Croix blanche offre un séjour plus tranquille, et on jouit depuis les croisées de la vue entière de la chaîne du Stockhorn.

Thun est situé à un quart de lieue au nord de l'extrémité du lac du même nom et au bord de l'Aar qui baigne ses murs. Immédiatement au-dessus de la ville, la rivière se divise en deux bras, dont l'un, se dirigeant un peu à l'orient, la partage en deux parties, tandis que l'autre coule à l'occident au pied des murailles qui l'entourent.

A l'orient est une colline sur laquelle se voient le château avec ses hautes tours, l'église paroissiale autrefois dédiée à Saint-Maurice, les habitations du clergé qui dessert le culte et les bâtimens destinés aux écoles publiques.

La ville s'étend sur une longueur d'environ un quart de lieue et sur une ligne fort étroite au pied de ce tertre. A l'occident, dans l'île formée par les deux bras de la rivière, est situé le quartier du Belliz, traversé par une seule rue transversale,

nommée Rosengarten. Sur chacune des deux parties de la rivière sont construits deux ponts, l'un couvert et l'autre découvert. Deux portes sont placées sur ceux de ces ponts qui sont aux extrémités de la ville. Une troisième porte conduit au nord sur la route de Berne; une quatrième, nommée la porte de Laui, mêne aux jolies promenades qu'on trouve sur la montagne du Grüsisberg. Cette masse de rochers borne, à une petite distance, la vue du côté de l'est et présente sur son angle au nord-ouest, les traces d'un ravin formé par un énorme éboulement de montagne, dont les débris se remarquent, quoique, maintenant, couverts de terre et cultivés. Ce parchet, d'une pente peu inclinée, porte encore le nom de *Lauine* (avalanche). La tradition raconte que cette chûte combla un bras de l'Aar, qui coulait jadis derrière la colline du château.

La ville contient 228 maisons habitées, 55 autres bâtimens et environ 1300 ames. Dans sa banlieue hors des murs, on compte 53 des premières et 60 des seconds avec 300 habitans. A la fin du dix-huitième siècle, sa bourgeoisie était composée de 68 familles formant 1024 têtes. D'anciennes immunités, de belles propriétés communales, des conseils de ville particuliers, sa situation centrale qui en fait le marché du Siebenthal, de Frutigen et de l'Oberland, un grand nombre de voyageurs, le voisinage d'une quantité de maisons de campagne possédées en grande partie par des Bernois, sont les avantages dont elle jouit. Un grand commerce

de détail, l'agriculture, quelques manufactures et un peu de commerce en gros, forment les principales branches de son industrie. Les bâtimens les plus remarquables sont l'hôtel de ville, la maison des orphelins et l'auberge du Frey-Hof. Elle possède une bibliothèque; ses écoles, ses établissemens en faveur des indigens et ses institutions civiles, sont dignes d'éloges.

Nous laissons de côté ce que Müller, dans son Histoire des Suisses, Tom. II, Stapfer, dans son Voyage pittoresque, pag. 20, ont dit de l'ancienne Thun. Elle a eu le sort de plusieurs autres petites villes, en fournissant à de plus grandes cités ou à l'étranger des hommes habiles et entreprenans, tandis que, toujours restreinte dans son administration modeste et limitée, elle n'a pas su s'agréger des nouveaux citoyens industrieux et intelligens, qui auraient pu ranimer son activité. Un bateau qui fut submergé dans le lac le 12 Juin 1718, enleva aux familles les plus considérées leurs rejetons et presque toute la florissante jeunesse de la ville.

Stapfer observe combien la position de Thun est avantageuse pour le commerce et pour la pêche. Elle pourrait être comparée à cet égard aux villes de Zurich et de Lucerne. Celle-ci paraît être fort antique; son ancien nom *Dunum* est de pure origine celtique et signifie peut-être *colline* ou *hauteur*. Nous retrouvons ce mot dans la dénomination des *Dunes* ou collines de sable, sur les bords de la mer du Nord.

Nous le retrouvons encore plus près de nous dans les anciens noms de quelques villes du pays de Vaud, tels que *Ebrodunum* (Yverdun), *Minnidunum* (Moudon), *Nevidunum* (Nyon). Fredegaire, surnommé le Scholastique, le continuateur de la fameuse chronique des premiers tems de la monarchie française, rédigée par Grégoire de Tours, fait mention du lac de Thun, en lui donnant le nom de *Dunensis* et rappelle, que dans la quatrième année du règne de Théodoric en 598 — 599, les eaux de lac de Thun, dans lequel coule la rivière de l'Aar, se mirent à bouillir tellement, qu'une quantité de poissons furent jetés morts sur le rivage. (*)

Sur la colline qui porte le château de Thun était, lorsque la maison de Zäringen régnait sur la petite Bourgogne, la résidence des Seigneurs de Thun, dans un bâtiment que l'on voit encore devant la porte de celui où résident maintenant les Préfets. Il existe une sentence arbitrale de l'an 1250, au sujet d'une difficulté survenue entre le comte Hartmann de Ky-

(*) Le même événement eut lieu, selon Stapfer (Voyage pittoresque, pag. 20, note 3), en 1538, lorsque le mont Nuovo près Puzzoli se forma, et 100 ans plus tard, lorsque près des îles Açores un volcan s'embrasa au fond de la mer. Je n'ai pas eu occasion de rechercher, si Grégoire de Tours fait déjà mention de cette circonstance dans sa chronique Hist. L. IX, c. 18. Le passage d'Aimoins qui la rapporte, probablement d'après Fredegaire, dans ses *Gesta Francorum*, L. III, c. 86, place cet événement dans l'an 596, et parmi les signes miraculeux qui présagèrent la mort du Roi Childebert. D'autres auteurs le placent quelques années plus tard.

burg et le noble Rodolphe dit de Thun, qui se plaignait que la moitié du château était bâtie sur son terrain. Cette construction avait été entreprise par ordre de Berchtold V, duc de Zäringen, et il n'est pas invraisemblable que c'est lui qui, le premier, a fait élever des murailles autour de la ville et l'a rendue florissante.

Lorsque les ducs de Zäringen eurent acheté la seigneurie de Thun, les Sires de ce nom allèrent s'établir au château de Burgistein, en prirent le nom et furent, en le portant, riches et puissans sur les rives de l'Aar, jusques après la guerre de Laupen. Il parait que Berchtold de Zäringen fit l'acquisition de Thun et qu'il fortifia le château, pour en former un boulevard contre les Seigneurs de l'Oberland, qu'il avait battus dans le Grindelwald.

Sous la domination des comtes de Kyburg, Thun, selon Müller dans son Histoire des Suisses, augmenta en population, à la suite des concessions qui lui furent octroyées; elle étendit aussi le nombre de ses bâtimens et de ses bourgeois externes. Des avoyers établis par les comtes, assistés de douze conseillers, rendaient la justice et infligeaient des peines suivant les droitures de la ville, que le comte lui-même n'enfreignait jamais. Plus de 70 familles nobles, dont une partie étaient probablement ses vassaux et ses courtisans, faisaient partie de cette bourgeoisie externe. Plusieurs d'entre eux résidaient dans l'Oberland, d'autres plus bas, du côté de Berne, d'autres enfin, dans la ville de Berne. Les noms les plus

célèbres dans ce nombre étaient ceux des barons de Brandis, de Burgistein, de Diessbach, d'Erlach, de Kien seigneurs d'Opligen, de Raron, de Ringgenberg, les Senn, les seigneurs de Scharnachthal et de Weissenburg. Il existe un traité de paix entre Thun et le pays de Schwytz, daté de Brüningen (le village ou le mont Brünig) de l'année 1317, un an après la bataille de Morgarten et de la veille du jour de Saint-Othmar.

Lorsque le comte Hartmann de Kyburg, après de longues dissentions avec son frère Eberhard, prévôt à Amsoldingen, fut assassiné par celui-ci ou par Jean de Kien, sur l'escalier en viorbe et fort obscur de la tour de Zäringen, dans le tumulte d'une rixe, la bourgeoisie prit les armes pour venger la mort de son seigneur, qu'elle chérissait. Le comte Eberhard, effrayé de cette entreprise, fit offrir aux Bernois de leur céder la souveraineté de Thun avec une partie de ses possessions, le Heimberg, Sigriswyl et le Grüsisberg, s'ils voulaient lui accorder leur droit de bourgeoisie à toute éternité. Ainsi, Berne acquit en 1323, au moyen d'une somme de 3000 livres qu'elle lui paya, les droits que les comtes de Kyburg possédaient sur Thun, et en 1384, elle acheta le reste de la seigneurie, et y établit un avoyer.

Les bourgeois de Thun restèrent toujours dévoués à leurs nouveaux seigneurs et postés à l'avant-garde, à la bataille de Grandson, à côté des bannières de Schwytz, ils obtinrent pour prix de leur

valeur dans cette journée, le droit de placer une étoile d'or dans les armoiries de leur ville, au lieu de l'étoile noire qui s'y trouvait.

Vue de Thun et Panorama.

Si l'on veut bien jouir de Thun et de ses superbes alentours, il faut y consacrer au moins un jour entier. Si l'on y est arrivé à huit heures du matin, on fera bien, après avoir déjeuné, de monter vers les neuf ou dix heures vers l'église et de contempler depuis le château et la colline sur laquelle ces bâtimens sont placés, cette magnifique contrée. Ce moment de la journée est favorable, parce qu'on voit les hautes montagnes qui la ceignent, éclairées par le soleil du matin. Une longue rampe d'escaliers de bois, puis une autre plus courte en pierres, conduit au cimetière, au milieu duquel est placée l'église. Le vieux clocher, dont on attribue l'érection en 933 au premier Roi de la nouvelle Bourgogne Rodolphe de Strättlingen, n'a point d'ornemens gothiques. L'église elle-même a été rebâtie en 1768 avec plus de soins pour la solidité et la propreté de l'édifice que pour sa beauté et le luxe de son architecture.

La vue que l'on domine de cette place a été alternativement vantée et dépréciée. Pour la recommander, nous faisons mention du grand panorama de Marquard Wocher de Bâle. C'est un tableau très-fidèle, qui a sans doute exigé beaucoup de tems, mais dont la parfaite réussite a dû récompenser l'artiste de ses peines. Il a été levé du toit d'une maison

de la grande rue, située plus bas que l'église, mais d'où l'on a presque la même vue. Peu d'étrangers qui sont entré en Suisse par Bâle auront négligé de visiter la tour où ce panorama est si parfaitement placé. Mais quelque grand que soit le plaisir qu'on aurait à le voir, qu'est-ce qu'un millier d'aunes de toile sur lesquelles on a peint une vue en perspective, en comparaison de la nature gigantesque dans sa vaste étendue? Ici la magie du tableau devient réalité, et ce que l'art ne pourra jamais rendre se développe dans toute sa grandeur et dans toute sa perfection. Au-dessous de soi, sur le premier plan, l'on voit la ville avec ses maisons tantôt antiques et enfumées, tantôt neuves et reblanchies, traversée par les ondes azurées de l'Aar, comme le Rhône traverse Genève, avec des vieilles tours et de nombreuses machines à rouages sur ses bords. Mais le regard s'y arrête à peine, pour se porter sur la riante contrée au-delà, qui s'étend jusqu'aux murs formés par les montagnes. Ici l'ame se repaît dans la contemplation de ces rochers, de ces Alpes, de ces glaciers, qui dominent majestueusement le lac et les campagnes. A l'occident se montre la longue et puissante parois des montagnes du Stockhorn, depuis les rochers de Reutigen jusques vers le Gurnigel, où des hauteurs boisées s'appuyent contre les flancs des Alpes et se perdent du côté de Burgistein dans le vague d'un immense lointain. Le Stockhorn repose sur ses bases, comme sur deux épaules, et rappelle le géant Atlas pétrifié par la tête de Meduse. La chaîne se prolonge jusqu'à la cime du Ganterisch; elle offre sur ses hauteurs des

pâturages, plus bas des rochers, des précipices et des noires forêts de sapins, séjour habité paisiblement par les cerfs et les chevreuils jusques aux tems les plus récens. Le Gurnigel avec ses eaux minérales abondantes et salutaires, avec ses vastes bâtimens situés sur le penchant de la montagnes, au milieu des bois, est surmonté par une croupe revêtue de gazon. L'air pur qu'on y respire, la vue immense dont on y jouit, paraissent inviter à séjourner dans ces lieux, favorisés d'ailleurs de plusieurs sources d'eaux sulphureuses.

Au sud-ouest de Thun, le Niesen, isolé depuis sa base, élève ses formes élégantes au-dessus du château de Wimmis, qu'on apperçoit d'une manière pittoresque au travers de la trouée formée par le canal du nouveau lit de la Kander. Ses flancs sont entrecoupés de pâturages et de ravins qui alternent presque régulièrement, pareils à des rubans d'un vert et d'un brun clair. Aucun des anciens Titans n'a choisi une résidence aussi commode et aussi spacieuse. On le dirait placé tout exprès à une juste distance des hautes Alpes pour embrasser de l'œil leurs plus belles parties; assez près pour distinguer tous les détails de leur beauté, assez haut pour étendre les regards sur la grouppe des montagnes opposées et pour plonger dans les profondeurs des gorges et des vallons, que l'on n'apperçoit pas de la plaine. La position où l'on se trouve tient le milieu entre les deux sortes de vues de montagne, savoir celle où elles sont trop près et celle où elles sont trop distantes et où leurs contours paraissent vagues et se confondent les uns avec les autres.

Lorsqu'enfin l'œil se détache du superbe Niesen et se porte encore plus au midi, il est ravi par l'énorme crète de la Blümlisalp, couverte d'un manteau magnifique de glace. La Frau (Femme) n'est proprement qu'une partie de cette montagne; mais souvent on donne ce nom à tout son ensemble. „Il „ est très-vrai, dit un savant Suisse, qu'un charme „ secret et particulier. est attaché à ces masses ter- „ restres les plus sublimes de toutes, qui fait que „ l'amateur des montagnes, à qui des excursions „ vingt fois répétées en ont rendu l'aspect familier, „ et qui s'en est pour ainsi dire rassasié, y revient „ toujours, à la première occasion, avec le même „ empressement pour les contempler et les admirer „ encore. " En effet, cette forme gigantesque a un attrait toujours nouveau. Elle ne paraît pas inanimée; on dirait qu'elle se plait dans sa pose majestueuse, qu'elle jouit avec sentiment de sa sérénité, de sa pureté céleste, de sa robe éclatante et sans taches. Ici, l'été et l'hiver n'exercent jamais leur empire, ces sublimes contours, toujours les mêmes, cette couleur éblouissante de l'innocence, son immobilité éternelle, éveillent dans l'être faible et éphémère qui les observe un pressentiment de l'éternité, qui remplit l'ame de la conviction de sa durée infinie, comme par un miracle, effet d'un instant de ravissement.

C'est l'intervalle formé par les vallées de Frutigen et de la Kien dans la chaîne des montagnes et que l'on dirait découpé à dessein, qui laisse voir la Blümlisalp, détachée et imposante. A gauche, les

montagnes à pâturages, plus rapprochées, voilent comme d'un sombre rideau la chaîne resplendissante des aiguilles du Grosshorn, du Breithorn et de la Buttlosa, afin que la Frau seule éblouisse les yeux comme une espèce de soleil terrestre. La Schwalmeren se montre, en s'élevant, sous un aspect plus sauvage, et tout-à-fait sur la droite, au-dessus d'une échancrure du Grüsisberg, on apperçoit la Jungfrau se préparant à se montrer au spectateur dans toute sa magnificence.

Mais l'œil, en suivant cette échancrure, descend et vient se reposer avec délices sur la plage où sont situés les hameaux de Hofstetten et de Bächi sur le premier plan avec leurs jolies maisons, au milieu de verdoyantes prairies sous d'épais feuillages agréablement variés, entourés d'une colonnade de peupliers hauts et sveltes. C'est un riche tableau d'Hespérie, placé au pied d'un désert glacial et voisin des nuages.

Et maintenant „Vois ce lac tranquille, comme „ ses rivages s'élèvent en douce pente à l'ombre des „ bocages touffus qui voilent de leur verte obscurité „ la clarté éclatante du matin." Ainsi chantait Klopstock.

De l'autre côté, sur la rive opposée, l'on voit les hauteurs de Spiez et d'Aeschi, plus près, l'église modeste de Scherzligen, l'Aar roulant ses flots limpides, au milieu desquels reposent deux charmantes petites îles, et une vaste prairie étaler son tapis d'émeraude.

Les environs de Thun. Promenade au Schwäbis.

Il est impossible de quitter le cimetière de Thun sans le double désir de posséder une copie de cette belle vue et d'aller jouir de plus près et en détail de tous les charmes de la délicieuse contrée qu'elle embrasse. L'art a pourvu à ce qu'il soit facile de satisfaire le premier.

La main laborieuse d'Aberli en a tracé un joli dessin avant que l'auberge du Frey-Hof fut bâtie, dans lequel l'œil, en suivant le ruban argenté de l'Aar, se porte de la manière la plus agréable sur le lac, le Niesen et la Blümlisalp. Mais Wocher a dessiné, avec une véritable magie, ce paysage enchanteur sur une échelle plus grande, plus étendue, avec une fidélité surprenante et une clarté bien rare. Il s'est, pour ainsi dire, entièrement pénétré de cette contrée, jusques dans ses moindres détails. Deux autres productions de son pinceau présentent aussi en miniature avec la plus grande clarté, l'un le cours de l'Aar au-dessus de Thun, et l'autre la vue sur Scherzligen, le Niesen et la Blümlisalp. (*)

Mais quel peintre pourrait rester insensible à l'aspect d'une aussi belle nature? *Rieter* en a fait

(*) On trouve ces planches et toutes celles, que l'on citera occasionellement, chez l'éditeur de cet ouvrage, ainsi que dans tous les bons magasins d'objets relatifs aux beaux arts en Suisse.

un excellent tableau à l'huile pris du même point. *Lafond* l'a rendue d'une manière attrayante, en se plaçant tout près du pont qui conduit à l'île supérieure. *Lory* l'a dessinée d'un peu plus loin, depuis le Heimberg, où Thun se trouve au centre. *Weibel* et d'autres ont choisi le coup-d'œil en arrière, depuis le chemin qui va à Scherzligen. Nulle part la ville et la colline du château ne se montrent sous un aspect plus riant et mieux éclairé.

On ne doit point s'étonner si les peintres suisses n'exécutent presque que des vues copiées d'après la sublime nature. Il faut désespérer de créer plus heureusement qu'elle ne l'a fait dans notre patrie. On est entraîné par sa Toute-puissance, et on obéit involontairement à son pouvoir suprême. On pourrait lui appliquer ce que Séneque dit du Destin : *Volentem ducit, nolentem trahit.*

Un chemin qui conduit depuis le cimetière à la porte dite le *Burgthor*, offre une charmante promenade du matin. Il passe derrière le château entre la colline et le Grüsisberg. A droite s'élèvent sur le penchant de cette dernière montagne des prés et des vergers entrecoupés de vignes avec des pavillons et quelques maisons de campagne. La culture de la vigne s'étend depuis ici à une lieue, jusques à Oberhofen, sur une ligne continue, au nord du lac. Ensuite elle s'interrompt à plusieurs endroits et disparaît tout-à-fait à Merligen, ainsi qu'à Spiez sur la rive opposée. On a lancé sur le fruit de ces pampres tous les traits de l'ironie. — „ C'est la

„ couleur du vin, crie-t-on de toutes parts, mais „ ce n'en est point ! " Cependant il est prouvé par une expérience de plusieurs siècles que cette culture est avantageuse aux riches propriétaires qui, sur le produit moyen de dix années, peuvent en supporter sans perte trois ou quatre mauvaises. Un été bien chaud remplit enfin les caves et le moment joyeux de la vendange anime tous les côteaux d'alentours. Dans l'automne de 1811 j'y ai cueilli moi-même les raisins les plus doux, et quelques cultivateurs soigneux pouvaient en présenter de vingt espèces différentes. Quelques châtaigniers offraient sur leurs branches chargées des fruits parfaitement mûrs pour le repas champètre pris dans la hutte des vendangeurs. Ces jours furent pour moi une scène d'Idylles non interrompue.

On termine cette course en allant sur le chemin du Schwäbis, qu'on prend en tournant à gauche près de la porte de Berne. Une petite porte pour les piétons y conduit aussi depuis l'intérieur de la ville. C'est une promenade que l'on a arrangée sur la rive droite de l'Aar, dont on suit le cours jusqu'à un banc placé sous l'ombrage d'un grand chêne. Plus loin, on trouve sous un tilleul un second reposoir. On a comblé une partie du lit de la rivière avec des pierres et de la terre, afin de pouvoir y planter dans la suite un petit bois. A quelques pas plus loin, on apperçoit le second bras de l'Aar plus fort que le premier, avec lequel il se réunit bientôt. Sur l'autre rive, des maisons de campagne éparses se refléchissent dans ses ondes, et l'on y trouve

aussi

aussi des bains publics, établissement qu'on chercherait envain dans plusieurs villes plus considérables. Le fond du paysage est occupé par le Niesen, les rochers de Reutigen et la chaîne du Stockhorn jusqu'au Gurnigel. L'Aar, maintenant riche de toutes ses eaux, suit son cours rapide que l'on côtoye en marchant au travers d'un pâturage commun qui s'étend au loin et sur lequel paissaient autrefois de nombreux troupeaux; mais l'économie rurale à su, dans les derniers tems, tirer un meilleur parti de cette vaste et fertile plaine, en la cultivant et en y établissant des champs et des prés clos; on n'en a conservé qu'une partie pour la vaine pâture.

Jadis des poissons habitaient ces lieux, où le bétail trouve aujourd'hui sa nourriture. Cette plaine est si peu élevée au-dessus du niveau du lac, que, lorsque celui-ci, étant encombré peu à peu par les alluvions de la Kander, sortira de ses bords, elle sera peut-être submergée de nouveau, comme elle le fut jadis, peut-être pendant des siècles. Quelques personnes apprendront ici avec intérêt que Tralles a tracé en 1788, à cette place, une ligne de 6,464,013 pieds, pour servir de bases aux triangles de ses travaux géodésiques sur la hauteur des montagnes de l'*Oberland.*

Promenade à Scherzligen, Schadau et au Bächihölzlein (petit bois de Bächi).

Un bon dîner, où le poisson ne manquera pas, donnera de nouvelles forces pour la promenade de

l'après-midi, et je n'en connais point de plus agréable. Nous allons passer l'Aar sur le pont qui conduit sur la route de Frutigen. En tournant tout de suite à gauche, nous trouverons un sentier sur une tranchée de pierres, sur lequel nous marchons commodément pendant un quart d'heure jusqu'à Scherzligen. Pure et unie comme une glace, la rivière roule ses ondes rajeunies par le long repos dont elles ont joui dans le bassin du lac. Vis-à-vis, nous voyons Hofstetten avec ses tuileries, ses abordages, ses jardins et ses jolies maisons de campagne. Une nouvelle maison de bains s'y fait aussi remarquer. Au bord du fleuve, une allée de saules nous reçoit sous ses ombrages. Dans l'espace d'une centaine de pas, les clôtures de quelques petits jardins appartenant aux bourgeois de la ville nous ôtent, comme par jalousie, la vue des montagnes. Bientôt deux petites îles à gauche viennent orner cette suite de tableaux; sur l'une est une maison de citadins, sur l'autre une habitation plus champètre. Un pont de bois plus large conduit à la première; un autre plus étroit, mais éminemment pittoresque, à la seconde. Nous nous abandonnons involontairement à l'attrait qu'il nous présente; nous le passons et nous arrivons à la maison, où une galerie pratiquée au-dessus de l'eau, à l'un des coins du bâtiment, nous fraye le chemin vers un banc entre deux acacias, digne de servir de siége à un nouvel Horace.

Hoc erat in votis. . . .
bene est, nil amplius oro.

Avec quel plaisir il répéterait ici cette exclamation!

J'ose à peine entreprendre la description de ce reposoir. L'Aar forme dans cet endroit un coude et une baye, qui doublent sa largeur; à droite, une légère rangée d'arbres borde les contours ondulés du rivage, et les montagnes du Stockhorn, les rochers de Reutigen paraissent au-dessus du feuillage.

Le Niesen, avec ses formes tranchantes, se présente presque immédiatement au-dessus du petit clocher de Scherzligen, en s'élançant dans les nues. Le centre du tableau s'étend au loin jusques aux flancs couverts de neige de la Frau. On entrevoit, comme un pressentiment, une bande du lac, scintillant entre les fûts des saules et des peupliers du rivage opposé, qui s'avance brusquement et semble empressé de se baigner dans ces ondes limpides. Une colline tapissée d'un feuillage varié et touffu étale sa douce pente et se joint à d'autres plus hautes encore, qui se rapprochent sur la gauche, mais qui laissent à leurs pieds un espace hospitalier aux maisons de Hofstetten. Des chants joyeux et enfantins, partant de vingt croisées ouvertes, viennent frapper l'oreille, entremêlés du bruit des haches et des marteaux des artisans qui semblent battre la mesure. Un bateau glisse sur l'eau en remontant la rivière; un autre en la descendant; les bateliers se hèlent, se saluent cordialement. Tous ces détails variés, pleins de vie et de grâces, se réunissent pour former un grand tableau, que les artistes ne cesseront de vouloir copier, mais qu'il leur sera toujours impossible de reproduire sur la toile.

Plus loin serpente un sentier entre une rangée de hauts et sveltes peupliers, vraie colonnade de la nature, au bout de laquelle est située l'antique chapelle de Scherzligen, aujourd'hui une annexe de la paroisse de Thun. Elle est entourée des chétives cabanes du hameau, dont les vitres arrondies brisées par la main du tems, sont souvent remplacées par du papier huilé. Quelques planches de choux, un buisson d'œuillets, un pommier, sont les seules décorations de leurs petits jardins, où l'on voit aussi une ruche de paille, demeure du peuple industrieux qui recueille le miel, ce doux présent des cieux, selon l'élégante expression de Virgile-Délille. Sur les portes basses et étroites des maisons sont clouées en trophée des têtes de brochets qui, jointes aux nacelles abritées sous l'avant-toit et amarrées dans la petite baye, indiquent la profession des honnêtes et pauvres habitans. L'église de Scherzligen est pittoresque dans l'état de décadence où elle se trouve. Son chœur élevé, surmonté d'un petit clocher élancé, se voit au loin dans la contrée. Elle a été fondée, dit-on, en 933 par Rodolphe de Strättligen, Roi de la Bourgogne transjurane. Elle fut la mère église de celle de Thun et desservie par un demi-chapitre de chanoines. La chapelle à côté a été fondée plus tard par un seigneur d'Erlach, propriétaire de Schadau, où l'on avait assigné une demeure à l'ecclésiastique qui y officiait. Probablement c'est aussi là qu'habitaient les chanoines. Le clergé, privé de tant d'autres jouissances, savait chercher quelque compensation dans le choix d'un beau site. Et certes, nulle part on n'aurait pu en choisir un plus agréable

qu'à Schadau. Le petit château, construit à l'endroit où l'Aar sort du lac de Thun, sur un promontoire qui domine également le lac et la contrée, plane sur un paysage incomparable dans sa champêtre simplicité. Les bâtimens portent l'empreinte du mauvais goût du dix-septième siècle, ayant été élevés de 1625 à 1630, par un membre de la famille d'Erlach. On serait cependant fâché de ne pas y voir les tourelles dont ils sont flanqués. Leur forme élancée a quelque chose de libre et de hardi; on sent à leur aspect que les habitans du château aimaient à porter leurs regards au loin dans la contrée. Nos bâtimens modernes, moins exhaussés, se ressentent du caractère d'humilité de notre siècle.

Si l'on peut disposer de cinq minutes seulement, il faut entrer dans la cour du château et passer par un petit portail à gauche qui mène au bord de l'Aar. Là, assis sur un banc ombragé, l'on voit la superbe rivière se dégager du lac et fuir en ondoyant; ainsi que l'on s'arrache d'un séjour chéri, elle s'échappe d'un cours rapide hors de son bassin; mais à quelques pas plus loin, comme arrêtée par un doux souvenir du repos dont elle jouissait, elle ralentit sa course et présente l'image du Tessin chanté par Silius Italicus en ces mots :

Ac nitidum viridi lente trahit amne liquorem.
Vix credas labi, ripis tam mitis opacis
Argutos inter volucrum certamine cantus,
Somniferam ducis lucenti gurgite lympham.

Silius Italicus, Bell. Pun. Lib. IV, v. 84, etc.

Mais le petit bois qui termine le jardin de Schadau offre un coup-d'œil encore bien plus enchanteur. L'on marche, dans un espace de 200 pas, sur un sentier de gravier uni, entre un bosquet de jeunes arbres d'un feuillage varié, coupé par des allées, et une balustrade basse placée sur un quai de pierre, au pied duquel on voit le lac, jusqu'au contour qu'il forme pour se perdre entre de sombres rochers. Il paraît comme une glace, étalée devant la gigantesque Jungfrau, dans laquelle elle se mire en silence. Les rivages des deux côtés sont ornés avec une variété infinie, de vignes, de vergers, d'églises, de châteaux, de forêts, de rochers dont l'aspect charme les yeux et occupe agréablement l'esprit. Mais les enchantemens de cette belle contrée ne sont pas encore épuisés. Nous retournons à Scherzligen et nous nous arrêtons devant la maison du pêcheur. Des filets et des nasses sont suspendus au balcon et exposés aux rayons du soleil. Les têtes desséchées des brochets, les seuls corsaires qui existent sur le lac de Thun, ouvrent de larges gueules. Le lac en fournit de très-grands aux tables des citadins. Un pêcheur à tête grise sort de sa cabane et, tout en détachant sa nacelle, il vous raconte combien il en a pris et quel était leur poids. On s'embarque sans crainte; le front blanchi du batelier qui fit tant de fois ce trajet, éloigne l'idée du danger. Dans un instant, il nous a débarqué à l'autre rive, et nous appercevons un joli sentier entre des saules et des peupliers; nous suivons le rivage, sur lequel sont placés, de loin en loin, des reposoirs jusqu'au chemin de Hofstetten, que nous quittons aussitôt pour

pénétrer dans le petit bois de Bächi, pleins d'une douce attente. L'arrangement de ce bocage est dû, pour tout ce qui n'est pas l'ouvrage de la nature, au goût exquis, à ce sentiment du beau et du simple qui distinguent M. l'Avoyer Nicolas-Frédéric de Mülinen. La maison de campagne de ce Chef de la République de Berne est située dans le hameau voisin de Hofstetten et plait par le parti gracieux qu'on y a su tirer des riches dons de Flore.

A un quart de lieue de Thun, l'arc d'un petit portail, léger dans sa forme gothique, invite à entrer sous la feuillée de ce bois délicieux. Les armoiries de la maison de Strättligen sont sculptées au-dessus, où les deux jambages se courbent en tiers-point. Un sentier conduit sous l'ombrage fraix de plusieurs espèces d'arbres et d'arbrisseaux. Il aboutit à un banc couvert d'un toit de chaume entouré d'une balustrade, d'où l'on voit en s'appuyant, au travers d'une trouée entre les branches, Scherzligen et Schadau sur un fond de tableau formé par les montagnes du Stocken. D'un autre banc à gauche, on apperçoit avec surprise, par une autre trouée dans les branchages, une scène magique, le château et l'église de Thun, comme suspendus dans les airs. Placés sur leur colline, ils paraissent se rapprocher du ciel et ne plus appartenir à la terre. Dans le lointain s'élève au milieu d'une sombre forêt le clocher d'Amsoldingen, et dans une autre direction, celui de Thierachern. Plus à l'occident se montre le château de Burgistein dans toute sa gloire, et à l'orient les restes de celui de Strättligen. Les siècles des

cloîtres, de la chevalerie et des républiques naissantes se déroulent devant l'imagination à l'aspect de ces points de vue, que tant de souvenirs viennent encore embellir.

En quittant cette place riante, nous poursuivons notre route à l'orée du bois; après avoir fait quelques pas, on voit s'ouvrir derrière le rideau de quelques buissons une scène nouvelle et plus belle encore. Les bâtimens de ferme du domaine de Bächi, jadis propriété du domaine de Thorberg, sont situés au bord d'un côteau de vignes à vos pieds. L'église d'Hilterfingen se voit un peu plus loin dans la même direction. Le lac étale au loin le miroir de ses ondes, qu'aucun obstacle ne soustrait aux regards. Le Morgenberg, le Niesen et tous les objets qui sont entre ces deux montagnes le dominent majestueusement. On revoit encore Strättligen, et l'on apprend avec un sentiment mélancolique que jadis ces bocages, ces vignes, ces prairies appartinrent aussi à la noble race des Seigneurs de ce château, maintenant éteinte. Tout-à-coup on apperçoit un banc de pierre appuyé contre deux chênes, qui invite au repos, et l'on s'en approche volontiers pour y goûter les plus douces jouissances, Des caractères gravés sur une plaque de pierre de Goldswyl (*) qui forme le dossier de ce reposoir, vous adressent un doux langage, et vous y lisez

(*) Cette espèce de pierre d'une belle couleur grise-foncée est de nature schisteuse; on la tire d'une carrière particulière à Goldswyl près de Ringgenberg sur le lac de Brienz.

avec un profond intérêt : „ C'est ici, à l'ombre „ de ses bois, que chanta jadis le noble chevalier „ et Troubadour Henri de Strättligen ses chants de „ plaisir et d'amour. "

Son ame satisfaite quittera les ruines de son manoir pour voltiger autour de l'homme sensible et vertueux qui, placé sur ce siége enchanteur, se livrera aux douces rêveries du tems passé et bénira la mémoire du noble chantre de ces lieux.

En effet, nul endroit de notre belle Suisse n'est plus propre que celui-ci à inspirer un poëte. Qu'il doit être heureux, lorsque, au milieu de cette nature enchanteresse, il sent l'inspiration de sa muse. A quelques pas de ce banc, sous une voute de chènes et de hêtres, est placé le monument sépulchral du Troubadour sur la terre revêtue d'une mousse toujours fraîche. On ne possède plus que trois de ses romances en langue allemande; elles respirent les plus doux sentimens. Il vivait vers l'an 1258. On le voit représenté sur son tombeau avec son armure complète; à ses côtés son écusson, ses mains croisées sur sa poitrine; ses pieds reposent sur un lion de pierre, et tout rappelle ici le genre touchant, simple et pieux des siècles de la chevalerie et des monumens de ces tems-là.

Bientôt on est attiré par un sentier qui descend à droite vers un banc circulaire, auprès duquel une source coule en murmurant dans un bassin de marbre. On ne peut resister au désir de s'asseoir encore et de rêver à l'amie que l'on voudrait transporter près

de soi dans cette scène d'Arcadie; mais au lieu de poursuivre jusqu'à la maison de la ferme de Bächi, on rentre dans le bois pour y faire de nouvelles découvertes, et l'on se promène jusques vers Hünibach sous des chênes épars, dignes d'ombrager le sanctuaire des Druides, et qui ont vu quelques siècles s'écouler sur leur tête. Ici, un petit pont traverse un ruisseau qui sort d'une sombre grotte et sautille au travers du gazon émaillé, pareil à un jeune Faune vif et curieux. On se trouve alors dans un vallon qui offre la parfaite image du Tenare. Il pénètre, toujours plus sévère, toujours plus sauvage, entre les rochers qui semblent lui ouvrir à regret un passage. Un ruisseau sans rivages, pareil au Cocyte, se fraye avec un murmure monotone un passage au travers des masses de roc tombées de la hauteur effrayante des parois à pic de ce ravin. Mais bientôt on entend un gazouillement plus mélodieux qui, à chaque pas, devient plus bruyant, quand tout-à-coup on se trouve avec une surprise mêlée d'admiration, devant une cascade écumante qui se précipite, avec les nuances de l'arc en ciel, du haut d'un rocher, dans le bassin de marbre qu'elle s'est creusé.

En revenant et en suivant au nord la lisière du bois de Bächi, à droite, on a la campagne de Ried avec de riches prairies et des vignes; à gauche, entre des sapins élancés, est placé un banc d'où l'on voit le nouveau bâtiment de cette campagne dont la blancheur contraste agréablement avec le rideau de verdure auquel il est adossé. Maintenant on rentre dans

le bois, et bientôt se présente, sous un beau chêne entouré de lierre, un monument de la plus haute antiquité, qui, dans sa roideur immobile, semble sortir de la nuit des siècles des Druides. C'est un bloc de granit, haut de 5 pieds, taillé grossièrement et qui, plat à son sommet, paraît avoir été destiné à servir d'autel; sur le devant, on voit un visage humain, grimaçant grotesquement avec de larges joues et une petite bouche étroite qui s'ouvre en rond et dans la cavité de laquelle on apperçoit une espèce de langue en forme de boule. En dessous, sont sculptés, tout aussi profondément, neuf demi-cercles placés comme des écailles les uns sur les autres. Cette image, peut-être la plus ancienne de toute la Suisse, date des premiers commencemens des arts et probablement de l'époque où les Celtes habitaient notre patrie. On l'a trouvée dans une cave du village de Wyl. Les savans suisses croient que c'est l'image de la divinité celtique Belen, le Baldars de l'Edda islandoise.

Pour la dernière fois, après avoir quitté ce monument, des bancs voisins invitent encore à demeurer plus long-tems dans ce bocage peuplé de mille oiseaux et animé par leurs chants. Ce n'est que lentement, le cœur plein d'une reconnaissance involontaire pour l'auteur de toutes les jouissances qu'on a éprouvées, et en regardant souvent en arrière que l'on s'éloigne de ce lieu de délices et que l'on regagne la route des voitures, par laquelle on revient à la ville après cette promenade du soir. L'on n'a pas besoin du sommeil pour réparer ses

forces après de longues fatigues, mais pour rendre le calme à l'ame que tant de douces émotions ont agitée. Et moi aussi, je fus en Arcadie, répétera-t-on, après avoir visité le *Bächihölzlein.*

Départ de Thun.

Le lac de Thun étant très-enfoncé entre de hautes montagnes qui s'étendent sans aucune intervalle sur ses bords, principalement à l'orient, il ne faut pas y naviguer de très-bon matin, si l'on ne veut pas manquer de jouir du spectacle ravissant de le voir éclairé. Tout paysage qui n'est pas coloré par les rayons du soleil, n'est guère que l'ombre d'un tableau, et perd tout son charme. On peut donc partir de Thun à six heures du matin et atteindre encore commodément le but de la journée. Ce n'est que par un vent tout-à-fait contraire que la traversée peut durer plus de quatre à cinq heures; et dut-on même en employer une à aller voir la caverne de Saint-Beat, on peut encore arriver à midi au Neuhaus et y dîner.

Il faut demander à Thun un bateau couvert d'une toile sous laquelle on puisse se mettre à l'ombre, avec une table pour y poser des livres, étaler des cartes géographiques, et même prendre quelques rafraîchissemens. Il ne faut pas négliger de se pourvoir de vin, de fromage et de viande froide, ne fut-ce que pour en offrir aux bateliers. On en prend ordinairement trois pour ramer, car on irait trop lentement si l'on n'en avait que deux. Il ne faut

pas s'attendre à pouvoir faire usage de voiles; sur dix traversées à peine m'est-il arrivé une seule fois d'avoir un vent favorable et assez fort pour les déployer. Cependant, le lac de Thun se donne les airs d'avoir, comme l'océan, une espèce de vents alizés qui soufflent, autant qu'il m'en souvient, ordinairement le matin du côté d'en bas, et le soir du côté d'en haut. Si l'on voulait faire encore une promenade du matin très-agréable, on pourrait, en partant de Thun, aller à pied en remontant la rivière jusqu'à Scherzligen, traverser l'Aar en bateau, et poursuivre en marchant jusqu'à Hilterfingen et Oberhofen, en ayant à droite le lac et à gauche une succession continuelle de vignes, de prés, de vergers, interrompue seulement par quelques cabanes champètres. On jouirait ainsi d'une suite de scènes riantes et variées, sans trop être retardé, en se rembarquant à Oberhofen.

Il est toujours plus convenable pour un étranger de louer un bateau particulier, surtout la première fois qu'il fait ce trajet. D'un côté, l'on n'est point assis commodément dans les bateaux de la poste et du marché qui sont en course alternativement presque tous les jours, et de l'autre, ils ne s'arrêtent pas pour donner le tems d'aller voir la grotte de Saint-Beat. Peut-être aussi le bruit qui règne sur ces bateaux et la société très-mêlée que l'on y rencontre presque toujours, pourraient déplaire au voyageur, surtout s'il ne comprend pas le dialecte du pays. Ces inconvéniens l'incommoderaient, l'empêcheraient de jouir à son aise des beaux points de vue et de

se livrer à son désir de s'instruire, à son enthousiasme ou à ses réflexions.

Le lac de Thun en général.

Klopstock a chanté le lac de Zurich, Matthisson celui de Genève, et Madame de Berlepsch celui de Bienne avec l'île de Saint-Pierre. Qui célébrera ceux de Constance, des Quatre cantons et de Thun? Ils méritent aussi de l'être!

„ Les contrées de la Suisse, dit M. de Bonstetten, „ sont inépuisables en beauté et en variété, surtout „ celles qui possèdent des lacs; mais celui de Thun „ réunit tous les charmes de la Suisse septentrio- „ nale. Ses rivages offrent des tableaux gracieux et „ sublimes. Plusieurs vallées y aboutissent et laissent „ pénétrer les regards jusques au centre des Alpes. „ Ce superbe amphithéâtre de glaciers est coloré soir „ et matin d'une teinte purpurine ou argentée. La „ partie supérieure jusqu'à Merligen est encore dans „ le style d'un lac des Alpes. A droite s'élève une „ parois de rochers grisâtre et crevassée, tantôt „ nuds, tantôt revêtus de forêts de sapin; à gauche, „ une chaîne de monts escarpés, sur lesquels, au „ printems, on entend gronder à chaque instant le „ tonnerre des avalanches, descend jusques dans „ le lac. "

„ Entre ces montagnes s'ouvre la grande vallée „ d'Interlacken, éclairée, pour ainsi dire, par celle „ de Brienz qui est situé plus en arrière. Là, entre.

„ les rochers et les glaces, la nature fleurit encore
„ dans toute sa richesse. En descendant le lac, le
„ sublime tableau des Alpes prend à chaque pas un
„ caractère de beautés plus douces. Des deux côtés
„ la vigne annonce un climat plus heureux, les rives
„ avancent en contours plus arrondis et plus pitto-
„ resques, ou se retirent en golfes gracieux entre
„ de riches collines, comme à Spiez. Tout le rivage,
„ toutes les hauteurs sont couvertes de feuillages et
„ de fleurs, ou ornés de villages, de jolies habita-
„ tions, de jardins, quelquefois elles sont ombragées
„ par de petits bois, qui s'élèvent sur des hautes
„ terrasses entre les vignes, jusques près de Schadau
„ où le lac azuré commence à prendre un léger cou-
„ rant et ceint de ses bras amoureux ses rives, sem-
„ blables à de charmantes îles. Au milieu de ce magni-
„ fique tableau règne majestueusement la superbe
„ pyramide du Niesen, placée à l'entrée de trois
„ hautes vallées des Alpes, qui vont aboutir aux
„ glaciers éblouissans, dans la région des nuages."

La longueur du lac de Thun est généralement estimée à cinq lieues, et sa plus grande largeur, à la hauteur de Merligen, à une lieue. Dans les deux tiers de son étendue inférieure, sa direction court au nord-ouest; mais au promontoire de la Nase, elle se détourne subitement à l'est. Sa plus grande profondeur entre ce même promontoire et les bains de Leissigen est évaluée à 120 toises. Il ne passe point pour être dangereux, lorsque les bateliers ne sont pas ivres. Quoiqu'en plusieurs endroits ses rivages garnis des deux côtés de rochers presque à

pic, soient trop escarpés pour pouvoir y aborder, ils offrent cependant aussi quelques attérages. Malgré la quantité de torrens qui y versent leurs eaux troubles, la couleur de ses ondes est d'un beau bleu foncé. La principale rivière qui l'alimente est l'Aar; elle y entre à Weissenau et en ressort à la Schadau. Plus tard on y a introduit par un canal artificiel les eaux de la Kander.

Le lac de Brienz est l'immense fosse où vont s'ensevelir le sable et les débris des montagnes que charie l'Aar, comme le lac de Thun reçoit les dépôts qu'y amène la Kander. Ce dernier a sans doute la même utilité que Haller attribue en général aux lacs inférieurs des Alpes. Son vaste bassin favorise l'évaporation des eaux abondantes qui s'y jettent, et il interrompt l'impétuosité dévastatrice avec laquelle elles se précipitent des hauteurs si considérables dans la plaine. Les rivières qui n'émoussent pas la rapidité de leurs cours dans quelque lac intermédiaire, sont beaucoup plus dangereuses aux contrées riveraines, ainsi que la Sarine, l'Emmen et jadis la Kander, avant qu'on l'eut conduite dans le lac. (*)

Le lac de Thun produit une grande quantité et une grande variété de poissons. On en cite quatorze

(*) Voyez la préface de Haller à ses *Icon. plant. Helvet.* édit. de 1813, p. x. *Violentia alpinorum fluminum vicinis multo periculosior est, quando nullo lacu suscipiuntur.*

torze à quinze espèces différentes. On a beaucoup écrit sur le lavaret (*Aalbock*), que l'on a cru être une espèce particulière à ces eaux. Depuis Haller, chaque voyageur fait mention de ce poisson, en ajoutant, d'après cet auteur, qu'il paraît avoir diminué depuis que la Kander se jette dans le lac, „ soit, „ dit Haller, parce qu'il ne supporte pas l'eau qui „ provient de la fonte des glaces, soit parce qu'il „ trouve maintenant à l'embouchure de cette rivière „ des gouffres profonds où il se met à l'abri des „ filets. " Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que la pêche trop fréquente en a diminué l'abondance.

Les montagnes qui entourent ce lac sont très-remarquables, particulièrement celles qui paraissent porter quelques vestiges d'éruptions volcaniques. Stapfer en a tiré parti avec beaucoup de sagacité pour expliquer le phénomène de l'ébullition des eaux du lac, rapporté par Frédegaire, dont nous avons parlé plus haut. Près de Leissigen et de Krattigen on trouve des sources d'eau soufrée; près de Merligen du bitume, et sur le côté méridional des rochers de la Wandfluh du pétrole liquide. Deux couches de houille traversent le Beatenberg; on en remarque une à Sigriswyl, une autre à Krattigen. „ Toutes „ ces circonstances, dit Stapfer, sont très-propres „ à nous donner une idée des épouvantables révo- „ lutions du globe, qui ont bouleversé sa surface, „ surtout si nous adoptons l'hypothèse de Rouelle, „ telle que l'auteur du Voyage en Grèce, M. De „ Choiseul, l'a exposée. Cet habile chimiste, dit- „ il, a observé que dans tous les volcans, dans

„ ceux qui brûlent actuellement, comme dans ceux
„ qui ont brûlé autrefois, on retrouve à peu près
„ les mêmes matières et surtout les substances in-
„ flammables, telles que le soufre, les pétroles, les
„ bitumes, etc. La nature et l'uniformité des pro-
„ duits qui résultent de cet embrasement lui en
„ ont demontré la véritable origine. Ce sont des
„ forêts immenses accumulées pendant des siècles
„ et que les révolutions de la mer ont ensevelies à
„ une énorme profondeur. Là, les feux souterrains
„ les consument, les embrasent ou les distillent et
„ les poussent ensuite en dehors à la surface du
„ globe dans le même état où nous voyons les ma-
„ tières huileuses qui résultent du charbon de terre,
„ lorsque l'art les traite dans un laboratoire. Haüi
„ adopte aussi cette opinion, seulement avec un peu
„ plus de réserve, et les couches calcaires qui cou-
„ vrent probablement les anciens volcans à une im-
„ mense profondeur ne détruisent pas cette hypo-
„ thèse. On sait que Dolomieu a découvert dans
„ plusieurs contrées au pied de l'Etna une quantité
„ de laves et d'autres productions volcaniques, à
„ plus de 500 pieds sous des couches verticales de
„ roche calcaire coquillier. "

Quoiqu'il en soit, la fertilité des rives du lac de Thun ne tient point à ces circonstances. Elle est due apparemment à ce qu'elles sont abritées contre les vents du nord et à l'inclinaison des côteaux tournés au midi et rechauffés par le reflet du soleil sur la grande nappe des eaux du lac. Ses rivages ne souffrent pas aussi souvent des gelées que les en-

virons de Berne, et même à Leissigen, où le soleil, caché derrière les montagnes, ne se montre pas pendant plusieurs mois de l'hiver, ils produisent une abondance très-variée de fruits et de plantes. Des bateaux chargés des dons de Pomone les emportent en automne par le lac de Thun et sur l'Aar jusqu'à Berne.

On n'y cultive pas encore beaucoup de châtaigniers; mais la vigne et les noyers y réussissent parfaitement. Outre la culture de la première, celle des prairies et des forêts occupe principalement les habitans de la contrée. Celle des céréales diminue, et l'on s'en apperçoit à la toiture des habitations, à laquelle on employe du bois dont on a en abondance, tandis que l'on manque de chaume. Pour raffermir contre les ouragans les grands bardeaux dont elles sont couvertes, on les charge de grosses pierres posées sur des lattes. On dirait, en les voyant, qu'une grêle de cailloux est tombée sur le pays, d'autant plus que le sol, en se rapprochant des hautes montagnes, est toujours plus jonché de débris et de fragmens de rochers. Ici, l'on s'adonne davantage à l'éducation des bestiaux. Les pâturages alpestres commencent sur les hauteurs de Sigriswyl.

On apperçoit presque toujours sur la surface des eaux du lac de Thun des rayes d'un éclat et de nuances infiniment variées qui changent à chaque instant sans aucune cause apparente. Pareille à une glace qui ne serait polie que par places, elle offre aux regards des parties tantôt unies et brillantes, tantôt

mattes, sombres et sans reflet. On ne peut pas expliquer la cause de cette particularité qui flatte les yeux, mais qui n'est pas d'une très-grande importance. Les habitans riverains, s'ils voulaient prendre la peine d'observer, parviendraient peut-être à en donner la solution. Tralles, dans sa description manuscrite d'un voyage à Lauterbrunnen, remarque que dans les parties brillantes, les vagues ont une courbure moins sensible et plus arrondie que dans les rayes mattes, où les ondes plus grandes et plus courbées paraissent plus mobiles et composées d'une quantité de petites vagues. On ne conçoit pas comment le mouvement de ces places agitées ne se communique pas à celles plus tranquilles qu'elles entourent. Peut-être sont-ce des courans d'air presque imperceptibles sortant des gorges des montagnes environnantes qui produisent ce phénomène.

Entrée dans le lac de Thun. Canal de la Kander.

On s'embarque ordinairement à Hofstetten; plus rarement à Scherzligen, quelquefois déjà près de l'auberge du Freyhof à Thun. En remontant l'Aar, on jouit de quelques jolis points de vue; mais rien n'égale le moment où, dépassant la Schadau, on découvre tout-à-coup le superbe bassin du lac de Thun. Il se montre presque aussitôt dans sa plus grande largeur, jusques à la belle campagne de Bellerive, dont on apperçoit bientôt les peupliers élancés et une petite île tous près du rivage, qui en dépend. L'œil ne peut s'habituer tout de suite à ces énormes montagnes qui s'élèvent dans les airs au-

dessus du lac, pareilles à des colonnes sans piédestal. Ces formes merveilleuses éclairées par la lumière du matin sont entourées de nuages gris de perle, qu'on dirait posés par la main d'un habile artiste pour réunir et fondre toutes leurs parties.

Les regards s'attachent d'abord à la pyramide du Niesen, puis plus particulièrement aux grandes masses dominantes au centre du tableau, depuis la Blümlisalp jusqu'au pied de l'Abendberg qui ceint la baye par laquelle le lac se termine à son extrémité supérieure.

L'Engel, le Dreyspitz, les Hundshörner, la First, la Schwalmeren, les Schnabelhörner et enfin la Suleck, entassés comme le furent le Pelion et l'Ossa dans la guerre des Titans contre les dieux, paraîtraient ne former qu'un seul et immense monceau, sans la bordure que dessinent sur leurs contours de légers flocons de vapeurs réunis en longs rubans, qui s'élèvent des gorges et des vallées intermédiaires et trahissent leur existence. Il serait difficile de décider si cet aspect incomparable est plus beau à la lueur argentée du matin ou sous la teinte dorée du soir. Le matin est pareil à l'espérance qui promet un paradis sous le voile qui la couvre. L'éclat tardif du soleil à son déclin ressemble aux vœux accomplis, qui laissent toujours encore quelque chose de plus à désirer. La lumière, lorsqu'on remonte le lac avant midi, jaillit à gauche des parois de rochers de la vallée de Justi, semblable à un torrent impétueux qui se précipite entre ses rivages escarpés. Le soir, elle se projette souvent avec autant de splen-

deur du fond de la vallée de Frutigen ou du Simmenthal, et le pilastre majestueux du Niesen la coupe et paraît plonger sa tête altière teinte de bleu foncé dans un océan de feu.

Rassasié de la contemplation de tant de beautés sublimes répandues dans le lointain et sur les hauteurs, l'œil vient se reposer sur les objets plus rapprochés et moins élevés. D'un côté, l'église d'Hilterfingen et des plages plantureuses encadrent le miroir du lac, tandis que de l'autre des vastes forêts, l'antique tour de Strättligen et le canal de la Kander attirent l'attention. On s'apperçoit d'abord que cette coupure dans le rideau des collines qui bordent le lac est l'ouvrage des hommes. La Kander sortie de la vallée de Gaster, après avoir traversé celle à laquelle elle donne son nom et passé près de Frutigen, reçoit au pied du Niesen les eaux de la Simmen. Autrefois elles coulaient ainsi réunies derrière les collines de Strättligen (où descend à présent le ruisseau du Glütschbach), se débordaient, couvraient leurs rives de gravier, ou les rongeaient et allaient tomber dans l'Aar vis-à-vis du Heimberg.

Souvent elles arrêtaient le cours de cette rivière et en la fesant enfler, elles occasionaient des inondations en dessus, jusques vers Thun. Pour mettre les contrées riveraines et les habitans à l'abri de ces inconvéniens et pour ôter à l'Aar ce confluent dangereux, le Gouvernement de Berne résolut de faire percer l'arête des collines non loin de Strättligen, d'après les plans de l'architecte Samuel Jenner, et

de conduire les eaux du torrent dans le lac de Thun, pour y calmer leur fureur. (*) On possède le Mémoire d'un auteur contemporain sur les commencemens de ce bel ouvrage. Scheuchzer, dans son Histoire naturelle de la Suisse, rapporte ce qu'il a observé sur les lieux. Depuis la nouvelle entrée de la Kander dans le canal jusqu'à son ancien confluent avec l'Aar, la distance est de 12,000 pas (de 3 ½ p. chacun). Le diamètre du nouveau canal à son commencement était de 272 pieds; la hauteur du terrain qu'on devait emporter de 152 pieds; la longueur du canal de 3000 pieds. Le sol dans lequel on travaillait était composé d'une poussière épaisse dans laquelle on trouvait quelquefois des cavités de quelques pieds de diamètre, entourées de tous côtés d'une croute dure, qui contenaient des pierres détachées.

On avait eu dans le principe l'intention de percer toute la colline. Chaque jour deux ou trois cents hommes se rendaient à l'ouvrage aux sons des fifres, des tambours, des trompettes et des hautbois, et revenaient de même; mais comme on n'avançait que très-lentement, on prit le parti d'ouvrir seulement deux boyaux de la hauteur d'un homme et de trois pieds de largeur, pour y introduire les eaux du torrent qui pourraient ensuite se creuser un lit plus large. Ce ne fut qu'après trois ans de travaux très-dispendieux qu'on fit cette ouverture en 1714. On dit qu'un criminel condamné à mort

(*) Voyez Haller *Iter alpin. 1731 in opusculis botan.*, pag. 33, 34.

se dévoua à percer la digue sous la promesse d'obtenir sa grâce, s'il ne perdait pas la vie dans cette entreprise.

Les flots se précipitèrent avec une impétuosité épouvantable dans les conduits qu'on leur livrait, et très-peu de tems après, il ne coulait plus une goutte d'eau dans leur ancien lit. Au mois de Juillet suivant, on voyait déjà sur la surface du sol, au-dessus du canal, des crevasses et des avalanches d'une telle grandeur, que l'on venait de tous côtés pour admirer ces effets merveilleux. Deux MM. de Watteville de Berne s'étant avanturés trop près des bords pour voir le torrent mugissant par une fente étroite et obscure, eurent le malheur d'être entraînés par le terrain mobile qui glissait sans cesse sur la pente, tombèrent dans le gouffre et ne purent en être retirés.

Le lac fut agité par la violence et l'abondance des eaux qui s'y jettèrent tout-à-coup et occasiona des dommages à Thun, qui se renouvellèrent encore quelquefois dans des tems de pluies fortes et continues. Pour s'en préserver, on construisit en 1752 une digue en dessus de la ville, à l'endroit où les deux bras de l'Aar se séparent. Au moyen de quelques écluses, on peut donner plus ou moins d'eau à l'un ou à l'autre de ces bras et faciliter ainsi la marche des bateaux qui descendent à Berne, principalement en hiver.

Un autre avantage résulte de l'ouverture du ca-

nal de la Kander, savoir le flottage des bois du Simmenthal et de la vallée de Frutigen. Les forêts des Alpes fournissent des bois à brûler à la ville de Berne. Avant la révolution, on en a tiré dans l'espace de trente ans plus de 200,000 toises, sans qu'on ait semé des arbres pour les remplacer. On espérait envain de les voir se reproduire naturellement. Les nouvelles administrations de l'État ont jugé nécessaire d'établir des maîtres de forêts dans l'Oberland. Il faut une science et un art particulier pour observer les qualités du sol des montagnes, propres à favoriser plus ou moins la croissance des différentes espèces de plantes et d'arbres, et l'on ne peut presque pas fixer de règle à cet égard. Les naturalistes indigènes et les forestiers s'opposaient avec chaleur à ce qu'on dépouillât inconsidérément les côteaux de leurs forêts. Quand le sol en est tout-à-fait dégarni le terrain est bientôt emporté par les eaux et glisse sur les pentes rapides. A Thun, on voit toujours de grandes piles de bois flotté, dont une partie est amenée par l'Aar et l'autre par la Kander, à l'embouchure de laquelle on a planté dans le lac des soliveaux en demi-cercle, pour retenir les bûches que des bateliers viennent chercher sur leurs bateaux. Une grande étendue de terrain formé par les alluvions du torrent indique au loin l'endroit où il se verse dans le lac et porte le nom de Kandergrien (sable de la Kander). Composé de débris de montagnes, ce sol produit une quantité de plantes alpestres. Il augmente tellement, que le grand Haller craignait qu'il ne comblât une partie du lac et n'exhaussât tellement son niveau, qu'il envahirait un

jour le bel isthme d'Interlacken. Jusqu'à présent ces craintes ne se sont pas réalisées.

Strättligen et Einigen.

En contemplant l'embouchure de la Kander, en voyant un pont couvert d'une seule arche, sans pilier, comme suspendu dans les airs à une grande hauteur sur le précipice, l'imagination se transporte dans les siècles passés et les interroge sur ce qui existait jadis dans ces lieux. A quelque distance au-dessous du nouveau canal se voit une antique tour qui rappelle les tems de la chevalerie. On croit appercevoir, comme le poëte Göthe, les nobles ombres des chevaliers, placés au haut de ces masures, saluer les nacelles qui glissent à leurs pieds sur le miroir des ondes. C'est Strättligen. Suivant la tradition, la fertilité de la contrée environnante lui avait fait donner le nom de *zur goldenen Lust* (séjour d'or et de plaisir). La petite église au bord du lac qu'on apperçoit à peine, consacrée à St. Michel l'archange, se nommait le *Paradis*. Plus haut, sur les rives du lac, le château de Spiez portait le nom de *goldne Hof* (cour dorée). Il n'est donc pas étonnant que cet heureux coin de terre ait eu sa chronique particulière; elle existe encore sous le nom de Chronique d'Einigen ou z'Einigen, d'après le nom actuel de la petite église.

Généralement, quoique sans preuves suffisantes et sans probabilité, les historiens de la Suisse font descendre le premier Roi de la petite Bourgogne,

Rodolphe, fils d'un comte Conrad, de l'antique maison de Strättligen. Il fut couronné à St. Maurice en Vallais; mais il est probable qu'il possédait le château dont il est question. Suivant Müller, c'est lui qui fit construire la grande tour de Spiez, que l'on a faussement attribuée à Attila. Il dota richement l'église de Saint-Michel, et passe pour avoir fondé celles de Thun, de Scherzligen et dix autres dans cette contrée. Son épouse, la Reine Berthe, si célèbre dans le pays de Vaud, institua le chapitre d'Amsoldingen situé à 1½ ou 2 lieues au nord de Strättligen.

Il existe cependant des documens qui prouvent l'existence d'une famille noble de barons de Strättligen riche, considérée et souche de nombreux chevaliers. Elle s'éteignit en 1353. Le château fut détruit environ en 1223 par les vassaux révoltés, puis reconstruit. Il parvint ensuite aux comtes de Kyburg, sur lesquels les Bernois le conquirent en 1383 et le brûlèrent. La grande tour seule fut conservée et métamorphosée en 1699 en magasin à poudre. On est récompensé de la peine qu'il en coute pour gravir la colline sur laquelle elle est placée, par la vue superbe dont on y jouit. La seigneurie qui en dépendait s'étendait au loin sur les bords du lac jusqu'à Spiez, dont le riant château paraît avoir servi de demeure seigneuriale aux Sires de Strättligen dans les derniers tems qui précédèrent l'extinction de cette noble race. Ses terres passèrent depuis lors entre les mains de plusieurs autres propriétaires; elles en changèrent souvent, jusqu'à ce qu'enfin l'État de

Berne les acquit et les réunit à celle d'Oberhofen. Suivant F. L. Haller, historien national, cette belle contrée fut habitée et cultivée depuis les siècles les plus reculés. La chronique d'Einigen est cependant trop présomptueuse, lorsqu'elle prétend qu'en l'an 222 de l'ère chrétienne, Sire Arnold de Strättligen et son épouse Marguerite auraient fondé l'église de Saint-Michel et l'auraient douée de trois autels, de revenus et de domaines considérables. Elle ajoute que le maître-autel était creux, de manière à ce qu'on pouvait faire entrer dans sa cavité des malades et des possédés qui, dans les jours de grandes fêtes, y obtenaient miraculeusement leur entière guérison.

La hardiesse des anciennes traditions est parfois divertissante, et nous allons puiser dans cette source l'histoire des premiers âges de la race des seigneurs de Strättligen.

„ Ptolemée (dit la chronique d'Einigen dans son „ langage naïf), issu par sa mere du sang royal „ d'Alexandrie, et par son père d'une famille illustre „ et Patricienne de Rome, se rendit célèbre par ses „ connaissances dans les mathématiques et l'astro- „ nomie. (*) Il fut converti au christianisme étant „ à la chasse, où il vit une croix entre les bois d'un „ cerf, et prit la fuite, lors des persécutions de „ l'Empereur Adrien contre les Chrétiens. Il avait

(*) Les commentateurs pourraient puiser dans cette chronique des lumières sur l'ancien géographe et astronome Claudius Ptolemæus, qui vivait dans le 2ème siècle après la naissance de Jésus Christ!

„ adopté dans le baptême le nom de Théodoric, sous „ lequel il se présenta à la cour du duc de Bour- „ gogne, qui était alors en guerre avec le Roi de „ France. Les deux armées ennemies se trouvant „ en présence en nombre égal et considérable, on „ choisit dans chacune un guerrier dont le combat „ singulier devait décider du sort de cette grande „ querelle. Celui du duc de Bourgogne, le chevalier „ Théodoric, remporta, dit-on, la victoire en dormant. „ Son adversaire, le chevalier français, ayant vu, „ pendant qu'il sommeillait, l'archange St. Michel à „ côté de lui, se disposant à combattre pour le guer- „ rier bourguignon, il fut saisi d'une telle frayeur, „ qu'au même instant il se déclara vaincu. Le duc „ de Bourgogne récompensa son champion, en lui „ donnant en mariage sa fille Demut et le Hübschland „ (joli pays), c'est-à-dire, la petite Bourgogne et „ le lac vandalique (ou de Thun), avec de vastes „ possessions sur les rivages, qui avaient été occu- „ pés précédemment par des Payens, particulière- „ ment le mont Bourguignon (*Burgunderberg*) habité „ jadis pas les Vandales, et le pays autour de Strätt- „ ligen, site charmant, dans le climat le plus salubre „ qu'on put trouver bien loin à la ronde." St. Michel fut toujours le protecteur des descendans de ce preux et fit plusieurs miracles en leur faveur, jusqu'à ce que Sire Arnold lui dédia l'église du Paradis. Une voix céleste fit alors entendre ces mots : „ Ici se „ trouve un trésor si grand, que personne au monde „ ne pourrait en payer la valeur. "

Tout-à-coup l'auteur de la chronique se trouve

en contradiction avec lui-même, en plaçant l'époque de ces événemens dans l'an 523. L'évêque de Lausonne arrive pour consacrer l'église, mais Saint-Michel manifeste qu'il a déjà pris la peine de faire lui-même cette cérémonie. Le seigneur fondateur obtient de grands priviléges et immunités; le droit de bâtir un pigeonnier, de tenir des chiens de chasse et la pêche exclusive sur tout le lac. Le pape Silvestre confirme ces franchises et ces droits, et accorde l'absolution en raison de cette fondation pieuse. Dans la suite, le Roi Rodolphe fait un rêve qui l'engage à fonder douze autres églises dans cette contrée, depuis Frutigen jusqu'à Thierachern. Mais l'orgueil s'empare de lui à l'article de la mort, et le diable combat pour son ame avec les archanges Gabriel, Raphael et Michel. Une balance doit enfin décider la terrible querelle et peser les péchés et les bonnes œuvres du défunt. „ L'archange Michel, continue „ la chronique, tirait avec la main le bassin qui „ contenait les bonnes œuvres pour le faire baisser, „ ce que voyant, le diable s'accrocha et se pendit „ de toute sa personne au bassin des péchés, sur „ quoi Saint-Michel le menaça de son épée, lui fit „ ainsi lâcher prise, et les bonnes œuvres l'em- „ portèrent. "

De nouveaux miracles, de nouvelles dotations en faveur de l'église eurent lieu dans la suite, jusqu'à ce que les paroissiens pervers se révoltèrent, détruisirent le temple ou le château, ou peut-être tous les deux. Bientôt, cependant, on les rebâtit; mais le peuple ayant construit, par malice, l'église

beaucoup plus petite qu'elle n'était auparavant, en fut puni. Les uns prirent des goîtres, les autres devinrent possédés ou bossus. Peu à peu les paroissiens se retirèrent de cette mère-église et portèrent leurs dons dans celles du voisinage. Des fêtes trop mondaines et trop luxurieuses diminuèrent encore la considération dont elle avait joui. Les prêtres qui la desservaient furent transportés comme chanoines à Amsoldingen, et le nom du Paradis, devenu maintenant désert, fut changé en celui d'Einigen (c'est-à-dire, solitaire). Les Strättlingen perdirent leurs richesses et leur puissance, jusqu'à ce que le dernier de leur race, Ulrich, mourut, étant patron de l'église de Spiez. Les reliques précieuses de l'église de Saint-Michel, parmi lesquelles la roue du char d'un prophète et 67 cheveux de la vierge Marie disparurent.

A la réformation, l'église d'Einigen fut érigée en paroisse; mais en 1760, elle devint une annexe de celle de Spiez et n'eut depuis lors plus de pasteur particulier. La chronique date encore des tems de la catholicité. Müller, dans son Histoire des Suisses, nomme Eulogius Kyburger comme en étant l'auteur. J. Rod. Rebmann, ministre de l'église de Thun, en fit un extrait en 1596, et transmit ainsi jusqu'à nos jours ces anciennes traditions.

Navigation sur le lac de Thun, jusqu'à Merligen, Hilterfingen, Oberhofen, Ralligen et Spiez.

Rien n'égale le plaisir qu'il y a à naviguer sur les lacs de la Suisse. Rousseau l'a senti avec le plus

de force et de vérité, lui qui, couché pendant des heures dans une nacelle, flottait au gré des vagues doucement agitées sur le lac de Bienne.

Sur ces eaux si pures, l'ame s'abandonne aux plus douces rêveries, à la jouissance si délicieuse de démêler et d'analyser les sentimens confus dont le cœur est assiégé. Au milieu des merveilles de la création, on refléchit sur son origine, sur son état primitif, sur les révolutions qu'elle a subies, que tant de traces, à moitié effacées, rappellent et que l'imagination reproduit. Tous les instans sont remplis, le tems a des ailes, et l'on trouve toujours qu'on a atteint trop tôt le terme de ces ravissantes navigations.

Celle du lac de Thun offre alternativement à la contemplation le tableau le plus riant du tems présent et des sujets de méditations instructives sur les vestiges du passé. Nous avons déjà donné un échantillon des anciennes traditions en parlant du château de Strättligen; nous en reservons d'autres sur Ralligen et sur Beatenberg. Maintenant nous jouissons de l'aspect sans cesse varié des deux rives. Sur la droite, on apperçoit l'issue étroite du Siebenthal, entre le Niesen et la Simmenfluh, dont le château de Wimmis, placé entre ces deux montagnes, paraît garder l'entrée. Le rocher sur lequel il est construit, rappelle la figure d'un lion dormant surmonté d'une crête élevée et dont de sombres forêts de sapins forment la crinière. Jadis, des fossés et des murs défendaient les approches des vallées supérieures des deux côtés de cette colline.

Au

Au sud-ouest, à l'extrémité méridionale de la vallée de Frutigen, le Balmhorn, l'Altels et le Rinderhorn, étalent à chaque pas de nouvelles beautés. Au-dessus des collines qui bordent le lac à l'ouest, domine le clocher d'Aeschi.

Les bateliers ont l'habitude de longer de près la rive au nord-est; ils prétendent qu'on y rame avec plus de facilité, les eaux y étant moins profondes. Si l'on se faisait conduire au milieu du lac, on verrait également les deux rivages; mais leur distance priverait des plus jolis tableaux.

Le mélange continuel de maisons, de vignes, de vergers, de bosquets qui les parent et qui alternent de la manière la plus gracieuse, mérite d'être vu de près. On double rapidement une langue de terre après l'autre, qui, pareilles aux feuillets d'un portefeuille de dessins, déploient à chaque instant des scènes nouvelles. Ainsi, après avoir dépassé le hameau d'Echenbühl, on arrive près d'Hilterfingen, beau village paroissial, dont l'église, fondée par le Roi Rodolphe de Strättligen, date, dit-on, de l'an 933. Au centre d'une large baye doucement arrondie se présente le très-antique château d'Oberhofen, dont la chronique attribue fabuleusement la construction au peuple de *Nuithones* en 428. L'on voyait encore en 1568, sur le penchant de la montagne, les ruines des anciens et premiers bâtimens, au-dessus de ceux qui existent encore. Seilger ou Seliger, seigneur d'Oberhofen et de Ried, fonda en 1130 le couvent d'Interlacken. Après avoir changé

de maîtres plusieurs fois, cette seigneurie parvint à Walther d'Eschenbach, l'un des conjurés contre l'Empereur Albert; puis à la maison d'Autriche, à celle de Brandis et de Kyburg; dans la guerre de Sempach, à la ville de Berne; ensuite, par des ventes, aux seigneurs du Scharnachthal, jusqu'à ce qu'enfin en 1652, elle passa des mains de François-Louis d'Erlach de nouveau dans celles de l'État de Berne, qui en forma un bailliage. Aujourd'hui, depuis la révolution de 1798, ce château est redevenu la propriété d'un particulier. D'épaisses murailles, une puissante tour, un profond cachot souterrain, dans lequel on a trouvé, il n'y a pas long-tems, des souliers, des chaînes et des ossemens humains, tristes restes, peut-être, de quelque malheureux qu'on y laissa périr, rappellent les siècles de la féodalité et sont un monument de la vengeance sanglante de la veuve et de la fille de l'Empereur Albert d'Autriche, source de tant d'événemens qui ont influé sur les destinées de l'Argovie. Walther d'Eschenbach, l'un des meurtriers de ce prince, mourut sous les habits d'un berger en Souabe. Les monts de sa patrie et leurs déserts ne lui offraient plus un asile assez sûr.

Oertli et *Herzigenacker* aux pieds de la Blum (*) offrent des sites champêtres et romantiques, mais dangereux. On apperçoit déjà derrière Oberhofen, où la pente du côteau est moins rapide, les traces

(*) Nous supposons que nos lecteurs auront toujours notre Atlas portatif sous les yeux. Même sans l'avoir, le voyageur retrouvera facilement toutes nos indications, lorsqu'il parcourra la contrée que nous décrivons ici.

d'un éboulement qui eut lieu, il y a à peine six ou sept ans. Il paraît qu'une nouvelle avalanche se prépare droit au-dessus de ce village et menace d'entraîner un jour dans le lac tous ces beaux rivages. On remarque sur les bords du Wallisgraben (fossé de Wallis) des crevasses dans le terrain en forme de grandes masses quarrées, pareilles à des marches d'escaliers irrégulières et bizarrement placées. Le sol détaché de ses bases par les eaux souterraines paraît un mur de pierres de taille, dont un tremblement de terre aurait disloqué les jointures et qui n'attend qu'une nouvelle secousse pour s'écrouler tout-à-fait.

Gunten ou *Gonten* est bâti, ainsi que plusieurs autres hameaux des bords du lac, sur le gravier charrié par un ruisseau qui prend sa source au-dessus de Sigriswyl.

Sigriswyl lui-même est une communauté considérable sur la montagne, dont les habitans, dispersés dans plusieurs petits hameaux, sont occupés une partie de l'année sur les côteaux à la culture de la vigne, et l'autre sur les monts avec leurs bestiaux. Elle a des paquis communs, dont l'étendue est estimée à 80,000 arpens, et en outre, des pâturages de montagne qui nourrissent 4 à 500 bestiaux.

Chaque vache produit pendant l'été deux ou trois quinteaux de fromage gras, sans compter le ceré et le petit-lait. Les huits pâturages différens, situés dans la vallée de Justi, sont particulièrement dis-

tingués. Cette vallée, dont on fait dériver le nom, qui se prononce *Uestisthal* dans le dialecte de la contrée, de l'hermite St. Juste ou Justus, compagnon de St. Beat, n'a qu'un demi-quart de lieue de large, mais près de huit lieues de longueur. Ses côteaux nourrissent 258 vaches, outre une multitude de veaux, de chèvres et de brebis. Elle s'ouvre au sud-ouest au bord du lac, près de Merligen, et se prolonge entre les parois des Ralligstöcke et de la Wandfluh, montagne calcaire crevassée, sur la pente moins rapide de laquelle, au sud-est, est situé le village de Beatenberg. On fait d'excellens fromages dans ce vallon solitaire; on les estime autant que ceux de Gessenai et de l'Alp de Sefinen (*), qui passent pour les meilleurs fromages durs de tout le canton. Le cadre très-élevé de cette vallée paraît contribuer à leur bonne qualité, parce que les rosées fraîches et abondantes ne sont pas aussi vîte pompées par le soleil, qui n'y pénètre que tard dans la journée, et que leur humidité procure à l'herbe une croissance plus considérable et lui donne plus de suc.

Le *Sigriswylgrat* (arête de Sigriswyl), prolongation des Ralligstöcke, est, suivant la description d'un voyageur qui l'a visité, une croupe étroite de rochers calcaires. Sur sa partie antérieure et la plus large sont deux petits pâturages ou Alpes, et sur la postérieure, uniquement des pâturages pour les brebis.

(*) *Alp* signifie dans le langage suisse un pâturage de montagne.

De profondes crevasses, des trous, des blocs de pierres à moitié ou tout-à-fait détachés, amoncelés les uns sur les autres, et particulièrement une longue et large fente, qui court depuis le Rothhorn, la plus haute sommitié de cette arête, jusques à son extrêmité méridionale, sont tout autant de preuves d'une ancienne et terrible révolution.

Au-dessous du Rothhorn (pic rouge), du côté de la vallée de Justi, se trouve une vaste caverne, où l'on parque souvent les brebis pour les mettre à l'abri des orages et qui, de là, a pris le nom de *Schafloch* (caverne des moutons). La base de sa voute est de 40 pieds et sa plus grande hauteur de 14. L'entrée tournée au midi est large et commode. Son enfoncement a 60 pieds de long en droite ligne, puis il se détourne obliquement à l'occident. Son entière profondeur est à peu près de 60 toises, et on pourrait la qualifier de glacier souterrain. On pénètre jusqu'au fond avec des flambeaux, en marchant sur des grands blocs de rochers tombés d'en haut. Des essaims de corneilles des Alpes nichent dans les crevasses des parois. A peu près au milieu de sa cavité, on commence à trouver de la glace, et bientôt tout le sol en est couvert. Des glaçons en grands monceaux ou de forme conique, sont appuyés contre les parois, ou y paraissent suspendus en forme de guirlandes; d'autres sont bizarrement creusés par les gouttes qui distillent d'en haut, et produisent, à la lueur des flambeaux, un aspect aussi brillant que singulier. Ils proviennent des eaux qui tombent sans cesse de la voute de la caverne; elles se congèlent

en hiver et ne peuvent jamais fondre entièrement en été, parce que la profondeur et le coude de cette grande cavité ne laissent pas pénétrer la chaleur. Tout-à-fait au fond sont deux petits cônes de glace à côté desquels est une crevasse étroite, mais très-profonde, dans laquelle s'engouffrent les eaux pour reparaître ensuite, à ce qu'on croit, en source pure, sur un des pâturages de la vallée de Justi, à une grande distance au-dessous.

Une tradition, presque perdue, place dans cette grotte la demeure solitaire de l'hermite Saint-Juste, qui aurait été logé plus tristement que son voisin Saint-Beat dans la sienne, dont nous parlerons plus bas.

Entre Gonten et Ralligen on voit des cascades formées par le Pfannenbach et le Stammbach, Stampbach ou Standbach. Un peu plus loin, on découvre un grand bâtiment en forme de tour, qui porte le nom de château de Ralligen. Il est entouré d'un grand domaine de vignes qui en dépend et qui appartenait à la famille considérée et maintenant éteinte des Freyburger de Berne.

Sire Valentin, l'un de ses rejetons les plus estimables, riche et membre du Grand Conseil de la République, l'abandonna à ses parens et se retira dans une grotte, pour y vivre en hermite. Dans la suite, cette possession tomba entre les mains de simples paysans, et se dégrada dès-lors toujours davantage.

Suivant une très-ancienne tradition, il existait jadis dans ces lieux une ville, nommée Roll, qui fut détruite par un épouvantable éboulement de montagne. Il y a quelques années que l'on trouva sous un grand quartier de roc des outils de fer. Une des plus grandes sommités des Ralligstöcke s'était détachée et précipitée dans le lac, en se brisant. On en voit encore des débris derrière le village de Ralligen Ce sont en partie de grands blocs de roche calcaire compacte, tandis que le parois de rochers d'où ils sont tombés consiste en pierre écailleuse et friable. Suivant les récits populaires, les nains ou gnomes de la montagne jouent un rôle dans cette terrible catastrophe. L'un de ces petits esprits fut repoussé par les habitans de la ville de Roll, un jour qu'il leur demandait un asile pendant l'orage, et ne trouva l'hospitalité que dans la cabane d'un vieux et pauvre paysan. Le lendemain, il se montra, perché sur le haut d'un rocher et nouvelle Cassandre, il annonça dans quatre vers de triste présage la prochaine destruction de l'endroit, et avertit les habitans de fuir et de se retirer près du ruisseau de Stampbach. Mais on ne l'écouta pas; les rochers se précipitèrent sur Roll, une seule maison fut épargnée, celle où le nain avait trouvé l'hospitalité. D'autres récits attribuent cette vengeance à St. Beat, l'apôtre du christianisme dans ces contrées. L'emplacement de la ville derrière le village se nomme encore de nos jours le *Désert.*

En approchant de Ralligen, on apperçoit enfin à droite, sur le rivage opposé et sur une langue de

terre au fond d'une baye, masquée par un promontoire de rochers élevés, on apperçoit, dis-je, le château et le bourg de Spiez. Nous avons parlé plus haut de l'antiquité prétendue de cet endroit. Probablement les seigneurs de Strättligen, à qui il appartenait et qui y avaient fondé une église, avaient aussi construit les murailles qui l'entouraient et quelques-unes de ses tours maintenant à moitié démolies. Il devint ensuite une propriété de la famille des Bubenberg, qui vendirent en 1516 le château et la seigneurie, pour la somme de 23,800 liv., à Louis d'Erlach, dont les descendans les ont conservés jusqu'à nos jours, de sorte que deux des maisons bernoises les plus justement célèbres ont possédé ce bel apanage.

Suivant une tradition, qui est cependant contredite par des faits historiques, les deux derniers Bubenberg, fils et fille, mariés avec deux rejetons de la famille d'Erlach, auraient fait naufrage sur le lac, le jour même de leurs noces, et auraient péri près des rochers escarpés du rivage au-dessous du château de Spiez, du côté d'Einigen. Adrien de Bubenberg, celui qui défendit Morat contre le duc Charles de Bourgogne, fut le dernier descendant légitime de cette illustre race. On remarque en effet une plinthe quarrée taillée sur le roc, qui portait jadis une inscription ou deux écussons d'armoiries, représentant, suivant des rapports dignes de foi, celles des Strättligen et celles des Bubenberg. Il est donc plus probable que ce furent les derniers rejetons des Strättligen qui furent submergés à cette

place. L'église de Spiez est remplie d'armoiries, de monumens, d'inscriptions et de cénotaphes, relatifs à la famille d'Erlach et à quelques autres qui lui ont été alliées. Les avoyers de ce nom, Sigismond et François-Louis, y ont des tombeaux ornés d'épitaphes. Le premier fit préparer sa tombe longtems avant sa mort, et allait y faire ses dévotions particuliéres après chaque office. Il fit graver aussi pendant sa vie son épitaphe et n'y fit indiquer l'année de son décès que par les deux chiffres 16.., laissant les deux autres en blanc. En 1699 on lui fit observer qu'il serait obligé de faire changer le chiffre 6 en celui de 7. „Non, dit-il, car avant la „ fin de l'année, je serai dans cette tombe." Il mourut en effet avant que l'année fut écoulée, au mois de Décembre.

Le site de Spiez a fourni le sujet d'une charmante gravure enluminée avec la vue de Merligen de l'autre côté du lac. Ce dessin, du meilleur goût, aussi simple que fidèle, est de Rieter et a été levé au sud-ouest de l'endroit. Les superbes masses de la Wandfluh jusqu'au promontoire de la Nase remplissent le centre du tableau. L'Abendberg et la Breitlauenen terminent le paysage à l'extrémité supérieure du lac, et quelques cimes couvertes de glaces éternelles apparaissent comme des figures d'un autre monde au milieu des rochers et des monts grisâtres, que le soleil couchant dore de ses rayons.

Mais il est tems d'arriver à Merligen. L'équipage de notre esquif désire de relâcher pour s'y rafraîchir,

et nous en profiterons pour faire une promenade autour de ce joli village ombragé de noyers et habité par des pêcheurs, des vignerons et des pâtres. Le vin de ce parchet est moins bon que celui d'Oberhofen et de l'Oertli; mais on le préfère, ainsi que celui de Ralligen et de Spiez, au crû de la colline derrière le château de Thun. On est frappé de l'aspect singulièrement tacheté du terrain sur les côteaux et même au milieu des vignes qui entourent Merligen. On y remarque même en été et parmi la verdure d'une riche végétation, des places qui portent la teinte jaunâtre et morte de l'automne. Les récits populaires attribuent cette particularité à l'inimitié mortelle qui règna jadis entre deux frères, habitans de ces rivages. Satan se mêla de la querelle et apporta du poison liquide dont il laissa tomber quelques gouttes à terre; tout ce qui en fut atteint resta à jamais aride et stérile. On n'a point encore examiné quelle peut en être la cause naturelle; mais il paraît qu'elle a du rapport avec une maladie de la vigne qui règne dans ces lieux et que l'on y nomme *Verderber* (destructeur). Tous les ceps périssent dans les places qui en sont attaquées, et ceux qu'on y plante pour les remplacer ne prospèrent pas. Cette maladie est contagieuse et s'étend toujours plus au loin. On croit généralement qu'elle se communique par les outils aratoires, par les échalats, même par la terre qui reste attachée aux souliers des vignerons. Elle se manifeste d'abord à la racine qui pourrit; la terre devient légère comme des cendres, ne s'agglomère plus et prend une odeur fétide. Le bout des échalats, ainsi que toutes les parties ligneuses

de la plante, se couvrent de moississures, se décomposent et contractent la même odeur que la terre. Mais les céréales, les choux et d'autres plantations réussissent parfaitement dans le même terrain, et l'on assure qu'après un intervalle de quelques années, la vigne même peut y croître de nouveau. On attribue ce mal à la quantité et à la qualité des engrais, ou bien, suivant les conjectures savantes du grand Haller, à une espèce de plante souterraine de la famille des Lychen (*Lichen subterraneus*). La superstition populaire accuse aussi les *Bohémiens* d'avoir enfoui par malice quelques substances malfaisantes dans la terre. A Oberhofen, le colonel de Watteville a fait planter dans quelques parchets que le *destructeur* avait complétement ravagés, des plans de vigne d'Alsace qui n'ont pas été attaqués, d'où l'on peut conclure que le sol de cette contrée n'est pas propre à tous les plans et n'en favorise que quelques-uns. Ces places jaunes donnent lieu aux joyeux bateliers à exercer leur malice en racontant aux voyageurs, que ce sont les champs où les habitans de Merligen semèrent jadis du sel avec la ferme persuasion qu'il y germerait. Toutes les histoires, tous les traits de bétises que l'on attribue en Allemagne aux habitans de Schöppenstädt et de Lalenburg, sont mis ici sur le compte de cette honnête petite peuplade. Chaque localité de l'endroit fournit matière à une pareille anecdote. Il y a en général en Suisse un grand nombre de villages notés par quelques mauvaises plaisanteries du même genre, sur ses habitans. Presque toutes les paroisses du canton de Berne ont un sobriquet relatif à quelque

événement ridicule ou merveilleux, dont elles sont accusées d'avoir été le théâtre, et souvent, quand on les traverse, un seul geste, un seul mot innocent que les habitans sont toujours disposés à interprêter comme une raillerie sur le travers qu'on leur donne, peut exciter leur colère et occasioner des rixes dangereux. Pour tel endroit, un bouc est le symbole de la dérision; pour tel autre, c'est un chat, un taureau, un cerf, et l'on ose à peine y prononcer le nom de ces animaux; mais il est certain que la Grèce n'a pas accumulé sur Abdère autant de sottises et d'absurdités que les traditions populaires du canton de Berne n'en attribuent aux honnêtes habitans du joli village de Merligen.

C'est à Ralligen qu'on a fait la moitié du trajet sur le lac. Nous allons y débarquer pour nous rafraîchir, ou plutôt pour faire à pied une partie intéressante de la route.

Leerau et la caverne de Saint-Beat.

Si l'on ne craint pas de gravir un sentier étroit et montueux, on aura du plaisir à faire un pélérinage à la grotte de St. Beat, qui servit d'hermitage à ce saint homme, jadis si fréquemment visitée par les ames pieuses du moyen âge. On ne perd pas beaucoup en quittant le lac, seulement un point de vue sur le village de Sigriswyl, dont les maisons paraissent bâties en gradins sur le penchant de la montagne. La baye de Merligen est entourée au midi par le pied de la Wandfluh. Déjà à Ralligen

S. BEATEN - HÖHLE

Digitized by Google

les roches calcaires ont fait place à celles de grès et de brèche. Les rochers plus élevés sont surmontés de hauts pâturages qui atteignent presque au domaine des nuages. A leurs bases croissent des bois sur un sol composé de débris. Le sentier, praticable aussi pour les chevaux, traverse la forêt du Balmwald, où l'on voit beaucoup de houx à feuilles reluisantes, acquérir une hauteur considérable. A droite, on a fort au-dessous de soi le lac, dont les vagues viennent se briser contre les rochers; une petite maison sur la rive, non loin de Merligen, servait autrefois de dépôt pour la houille que l'on creusait encore, il n'y a pas long-tems, sur le Beatenberg (montagne de Saint-Beat). On trouve aussi dans les environs de Merligen des blocs bruts d'un beau marbre, dispersés sur le sol, que l'on taille et que l'on envoye au loin dans le canton. Le chemin monte insensiblement, et bientôt on atteint le sommet du promontoire de la *Nase* couronné de forêts solitaires. On perd de vue le Stockhorn qui, dans son attitude penchée, semblait jusqu'alors observer votre marche. Mais le Niesen se montre toujours et tellement sous la même forme, qu'on dirait qu'il n'a fait que se tourner pour présenter toujours la même face. Ici, l'on rencontre avec surprise le *Rhododendron ferrugineum*, dont la tige purpurine ne croit ordinairement que dans les sites les plus élevés, sur des rochers nuds, escarpés et sans cesse réchauffés par les rayons du soleil. De l'autre côté du lac, près de Därligen, les botanistes remarquent aussi l'espèce plus rare encore du *Rhododendron hirsutum* (Rhododendron barbu). Ces plantes annoncent qu'on est entré dans la région des Alpes.

Le sentier qui conduit à la grotte de St. Beat est le même que suivent les piétons pour remonter le long du lac sur la rive septentrionale. Il est coupé par de nombreux ravins et des enfoncemens qui prolongent infiniment la route. Un homme à cheval, voyageant de nuit, tomba, il y a quelques années, dans l'un de ces fossés naturels nommé le *Flocksgraben.* Il se cassa un ou deux membres et poussa de tels cris, qu'on l'entendit à la distance d'une lieue de l'autre côté du lac, d'où l'on vint à son secours. Mourant de soif et ne pouvant bouger de la place, il avait plongé un coin de son manteau dans le ruisseau qui coulait assez loin au-dessous de lui et l'avait ensuite sucé pour se désaltérer.

Quelques petits torrens qui descendent des montagnes supérieures forment dans leurs cours des jolies cascades. Mais celui de St. Beat s'annonce déjà de loin par le bruit de sa chûte. Il vaut mieux, lorsqu'on en approche, ne pas se diriger sur Leerau, en descendant à droite, et monter plutôt à gauche.

A une lieue de Merligen on atteint l'écurie aux chevaux (*Rossstall*), espèce de grotte taillée jadis dans le roc pour servir d'abri aux bêtes de somme des pélerins qui venaient en foule dans ces lieux, et qui est maintenant sans toiture. On remarque encore les traces d'un chemin maçonné qui conduisait à l'hermitage et les sommiers d'un arc au-dessus du ruisseau, à sa sortie de la caverne, prouvent qu'il y existait d'autres constructions, parmi lesquelles était une chapelle.

C'est un site enchanteur dans un beau jour d'été que celui de cet antique hermitage, placé dans ce désert au milieu d'une nature si sublime, si imposante. L'imagination poétique, saisie d'une sainte émotion, se croit transportée dans le sanctuaire des Driades, des Faunes et des Tritons. Planant comme dans les airs sur les sommets élevés des sapins qui croissent sur la pente rapide, vous voyez sur la rive opposée, les larges flancs de l'Abendberg, et à ses pieds couverts de vergers, la modeste église de Leissigen, dont la surface tranquille du lac, pareille au miroir le plus pur, vous sépare.

Le Niesen, que sa grandeur fait paraître plus rapproché, semble vous saluer avec la cordialité d'un bon voisin. Le penchant de la montagne, réchauffé par le soleil, est revêtu d'un tapis éclatant de plantes touffues et de fleurs des Alpes richement colorées. Des papillons d'un jaune foncé avec des bandes noires voltigent comme des étincelles autour de vous. On voit même le brillant *Appollon*, cette belle phalène de nos Alpes, se balancer mollement à la clarté de son frère qui roule dans l'Olympe, sur son char radieux.

Ce sont proprement *deux* cavernes très-rapprochées qui se présentent ici à la curiosité des voyageurs. De larges sillons sur le sol prouvent que les flots du lac s'élevèrent une fois jusques à cette hauteur, et ce sont eux qui, peut-être, creusèrent ces grottes. Les voutes naturelles qui leur servent de portique sont percées dans un rocher de pierre

calcaire très-haut et très-escarpé, l'une tournée un peu plus vers l'extrémité inférieure du lac, l'autre du côté du midi. Une tige de lierre de 10 pouces d'épaisseur tapissait encore en 1786 la façade de la plus basse de ces voutes, de laquelle sort pure et abondante la source du Beatenbach (ruisseau de St. Beat), qui se précipite en grondant entre les rochers. Un air fraix, qu'on dirait être le souffle de la divinité de ce temple agreste, règne dans son enceinte et se répand au dehors. Maintenant sombre demeure des chauves-souris, elle fut, il y a douze siècles (et même dix-sept, s'il faut en croire la tradition) celle d'un dragon, que St. Beat en chassa pour en prendre possession et l'habiter lui-même. Cet apôtre de la contrée y préchait l'Évangile et gagnait sa vie en tressant des paniers et des nasses. La légende dit qu'il était originaire du Royaume d'Angleterre et d'une illustre naissance. Avant d'être converti et baptisé à Rome sous l'Empereur Claude, il se nommait Suetone et fut ensuite envoyé en Suisse avec son compagnon Achates (qui reçut peut-être le nom de St. Juste), où il convertit à son tour une grande foule de peuple par ses discours et ses priéres. Assis sur son manteau miraculeux, il volait dans les airs et traversait ainsi le lac dans tous les sens pour annoncer les vérités du christianisme aux payens des environs. Il jeunait souvent pendant trois jours de suite et portait des vêtemens de crin rudes et grossiers. Il mourut très-âgé, et pendant longtems on accourait de toutes parts en pélérinage pour voir son crâne que l'on conservait dans la caverne, jusqu'à ce qu'en 1528 deux députés du Grand-conseil

de

de Berne vinrent enlever cette relique et la firent enterrer à Interlacken. Les dévots ayant continué malgré cela à venir à la grotte, on en fit murer l'entrée en 1566. Elle a été rouverte depuis, et sa capacité est de quatre toises en longueur et de six en largeur; elle parait avoir été divisée jadis en plusieurs cellules.

La grotte du ruisseau est plus digne d'exciter l'attention; l'obscurité qui y règne invite à pénétrer dans ces abymes profonds, où les petits gnomes de la montagne distillent avec d'antiques glaces souterraines l'onde crystalline des ruisseaux. Où aboutit cette cavité merveilleuse? „Ne le savez vous pas, répond hardiment un paysan de la contrée, elle va jusques dans le Tyrol." „Dans l'Entlibuch ou dans la Forêt noire", disent de bonne foi quelques autres. Dans cette incertitude, on ne sera peut-être pas fâché de lire un rapport fidèle sur l'intérieur de cette caverne, qui m'a été communiqué par celui même qui a osé y pénétrer. (*) J'ai toujours éprouvé un certain saisissement en contemplant l'arc audacieux de ce grand portail, pareil au nuage porteur de la foudre, qui se rapproche lentement de la terre.

(*) C'est M. Stähli, artiste-peintre de Brienz. J'ai pu comparer sa description avec celle de Wolf, ce peintre de la Suisse si connu, qui a exploré cette grotte, et dont le rapport existe en manuscrit. König donne un dessin de la grotte du Ruisseau dans ses Souvenirs de l'Oberland, et nous en avons joint un autre à cet ouvrage.

On se laisse tenter facilement d'avancer de huit à dix pas dans l'ombre qui règne sous ces voutes et qui contraste avec la lumière du jour en dehors de la grotte; mais il n'est donné qu'aux plus hardis de pénétrer tout-à-fait dans l'intérieur. Notre ami avec quatre compagnons munis de trois lanternes, et de quelques planches, entreprit, dans le mois de Juin 1813, le voyage de ce monde souterrain. Depuis l'ouverture jusqu'à trente ou quarante pas en avant, la largeur est à peu près la même; puis la caverne se retrécit et l'on voit le ruisseau tomber en cascade de six pieds de haut. En tournant un peu à droite, on entre dans un espace vouté, pareil à un cabinet et rempli d'eau. Pour la traverser, les voyageurs firent un pont avec leurs planches; mais il n'était pas assez solide pour pouvoir les soutenir, de sorte qu'ils tombèrent et furent obligés de passer à gué cette espèce de réservoir, pour entrer dans une galerie si basse et si étroite, qu'ils ne purent avancer qu'en rampant. Après avoir fait dix pas, ils se trouvèrent dans une salle de la grandeur de quatre à cinq chambres ordinaires, où est encore un bassin rempli d'eau. Tout le sol, ainsi que la voute, est recouvert d'une couche de tuf ou d'un ciment calcaire, dans lequel on voit des trous ronds singulièrement réguliers, dont les ouvertures sont de la dimension d'une tête ou d'un poing d'homme. Leurs contours sont fort tranchants et fort nets, et ils exposent à chaque instant à des faux pas dangereux, si le pied y enfonce. Au bout de cette caverne est encore une petite cascade, et à dix pas plus loin, une autre, où le ruisseau se précipite de

la hauteur de dix pieds entre des rochers. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, que les voyageurs purent monter à côté de cette chûte sur la pierre glissante, en se servant d'une petite échelle qu'ils avaient apportée. Après avoir encore rencontré une troisième cascade, ils virent le torrent jaillir avec impétuosité d'une fente dans le roc, dont il remplissait toute la capacité. Une ouverture à gauche leur permit de pénétrer encore plus en avant en marchant à sec. Jusqu'alors la boussole dont ils étaient munis leur avait indiqué qu'ils avaient toujours suivi la même direction au nord, avec une légère déclinaison à l'occident; mais elle tourna maintenant tout-à-fait à l'orient.

La galerie qu'ils suivaient avait 10 pieds de large, mais elle était si basse, qu'il fallait encore ramper à moitié. Après avoir fait 90 à 100 pas, elle les conduisit, en faisant un angle presque droit, de rechef au bord du ruisseau, qui se perd tout-à-fait sous le roc, à 10 pas environ au nord, pour ressortir par la fente, dont nous avons parlé ci-dessus; mais plus haut, son cours vient de l'orient. Peu à peu la tranchée s'élargit, et après avoir fait encore une cinquantaine de pas, on trouve un bassin assez grand. Ici la voute s'abaisse tellement qu'elle touche presque la surface de l'eau et qu'elle empêche absolument de pénétrer plus en avant.

La longueur de la route que nos curieux avaient faite est d'environ 665 pieds, et la pierre dans laquelle court cette caverne est une belle roche calcaire

à veines blanches. Il est très-dangereux de s'y introduire en été, et la preuve en est, qu'à peine en étaient-ils ressortis, après y avoir passé 3½ heures, le ruisseau enfla tellement, qu'il remplissait presque en entier la première ouverture de la grotte. C'était à la suite d'un orage qui s'était élevé pendant qu'ils étaient dans l'intérieur et dont ils ne s'étaient point apperçus. Il paraît que l'eau du ciel qui tombe sur la surface de la terre filtre très-rapidement au travers des fentes du rocher et grossit celle du torrent. Le peuple de la contrée affirme que cet accroissement a quelque rapport avec un bruit souterrain, pareil à celui du tonnerre, que l'on entend sur le revers du Beatenberg, au pâturage de Seefeld. Il nomme ce bruit, que l'on entend jusqu'à la distance de deux lieues, la *revue de Seefeld,* parce qu'il leur rappelle des décharges de mousqueteries mêlées de quelques coups de canon qui se font entendre régulièrement par intervalles, et c'est lorsque ce phénomène a eu lieu que, suivant cette tradition, le ruisseau de St. Beat enfle remarquablement.

Je quitte à regret ces scènes romantiques pour en retrouver d'autres à quelques pas de là. Le torrent sort orgueilleusement de la grotte sous un arc de triomphe, haut de six toises et tout aussi large; mais c'est pour tomber bientôt de plus haut.

Nous descendons à gauche en suivant son cours et trois fois nous le voyons se précipiter du haut des rochers, d'abord sous l'ombre des broussailles, en plusieurs filets, dont quelques-uns glissent sur

une herbe longue et rougeâtre à laquelle ils semblent se retenir pour amortir l'impétuosité de leur chûte. Au-dessous du sentier, où un pont de pierre le traverse, il en fait une seconde plus rapide encore, et enfin, comme s'il était dépité de la route pénible qu'il a faite, il se jette avec fracas du haut d'un roc dans le lac. On a tiré parti de la seconde de ces cascades pour orner et animer un établissement formé dans ces lieux depuis quelques années. Échappé aux périls de la sanglante guerre d'Espagne, M. le major de Lerber de Berne s'est créé une retraite tranquille et champètre dans ces déserts, où il a employé avec succès l'art pour embellir une nature agreste. Une jolie maison sur un socle de pierre, pour lui; une autre aussi bonne destinée à son fermier, rappellent le Sabinum d'Horace ou le Skillonte de Xénophon. Un vivier, un jet d'eau qui pousse ses rayons à une très-grande élévation, des sentiers qui serpentent sous de nombreux arbustes étrangers à ces contrées, des arbres élancés et de la plus belle venue, une terrasse exposée au soleil, où prospère le laurier; des jeunes châtaigniers et des figuiers qui promettent de réussir; enfin, le bouillon blanc, dont les tiges atteignent la hauteur d'un homme et semblent règner avec un sceptre d'or dans ce site enchanteur, attestent la douceur du climat et la fertilité des régions méridionales dont il jouit. Le propriétaire continue chaque jour à l'embellir; mais l'entrée n'en est accordée qu'à ceux à qui des relations d'amitié ou de bonnes recommandations donnent des droits à cette faveur.

Traversée jusqu'à Neuhaus.

Nous rejoignons notre bateau sur la plage au-dessous de Leerau et nous avons encore une lieue de traversée jusqu'à Neuhaus. Souvent j'ai vu des papillons passer d'un vol agile d'un côté du lac à l'autre, et toujours ils me rappelaient St. Beat sur son manteau. Je croyais voir son ame parcourir encore la route accoutumée. Je plaignais ces faibles volatiles d'avoir à faire un trajet aussi long suspendus sur l'abyme des ondes; mais les bateliers me rassurèrent en riant, disant qu'ils se posent sur l'eau et s'y reposent sans danger.

Le chemin par terre, en passant par Sund- ou Sung-Lauenen, est assez long, en raison du golfe que forme le lac; il pourrait même être dangereux à ceux qui n'en ont pas l'habitude, parce que dans une partie il est tout-à-fait taillé dans le roc et fort rapide, dans une autre il traverse un lit de cailloux roulans qui est souvent recouvert par de nouveaux éboulemens, et très-pénible. Mais en revanche, il offre des tableaux charmans, particulièrement celui des chaumières, des granges et des noyers de Sung-Lauenen sur le rivage, où de légères nacelles amarrées se balancent doucement sur l'onde. On peut y receuillir de charmantes études de paysages. A gauche, sur la hauteur, se voit l'église de Beatenberg, où l'on ne peut atteindre qu'en montant pendant une lieue par un sentier escarpé. La vue dont on y jouit est fort étendue; et Rieter l'a peinte de main de maître. Plus loin, après avoir traversé quelques bois, on

arrive aux rochers de la Bätterigfluh, où l'on passe sur un pont une petite anse du lac, au fond duquel jaillit ici une source jaune, qui communique sa couleur à l'eau qui l'entoure, jusques à la superficie. Enfin, à l'endroit où le rivage contourne autour du grand bassin, est une maison neuve, nommée *Kublisbad* (bains de Kubli), rebâtie à neuf en 1786, où l'on trouve en effet des cabinets et des cuves pour des bains de propreté. On leur attribue même quelques vertus sanitaires, mais il n'y a point d'hôtellerie où l'on pourrait séjourner pour en faire un usage suivi.

A cette extrémité du lac, la contrée qui s'offre au regard n'est point d'un aspect agréable. On a devant soi Neuhaus, maison isolée, située sur un sol marécageux, où ne végètent que quelques buissons d'aulnes très-bas, et qui se prolonge sans aucun charme entre les côteaux des montagnes rapprochées, couvertes de sombres forêts de sapins ou hérissées de rochers. Nul arbre n'ombrage cette plaine sans attraits, dont l'abordage ne sourit point à l'impatience du voyageur. A l'angle au pied de l'Abendberg, où l'Aar semble se glisser furtivement dans le lac, on voit une tour et d'autres mazures en ruines. Ce sont les restes du donjon de Weissenau, jadis propriété des puissans seigneurs de Weissenburg, ainsi que celui d'Unspunnen, à quelque distance de là. Au milieu du vallon s'élève en couches bizarres le mont du Harder qui termine la longue arête des montagnes de Brienz. A gauche s'ouvre la solitaire vallée d'Habkeren, dont l'église paroissiale est bâtie

sur la parois des rochers qui l'encaissent au nord-est. A droite s'étend la délicieuse vallée d'Interlacken, que l'on n'apperçoit point encore. On pourrait comparer la plage aride de Neuhaus à la préface ennuyeuse d'un charmant poëme. Mais lorsqu'on jette un regard en arrière, on admire encore les rives riantes que l'on a côtoyées. On suit de l'œil leurs contours et leur pente gracieuse jusqu'à Faulensee, un peu au-dessus de Spiez, où était autrefois une chapelle consacrée à St. Colomban. Cet Écossais, son compatriote St. Gall, deux Anglais, St. Beat et St. Lucien, et St. Fridolin l'Irlandais, furent les principaux apôtres du christianisme en Helvétie; ce qui prouve que de tous tems ces insulaires ont eu un penchant à visiter la Suisse.

Plus haut que Faulensee se voit le village de Krattigen, jadis terre seigneuriale, et la Krattighalde (côteau de Krattigen) avec des carrières de gypse, dont on expédie de nombreuses cargaisons par eau à Thun et à Berne. A peu de distance est le village de Leissigen ou Leensingen avec une église, dont on attribue la fondation à Rodolphe de Strättligen; non loin de là sont des bains d'eau minérale, alimentés par trois sources, dans un bâtiment isolé; mais ils ne sont plus en vogue. En remontant, on trouve l'ancienne seigneurie de Frizenbach, qui n'est plus aujourd'hui qu'un hameau insignifiant. Un peu plus haut, sur le rivage très-resserré entre le lac et le pied escarpé de la montagne, est situé Därligen ou Dätligen, grand village et le chantier de presque tous les bateaux du lac de

Thun. De là on peut se rendre à pied à Interlacken par des côteaux rapides, en traversant des forêts où l'on abat beaucoup d'arbres, dont on lance les troncs d'une hauteur considérable dans le lac dans des sillons creusés à cet effet, ou sur des conduits de bois. Sur cette route on remarque sur une couche de rochers qui court d'une manière bizarre au travers du chemin, deux échancrures profondes, pareilles à des ornières de roues, qu'on appelle dans la contrée la *route du diable*, en ajoutant que, vivant dans la meilleure intelligence avec les moines et les religieuses d'Interlacken, Satan allait fréquemment les chercher en voiture et les conduisait par ce chemin sur le sommet de la Suleck pour y faire le sabbat et y danser avec les démons. Il est fâcheux que le diable soit si souvent mêlé dans les traditions populaires. Pour un seul récit touchant ou plaisant, on en rapporte dix où le prince des ténèbres joue un rôle; mais il n'y décèle ni adresse, ni esprit, ni imagination; il s'y montre toujours lourd, grossier, sot et plattement méchant. En général, plus les traditions sont récentes et plus elles sont insipides. La poésie naïve du moyen âge, dont le sens était quelquefois si profond, a été affadie par la subtilité et les prétentions des derniers siècles. Avant que les vraies lumières eussent percé, on avait déjà écarté les nuages quelquefois brillans et variés de quelques superstitions populaires plus innocentes que bien d'autres opinions qu'on y a substituées.

La partie supérieure du lac se présente à la vue plus avantageusement de nuit que de jour. Je la

traversai dans l'été de 1815 près de minuit à la clarté de la pleine lune. Je jouis alors d'un spectacle sans égal, que tout étranger devrait rechercher. La lune se montrait presqu'au midi, au-dessus de l'Abendberg, du côté de la Jungfrau. Le ciel d'un bleu foncé étendait ses voiles immenses sur toute la nature. Quelques nuages transparens agités par un léger zéphir se jouaient tantôt en rubans ondulés, tantôt en petits flocons autour de la Reine des nuits. Une profonde obscurité couvrait l'Abendberg et ne laissait distinguer sur ses flancs ni les rocs, ni les cabanes, ni les arbres dont ils sont parsemés. Pareil à une muraille gigantesque, ce mont s'élançait presque jusqu'au disque brillant qui planait dans les airs. Le bateau traçait sur le miroir des ondes un sillon argenté qui, à chaque coup de rame, se prolongeait jusques près du rivage. Le jeu de la lumière et des ombres sur les rochers, les ravins et les bois, créait une foule de figures et d'images phantastiques qui disparaissaient à chaque instant pour faire place à d'autres plus bizarres encore. Ce tableau mouvant ressemblait à des danses aériennes qu'accompagnait d'une harmonie monotone, mais solennelle, le murmure de vingt ruisseaux qui, comme l'Aar, viennent s'ensevelir avec un son lugubre dans le bassin du lac. La nature entière paraissait écouter en silence les accens plaintifs de ces nymphes. La lune même semblait arrêter son cours pour contempler cette scène, et partager la douce mélancolie qu'elle inspirait, et dont j'étais profondément ému, lorsque je débarquai à Neuhaus, abordage général dans cette partie du lac.

Ici un petit port modeste reçoit les bateaux dans une rade formée par deux jetées de pierres ; une lanterne suspendue entre deux poteaux y sert de phare pendant la nuit. Une maison de pierre assez grande contient une hôtellerie meilleure que son extérieur ne semble le promettre. Les voyageurs y trouvent des rafraîchissement et l'on peut même y faire de bons repas.

Il est probable qu'on y sera toujours bien servi, vu la quantité de passagers qui s'y arrêtent. Elle a été bâtie par ordre du Gouvernement vers la moitié du siècle passé, principalement pour servir de dépôt aux marchandises et autres objets de transport. Autrefois il n'y avait qu'un hangard de bois, qui n'offrait aucun genre de commodité aux voyageurs. En dernier lieu, on a construit une large galerie ouverte où l'on peut s'établir et jouir de la vue de la contrée et de celle des passagers qui y abondent, surtout dans les beaux jours d'été.

Ancienne forme du Bödelein. (*)

Il est tems, après avoir présenté aux lecteurs le tableau général de la contrée, que je reprenne le ton de la description de voyage que je leur ai promis. J'avais fait si souvent la route jusqu'à Neuhaus, que j'ai cru devoir réunir tout ce que j'ai

(*) On se rappelle que l'on donne ce nom à l'isthme qui sépare les lacs de Thun et de Brienz et aux vallons adjacens.

recueilli dans mes différentes courses. J'en ai fait aussi plusieurs dans l'Oberland proprement dit, mais jamais le projet de le décrire ne m'avait autant occupé que dans les étés de 1814 et 1815, où je le parcourus avec M. le professeur Meisner de Berne de la manière la plus agréable et la plus instructive.

Lorsqu'au mois de Juillet 1814 nous partimes de Neuhaus pour aller à Interlacken, nos observations et notre entretien se portèrent principalement sur l'ancien état de cette contrée, et nous nous communiquâmes réciproquement nos souvenirs et nos conjectures. La route n'était pas assez intéressante pour distraire notre attention. Le chemin toujours en plaine, praticable aux voitures et bordé en partie d'une allée de peupliers, se dirige en ligne droite sur la petite ville d'Unterseen, située au pied de l'apre et rocailleuse montagne du Harder. A gauche s'élèvent des côteaux escarpés et couverts de bois, sur lesquels se trouvent les hameaux d'Oberhohlen et d'Unterhohlen, et d'où la Waldeck forme un beau point de vue. A droite, on voit l'Abendberg se terminer dans la plaine par la colline du grand Rugen. Toute cette partie du Bödelein, depuis l'extrémité supérieure du lac de Thun jusqu'au lac de Brienz, est presque parfaitement unie et dans l'espace d'une lieue on n'y voit pas un tertre qui ne fasse partie des chaînes environnantes. On laisse derrière soi à l'occident le lac de Thun, au midi débouche la vallée de Lütschinen et le lac de Brienz s'étend à l'orient.

Il est incontestable, ainsi que déjà Besson et plus tard Wyttenbach l'ont observé, que toute cette plaine était jadis sous l'eau. (*)

Lorsqu'on examine le sol composé en grande partie de gravier et de pierres arrondies, on doit supposer au premier abord que les deux lacs n'en formaient jadis qu'un seul, que les débris de rochers et les matières charriées par les deux torrens de la Lütschinen et du Lombach qui s'y jettaient, en comblèrent une partie et formèrent le terrain où sont maintenant Interlacken et Unterseen. Un coup-d'œil sur la carte démontre clairement la régularité de cette formation. On voit l'Aar sortir du lac de Brienz, en suivant le pied du Harder, tout-à-coup elle se détourne, croise la vallée, se dirige vers le grand Rugen et longe la chaîne de montagnes à laquelle il appartient, pour aller se jeter dans le lac de Thun. Il est évident que cette rivière a été poussée dans son lit actuel par les alluvions de terres qu'amenait la Lütschinen d'un côté et, de l'autre, plus bas, le Lombach.

Des traditions très-authentiques et même des documens écrits prouvent que ce dernier torrent ne coulait pas autrefois, comme il le fait aujourd'hui, dans un canal resserré contre le pied de la Waldeck, et que la Lütschinen ne côtoyait pas d'aussi près les côteaux de Breitlauenen. Il est dit que l'embouchure de celle-ci était entre Interlacken et le

(*) Voyez le plan N.° 5 de notre Atlas portatif, qui jette beaucoup de clarté sur cette description.

pont du péage : il parait en effet que son cours principal était à peu près celui que suit maintenant le ruisseau du Spuelibach. Il en fut probablement de même qu'au confluent de la Linth et de la Mag dans le canton de Glaris. (*)

La Lütschinen inonda le fond de la vallée, arrêta même le cours de l'Aar, la fit déborder et rendit la contrée de plus en plus marécageuse. Alors un ingénieux ami de l'humanité donna au lit de la Lütschinen une direction moins pernicieuse, ainsi que l'a fait aux marais de la Linth l'estimable Escher, d'après les données du célèbre Tulla. Les seigneurs de Weissenburg et les religieux d'Interlacken ordonnèrent cet ouvrage. Les barons d'Eschenbach qui possédaient Unterseen y contribuèrent en cédant au couvent d'Interlacken le village de Bönigen, pour l'indemniser de ses frais, et jusqu'aux tems les plus récens, les paysans des environs déblayaient chaque année le nouveau lit de la Lütschinen, maintenant assez large et bien régularisé. A cette occasion, le couvent distribuait du pain aux ouvriers. Un document de l'an 1257 fait mention de deux lits de la Lütschinen. Il paraît que plus tard le torrent déborda encore plusieurs fois et inonda la vallée, et il est probable que son cours le plus ancien traversait la gorge dite la Wagneren, entre le grand et le petit Rugen.

(*) Voyez la carte de ce canton dans l'Almanach helvétique de Zurich pour l'an 1809.

On n'a point de notions sur l'époque où ces contrées commencèrent à être habitées et cultivées. Plusieurs nobles, jaloux de leur indépendance, s'y étaient établis depuis des tems très-reculés, et il fallut que Berchtold V, duc de Zäringen, vint les battre dans le Grindelwald, pour pouvoir les soumettre à son autorité. Il parait que ce prince y transplanta les familles d'Eschenbach et de Wädischwyl, originaires du pays Zuricois. Les premiers s'allièrent avec la maison d'Oberhofen, et un Wädischwyl acquit du chef de son épouse Ida, héritière d'Unspunnen, le château et la seigneurie qui en dépendait. Le duc cherchait apparemment à se concilier ou a contenir la noblesse de l'Oberland, en y introduisant des vassaux qui lui étaient déjà dévoués.

Probablement Interlacken (*inter lacus*) fut le nom primitif de tout le vallon, qui fut donné ensuite plus particulièrement à un village au pied du Harder, près duquel Walther d'Eschenbach bâtit en 1241 la petite ville d'Interlacken, aujourd'hui Unterseen, tandis que Seilger ou Seliger d'Oberhofen avait fondé en 1130 le monastère d'Interlacken. Celui-ci est nommé dans le plus ancien document qui en fasse mention, de l'an 1133, *Inter lacus Madon*, du village de Matten, dont il est voisin. Il portait aussi le nom d'*Interlappen*, à cause de sa situation entre les rochers et les montagnes (*inter lapides*). Plus tard, à la fin du treizième siècle, le baron Rodolphe de Weissenburg devint, par sa femme ou par sa mère, possesseur de ce qu'on appelait l'*ancienne seigneurie* qui dépendait du château de Rothenfluh près d'Un-

spunnen, et il construisit sur une île, à l'embouchure de l'Aar dans le lac de Thun, celui de Weissenau, qui paraît avoir servi de dépôt de marchandises, à en juger par ses grandes cours. Peut-être alors la plage de Neuhaus n'était-elle pas encore desséchée. On débarquait les marchandises près de Weissenau, à l'endroit nommé *zur Buchen*, où l'on croit avoir remarqué récemment des vestiges d'anciens bâtimens. La route sur laquelle on les transportait plus loin, escortées probablement par des gens d'armes des seigneurs de Weissenburg, suivait les rives méridionales de l'Aar et du lac de Brienz, jusques dans la vallée de Hasli, que les susdits seigneurs ont possédée pendant long-tems, comme une hypothèque, qui leur avait été donnée par les Empereurs d'Allemagne.

Sur la rive opposée de l'Aar était anciennement un grand village nommé Wyden, qui avait le droit de tenir des foires annuelles. On voit encore des traces d'une route qui y conduit depuis Unterseen et que l'on désigne par le mot de *Hochgesträss* (grande route). Ces foires furent transportées en 1355 à l'endroit nommé aujourd'hui *Höhiweg* entre Aarmühle et le couvent d'Interlacken, et la route qui y existe maintenant doit à cette circonstance sa grande largeur. Suivant la tradition, le village de Wyden fut détruit par la même inondation qui, dans le quatorzième siècle, emporta aussi celui de Kienholz, à l'extrémité supérieure du lac de Brienz.

Continuation.

Continuation du voyage.

Je m'arrache au souvenir du passé, pour me livrer à l'aspect riant et paisible que le présent nous offre. Nous sortons du ravin boisé du Lombach, et nous avançons dans la prairie nommée Wydimatten.

Habkeren jadis *Hacheren* est une vallée étroite et agreste, mais habitée par une peuplade loyale et aisée; c'est au fond de cette vallée que le Lombach prend sa source sur le paturage du même nom. Ce torrent cause souvent des dommages par ses débordemens. On prétend dans la contrée qu'un nain mystérieux se montre toutes les fois que les eaux doivent enfler, et qu'il indique les parties de la rive qui seront emportées, en les frappant de sa longue canne. A St. Nicolas, où le ruisseau débouche de la gorge du vallon, était jadis une chapelle, et dans sa partie la plus reculée, sur le sentier qui monte au sauvage Hohgant, près des frontières du canton de Lucerne, on voit dans un pâturage nommé Aellgäu une chaussée de terre d'une grande étendue, qu'on envisage comme les restes d'une ancienne ville. La tradition, dont une partie s'est perdue depuis long-tems, rapporte, à cet égard, plusieurs faits anciens et fort obscurs. On raconte qu'une horde d'habitans de l'Entlibuch vint un jour ravager ce pâturage, massacrer les hommes et les bestiaux qui s'y trouvaient; les vachers furent étouffés dans du petit-lait bouillant. Un jeune berger échappa au carnage et courut sur une des hauteurs de Habke-

ren, muni seulement d'un entonnoir de bois, tel qu'on les emploie à traire les vaches, dont il se servit comme d'un porte-voix pour appeler au secours le peuple du vallon avec une telle force, que sa poitrine en sauta. Il fut entendu par son amante, qui alla animer au combat les paisibles campagnards; ceux-ci s'armèrent en foule, gravirent en toute hâte la montagne, battirent et repoussèrent les pilliards de l'Entlibuch, près de la Wehri, où l'on a trouvé encore de nos jours des gardes d'épées.

A une autre époque, des maladies meurtrières règnèrent parmi le bétail dans le même pâturage d'Aellgäu et résistèrent long-tems à tous les remèdes. On alla enfin consulter un sage vieillard, qui conseilla de faire une abondante distribution d'aumônes aux pauvres, ce qui mit fin en effet à la contagion. Depuis lors, tous les pauvres des environs se rassemblent le premier Dimanche après la Saint-Jean devant l'église d'Unterseen, munis de petits vases, et dès que la cloche sonne les vêpres, les femmes et les filles des riches paysans paraissent, portant dans de grands boisseaux un fromage et une pièce de ceré, coupés en petits morceaux, qu'on distribue aux indigens, comme une production de l'Alpe d'Aellgäu, et comme un souvenir des heureux résultats de l'ancienne œuvre de bienfaisance exercée à pareil jour.

De pareilles traditions donneraient de l'intérêt aux contrées les plus agrestes. Combien ne doivent-elles pas en prêter à celle-ci, dont la fertilité,

fruit d'un doux climat, la beauté et l'aménité se développent de plus en plus, à mesure que l'on approche du bourg. Elle offre surtout une vue superbe sur les glaciers, qu'une lacune dans les montagnes du premier plan les plus rapprochées laisse apperceevoir dans toute leur magnificence. En avançant chemin, on voit paraître l'un après l'autre, trois colosses revêtus de neige, l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau, comme encadrés dans une bordure verte, gris foncée où brune, au milieu de laquelle la dernière de ces montagnes frappe principalement les yeux émerveillés de son éclat et de sa majesté calme et solennelle. Il faudrait la lyre de Schiller pour parler dignement de ce ravissant tableau des hautes Alpes, et s'écrier avec lui : „Cette souveraine au„ guste (la Jungfrau) siége sur son trône brillant „ et impérissable, le front ceint d'une couronne de „ diamants; le soleil lance sur elle ses traits de feu; „ ils la dorent, mais ils ne la réchauffent pas." Sa cime ressemblerait à une énorme masse de crystal dans une chasse plus immense encore, si l'on pouvait la comparer à quelque chose d'autre qu'à elle-même et à ses alentours gigantesques. On ne peut la qualifier mieux avec plus de justesse, ni avec une concision qui renferme cependant autant d'idées qu'en empruntant les expressions d'un poëte : „*In„ tacta ævis congenita mundo*", que je traduirais par ces mots : „Jumelle du monde, les siècles l'ont „ respectée." Mais réservons notre extase pour le moment où nous l'approcherons de plus près. Tacite observait avec raison que l'admiration chez les hommes est toujours plus grande de loin. Cependant,

la nature sait fort bien et particulièrement dans nos montagnes reveiller en nous un vif sentiment du beau et du sublime, même lorsqu'on est assez près de ses magnifiques œuvres, pour pouvoir les toucher.

Plus nous avançons vers le village d'Interlacken et plus l'aspect agréable des vergers et des habitations bien bâties dilate le cœur. Nous disons encore avec Schiller dans son Guillaume Tell : „ Ces maisons, suivant l'usage du pays, nouvellement construites du plus beau bois de nos forêts, dont l'équerre a réglé les jointures, brillent de l'éclat de nombreux vitraux, qui transmettent une vive lumière aux appartemens commodes qu'elles renferment. Des armoiries bigarrées de diverses couleurs sont peintes sur leurs façades, entremêlées de sages maximes. Le passant s'arrête pour les lire et en admirer la vérité et le sens. "

Les étrangers font en général peu d'attention au genre particulier de notre architecture champètre, qui mériterait cependant d'être remarquée. Storr, et avec plus d'originalité le professeur Müller de Zurich, ont fait dans leurs voyages écrits en allemand quelques observations intéressantes sur ce sujet. Les maisons dans les vallées, dit à peu près le premier, sont ordinairement construites en bois, de préférence en bois de melèse, au défaut duquel on emploie aussi le sapin ou le pin. Leur durée est singulièrement longue; on en voit qui ont plus de 200 ans. Le bas prix des bois, la facilité de les transporter en hiver et de les travailler, et l'abri plus

impénétrable qu'ils offrent contre le froid, les font préférer aux pierres pour la construction des habitations. Cependant le soubassement est le plus souvent de pierres, en raison des hautes neiges en hiver et des grandes eaux que produit leur fonte au printems. Les mêmes causes font que le plain-pied est rarement habité et qu'il est plutôt destiné aux étables et aux divers magasins de provisions, d'autant plus qu'il serait trop pénible et trop couteux de creuser des caves dans un terrain aussi rocailleux. L'étage qu'on habite repose sur ce soubassement élevé de 5 à 6 pieds, que la neige atteint souvent et dépasse même quelquefois. Pour s'en préserver, ainsi que des inondations, un escalier pratiqué en dehors aboutit à une large galerie en bois qui règne tout autour du bâtiment ou au moins de sa plus grande partie. La maison dans laquelle il n'entre aucune maçonnerie ne consiste qu'en solives quarrées qui se joignent exactament par des entailles faites dans les angles. Elles sont recouvertes de lambris en dedans, et même quelquefois aussi en dehors. La couleur de cette boiserie jaunâtre ou d'un rouge-clair se noircit peu à peu à l'air, principalement par l'effet de la résine qui en découle pendant l'été, qui prend alors une couleur sombre, forme une espèce de vernis et préserve le bois de l'humidité. Partout où il se forme des fentes ou des ouvertures dans cette boiserie rustique, on les remplit soigneusement de copeaux ou de mousse. On entasse devant la maison toute la provision de bois à brûler, comme un boulevard contre les rigueurs de l'hiver, et on ne laisse absolument libres que les portes et les fenêtres. Les par-

quets et les plafonds ne consistent qu'en ais de sapin si légèrement assujettis sur les travées, que chaque pas que l'on fait dans l'intérieur retentit dans toute la maison et l'ébranle. Les plus considérables ont quelquefois un second étage ou seulement un comble élevé sur le premier, à angle très-aigu. Il y a encore des chambres sous le toit, dans lesquelles on n'entre souvent que par une ouverture pratiquée dans le plancher de l'appartement, au-dessus d'un large fourneau de briques ou de grès, qui sert d'escalier pour y monter et qui doit aussi les échauffer. Un trou dans le faîte au-dessus du foyer de la cuisine, qui n'a point de manteau de cheminée, donne issue à la fumée hors du bâtiment. Il est couvert d'un contrevent en planches, qu'on peut ouvrir et fermer à volonté au moyen d'une corde, pour empêcher le vent, la pluie et la neige de pénétrer dans l'intérieur. Le toit même descend très-surbaissé autour du bâtiment pour le préserver des intempéries, ce qui diminue la clarté des appartemens. Les bardeaux dont il est recouvert sont retenus par des lattes chargées de grosses pierres, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Müller a complété fort judicieusement cette description, en disant : Lorsque j'ai approfondi le principe de l'architecture, j'en ai trouvé la théorie incomplète. Ce n'est que celle des appuis qu'on applique ordinairement à des murs de pierres. . . . . Les maisons de Meyringen et celles d'Unterwalden prouvent clairement qu'il y a aussi une théorie pour les masses superposées, et en architecture, comme dans les autres arts, la beauté existe où il y a de

l'harmonie et où l'exécution répond au but. On voit dans ces contrées (et dans tout l'Oberland) beaucoup de maisons non-seulement d'un aspect agréable, mais encore décorées avec goût. La façade d'un bâtiment, continue-t-il, ressemble à un pentagone équilatéral; des deux côtés, il est flanqué d'une galerie dont les extrémités entrent dans la façade. Celle-ci est divisée en bandes horizontales dont quelques-unes sont élégantes dans leur simplicité. Comme les avances du toit préservent suffisamment de la pluie, il n'est pas nécessaire de faire des avant-toits particuliers aux fenêtres, dont les ouvertures sont comprises dans les bandes. On commence dans les nouvelles constructions à les disposer symétriquement, ainsi que les portes, et à leur donner des proportions agréables. Souvent des inscriptions bien placées ornent l'extérieur des maisons et prouvent que l'on peut employer des surfaces vuides à l'instruction des passans, sans nuire à l'harmonie de l'ensemble. On pourrait construire dans divers styles des façades de ce genre, qui ne seraient pas dépourvues de beautés. Si l'on voulait, par exemple, inventer des ornemens, on aurait pour modèle les sculptures en bois que l'on voit dans les églises antiques; on en ferait des cadres de toute espèce, et en épurant le goût, on y trouverait une multitude de liaisons et d'ornemens qui serviraient à varier le style. Qu'un homme de génie en fasse l'essai, et nous verrons bientôt dans nos temples et nos palais modernes des décorations imitant les sculptures des maisons de l'Oberhasli; et qui sait si l'on n'introduira pas un jour en architecture un genre particulier

nommé le *Rustique*, à la manière de Saxeten ou de Lungern.

Unterseen et Interlachen.

Tout en faisant ces réflexions, nous sommes arrivés presque sans nous en appercevoir à la porte d'Unterseen, et nos idées vont suivre un nouveau fil. Si j'osais faire une comparaison un peu hasardée, je dirais que ce bourg est comme un court et insignifiant épisode dans la charmante scène d'Idylle que représente cette contrée. Il n'est cependant pas tout-à-fait sans importance.

A droite, en entrant dans la ville, on trouve l'habitation des anciens avoyers ou baillifs que Berne y a constitués depuis l'an 1400 jusqu'en 1798. Ce bailliage était petit et ne contenait que quatre paroisses. Il s'étendait à droite sur le bord du lac de Thun jusques vers le promontoire de la Nase, où, suivant un ancien document, *l'arbrisseau d'Autriche* en marquait les confins. Cet arbrisseau ne flétrit jamais, mais il ne devient pas plus grand. Les bateliers ne manquent pas de le montrer aux passagers, et l'on est surpris de voir un petit saule qui, pendant des siècles, a reverdi chaque année, depuis le tems où la seigneurie d'Unterseen appartenait à l'Autriche (de l'an 1298 à 1393). Il existait derrière la ville un château encore plus ancien qui fut brûlé en 1470. L'année suivante, la ville même fut tellement détruite par un incendie, qu'il ne resta pas une seule maison entière dans l'enceinte de ses murailles. Berne, en la faisant rebâtir, lui fit don-

ner la forme d'un quarré, au milieu duquel on construisit une maison qui sert de douane et en même tems d'auberge. On y est très-bien servi, et on peut la recommander d'autant mieux, qu'Unterseen est le siége principal de tous les guides et de toutes les voitures, pour un voyage dans l'Oberland.

Depuis quinze à seize ans, on a formé dans ce bourg et dans le village voisin d'Aarmühle (nommé Rameli dans le jargon du pays), par les soins de M. le docteur Ebersold, un établissement pour des cures de petit-lait, qui a fort bien réussi et se soutient encore. Il mérite en effet toute confiance, d'autant plus que l'air pur des montagnes que l'on respire dans ces lieux doit contribuer à l'effet salutaire d'un pareil régime. On apporte des montagnes environnantes le petit-lait de vache et de chèvre pour les malades, qui trouvent à se loger presque aussi commodément et agréablement que dans de grandes villes, soit à l'auberge de la douane, soit dans des maisons particulières, telles que celles de M. le docteur Ebersold, de M. Jean Seiler au Höheweg, etc. La beauté du pays, la douceur du climat, sous lequel les noyers atteignent 2 ou 300 ans, la proximité de deux lacs, où l'on peut prendre des bains, une réunion nombreuse des différentes classes de la société, l'abord facile, la bonté et le prix modique des denrées, tout se réunissait pour faire prospérer ici un établissement de santé. Il n'est donc pas étonnant que l'on y accourut en foule et que même des familles entières vinssent passer une partie de l'été dans ce vallon d'Arcadie. On a vu ces hôtes

se loger même dans les chaumières des paysans à Interlacken, Matten, jusqu'à Gsteig et Bönigen. A chaque heure du jour on y rencontre des promeneurs à pied ou en char à banc qui parcourent en tout sens cette heureuse plaine.

On peut mettre au nombre des simples jouissances qu'on trouve dans cette contrée les poissons excellens qu'on y pêche en abondance dans les ruisseaux d'alentour et même dans l'Aar. On y prend encore du lavaret, et dans la maison du pêcheur de la Spielmatt, on peut toujours en trouver des fraix que l'on sort de l'eau pour les faire rôtir sur la braise, passés dans des brochettes de bois, suivant l'usage du pays. Cependant l'énorme quantité de ces poissons a singulièrement diminué. La pêche en rapportait jadis à l'avoyer 500 florins par an, et suivant un rapport authentique, on prit le 24 Juillet 1531, du premier coup de filet 2354 lavarets, et on en trouva le même jour dans une nasse 2103. D'autres témoignages attestent qu'au mois d'Août 1640, huit coups de filets en produisirent 6500. Le couvent d'Interlacken avait dans un petit bâtiment de pierre, au-dessus du bourg, sa pêcherie particulière très-bien établie, qu'on voit encore de nos jours, et il existe une quantité de documens de ventes, de donations et de procès dont ce droit fut l'objet.

On sort de la petite ville d'Unterseen par une sombre porte cochère en bois, et on arrive dans les faubourgs, plus considérables que le bourg même.

Le premier, nommé Spielmatt, est situé en entier sur une île de l'Aar, et Aarmühle le second, est en partie sur une autre île. On voit encore deux autres ilots à droite, qui sont cultivés et dont l'un contient les jardins du château. A gauche, au pied du Harder hérissé de bois et de rochers, se présentent les maisons de la Goldey, le cours paisible de l'Aar jusqu'à la rotonde du Hohbühl et plus près des batardeaux, sur lesquels la rivière se précipite en écumant, et qui, s'ils ont l'utilité de faire tourner quelques rouages, interrompent d'un autre côté la navigation entre les deux lacs. En avançant, on voit la colline du petit Rugen couverte d'un sombre feuillage, au-dessus de laquelle se montre la Jungfrau sur son trône majestueux.

Une rue garnie de nombreuses boutiques de marchandises à l'usage des campagnards, conduit en passant deux ponts qui traversent deux différens bras de l'Aar, sur la rive gauche. Dans une de ces échoppes se trouve un dépôt de cornes de chamois, adaptées en guise de pommeau à de jolies petites cannes de houx. Enfin, l'on arrive sur la belle chaussée du Höheweg tirée au cordeau et bordée de plusieurs habitations tapissées de treilles. Cette route est reconnue pour la plus belle de la contrée. L'art et la nature se sont plu à la rendre agréable. Comme elle sert de passage aux étrangers et aux habitans du pays pour se rendre des rives du lac de Brienz et d'Interlacken à Unterseen et au port de Neuhaus, elle est sans cesse fréquentée, animée et offre un spectacle aussi agréable

qu'il est varié. Elle est soutenue par un petit mur couvert de pierres plattes, et bordée d'un large talus de gazon. Au-delà de ce mur grisâtre s'étend une belle prairie du plus beau vert émaillé de fleurs, au milieu de laquelle on apperçoit par ci par là quelques champs de bléd, ce qui est fort rare dans l'Oberland. Dans le lointain, entre des hameaux et des vergers, on voit l'entrée de la gorge de Zweylütschinen, qui conduit à la magnifique Jungfrau; de l'autre côté, au-delà des ondes azurées de l'Aar, s'élève la sombre parois du Harder. Des pommiers chargés de fruits, des hauts noisettiers formant de vastes berceaux de feuillage, ombragent alternativement la route. On atteint enfin deux habitations riantes, bien situées avec des bancs de pierres et des volets peints en vert, qui semblent inviter les passans à y entrer. Ce sont les maisons de M. Seiler, négociant, dont nous avons parlé plus haut. Ce tableau vu à la clarté d'une belle matinée d'été ou d'une douce soirée du printems, doit reveiller le sentiment du beau et l'amour de la campagne dans l'ame la plus insensible.

On est impatient néanmoins d'arriver à l'auberge d'Interlacken ou dans la demeure qu'on choisira dans ce vallon pour y séjourner. Il faut se débarrasser promptement de tout l'attirail du voyage pour jouir de la promenade et pour s'emparer pour ainsi dire de tous les charmes de ce délicieux pays. L'auberge est située en partie dans l'enceinte des murs de l'ancien couvent, sous des tilleuls et des noyers élevés qui étendent au loin leurs ombrages. A deux

cents pas de là, au sud, est la maison du préfet avec deux ailes et un beau jardin. A droite, on apperçoit l'antique église, maintenant transformée en magasin, et quelques restes des anciens bâtimens du couvent qui, depuis la réformation, ont été en partie habités par le secrétaire baillival et ses bureaux, et ont servi d'hôpital pour des vieillards indigens et des aliénés. Avant cette époque, il existait à Interlacken deux couvens de l'ordre des Augustins, l'un pour cinquante moines qui nommaient eux-mêmes leur prévôt, et l'autre pour quarante religieuses et leur abbesse.

En 1198 l'Empereur Henri VI commit à la ville de Berne la surveillance et la protection de ce monastère. Une simple muraille séparait le moutier des hommes de celui des femmes. Tous les deux avaient de riches possessions. Leur conduite devint tellement scandaleuse, que Berne se vit obligé d'en porter plainte auprès du Pape. Celui-ci ordonna un examen sévère de leurs désordres, auquel Berne fit procéder par Léonard Stör, prévôt d'Amsoldingen. La suppression du couvent de femmes, dont les revenus passèrent au chapitre Saint-Vincent à Berne, en fut le résultat. Lors de la réformation, les moines d'Interlacken furent les principaux instigateurs de l'opposition que le peuple des campagnes forma contre l'épuration des dogmes de l'Église. Berne en triompha avec l'assistance et le dévouement des villes de Thun et d'Unterseen qui lui restèrent fidèles, fit mettre à mort quelques-uns des chefs de la révolte, accorda la grâce aux autres, après les

avoir obligés à faire amende honorable, et transforma le couvent en bailliage.

On peut s'imaginer qu'avec autant de richesses ce monastère possédait beaucoup d'objets d'art; aussi des rapports contemporains font mention de tableaux précieux qui furent transportés dans le canton d'Unterwalden pour les sauver. La proximité de ces deux couvents d'un sexe différent a donné lieu à des scènes touchantes et romanesques, dont les poëtes et les romanciers nationaux pourraient tirer parti. La chronique de la ville de Berne par le laborieux et spirituel Valerius Rüd, surnommé Anselme de Rothwyl, fournit en peu de mots le sujet d'une nouvelle intéressante. Élisabeth, sœur de Conrad de Scharnachthal, d'une famille illustre et opulente, allait prononcer ses vœux dans le couvent d'Interlappen, en présence de l'abbesse et du prévôt des deux monastères, lorsqu'elle demanda au nom de Dieu qu'il lui fût permis d'épouser Thomann Güntschi, beau jeune homme qui devait aussi prendre l'habit ecclésiastique, et elle l'obtint.

On est toujours tenté d'employer le langage de la poésie, lorsqu'on veut parler du vallon d'Interlacken. Essayons, cependant, de le faire en simple prose. Sur une étendue d'une lieue en long et d'autant en large, le Bödelein présente une surface presque entièrement unie et un sol fertile, couvert de vergers, de prairies, de jardins potagers, de pâturages et de quelques bois. Les lieux habités qui s'y trouvent sont Unterseen, Spielmatt, Aarmühle,

Interlacken et Matten, au nord; Gsteig, Wilderswyl et Mühlinen, au midi; Goldswyl d'un côté et Bönigen de l'autre, sont plus rapprochés des montagnes, mais font encore partie de ce beau vallon.

Le climat y est plus doux, plus chaud et presque de quinze jours plus précoce qu'aux environs de Berne. On y est abrité par de hautes chaînes de montagnes contre les vents du nord et du nord-est, dont on ne ressent que quelquefois des contre-coups.

Presque partout il y a des sources d'eau pure propres à la boisson. De tous côtés, la terre est revêtue en été d'un riche tapis de verdure toujours fraîche, sur lequel s'élèvent seulement quelques rochers grisâtres d'une forme pittoresque. Des noires forêts de sapins s'étendent sur le penchant des montagnes; on en voit aussi jeter leur teinte sombre sur les rives de la Lütschinen et la colline du petit Rugen. La population est en raison de la fertilité du sol. Les arbres fruitiers y sont d'un grand rapport, et les villages de Matten, Wilderswyl, Gsteig et Bönigen sont cachés sous leurs ombrages. Depuis quelques années, la récolte des noix y a été moins abondante.

Cependant, encore dans les derniers tems, la contrée a considérablement gagné par des défrichemens de broussailles et le desséchement de plusieurs portions de marais. L'on cultive de préférence et avec beaucoup de succès les pommes de terre,

quelques légumes, le chanvre et le lin. L'herbe se convertit généralement en foin, et ce n'est qu'en automne qu'on laisse pâturer la dernière par le bétail. Pendant la bonne saison, il reste si peu de vaches dans la vallée, qu'on est obligé de se pourvoir de beurre aux marchés de Thun. On les envoie sur des hauts pâturages éloignés, et leur lait est employé exclusivement à la fabrication des fromages et des cerés. On pourrait difficilement, malgré la douceur du climat, y introduire la culture des céréales.

Les habitans tiennent trop essentiellement à récolter des fourrages suffisans pour nourrir leurs nombreux troupeaux pendant l'hiver. Ils préfèrent la vie pastorale, et lorsque la terre se revêt de fleurs, que le printems ranime les sources, la joyeuse jeunesse se rend sur les Alpes d'Aellgäu, Lombach, Pol, Saus, Sevinen, où les communes et divers particuliers possèdent le droit de paccage. Les vieillards et les enfans, les cabaretiers, les artisans, les magistrats et les femmes presque sans exception, restent dans la vallée. On n'y garde que quelques chèvres, quelques vaches absolument nécessaires pour avoir un peu de lait dans les villages; tout le reste du bétail est conduit sur les montagnes, où il prospère et paraît lui-même sentir le bien-être dont il y jouit. Ordinairement plusieurs propriétaires réunissent leurs vaches pour les faire pâturer ensemble. Pendant la saison de l'alpage, ils vont plusieurs fois en corps au pâturage, pour mesurer le lait que donne chaque vache. En automne, ils répartissent

les

les bénéfices, d'après une règle de proportion, et il est bien rare qu'un tel partage donne lieu à quelque contestation.

La race des habitans du Bödelein a plus de rapport avec celle des vallées de Habkeren, Beatenberg, Leissigen, Grindelwald et Lauterbrunnen qu'avec celle du Hasli. Le costume diffère peu de celui de la contrée inférieure du côté de Thun. Cependant les femmes n'y portent pas cette espèce de collets ou de guimpes, nommées *Göller*, autour du col; un mouchoir, ordinairement jaune ou rouge, jeté négligemment sur les épaules les remplace et leur sied beaucoup mieux. Leurs bonnets de velours n'ont plus cette large et roide auréole de dentelles, et même souvent elles sont à tête nue et coiffées de leur simple et blonde chevelure, sans aucun ornement. Leur teint est blanc et délicat et l'expression de leurs jolies physionomies est infiniment plus fine que celle des femmes des environs de Berne. On s'apperçoit qu'elles ne se vouent pas à des travaux aussi rudes en plein air, et que leur esprit naturel est plus exercé à la conversation. On rencontre rarement ici de ces visages sanguins, rouges, ronds, pleins et phlegmatiquement immobiles. Les traits sont plus longs, plus fins, les lèvres plus minces, les sourcils moins prononcés, l'œil peut-être plus petit, mais le regard plus vif et plus malin. Ces particularités se remarquent cependant davantage à Brienz qu'à Interlacken; mais, dans tout l'Oberland, il règne une plus grande loquacité que dans

les autres parties du canton, ce qui provient apparemment d'un système nerveux plus délicat et de l'air plus subtil qu'on y respire.

Il n'existe ni beaucoup d'industrie, ni beaucoup de richesses dans le Bödelein. L'éducation des bestiaux est le produit principal. Il y a beaucoup d'artisans, mais peu qui aient fait des apprentissages réguliers. On n'y trouve point de chasseurs de chamois. La récolte et le commerce des plantes officinales y est d'une assez grande importance. Le village de Golzwyl s'est acquis quelque réputation à cet égard; mais on trouve, depuis Ringgenberg jusqu'à Oberried, Brienz et Meyringen, et de l'autre côté du lac à Bönigen, des gens qui font le métier de chercher des herbages et des racines salutaires pour les hommes et les bestiaux, et qui les expédient en grande quantité dans les cantons de Berne, de Lucerne et d'Argovie. Ce sont principalement les plantes suivantes : gentiane jaune, *gentiana lutæa;* pimprenelle, *poterium sanguisorba;* valériane officinale, *valeriana officinalis;* veratre blanc, *veratrum album;* acore, *acorus calamus;* bardane, *aretium lappa* de Linné; langue de cerf, *scolopendrium officinarum;* pain de pourceau ou cabaret, *asarum europœum, allium victoriale.*

On peut ranger aussi le lin, les fruits, les peaux et l'eau de cerises parmi les objets d'exportation de ce pays. On fait à Spielmatt ou à Aarmühle un petit commerce de cornes de chamois adaptées à des cannes de houx. Il existe chez les habitans

moins d'imagination et de hardiesse pour former de nouvelles entreprises que leurs autres qualités ne le laisseraient présumer. Leur conversation légère et enjouée, leur bon sens, leur politesse, font supposer chez eux, au premier abord, un esprit plus cultivé, qu'on ne le trouve lorsqu'on veut l'approfondir. Personne ici ne prend la peine de réfléchir dans le silence et la solitude. On préfère d'être ensemble et de jaser. Il en résulte que ces bonnes gens n'acquièrent pas de grandes richesses. Cependant, les fortunes sont proportionnellement plus considérables que dans quelques vallées voisines. A Interlacken, par exemple, on est censé être dans l'aisance, lorsqu'on possède un capital de 8 à 20,000 livres bernoises (à 7½ batz), et l'on est riche, si l'on a davantage, tandis que dans la vallée de Lütschinen, on peut jouer un certain rôle avec 2000 livres de capital; à Lauterbrunnen, on est aisé avec 4 à 5000 livres et à Grindelwald on fait une bonne maison avec 10 à 15,000 livres. Cependant on sent bien que dans de pareilles circonstances les habitans du Bödelein ne peuvent pas faire beaucoup de dépenses, et s'ils sont mieux pourvus de chevaux, de chariots, de logemens et de meubles que leurs voisins, même à Brienz et dans l'Oberhasli, il faut l'attribuer à la grande affluence d'étrangers qui y arrivent pour se faire conduire de là sur les lacs et sur les montagnes, ou pour y séjourner pendant des mois entiers. Les gens du pays font peu de frais pour leurs propres jouissances. En vêtemens, tout ce qui n'est pas fabriqué sur les lieux, passe

pour objets de luxe. Il en est de même des alimens qu'il faut se procurer à prix d'argent et que l'on ne recueille pas sur son propre fond ou de ses propres bestiaux. Cependant l'usage du pain et du café est assez général. Les fromages gras sont mis au nombre des gourmandises.

On fait peu d'usage pour la parure de bijoux d'or ou d'argent; cependant, on voyait autrefois assez fréquemment des gobelets de ce dernier métal; à présent ils ont presque tous été vendus; mais, en échange, les montres d'argent ont pris de la vogue. Les hommes mettent quelque luxe dans leurs pipes à fumer, et les femmes dans les larges dentelles qui garnissent leurs bonnets. On voit ici beaucoup moins de ces chaînes d'argent, dont les paysannes bernoises ornent leurs corsets, que dans les autres parties du canton. Des maisons et des grange couvertes de tuiles ou de briques donnent quelques considération et une réputation de richesse à leurs propriétaires, surtout si les façades sont décorées de peintures, de sculptures, d'inscriptions et de grandes vitres aux fenêtres. On met ici autant de recherche dans les cloches et les colliers qu'on suspend aux cols des bestiaux que dans l'Emmenthal; mais on soigne moins la propreté dans l'arrangement des chalets et dans les ustensiles propres au laitage. On taxe de prodigalité les particuliers qui gardent des bestiaux d'une race plus grande que celle du pays, parce qu'on estime que cette espèce de vaches étrangère mange davantage, qu'elle donne moins de lait et qu'elle est plus exposées au danger de

tomber dans les précipices sur les pâturages escarpés des Alpes. Malgré leur genre de vie simple et frugal et l'air pur qu'ils respirent, les habitans du Bödelein n'atteignent pas un âge très-avancé. Il est très-rare d'y voir des vieillards de 90 ans. Cependant les maladies n'y sont ni aussi fréquentes, ni aussi multipliées que dans les villes. Les plus communes sont : la phthisie, l'hydropisie, le rhumatisme et les maladies cutanées. La fièvre tierce qui y régnait jadis presque continuellement a disparu à peu près. Plusieurs médecins habiles qui se sont formés à Berne ou dans l'étranger y sont établis et pratiquent avec succès. Cependant, on emploie encore quelquefois des remêdes soi-disant sympathiques. Des charlatans ou des empiriques obtiennent facilement une grande vogue, lorsqu'ils promettent de guérir les fractures de membres des bestiaux, en mettant un appareil autour du pied d'une escabelle et d'arrêter le sang des blessures, en prononçant quelques mots mystérieux. C'est avec des recettes miraculeuses de ce genre qu'ils leurrent les crédules campagnards.

Dans ce vallon, on attribue facilement les maladies qui ne sont pas ordinaires à quelque sortilége malfaisant. Dans ce cas, les paysans courent dans le canton d'Unterwalden, dans l'Entlibuch et même jusqu'à Soleure, pour acheter dans les couvens des amulettes qui doivent guérir ou préserver de tous les maux. En général, il existe encore beaucoup de superstition dans cette contrée; mais les habitans, retenus par une certaine honte, n'osent pas la manifester en présence des citadins ou des étrangers.

König, dans son *Voyage dans les Alpes* p. 6, a fait une description très-détaillée de quelques usages et de quelques divertissemens propres à cette petite peuplade. Il met en tête le *Kiltgang* ou les visites nocturnes; mais cette coutume existe dans tout le canton et presque dans toute la Suisse. On la retrouve même en Suède, et je ne doute pas qu'elle ne règne dans plusieurs parties de l'Allemagne, car elle paraît tirer son origine des mœurs des anciens Germains. Les jeunes gens non mariés vont visiter de nuit leurs belles, tantôt seuls, tantôt en compagnie, principalement le Samedi soir. Ils font souvent une route de trois à quatre lieues et descendent des chalets dans les vallées. Il est permis de soupçonner que leurs entretiens amoureux ne sont pas toujours très-platoniques; il faut cependant convenir qu'il y règne souvent plus de décence que les malins ne se l'imaginent. L'obscurité de la nuit n'est pas sans danger pour ces visites; mais il faut excuser des hommes dont les journées sont remplies par des travaux pénibles et continuels, à une grande distance de leurs amies, qui veulent cependant jouir du plaisir de leur société et se préparer à goûter le bonheur domestique, en se rapprochant d'avance de la compagne qu'ils ont choisie et en étudiant son caractère. Tant qu'on n'adoptera pas l'usage des Turcs et des Persans de marchander avec un père pour obtenir sa fille en mariage et de l'épouser sans l'avoir vue, il sera difficile de reprimer par des lois les intrigues et les entreprises de l'amour. Le jeune Suisse se rend donc sous la fenêtre du cabinet au second étage, qu'occupe sa belle, qui l'attend ordi-

dinairement en toilette soignée. Ce n'est point à la manière des Italiens qu'il annonce sa présence par une tendre romance ou par les sons d'une guittare; il récite une formule rimée ou en prose; c'est un amas de folies, de polissonneries, d'équivoques, un véritable galimathias, en usage dans tout le canton, avec quelque différence dans chaque village. La fille y répond, fait une espèce de capitulation, après quoi, l'amoureux escalade la maison, la fenêtre s'ouvre, il y reste suspendu, on lui offre une petite collation d'eau de cerise et de pain d'épice. Suivant le degré de familiarité qui existe entre les amans, suivant les vues plus ou moins sérieuses du jeune homme, il entre dans la chambre ou reste en dehors. La conversation se prolonge jusqu'à ce que l'aurore donne le signal de la séparation, et quelquefois des jaloux guettent le départ de l'ami favorisé pour le recevoir à coups de bâton ou de pierres au moment où il descend le mur qu'il avait escaladé; quelquefois plusieurs garçons se réunissent pour aller voir leurs belles, les unes après les autres.

König rapporte encore un autre usage très-comique qui se pratique lorsqu'une jeune fille quitte son village pour aller se marier dans un autre. Dans la nuit qui suit les noces, la troupe des garçons du village d'où l'épouse est partie se rassemble armée de fouets, de clochettes, telles qu'on en met au col des bestiaux, de cornets à bouquins, de chaudrons et de tous les instrumens et ustensiles avec lesquels on peut faire le plus de bruit. Ils se rendent avec un vacarme épouvantable devant la maison du

nouveau couple, ayant leurs habits passés par-dessus leurs têtes ou bizarrement déguisés; quelques-uns d'entre eux portent au bout de longues perches des lambeaux ou des guenilles de toile enduites de suie, avec lesquelles ils frappent les curieux qui oseraient se montrer aux fenêtres ou aux portes. Arrivés au lieu de leur destination, ils forment un cercle, la musique enragée qu'ils avaient fait retentir pendant la route cesse; quelque plaisant de la bande récite un impromptu ironique dont on peut aisément deviner le sujet. Ils élèvent sur un bâton ou portent dans un berceau une poupée de paille, qu'ils font semblant d'endormir en chantant. Ils indiquent par là d'une manière un peu trop claire que la jeune mariée sera trop tôt dans le cas de s'adonner à de telles occupations. Si l'un des époux est pauvre, on le raille avec peu de charité, en demandant à acheter des fromages ou des bestiaux, ou en simulant des marchés pour de pareils objets. Ils imitent le bruit qui se fait lorsqu'on trait les vaches, promettent aux mariés des cadeaux considérables pour augmenter la dot, etc. Après maintes folies pareilles, la bande joyeuse part en poussant des éclats de rire immodérés, au bruit de tous ses instrumens discords, et reprend le chemin de son village.

Un divertissement plus décent, plus tranquille et plus innocent est le jeu des œufs qui, jadis, s'exécutait aussi à Berne chaque Lundi de Pâques avec plus de solennité, et qui est encore en usage dans ces contrées. A Unterseen, par exemple, on range 101 œufs de poule par terre sur une ligne droite,

à une distance égale et régulière d'environ 2 ou 3 pieds. A l'une des extrémités de cette ligne se place un homme adroit, tenant dans sa main un van rempli de balles de grains, dans lequel il doit recevoir les œufs qui y seront jetés. Deux jeunes gens parés, ornés de rubans, quelquefois même à cheveux poudrés, s'avancent en se tenant par la main, précédés d'une musique joyeuse et suivent en marchant lentement la ligne des œufs jusqu'au dernier. Là, ils se séparent, et l'un court à toutes jambes jusqu'à Neuhaus, y boit un verre de vin, repart tout aussi vîte et s'efforce d'être de retour avant que l'autre ait fini sa tâche, qui consiste à relever tous les œufs, l'un après l'autre, et à les jeter dans le van du plus loin qu'il le peut. S'il manque et qu'un œuf tombe à terre, il est aussitôt remplacé dans la ligne par un autre, et des enfans officieux avec des paniers remplis sont tout prêts à exercer cette justice, qui est une des conditions de la gageure. Celui des deux émules qui le premier a atteint son but, est vainqueur et reçoit un prix auquel les spectateurs contribuent. Ordinairement une danse termine cette fête.

Promenades dans le vallon d'Interlacken.

Je crois pouvoir affirmer que le vallon d'Interlacken offre dans ses diverses promenades à tous ceux qui voudront le parcourir tout ce qui pourra satisfaire leurs désirs et répondre à leurs sentimens, quelque soit d'ailleurs la disposition de l'ame que chacun y apporte. Celui dont le cœur serein est

rempli d'amour et de bienveillance pour tout le genre humain, doit préférer une vue étendue d'où il puisse embrasser un grand espace et s'identifier pour ainsi dire avec toutes les créatures qu'il contient. Il obtiendra cette jouissance sur le penchant du Harder, derrière le bourg d'Unterseen, sur les collines du petit Rugen, du Sattlerhübeli, du Rugenhübeli, auprès du donjon de Ringgenberg, de l'antique église de Golzwyl, sur le Hohbühl et sur la Kirchegg près de Gsteig. Tel autre recherche la solitude sans vouloir cependant s'isoler tout-à-fait, ni s'écarter trop loin des lieux habités; la Goldey, la Vogtsruh au pied du Hohbühl, la Lütscheren, les ruines d'Unspunnen lui offrent de charmantes promenades. On en trouvera de plus solitaires encore entre les parois de rochers peu élevées de la Wagneren, cette gorge étroite qui sépare les deux Rugen, ou dans le sentier qui conduit à la vallée de Habkeren, en passant à côté de St. Nicolas. On peut aller rêver sous l'ombrage fraix des forêts sombres et touffues de la Matten-Ey sur les bords du torrent de la Lütschinen et dans le chemin qui conduit du Rugenhübeli à Unspunnen. Les ruines des châteaux de Weissenau, d'Unspunnen et de Ringgenberg reveillent le souvenir des siècles de la chevalerie. Le romantique clocher de Golzwyl inspire de même une douce mélancolie. La route facile de Gsteig et de Wilderswyl, traversant sur un terrain uni des riantes et fertiles prairies, est plus propre à des promenades en compagnie, soit en char, soit à pied.

Les villages d'Aarmühle, de Matten, de Wilderswyl, Mühlinen, Gsteig, Bönigen, Ringgenberg, Golzwyl, présentent une foule de scènes de la vie champètre, des tableaux d'Idylles et le bonheur dans la pauvrété à côté des avantages de l'aisance. Les lacs de Thun et de Brienz étalent le vaste et tranquille miroir de leurs ondes. L'Aar roule majestueusement ses flots. Ceux de la Lütschinen, plus rapides, communiquent à l'ame une partie de leur vivacité. On se sent plus courageux et plus hardi en voyant le torrent de la Saxeten se précipiter dans la plaine avec un sauvage mugissement. On éprouve un sentiment de tristesse à l'aspect du petit lac de Golzwyl, sombre et profond; c'est sur ses rives solitaires qu'un poëte élégiaque devrait aller soupirer ses complaintes.

Si ces objets inanimés donnent déjà tant de charmes à cette délicieuse contrée, le spectacle enchanteur qu'elle étale à nos yeux en acquiert encore de nouveaux et de plus variés par les êtres vivans, par cette foule d'animaux domestiques et sauvages, de vaches, de chèvres, de brebis, d'oiseaux, d'insectes dont elle est peuplée. Mais la connaissance de l'homme est toujours pour l'homme l'étude la plus intéressante, la plus conforme à sa nature. C'est aussi celle qui procure les jouissances les plus réelles et les plus solides. Ici elle découvrirait peut-être quelques nuances défavorables dans le caractère et les mœurs des habitans; mais la plupart des étrangers ne s'arrêtent qu'à ce qui frappe leurs yeux et l'extérieur est tout à l'avantage de cette peuplade.

En voyant un bon vieillard assis devant sa chaumière sourire aux ébats de ses petits enfans jouant sur le gazon, de jolies jeunes filles jaser gaiement et rire autour de la fontaine, en s'occupant de leurs travaux, le père de famille vaquer à ses occupations agricoles, la mère cultiver son jardin, tant de grouppes ou de figures gracieuses éparses dans la campagne, dans les villages, autour des cabanes, au milieu d'une nature aussi belle, une multitude d'images poétiques se graveront dans la mémoire du voyageur; son imagination s'exaltera, il se sentira pénétré d'une douce émotion et recueillira une foule de précieux souvenirs. On éprouve déjà tant de plaisirs en admirant les dessins d'un Freudenberger, d'un König, en lisant des descriptions qui retracent avec tant de grâce et de vérité ces scènes délicieuses. Combien la réalité ne doit-elle pas saisir le spectateur et lui inspirer le désir de les imiter ou de les retracer à son tour? Mais il n'est pas donné à tous de les rendre aussi bien. Il faut être doué d'un tact sûr et délicat, d'un sens profond pour les beaux arts, qui sache calculer leurs effets, avertir du moment où il faut s'arrêter, saisir les heureux effets de la lumière, qui sache apprécier ce que l'imagination ose ajouter à ces tableaux, rapprocher, coordonner les objets dont ils se composent et distinguer ceux qui doivent ressortir ou rester dans l'ombre.

Écoutons, par exemple, comment le peintre König, qui a vécu pendant des années dans ce vallon, a su jouir en artiste de ses promenades et exprimer

les sentimens qu'elles lui inspiraient. Souvent, dit-il, je parcours cette contrée d'Arcadie, et c'est toujours dans l'ivresse d'un nouveau plaisir. Tantôt un sentier solitaire me conduit sur les bords du fleuve, au milieu duquel plusieurs îles paraissent nager. De l'autre côté, je vois un immense rocher qui menace d'écraser la petite ville située à ses pieds. Mais le paisible berger conduit, sans crainte, ses chèvres sur ses flancs tapissés de mousse ou sur les verds gazons qu'il surplombe, jusqu'à ce que le son de la cloche du soir le rappelle sous son toit de chaume. Tantôt d'autres routes me portent sur des collines d'où je puis embrasser d'un regard toutes les parties de la ville. De là, toute la plaine se montre au printems pareille à un jardin fleuri. Parsemée d'arbres fruitiers, on n'y voit entre le feuillage que quelques hameaux, quelques cabanes éparses, qui coupent de la manière la plus gracieuse ce dôme de verdure. L'œil suit involontairement le cours du fleuve au travers de ce tapis de fleurs. Mais mes regards s'attachent de préférence aux objets les plus rapprochés, auxquels des êtres vivans donnent un attrait infini. Ici, une jeune femme allaite son enfant, tandis que son mari abreuve ses vaches et ses chèvres à la fontaine voisine. Là, de jeunes filles reçoivent dans des paniers les fruits qu'un beau jeune garçon leur jette depuis le haut de l'arbre sur lequel il est perché pour les cueillir.

C'est ainsi que dans une belle matinée de l'été dernier, je me dirigeai en me promenant vers les cabanes. Je m'assis vis-à-vis de l'une d'elles et je

prenais mes crayons pour dessiner, lorsque le soleil levant commença à la dorer de ses rayons : un petit bâtiment latéral s'élevait du jardin jusqu'au toit et jettait une ombre mouvante sur la galerie et sur la partie inférieure de la chaumière. Un berceau de chèvre-feuille encadrait la porte d'un jardin, au fond duquel un grouppe d'arbres fruitiers formait une masse sombre et faisait ressortir d'autant mieux la lumière éclatante qui éclairait le petit bâtiment. Un jeune paysan était assis sous la galerie devant la maison et taillait des lattes pour une palissade, en sifflant gaiement sa chanson matinale. Sa jeune femme sortit doucement de la maison, s'approcha à pas de loup de son laborieux époux et posa tout-à-coup deux jolies mains sur ses yeux. Étonné, il chercha à deviner au toucher l'auteur de cette surprise, reconnut sa compagne et l'embrassa tendrement. Je dessinai cette scène dans mon porte-feuille et j'écrivis au-dessous ces mots de Haller, dont je sentais si bien la vérité : „La main de l'amour sème „ des roses sur le travail. "

Promenade à Ringgenberg.

Après avoir transcrit ce fragment d'un autre auteur, qu'il me soit permis d'insérer ici quelques-unes de mes propres promenades. J'espère qu'elles peindront cette vallée d'une manière plus claire et plus agréable que ne le ferait une description générale et systématique, suivant les points cardinaux, les limites et la topographie.

Je n'oublierai jamais cette matinée d'été où j'allai avec trois femmes aimables au village de Ringgenberg. Les étrangers et les personnes qui font la cure de petit-lait à Interlacken préfèrent d'aller faire leurs dévotions dans son église romantique, si agréablement située sur les bords du lac de Brienz. Celle d'Unterseen n'est pas tout-à-fait aussi éloignée; mais après avoir suivi la belle route si découverte, si champètre du Höheweg, on répugne à traverser les rues d'Aarmühle et Spielmatt pour aller s'enfermer entre les murs d une petite ville dépourvue d'arbres.

Nous arrêtâmes donc, un Dimanche matin, un bateau. Un des plus grands plaisirs dont on jouit dans cette contrée, c'est de pouvoir faire au moins une partie de chaque promenade par eau sur l'un des deux lacs ou sur la rivière. Il est particulièrement agréable de prendre cette voie pour aller à Ringgenberg et de réserver la course à pied pour le retour. Nous partimes à huit heures du matin, après avoir déjeuné en plain air, pour nous rendre au bord de l'Aar, sur laquelle on s'embarque dans un endroit où son cours n'est pas encore très-rapide. Nous saluâmes à notre droite la majestueuse Jungfrau, que nous vimes paraître revêtue de neige et de rochers entre la montagne d'Eisenfluh et les parois de la Breitlauenen, semblable à un autel argenté, élevé sous le dôme des cieux pour célébrer le jour du Seigneur. Des nuages légers ondoyant sur la cime paraissaient comme la fumée du sacrifice.

Bientôt cette image auguste disparut à nos yeux. Les côteaux de Breitlauenen avec le village de Gsteig à ses pieds nous dérobaient comme un rideau légèrement drapé et du tissu le plus riche, la vue de ce sanctuaire. Mais des noyers touffus, entremêlés de pommiers, de poiriers et de quelques hauts tilleuls à peine dépouillés de leurs fleurs, nous couvraient de leur vaste feuillée et attiraient nos regards en étalant tout autour de nous les indices de la fertilité et de l'abondance. A quelques pas plus loin, la route se partage et l'on suit à droite l'enceinte des murs dégradés de l'ancien couvent d'Interlacken. Nous regrettions presque de ne pas entendre le son des cloches retentir du haut de son antique clocher. Cette mère de tant d'autres églises garde maintenant un triste silence, tandis que l'on entend celles d'alentour à Unterseen, Leissigen, Gsteig, Ringgenberg appeler les fidèles par leur carillon argentin. Mais elles ne sonnent pas toutes au même instant; le son expire d'un côté, lorsqu'il commence d'un autre à se faire entendre.

Nous laissâmes à notre droite l'auberge d'Interlacken, son moderne château, son antique monastère, et nous tournâmes de la longue muraille intérieure qui l'entoure, à l'ombre des noyers. L'un de ces arbres, plus que séculaire, s'appuye ici par une de ses branches en forme de coude sur le mur. Deux de ses fréres dont l'épais feuillage et l'écorce trahissent aussi la haute antiquité, sans qu'ils aient perdu de leur vigueur, forment avec lui une grouppe gracieuse de jumeaux; on dirait

que

que leurs racines vont puiser dans la rivière voisine une fraîcheur inaltérable. Enfin, nous pûmes appercevoir librement l'Aar à notre gauche, tandis que, maintenant à droite, la vue s'ouvre sur une verte prairie. Sur le bord opposé s'élève au milieu de ses bosquets le tertre du Hohbühl avec sa rotonde et à ses pieds se cache modestement la Vogtsruh, cette retraite digne de servir d'asile à la muse d'un poëte. En face reposait sur ses pilastres de bois caressés par les ondes, le pont de la Zollbrück (pont du péage), et tout auprès se dessinait sous le branchage la maison blanche et solitaire du péager. Nous passâmes entre - deux et nous atteignimes bientôt une tannerie au bord de l'eau, où sont amarrés les bateaux destinés pour le lac de Brienz. Une barque neuve couverte d'une toile nous reçut et nous nous éloignâmes gaiement du rivage.

Ici le courant de l'Aar est si tranquille et si égal que les bateliers n'ont pas beaucoup de peine à ramer en la remontant pendant près d'un quart d'heure. Ce n'est qu'au moment où elle s'échappe du bassin du lac de Brienz que son cours est un peu plus rapide; mais elle reprend bientôt une marche plus calme et la poursuit avec dignité dans son vaste lit. Semblable à un guerrier généreux, elle se hâte de traverser les vallées des Alpes, où elle ne peut que ravager, tandis qu'elle paraît ralentir avec complaisance son cours dans les lieux où elle se rend utile.

Maintenant on longe à gauche un côteau tapissé de gazon, qui se termine bientôt par un banc

de rochers. On apperçoit déjà sur sa pente verdoyante quelques maisons du village de Golzwyl, au-dessous desquelles s'exploite la carrière d'où l'on tire ces larges dalles de pierres, dont nous avons parlé plus haut et dont on se sert depuis quelque tems pour carreler les arcades de la ville de Berne, plus solidement qu'elles ne l'étaient auparavant. Sur un tertre plus exhaussé derrière le village est située l'ancienne église. Les regards aiment à se reposer sur cette ruine, plutôt que d'errer vaguement sur les bois et les pâturages qui couvrent la pente du Harder; ce mont vient se rattacher ici en talus à l'arête de ceux de Ringgenberg (*Ringgenberger Grat*). A droite s'étend la plaine marécageuse de la Lanzenen, où l'on abordait jadis pour se rendre au village de Bönigen, dont les nombreuses maisons ombragées d'arbres encore plus nombreux sont rangées au pied de la montagne du Sytiberg, qui s'avance dans la vallée. Plus en arrière on voit la prolongation de celle de Breitlauenen, dont les flancs marquetés de verd foncé et d'un gris clair sont surmontés au haut de sa croupe par deux petites aiguilles en forme de deux doigts, qui apparaissent comme des bornes plantées à l'horizon.

Dès que nous eumes pénétré dans le lac de Brienz, nous vimes derrière nous le paysage s'étendre et se terminer dans le fond du tableau par le Niesen, qui paraissait d'ici s'appuyer contre les montagnes placées plus en arrière et nous offrait un aspect sublime. L'Abendberg, dont une des pointes nous semblait maintenant beaucoup plus rapprochée et

qui étalait à nos yeux ses flancs tournés à l'orient, nuancés de forêts et de gazons, se penchait en ceintre gracieux vers le Niesen. Au sud-ouest, on appercevait l'ouverture de la vallée de Saxeten que l'on ne remarque nulle part plus distinctement, et qui se prolonge en serpentant entre les montagnes jusqu'au pied de la Schwalmeren. On voit celle-ci, large et menaçant les nues, s'élever derrière la Suleck. Ce n'est que depuis quelques années que les chaleurs des étés successifs n'ont pas fondu le chapeau de neige qui ne la couvrait jadis qu'en hiver, et déjà on donne à cette coiffure blanche le nom de *Jacobs-Gletscher* (glacier de St. Jacques). On ne croyait pas autrefois qu'elle put s'y maintenir jusqu'au jour où l'on chomme ce saint; mais maintenant elle y paraît fixée; il est même probable qu'elle s'étendra de plus en plus. A gauche, la Suleck moins sévère et plus rapprochée, semble inviter à aller jouir sur sa cime verdoyante de la vue la plus riante et la plus ouverte sur le Bödelein et sur la grande chaîne des glaciers. Le Bellenhöchst, encore plus près et moins haut, semble contigu à cette dernière montagne. On fait dériver son nom d'une chapelle située, dit-on, anciennement sur la Bellen-Alp, l'un de ses pâturages. Le Rothenfluh, le Vogelfluh, l'Eisenfluh se prolongent du côté de Lauterbrunnen et présentent une arête bizarrement crenelée en forme de tours.

Telle est la contrée que nous quittions au son des cloches de l'église de Gsteig, qui semblait nous faire ainsi ses adieux, tandis que le clocher muet d'Interlacken paraissait regretter en silence notre

départ. La quantité de chalets, de granges, de hangards, dont les côteaux les plus élevés et même les plaines marécageuses sont parsemés, répandent un charme infini sur les vallées de l'Oberland. Tous ces toits donnent l'apparence d'une immense population, d'une grande industrie et d'une aisance générale.

Les pâturages des Alpes ont ordinairement deux ou trois stations différentes, sur lesquelles on mène successivement les bestiaux au printems, en été et en automne, et dont chacune a son chalet particulier. Dans les prairies au bas des côteaux et dans la plaine, on voit presque dans chaque clos, quelque petit qu'il soit, une grange avec des étables pour les vaches et les chèvres, qui reçoit le foin recueilli pendant l'été, et où on laisse pendant l'hiver les bestiaux qu'on y va soigner, depuis les villages, distans quelquefois d'une lieue et davantage. L'aspect de tous ces bâtimens anime aussi le chemin qui conduit à Ringgenberg, et nous ne manquâmes pas de le remarquer.

Quelques petits ruisseaux filtrant à notre gauche sous le roc nous annoncèrent la proximité du lac de Golzwyl, situé derrière la parois des rochers, et celle du joli village de Ringgenberg, encore caché à nos yeux. Tout-à-coup nos regards furent attirés sur les rivages lointains de Brienz et de Tracht qui se présentèrent en droite ligne, à trois lieues de distance, et à l'extrémité opposée du bassin. Au-delà nous pouvions voir le Rothhorn; un peu plus loin,

le Wylerhorn, et à ses côtés, le Brünig, moins élevé, indiquant la frontière du canton d'Unterwalden. Au-dessus de sa croupe, on voit une pointe de rochers qu'on pourrait prendre pour la tête d'un enfant curieux, se montrant au-dessus d'un mur de jardin. La vue de l'entrée de l'Aar dans le lac de Brienz nous était dérobée par la Raufft, crête de rochers chevelue et couronnée de sapins; elle s'avance comme une vague énorme de la rive droite, sur laquelle se dessinait une raye argentée comme une lame d'eau écumante s'élevant au-dessus du miroir des ondes, que nous reconnûmes bientôt pour la cascade inférieure du Giessbach.

Nous suivions toujours la rive gauche, dont les rochers escarpés nous cachaient encore le but de notre course. Cependant, la cloche de l'église, qui soudain se fit entendre, nous disait que nous allions l'atteindre, et un bateau, venant avec empressement de Bönigen pour s'y rendre aussi, nous invitait à hâter notre marche.

Bientôt le rivage en s'abaissant nous laissa voir les masures du vieux château, le clocher et la romantique église de Ringgenberg, bâtie sur la partie avancée de ces décombres. Un double sentier avec quelques marches d'escalier conduit en montant à deux portes du temple, dont la blancheur éclatante contraste avec le gris foncé d'un petit portail tombant en ruines et tapissé de lierre, par où l'on entre dans l'ancienne cour du château. Des hommes, des jeunes garçons dans leurs habits de fête étaient

assis ou s'appuyaient sur ces antiques débris de murailles et sur des blocs de pierres épars. Les femmes étaient déjà modestement rassemblées dans l'église. Au même instant où nous débarquâmes pour y monter, le cortége de deux baptêmes parut sur le balcon de la cure; à la tête des parains, des maraines, des parens endimanchés marchait dans son costume pontifical le respectable pasteur de la commune. Les trois Dames que j'avais accompagnées entrèrent dans le temple, et je me rendis dans le jardin du presbytère qui me promettait un point de vue délicieux. Ici des planches de légumes étalaient leur abondance aux rayons chauds et fructifians du soleil, une treille de vignes ornait de son épais feuillage les murs de la maison. Un mûrier jetait un ombrage fraix dans un des angles de cet enclos encadré par des espaliers couverts de fruits naissans. Ce site ne me paraissant pas assez élevé pour y jouir d'un coup-d'œil très-étendu, je traversai la prairie voisine pour gagner la cime du Bürglein, et là, assis sur sur un bloc de rochers qui perçait au-dessus de l'herbe touffue, je me livrai à la contemplation du charmant paysage qui s'ouvrait à mes yeux.

J'étais placé plus haut que la pointe du clocher et je voyais le Ringgenberggrat (arête du Ringgenberg) dans toute sa longueur jusqu'au Wylerhorn. L'Augstmatthorn (pic d'Augstmatt) que les paysans de la contrée nomment aussi Suggithurm, forme le creneau le plus élevé du col escarpé des montagnes voisines. Le village de Ringgenberg s'étend sur un côteau planté de tilleuls à cent pas derrière

l'église et ses toits tournés au midi et vers le lac s'élèvent en gradins sur la pente de la montagne. Un peu plus haut, trois bancs de rochers, placés à une distance irrégulière les uns des autres, éblouissaient mes regards par l'éclat de leur blancheur grisâtre. Sur le plus élevé des trois se trouvent les ruines du donjon de Schadburg (château de vexation). Suivant la tradition, un cruel seigneur de Ringgenberg voulut le faire construire pour opprimer ses sujets; mais l'architecte qu'il en avait chargé ayant appris la destination de ce bâtiment et le nom affreux qu'il devait porter, tua dans son indignation le barbare chevalier.

Mais le soleil avait répandu dès le matin trop de chaleur dans l'atmosphère; des nuages partant du Niesen et de l'Abendberg vinrent couvrir le ciel avec une rapidité qu'on ne voit que dans les pays de montagnes. Un vent d'ouest ou de sud-ouest, précurseur de la pluie, s'éleva et bientôt tout l'horizon fut obscurci, excepté à l'orient. La masse des nuages s'abaissait toujours plus sur l'Iselten-Grat vis-à-vis de moi, à l'angle de la Breitlauenen et sur le Lauchhorn. J'attendais avec impatience l'issue du service divin, pour pouvoir ramener ma compagnie au gîte avant l'orage.

Cependant, je me transportai sur les ailes de l'imagination dans les siècles passés, où le château de Ringgenberg, résidence d'une noble et ancienne race de barons, avait été le berceau d'une foule de preux et vaillans chevaliers, membres de la bour-

geoisie de Berne. L'antique famille des seigneurs de Raron avait passé, dès les tems les plus reculés du moyen âge, du Vallais d'où elle était originaire, dans les vallées de l'Oberland. Elle s'était d'abord établie à Ebligen ou Eppligen sur les bords du lac de Brienz; puis bientôt après, à Brienz même, et enfin à Ringgenberg ou Rinkenberg, où elle changea dans ses armoiries le lion d'argent en champ vert qu'elle y portait contre une boucle (en dialect suisse Ringgen) qu'elle a conservé jusqu'à son extinction. Ses rejetons se distinguèrent toujours par leur valeur et leur énergie qui dégénérèrent quelquefois en dureté. L'un d'entre eux cultiva la poésie, et les lais de Jean de Ringgenberg ne sont ni les moins nombreux, ni les moins dépourvus de mérite parmi ceux que contient le recueil manuscrit de Maness que Bodmer a publié.

Un Ringgenberg, ainsi que le rapporte la plus ancienne chronique bernoise, celle du laborieux Justinger, suivit jadis un Empereur d'Allemagne à Rome et fit triompher, par ses hauts faits sur le pont du Tibre, la cause de son souverain; c'est pourquoi l'Empereur lui promit de lui accorder trois demandes à son gré. Avant la fameuse affaire de Laupen, Cuno de Ringgenberg défia en combat singulier sur le champ de bataille Jean de Magenberg, noble Fribourgeois. Lorsqu'en 1365 Antoine Zum Thurm accusait faussement à Berne, en présence de l'Empereur Charles IV, cette République de lui avoir manqué de parole, et s'écria enfin, en jetant son gantelet, qu'il soutiendrait en champ clos la vérité

de sa plainte envers quiconque la révoquerait en doute, un autre Cuno de Ringgenberg, fils du précédent, brave et vaillant chevalier, se présenta, releva avec empressement le gage du défi, en disant que le sire Zum Thurm en avait menti, et s'offrit de le combattre pour venger l'honneur de sa ville natale; mais l'Empereur ne voulut pas permettre le combat et appaisa la querelle. Dans le même siècle, à la suite de longues dissensions entre le baron Pierre de Ringgenberg et ses sujets de Wilderswyl, Brienz et Ringgenberg, soutenus par le peuple d'Unterwalden, le manoir de la famille fut détruit. Lorsqu'un matin, dit Müller dans son Histoire des Suisses, le baron sortait de son château pour aller pêcher dans un joli lac voisin (celui de Golzwyl, nommé alors Faulensee), il fut attaqué par surprise et conduit prisonnier dans le pays d'Unterwalden; son fils fut chassé, le château pris, pillé, brûlé, et le village de Brienz occupé par ses ennemis. Mais ses concitoyens de Berne accoururent par terre et par eau avec toutes leurs forces, battirent la troupe des paysans, se saisirent des plus mutins, dispersèrent les autres et reconquirent tout ce qu'ils avaient envahi. La querelle ne fut terminée que long-tems après. En 1444 Ringgenberg appartenait au couvent d'Interlacken, et il ne parait pas que le château ait jamais été rétabli depuis cet événement.

Pendant que mon esprit errait ainsi dans le passé, l'office avait fini. Je retournai à la cure; nous prîmes congé du ministre qui, par un excès de modestie, m'avait sollicité de ne pas assister à son prône,

et nous nous hâtâmes de partir pour retourner à pied à Interlacken avant la pluie. Un large sentier presque en plaine, qui passe derrière le Bürglein, nous mena, au travers de belles prairies légèrement inclinées, à Golzwyl. A gauche, au fond d'un sombre vallon, se montrait le petit lac du même nom, pareil au marais d'Averne, qui conduit aux enfers. Il est remarquable pour les naturalistes à cause des coquillages d'eau douce qu'il contient. Son écoulement a lieu par un ruisseau insignifiant qui se perd dans la terre. De l'autre côté, sur ses rivages, se dessinent de beaux grouppes de hêtre et de noyers; mais aucune habitation ne s'est rapprochée de ses bords marécageux.

Nous nous empressions toujours plus de gagner les chaumières peu attrayantes du village qui lui donne son nom, en laissant à gauche le tertre sur lequel est situé son antique clocher tombant en ruines. En 1674 la paroisse fut transportée à Ringgenberg, dont Golzwyl n'est plus qu'une annexe. Cette tour encore élancée malgré sa décrépitude a été représentée dans d'innombrables dessins, et toujours romantique et imposante, elle fait un des principaux ornemens du charmant paysage qui l'entoure. Souvent les promeneurs montent sur le tertre pour visiter ses anciennes murailles rongées par le tems. L'on voit ici le séjour de la paix dans le même état de destruction que le donjon menaçant de Ringgenberg, et le cœur est ému en songeant à l'instabilité des choses d'ici bas. L'ancien usage de bâtir les églises et les chapelles dans des lieux élevés avait

quelque chose de touchant. Tout une contrée pouvait tourner ses regards pleins de gratitude vers le temple de l'Éternel et puiser dans la contemplation de ce symbole visible de sa majesté divine des consolations et de l'espérance. La vue de la colline de l'église est encore digne d'être recherchée, quoique bornée par des arbres qui la resserrent toujours davantage. Elle domine une partie du lac de Brienz et le cours de l'Aar jusques à celui de Thun.

On trouve encore de jolis sites sur la route de Golzwyl à la Zollbrücke (pont du péage). L'on traverse pendant quelques instans une vraie forêt de hauts noyers, qui laisse cependant appercevoir les flots argentés de la rivière, une partie du Bödelein et de ses majestueux alentours. Les brouillards grisâtres qui s'abaissaient toujours davantage dans la vallée ne la voilaient cependant pas toute entière et laissaient entrevoir encore au travers de la vapeur le petit Rugen et ses noirs sapins. Cependant la pluie tombait déjà, un vent impétueux sortant des gorges des montagnes nous empêchait presque de passer le pont et d'atteindre la chaussée du Höheweg et notre domicile. Mais à peine avions nous passé le seuil de notre logement, que déjà l'azur des cieux perçait au travers des nuages fugitifs et nous annonçait le retour du beau tems. Les orages pénétrent avec une vitesse incroyable dans les vallons des Alpes; mais ils se dissipent tout aussi promptement en suivant les chaînes des montagnes, et on peut à peine citer un seul exemple de la foudre tombant sur un arbre ou sur une maison dans cette plaine.

Promenade à Matten et à Bönigen.

Un autre jour, dans la soirée, je me promenais avec un ami du côté méridional du Bödelein. Nous nous rendimes d'abord, en suivant le mur occidental du couvent, à Matten, village considérable et probablement l'un des plus anciens de la contrée. Les prairies qui l'environnent sont fertiles et d'une belle verdure. Il contient de jolies maisons ornées de treilles, quoiqu'elles ne soient ni neuves, ni très-grandes, ni très-propres. L'objet le plus remarquable de l'endroit est un grand bassin de fontaine, construit en dalles de Golzwyl.

Il y a plusieurs fontaines à Matten pour la plupart alimentées par la même source qui jaillit à Unspunnen et fournit aussi de l'eau au monastère d'Interlacken, tandis que dans les environs de Höheweg, au milieu d'une contrée abondante en eau, on est réduit à n'avoir que des puits pour l'usage des ménages. Nous entrâmes dans une maison dont les fenêtres sont ornées de vitreaux peints, qui datent de deux siècles. Ils étaient jadis fort usités dans les villages d'alentour. J'en remarquai un qui représentait un ours armé portant quelques raves dans son ceinturon. On sourira peut-être de la simplicité enfantine de la tradition sur laquelle cette image se fonde. Jadis, dit-elle, trois géants forts et puissans et toujours revêtus de peaux d'ours ou de loup habitaient à Iseltwald sur les bords du lac de Brienz. L'Empereur d'Allemagne fit un appel à ses peuples de

l'Oberland pour venir se joindre à son armée dans une expédition qu'il projetait. Ils ne lui envoyèrent que les trois géants, et l'Empereur s'étant mis en colère de ne pas voir arriver une plus forte troupe, ceux-ci promirent saintement à sa Majesté qu'ils équivaudraient à une armée entière. Ils allèrent dans un bois de hêtres voisin, y coupèrent chacun un tronc de l'épaisseur d'un homme, qu'ils dépouillèrent de ses branches et de ses feuilles, et se placèrent ainsi armés dans les rangs des guerriers impériaux. L'issue de la bataille prouva qu'ils n'avaient pas trop présumé de leurs forces. Leurs énormes massues frappant de tous côtés et faisant un ravage épouvantable, eurent bientôt décidé la victoire. L'Empereur reconnaissant leur dit alors : „ Demandez „ ce que vous voudrez pour le prix de vos services „ et je vous l'accorderai." „ Que votre Majesté, ré- „ pondirent-ils, daigne permettre à notre commune „ de porter dans sa bannière l'aigle impérial, lors- „ qu'un jour elle pourra mettre cent hommes en „ campagne pour votre service; qu'elle daigne en- „ core nous octroyer le droit d'arracher dans les „ plantages de Bönigen, sur le territoire de l'Empire, „ toutes les fois que nous nous promènerons le long „ du lac et que nous aurons soif, trois raves dont „ nous emporterons l'une à la main et les deux autres „ dans notre ceinturon." L'Empereur acquiesça gracieusement à leurs demandes et les trois géants firent souvent usage de leur privilége, en se régalant de raves sur le chemin d'Iseltwald à Bönigen, à l'endroit nommé aujourd'hui *am Stadel;* mais jamais le petit hameau d'Iseltwald n'est parvenu à

mettre sur pied les cent combattans qu'ils avaient promis.

Dans la même maison on nous montra un vieux éperon de fer qu'on avait trouvé en terre quelques mois auparavant, sous le tronc d'un antique chêne tout près d'Unspunnen. Le fût de cet arbre était coupé depuis plusieurs années et cet éperon était enseveli, au moins depuis trois ou quatre siècles, sous ses racines. Je trouvai cette petite relique des siècles de la chevalerie, dont la tige était très-longue et la mollette très-grande, assez intéressante pour l'examiner avec attention. Depuis long-tems le manoir et ses tours menaçantes ont succombé sous les outrages du tems, et cet ornement d'un de ses héros existe encore. Ce petit objet acquiert de l'importance, parce que dix générations ont vécu, depuis qu'on en faisait usage. Tout ce qui date de hier, d'une année, d'un siècle même nous devient bientôt indifférent; nous rions de ce que naguère nous avions respecté; mais ce que le caprice du hasard à conservé pendant trois cents ans reprend un caractère vénérable et réveille une foule d'idées dans notre ame.

En quittant Matten nous traversâmes la grande plaine richement parsemée d'arbres et de légumes, qui s'étend depuis Wilderswyl et les ruines d'Unspunnen jusqu'au lac de Brienz, et qui, des deux autres côtés, est bornée par l'Aar et la Lütschinen. Il nous était cependant impossible d'appercevoir ce lac; les regards sont arrêtés et se perdent dans le

labyrinthe des innombrables noyers et cerisiers dont les prairies sont couvertes. Nous pouvions cependant appercevoir à notre droite l'église de Gsteig, la plus ancienne de la contrée et déjà connue par des documens depuis le huitième siècle. La montagne de Breitlauenen s'élève majestueusement derrière cet édifice, avec les masses de forêts qui couvrent ses flancs et les chalets éclairés par les rayons du soleil qu'on voit sur sa croupe découverte.

Nous passâmes le torrent de la Lütschinen sur un pont solide et praticable aux voitures pour nous rendre sur sa rive orientale. Il coule ici dans un lit vaste et peu profond, dont la régularité prouve évidemment qu'il a été creusé par des mains habiles et ingénieuses. Ici la route se divise et conduit à gauche à Gsteig, tandis qu'elle continue à droite vers Bönigen. Au-dessus de ce village se montre le Sytiberg, ou Sütiberg, ou Schüttiberg, qui, suivant une tradition presque perdue, n'est qu'un amas des débris d'une montagne écroulée, sous lesquels un château fut jadis enseveli. Dans les tems où les Seigneurs de Weissenburg possédaient Unspunnen et où la vallée de Hasli leur était donnée en hypothèque par les Empereurs, la pente de ce mont fut le théâtre d'un combat, à l'endroit nommé Hasleregg. Les paysans du Hasli s'étant soulevés contre la tyrannie de ces barons et s'avancèrent, en 1330 ou 1332, en passant le torrent du Giessbach et le défilé d'Iseltwald entre le lac et les rochers, sur la route commerciale qui existait alors dans ces lieux. Ils s'étaient campés près d'Unspunnen,

où les peuples d'Unterwalden, leurs alliés, devaient venir les joindre par la vallée de Habkeren. Mais le baron avait été informé des dangers dont il était menacé, et les révoltés virent tout-à-coup paraître au lieu des bannières d'Unterwalden, les étendards du Seigneur de Weissenburg à la tête d'une forte troupe de chevaliers et de fantassins. N'étant pas en force suffisante pour résister en plaine à un aussi grand nombre, ils repassèrent la Lütschinen et se postèrent sur une hauteur boisée et escarpée au-dessus de Bönigen, qui domine tout le vallon; ils s'y retranchèrent derrière des abattis et des fossés, aussi bien que leur précipitation le leur permit. Le tocsin qui se faisait entendre à Gsteig, Unterseen et Interlacken, le son des clairons, le cliquetis des armes dans la vallée, les tinrent en émoi pendant la nuit. Ils espéraient encore l'arrivée de leurs confédérés d'Unterwalden. Le jour naissant leur fit appercevoir combien leur position était critique. Le baron de Weissenburg avait profité de l'obscurité pour leur couper la retraite par le lac et pour occuper une gorge étroite et marécageuse derrière leur camp, la seule route par laquelle ils eussent pu se retirer. Ils se décidèrent à attaquer leurs ennemis acharnés et se battirent avec la courage du désespoir; mais ils furent bientôt dispersés par des forces supérieures et obligés de combattre encore dans le défilé par lequel ils espéraient se sauver. Ce fut là que les plus vaillans perdirent la vie. Cinquante de leurs principaux chefs se rendirent prisonniers, les autres échappèrent en franchissant les montagnes et

les

les pâturages les plus élevés de Breitlauenen, pour aller porter dans leur vallon la triste nouvelle de leur défaite.

Avant d'atteindre Bönigen nous traversâmes de vastes et belles plantations de lin, de chanvre, de pommes de terre et d'autres productions utiles à ses habitans. Ce village considérable est situé presque en entier sur un terrain plat. Quelques maisons seulement sont bâties sur le penchant du Sytiberg. Un rocher isolé singulièrement arrondi, d'un gris blanc, s'élève en forme de tour au milieu d'une sombre forêt, droit au-dessus du village, comme les ruines d'un ancien donjon. On le nomme le Stockbalm, et il couvre une grotte habitée, suivant la superstition populaire, par les gnomes où les nains de la montagne.

Un ruisseau assez abondant parcourt le hameau dans toute sa longueur et fait un des principaux ornemens de ce lieu enchanteur. Il court sur un lit de gazon uni et s'étend mollement devant les chaumières des habitans. Il est bordé des deux côtés par une allée étroite de pruniers et d'autres arbres fruitiers, et poursuit ainsi, sans se presser, son cours paisible vers le lac, paraissant inviter les enfans du hameau à le suivre en sautillant, en gazouillant, en jouant dans ses ondes. La voie publique entre les maisons irrégulièrement éparses est large et encadrée d'un verd gazon. Toutes les fenètres, toutes les façades des habitations sont tournées sur la route, et les peintres de paysage trouvent

ici une mine inépuisable d'études de maisons champêtres. Presque au milieu du village, sur une place découverte, une fontaine, l'unique monument qui existe dans cet endroit, verse ses eaux dans un bassin de dalles de Golzwyl, dont deux ont 24 pieds de long et 3 à 4 de largeur et de hauteur. Près de là on remarque à gauche la jolie maison du capitaine Michel, qui se distingue par une construction plus soignée, par des jalousies peintes en verd et par un jardin plus grand et plus orné de fleurs que ses voisins. Elle est souvent habitée en été par des citadins.

Le tableau délicieux de ce site ne laisse rien à désirer, si ce n'est peut-être quelques noyers ou tilleuls plus élevés parmi les arbres fruitiers et un clocher au milieu de leurs feuillages, comme un point de repos pour la vue. Mais, peut-être aussi ne serait-on pas tenté de lever les yeux, en voyant autour de soi cette foule d'enfans au teint vermeil, aux yeux bleux, assis de tous côtés sur l'herbe, ayant chacun un enfant plus petit sur les genoux. Cette multitude prouve la grande population de Bönigen, qui, en effet, s'accroit encore chaque jour. Le capitaine Michel sus-mentionné nous cita à cet égard un fait très-remarquable. Un habitant de l'endroit, Pierre Herzog, cordonnier de profession, mourut, il y a à peu près trois ans, âgé de 83 ans. Il s'était marié à l'âge de 22 ans et il était alors le 44ème et le plus jeune père de famille du village. A sa mort, au contraire, il était le 175ème et le plus âgé de tous.

Dans plusieurs autres endroits de l'Oberland, le nombre des habitans a doublé dans un espace de 40 à 50 ans et triplé dans celui de 60 à 70 ans. Leur industrie n'est cependant pas proportionnée à ce grand accroissement de bouches à nourrir. L'éducation du bétail, surtout des chèvres, la culture des pommes de terre et d'autres denrées végétales sont leurs principales ressources; mais encore ne sont-elles pas suffisantes pour préserver long-tems cette peuplade de la misère dont elle est menacée.

Après avoir traversé le village, nous arrivâmes enfin sur la rade, formée par une petite anse du lac; deux superbes noyers isolés se présentèrent tout-à-coup à nos yeux, comme si on les avait écartés à dessein du hameau. Les bateaux amarrés sous leur ombrage et sous un hangard au travers duquel on apperçoit le lac, font un effet très-pittoresque. Il serait digne d'un artiste de peindre la scène qui se renouvelle chaque semaine, à des jours fixes, sur ce port, lorsque des bateaux amènent de Ringgenberg, pour tout le village de Bönigen, la provision de pain, que l'on cuit dans un moulin sur la rive opposée. L'on voit alors les miches, les brioches, les gâteaux et toutes les pâtisseries usitées dans le pays passer de mains en mains. Les enfans les portent à la bouche avec avidité. Les mères de famille économes et prévoyantes les rangent dans leurs corbeilles. Les riches les emportent dans de nombreux et grands paniers, tandis que le pauvre prend tristement sous le bras le seul pain qu'il a pu acheter à la sueur de son front et calcule pour combien de

jours il pourra lui suffire. Tous se délectent déjà à l'odeur appétissante de cette nourriture savoureuse, que la courte navigation n'a pas laissé refroidir.

Nous quittâmes à regret l'aspect de la belle nappe du lac; mais nous en fûmes richement dédommagés par la beauté du soleil couchant, qui terminait une journée nébuleuse et répandait des flots de lumière dans l'horizon. La Suleck se présentait revêtue d'un manteau royal du plus beau pourpre foncé qui jetait un éclat merveilleux dans le vallon. A notre gauche, l'Iselten-Grat (arête d'Iselten) était dorée d'une teinte plus sombre, mais toute aussi resplendissante. La nature défiait tous les artistes de produire un ton de couleur aussi admirable. Si un peintre essayait de l'imiter, on l'accuserait d'exagération ou de manquer de vérité. Il fallait cependant nous arracher de cet auguste et singulier spectacle; le soleil avait disparu, et nous avions une demi-lieue de marche pour retourner à Interlacken.

Nous repassâmes de nouveau la Lütschinen sur un pont situé plus bas et plus près de Bönigen, d'où un sentier neuf tracé sur le sol marécageux, mais recouvert de gravier, conduit en droite ligne aux murs de l'ancien monastère, dont le clocher blanchâtre perçant au-dessus des tiges de noyers, contraste avec la teinte sombre du Harder, sur laquelle il se dessine. On arrive à une espèce de moulin que fait tourner le Spülibach, canal qui joint l'Aar à la Lütschinen, et dont un petit bras traverse Inter-

lacken. Ici, on se détourne un peu à gauche, en suivant les murs du couvent, et on retombe bientôt dans la chaussée de Höheweg qui, toujours, même après les plus longues excursions, paraît si agréable qu'on est tenté de s'y promener encore.

Hohbühl.

J'ose à peine engager mes lecteurs, avant de quitter le Bödelein, à me suivre dans une troisième promenade sur la colline du Hohbühl. C'est une saillie peu élevée du Harder qui s'avance contre l'Aar et d'où l'œil peut suivre librement son cours. Il ne faut qu'un quart d'heure pour s'y rendre depuis Interlacken.

A son sommet on a construit une rotonde; c'est un dôme qui repose sur douze colonnes de simple bois, sous lequel sont placés des bancs dans tous les sens, pour se reposer, en jouissant des différens points de vue. Nous avons déjà décrit la route jusqu'au pont du péage qu'il faut passer pour y parvenir et d'où le coup-d'œil sur le cours de l'Aar est particulièrement agréable. De l'autre côté de cette rivière, le chemin tourne à droite vers Ringgenberg et à gauche vers le Hohbühl. On passe près d'une maison pittoresque, et dès qu'on commence à monter, on voit à droite le contour gracieux que fait la rivière en longeant la Burg, couche de rochers à moitié nuds, qui se grouppant avec le tertre sur lequel est situé l'ancienne église de Golzwyl, et

couronné d'arbustes touffus, forme un charmant tableau. Dans le fond s'élèvent orgueilleusement les montagnes de Brienz. A vos pieds brille le lac terminé au sud par les parois de l'Iselten-Grat. Un peu plus loin, le sentier, en se divisant de nouveau, laisse le choix d'aller à gauche à la Vogtsruh ou de continuer à gravir le Hohbühl. La Vogtsruh est une promenade tracée dans un bosquet épais, qui doit son origine et son nom au célèbre M. de Vogt, conseiller d'état du Roi de Dannemarck, qui la fit établir pendant son séjour à Interlacken. Elle se termine par un banc simple et rustique placé à côté d'une source d'eau vive, qu'on voit tout près de là se perdre dans l'Aar.

En continuant à monter, la perspective s'étend toujours davantage. On distingue bientôt à gauche la vallée de Lütschinen, la tour d'Interlacken, le petit Rugen étalant la verdure tendre de ses jeunes plantations. A droite, un joli bois de hêtre couvre les flancs du Harder jusqu'à sa croupe. La scène varie à chaque pas. Tantôt Interlacken se présente en entier et la forêt des arbres fruitiers qui entoure le village de Matten paraît remplir tout le reste du vallon. Tantôt on apperçoit la face orientale de la Jungfrau et ses glaciers éblouissans.

Bientôt on trouve un premier reposoir sous un grand noyer. Ici, Interlacken est caché, mais on apperçoit les toits des nombreuses cabanes de Bönigen. Plus on avance, plus aussi on voit dominer la Jungfrau. Tout le paysage à ses pieds ne paraît

que l'avenue, que le parvis du palais de cette souveraine gigantesque. Pendant quelque tems on traverse un bocage formé par une pépinière de melèses, de pins de Weymouth et d'autres arbres exotiques qui prospèrent sur ce côteau tourné au midi. A droite, le rideau de hètres touffus qui arrêtait la vue s'entr'ouvre et laisse voir le rocher dépouillé de la Falkenfluh. Dans le lointain apparaît le cône du Niesen, cette borne des hautes Alpes. Le sentier se partage encore une fois. En descendant à gauche, on rencontre un banc de pierre sous un hètre noueux d'où l'on a un joli point de vue au sud. Mais à trois pas au-delà on en trouve un autre beaucoup plus étendu à l'occident. (*) Placé comme sous un portique ouvert, l'œil embrasse au midi le Bödelein dans toute sa largeur jusqu'à Gsteig; à l'ouest, il suit entre les parois grises du Harder et celles plus foncées et plus vertes de l'Abendberg, le ruban azuré de l'Aar jusqu'à la digue mugissante que les flots franchissent en écumant, et plus loin jusques aux ruines de Weissenau. En s'avançant sur le sentier fermé par une porte à claire-voie qui redescend à la Goldey, on plane à gauche sur la plus belle moitié du Bödelein, et en droite ligne devant soi sur Aarmühle, Spielmatt, Unterseen et le village d'Interlacken. Des petites îles verdoyantes, sur l'une desquelles est une grange, ressortent du milieu de

(*) Lory a retracé ces deux points de vue avec une fidélité rare. Le premier dans une petite feuille gravée à l'eau forte, l'autre dans une grande feuille enluminée, que l'on trouve au magasin de l'éditeur de cet ouvrage.

l'Aar, où quelques noirs rochers, tombés du haut de la montagne, élèvent sur les flots leurs crêtes couronnées de quelques buissons. Le fond du tableau est occupé par la large baye que forme la chaîne de l'Abendberg, en se retirant derrière Därligen et Leissigen, pour avancer de nouveau en talus vers Aeschi. On croit voir un jardin anglais sur une grande échelle. Un heureux mélange de couleurs et de formes diverses délecte la vue. La variété sans confusion, l'unité sans monotonie règnent également dans ce magnifique paysage.

La rotonde qu'on atteint bientôt après avoir quitté le banc de hêtre, n'offre pas un aspect plus riche, mais seulement la réunion des deux points de vue dont on n'avait joui que séparément. Elle est d'ailleurs agréablement située et d'innombrables inscriptions sur ses lambris attestent le plaisir qu'y ont éprouvé une foule de promeneurs.

Cependant, à 100 ou 200 pas plus haut que la rotonde près de l'Untere Bleicki, le paysage est encore plus vaste et plus beau. On le voit complétement dégagé, sans que les objets se perdent ou se confondent dans le lointain. Rien n'offusque ni ne coupe l'ensemble de ce superbe tableau.(*) Mais il faut aussi savoir choisir le jour sous lequel il doit être vu. Je crois que le soleil du matin et celui

(*) On trouve un dessin qui le représente en simples contours sous le N.° 7 de l'Atlas portatif annexé à cet ouvrage.

de midi lui sont les plus favorables. Les rayons de cet astre éclairent alors sans éblouir les parties les plus gracieuses; la lumière tombe du côté du lac de Brienz ou de la Jungfrau sur Interlacken, Unterseen et le cours inférieur de l'Aar; et c'est aussi sur ces objets que l'œil se dirige de préférence. Il faut avoir le soleil derrière soi; il faut que les regards soient pour ainsi dire portés par ses rayons dans le paysage que l'on contemple, pour en jouir et en distinguer tous les détails. C'est pourquoi le Bödelein et les environs d'Interlacken se présentent mieux le soir, vus depuis le Sattlerhübelein ou depuis le Rugenhübelein, et les voyageurs ne doivent pas négliger d'aller visiter ces points de vue faciles à atteindre, aux momens les plus favorables de la journée.

Si l'on ne veut pas revenir du Hohbühl par le même chemin, on trouve un autre sentier assez rude et rapide qui conduit en partie au travers de petits bois à la Goldey. Ce chemin difficile, mais romantique, mériterait d'être rendu plus praticable, d'autant qu'il se réunit avec celui qui mène à la rotonde. Après avoir fait à peu près 200 pas depuis la bifurcation de ces deux sentiers, on arrive à la Goldey, petite plaine étroite entre les rochers du Harder et la rive droite de l'Aar. Elle offre une jolie promenade, mais on y est exposé, principalement au printems et après de longues pluies, à être inquiété par des éboulemens de gravier ou même par des morceaux de rocs qui tombent du Harder. Cet inconvénient ne doit cependant pas trop effrayer

les personnes qui se proposent d'aller visiter les vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald, où l'on court infiniment plus de dangers du même genre. Mais, n'est-on pas toujours et partout exposé à être frappé de la foudre pendant l'orage, ou à essayer une tempête en naviguant sur les lacs? Les accidens sont en général peu fréquens et l'idée qu'ils pourraient arriver, la nouveauté de ceux qu'on a à craindre, effrayent plus qu'ils ne le méritent.

La vue de la Jungfrau est particulièrement belle depuis la Goldey; aussi Rieter l'a-t-il dessinée avec beaucoup de vérité sur une petite échelle, mais si bien proportionnée, que ce beau colosse y paraît encore dans toute sa gloire.

On trouve à la Goldey un banc sous deux noyers et sur une petite élévation, d'où l'on peut admirer la vue et rêver en silence. Les rochers voisins sont tapissés de vigne sauvage et offrent de jolies études aux dessinateurs. On y voit une large fente dans le roc nud, et quelques grottes, dont l'une garnie des débris d'une ancienne muraille, porte le nom de Zwergleinloch ou de Heidenloch (caverne des nains ou caverne des payens). Ces grottes paraissent avoir été creusées dans la roche calcaire par la main des hommes. La plus grande contient une citerne maintenant remplie de décombres de 12 pieds de long, 5 pieds de large et n'ayant plus que 2 pieds de profondeur, au-dessus des pierres et du sable qui en ont comblé le fond. Il y tombe encore des gouttes d'eau qui filtrent au travers du rocher et qui, ap-

paremment, coulaient jadis en plus grande abondance. Cette cavité servait peut-être dans les tems les plus reculés de refuge aux habitans de la vallée, en cas d'invasion ou de surprise. Elle pourrait former, en effet, une espèce de citadelle naturelle, propre à recevoir une petite garnison et à observer l'approche des ennemis.

En quittant la Goldey, on a le choix de retourner à Interlacken, en traversant Unterseen et Aarmühle, ou, en longeant à droite les murs de la ville, de gravir une hauteur d'où l'on jouit d'un vaste et beau point de vue sur le lac de Thun.

Qu'on ne se lasse pas trop tôt des belles vues! Il n'y a que des ames dépourvues d'idées et de sentimens qui pourraient trouver de la monotonie et de l'ennui dans ce genre de jouissances. Quiconque possède quelque goût pour la poésie ou pour la peinture trouvera ici, dans un espace très-resserré, plusieurs tableaux divers, dont chacun a son charme particulier. Un lointain, vu sous un jour différent, un premier plan nouveau, d'autres arbres, ajouteront toujours de nouvelles beautés au paysage.

Ici, l'horizon s'étend toujours davantage, lorsqu'on suit la route de Beatenberg, en se dirigeant sur Oberhohlen, Ruchenbühl et Waldeck. Après avoir monté, non sans peine, pendant deux heures, on atteint un point de vue presque aussi beau que celui de la Gemmenalp. Ce dernier, si vanté, est situé à plusieurs lieues plus haut, et l'on y voit,

au-delà du Harder que l'on domine, les sommités de la vallée de Hasli et du Grimsel. Si l'on veut y aller, il faut employer toute une journée; mais on peut s'en faire une idée parfaite au moyen d'une gravure coloriée et de la feuille explicative contenant 64 numéros, qu'on doit au talent distingué de M. König.

Depart d'Interlachen. Le petit Rugen, Unspunnen, Wilderswyl, Gsteig.

On réunit ordinairement dans une seule course le voyage dans les trois vallées principales de l'Oberland, celles de Lauterbrunnen, Grindelwald et Hasli, en les visitant dans l'ordre que je viens d'indiquer. Si, cependant, on faisait un séjour prolongé dans le Bödelein, comme, par exemple, pour y faire une cure de petit-lait et qu'on craignit les fatigues d'une longue marche, on pourrait facilement destiner successivement un jour ou deux à chacune de ces vallées et se rendre en char jusqu'à leurs auberges respectives, à moins cependant qu'on ne redoutât trop les secousses auxquelles on est exposé dans cette espèce de voitures. Mais lorsqu'on est disposé à gravir les montagnes, lorsqu'on s'y est préparé et qu'on veut, pour ainsi dire, jouir de l'ensemble de cette sublime nature, il vaut infiniment mieux ne pas morceler le voyage et visiter dans la même excursion, non-seulement ces diverses vallées, mais encore monter jusqu'au Grimsel.

Il n'y a point de motif de changer dans cette

course l'ordre qu'on suit presque toujours, en commençant par Lauterbrunnen, parce qu'il est le plus commode pour ceux qui viennent de Berne et qui veulent se rendre de l'Oberland dans les petits cantons; mais il ne conviendrait absolument pas aux voyageurs venant du Vallais par le Grimsel ou du canton d'Unterwalden par le Joch et même par le Brünig. Il est infiniment plus naturel que ceux-ci commencent par la vallée de Hasli, aillent ensuite au Grindelwald, de là à Lauterbrunnen et se reposent au retour dans le Bödelein, d'où ils peuvent se rendre soit à Thun et à Berne, soit à Frutigen et à la Gemmi, soit enfin dans le Siebenthal et, par Gessenay, au lac Leman.

Lorsqu'on voyage à pied, on doit chercher à éviter les effets de l'ardeur du soleil; c'est pourquoi il vaut infiniment mieux commencer à gravir le matin la pente occidentale des deux Scheideck, de Lauterbrunnen et de Grindelwald, afin de jouir plus longtems de l'ombre que les montagnes environnantes projettent alors sur ce revers du passage.

D'ailleurs, le plan de voyage que je recommande présente les objets dans une gradation mieux proportionnée. On commence par la vallée de Lauterbrunnen, particulièrement remarquable par ses parois de rochers majestueux, ses nombreuses cascades, ses jolis villages élevés, ses prairies fertiles, resserrées entre les montagnes, et par l'aspect sublime de la Jungfrau.

Aucun voyageur ne devrait négliger de passer

la Scheideck de la Wengen-Alp, où l'on peut prendre une idée parfaite de l'économie des hauts pâturages, en même tems qu'on observe de près trois belles montagnes de neige et qu'on jouit d'un charmant point de vue sur le Grindelwald. Cette seconde vallée se distingue par ses deux glaciers, par ses verds et riches côteaux, dont la douce pente contraste avec les colosses de rochers escarpés qui ceignent un des côtés du vallon, et par la superbe et célèbre vue du Faulhorn, sur lequel on peut se rendre facilement. En traversant la grande Scheideck on a l'aspect du glacier de Rosenlaui, le tableau de toute la vallée de Hasli, depuis le Zwirgi, et la vue sur le Hasliberg et ses beaux villages. On se trouve enfin au milieu des délices de cette charmante contrée, sans avoir fait la route un peu monotone qui y conduit depuis Brienz. Le contraste des sites agrestes qu'on vient de quitter ajoute encore aux charmes de ce beau vallon. Meyringen est un jardin en comparaison du Grindelwald; on y retrouve ce calme, ces sentimens doux et paisibles qu'inspirait Interlacken. En y séjournant quelques instans, on reprend des forces pour escalader les hauteurs encore plus sauvages du Grimsel, et lorsqu'on a vu la chûte de l'Aar à la Handeck, les glaciers qui produisent cette rivière, lorsqu'on a gravi le Sidelhorn, l'ame est tellement pénétrée de ces images si terribles, si puissantes, si grandes dans leur simplicité, qu'elle ne désire pas d'être ramenée trop promptement à des scènes douces et riantes.

Si, au contraire, en quittant Interlacken, on

traverse le lac de Brienz, il ne fait pas à beaucoup près autant d'effet, après avoir vu celui de Thun, et la vallée de Hasli ressemble trop à celle d'Interlacken. Le voyage du Grimsel ne forme alors qu'une épisode. Il faut le redescendre pour se rendre au Grindelwald, et en revenant de Lauterbrunnen, on est obligé de retourner dans le Bödelein, tandis qu'en suivant le plan que je trace, on peut, en venant du Grindelwald, aller au Grimsel sans passer à Meyringen, en gagnant, depuis le Zwirgi, le mont Kirchhet, voir Meyringen au retour, parcourir, depuis là, la partie inférieure de la vallée de Hasli jusqu'à Brienz et au Giessbach, et aller par le Brünig dans le canton d'Unterwalden. Il n'y aurait de cette manière aucun double emploi de tems ni de chemin, que la route du Grimsel, qu'on aurait fait deux fois en le montant et en le redescendant.

Supposons donc qu'on suive nos directions et qu'on parte d'Unterseen ou d'Interlacken avec un bon guide, il faut toujours tâcher d'arriver à Lauterbrunnen entre 10 heures et midi, parce que c'est dans ce moment de la journée que le Staubbach est éclairé par les rayons du soleil et qu'il se présente le mieux. Le premier moment de l'aspect de cette cascade décide irrévocablement de l'impression qu'elle fait sur le spectateur et la grave dans son souvenir ou la lui fait trouver insignifiante.

Pour arriver à Lauterbrunnen à 9 heures du matin, il suffit de partir à 6 heures d'Interlacken dans le gros de l'été, si l'on est en char. Mais si

l'on voyage à pied et qu'on veuille, chemin faisant, faire quelques petites haltes ou quelques détours, pour voir des sites agréables, il faut partir de meilleure heure. Si l'on veut monter de Zweylütschinen sur les hauteurs d'Eisenfluh, pour se rendre depuis là à Mürren, il faut se mettre en route soit à pied, soit en voiture, à 3 heures et sans faire le moindre circuit, arriver le plus tôt possible à l'entrée du sentier qui conduit sur la montagne près de Zweylütschinen. La manière la plus agréable est de partir d'Interlacken à pied entre 5 et 6 heures du matin, en se faisant dévancer par un char jusques à Wilderswyl et d'aller ensuite en voiture de là jusques au rocher de Hunnenfluh. Ici, on met pied à terre, on envoye le char en avant pour commander le dîner à l'auberge ou à la cure hospitalière de Lauterbrunnen, et l'on va voir le Staubbach, quelques autres cascades, des rochers, des bosquets et tous les autres objets intéressans qu'elle renferme, dans l'espace d'une petite lieue; on revient ensuite prendre le repas vers midi ou une heure. On peut employer l'après-midi à visiter la chûte supérieure du Staubbach, ou monter à la Wengen-Alp, à laquelle, cependant, la matinée est plus favorable.

Ces conseils sont subordonnés aux différens goûts, aux forces des voyageurs et au but qu'ils se proposent; quant à moi, je préférerais toujours de faire toute la course à pied et d'aller, en passant à côté de la colline du petit Rugen et des ruines d'Unspunnen, à Wilderswyl, et de là à Zweylütschinen, où je serait tenté de prendre le chemin qui monte

à Eisen-

à Eisenfluh. Depuis Aarmühle on se rend par un sentier directement au Rugenhübelein, terrasse avancée du petit Rugen. On traverse de belles prairies, des fertiles plantages et des vergers d'arbres fruitiers jusqu'au pied de ce monticule, sur lequel, à 2 ou 300 pas plus haut, se trouve un banc qui invite irrésistiblement à s'y asseoir, pour contempler encore une fois ce délicieux vallon.

La vue depuis le Sattlerhübeli, autre terrasse voisine, mérite cependant, à mon gré, la préférence sur celle-ci. Étant tournée plus du côté d'Interlacken, quelques-uns des objets les plus intéressans s'y montrent plus rapprochés. De cette place découverte, on entre immédiatement en descendant au sud, dans un bois de sapins entremêlés de quelques jeunes melèses et situé dans un lieu solitaire et écarté entre le petit Rugen et la singulière gorge de la Wagnereu.

Bientôt la route se divise et un sentier sinueux nouvellement tracé conduit à gauche par une montée assez escarpée, mais sans aucun danger, jusqu'au haut de la colline rocailleuse. L'on y trouve un reposoir où l'on est récompensé par une jolie vue de la peine qu'on a eue à gravir jusques-là. Ainsi que quelques autres dans cette contrée, elle offre un petit tableau gracieux, encadré par de hautes parois de rochers et des côteaux boisés, qui forme dans son genre un ensemble parfait, au milieu duquel les masures grisâtres d'Unspunnen, situées sur un monticule étroit et couvert de broussailles, jettent

une teinte mélancolique sur la riche verdure qui les environne. A quelques milliers de pas en arrière se présentent les toits nombreux de Wilderswyl. Les monts de Bellenhöchst, de la Suleck et la vallée de Saxeten paraissent ne former qu'une seule masse d'une grandeur imposante, qui se prolonge depuis la Rothenfluh vers Zweylütschinen, tandis qu'à gauche, au-dessus de l'église de Gsteig, l'extrémité de la Breitlauenen forme une parois parallèle qui borne la vue et dirige les regards sur le Männlichen et le Thunertschuggen. Ces deux montagnes avancées paraissent d'ici former les marche-pieds du trône de la Jungfrau, sur lequel elle siége majestueusement, revêtue de son pur et vaste manteau d'hermine.

On doit ces nouveaux sentiers romantiques et les embellissemens du petit Rugen aux soins de M. Kasthofer, inspecteur des forêts de ce district, qui l'a orné de nouvelles plantations et a rendu facile l'abord des points de vue les plus intéressans. Un autre chemin sur le revers septentrional de la colline ramène, au travers des bois, à Interlacken et sauve l'ennui de retourner sur ses pas, tout en offrant aux regards une suite continuelle de charmans tableaux.

L'autre route qui, depuis la bifurcation, va en droiture à Unspunnen, est trop boisée pour laisser un champ étendu à la vue; cependant, elle débouche enfin dans une belle plaine et tourne autour d'une grande prairie, comme pour indiquer que l'on doit s'arrêter dans ces lieux. Cette prairie a été le théâtre de la fête des bergers, qu'on a célébré le 17 Août

1805, jour de St. Berchtold, et à la même époque en 1808, et qui a attiré un si grand concours de Suisses et d'étrangers.

Son Exc. M. Nic. Fréd. de Mülinen, Avoyer du canton de Berne, amateur distingué et savant connaisseur des antiquités de la Suisse avait conçu l'idée d'instituer une fête populaire et patriotique, dans les tems malheureux, où l'influence de Napoléon tendait à détruire notre esprit national. Ce digne magistrat espérait trouver dans cette institution un moyen de le ranimer et de le maintenir. Tous les amis de nos antiques mœurs et de l'honneur de la Suisse se réunirent dans ce but par des signatures et des cotisations d'argent, le Gouvernement lui-même y contribua, et le plan de la fête fut tracé et publié par l'un de ses plus zélés promoteurs, M. Sigismond-Frédéric Wagner de Berne.

Le beau pays de l'Oberland avait plus de titres que tout autre pour en être le théâtre, et la plaine au pied d'Unspunnen, choisie avec autant de goût que de discernement devait fournir le lieu de la scène. Le 17 Août, jour consacré à la mémoire du fondateur de Berne, Berchtold V, duc de Zäringen, tombant heureusement dans la belle saison, fut fixé pour la célébration de ces jeux, dans lesquels les bergers des Alpes devaient seuls figurer, mettre en scène les différens exercices qui sont particuliers aux peuples de nos montagnes, et disputer les prix que le Gouvernement avait fourni et qui, décernés publiquement, devaient exciter une grande émulation.

La musique champètre du cor des Alpes, la lutte, le tir au blanc, les chants nationaux, une sorte de disque qui consiste à lancer des pierres énormes à une certaine distance, devaient être tour à tour les objets de ces joyeux défis. La fête se terminait par des danses, des banquets et par des chants qu'inspirait la circonstance. On avait frappé une médaille qui est déjà devenue très-rare. Elle représente d'un côté un habitant d'Oberhasli jouant du cor des Alpes, avec la devise : *A l'honneur du cor des Alpes.* Sur le revers sont ces mots : *Fête des bergers des Alpes suisses à Unspunnen, canton de Berne.* On fit circuler d'avance plusieurs poésies analogues et des copies de quelques rans des vaches et du poême de Haller sur les Alpes, en feuilles volantes. Madame Harmes, célèbre en Allemagne sous le nom de Mad. de Berlepsch, par ses ouvrages pleins d'esprit, d'imagination et de goût, avait fait imprimer des stances patriotiques qui furent chantées avec un grand intérêt par tous les convives. Deux poëtes nationaux avaient composé quelques morceaux dans le dialecte populaire de l'Oberland, et une romance dont le sujet un peu embelli est tiré d'une tradition qui se rapporte au château d'Unspunnen. Ida, fille de Burkhard, dernier seigneur de cet antique donjon, avait été enlevée, contre le gré de son père, par le noble Walther de Wädischwyl, un des vassaux et compagnons d'armes du duc Berchtold. Après maintes années passées dans les combats, le père affligé, solitaire dans son manoir, pleurait encore la perte de son enfant chéri. Un jour deux pélerins viennent lui demander l'hospitalité; il les accueille avec bonté et

leur raconte ses chagrins. Tout-à-coup ils se dépouillent de leurs barbes postiches et de leurs frocs, et Burkhard reconnaît le duc Berchtold avec son jeune ami, auquel il pardonne, sur les instances du prince. C'est ainsi que le château d'Unspunnen parvint à Walther de Wädischwyl, que les chroniques citent comme le premier avoyer de Berne, ce qui prouve combien il était estimé du duc et de ses concitoyens.

Mad. de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne, à la fin de la première partie, a rendu un témoignage éclatant de cette fête et de l'intérêt qu'elle a excité chez tous les étrangers qui y ont assisté les deux fois qu'elle a eu lieu. Stapfer en a donné aussi une description fidèle dans son *Voyage pittoresque dans l'Oberland*, à l'article des *Ruines d'Unspunnen*. Il rappelle que la dernière de ces journées fut embellie par la présence du prince royal de Bavière et de trois femmes célèbres, Mesd. de Staël, Recamier et Lebrun.

Quoique le beau tems ne fut pas très-assuré, on vit dans un seul après-midi 58 voitures sur la route de Berne à Thun, qui se rendaient à Interlacken. On avait retenu des logemens non-seulement dans les auberges, mais aussi dans toutes les maisons particulières du Bödelein, et plus de 600 personnes vinrent les occuper, sans compter celles qui allèrent loger chez leurs amis ou leurs connaissances. Les deux Chefs de la République de Berne, MM. les Avoyers de Watteville et de Mülinen, honorèrent aussi cette fête de leur présence et d'un

intérêt tout particulier. En 1808, le jour de Saint-Berchtold tombait sur un Samedi; à huit heures du matin, le cortége partit du château d'Interlacken. La moitié des tireurs au blanc ouvrait la marche; ils étaient suivis par les joueurs de cor, les lutteurs, les discoboles ou lanceurs de pierres; venaient ensuite les juges des combats et les magistrats de la contrée; puis les fondateurs de la fête, les curieux étrangers et indigènes qui voulurent s'y joindre; un corps de musiciens amateurs doués de talens distingués; enfin, la seconde moitié des tireurs.

Entre les différens groupes de cette procession on avait placé des chanteurs des deux sexes, qui faisaient retentir alternativement leurs voix harmonieuses, jusqu'à ce qu'on fut arrivé, au travers d'une foule de spectateurs, sur la prairie près d'Unspunnen, entourée de trois côtés de côteaux doucement inclinés et formant un amphithéâtre de verdure. Là, assis sur le gazon, on pouvait jouir commodément de tout le spectacle, ainsi que de l'aspect romantique des ruines de l'ancien château et de la vue de la Jungfrau. Le quatrième côté de l'arène était clos par une haye vive et par de nombreux arbres fruitiers, sous lesquels étaient dressées quelques tentes, où l'on trouvait des rafraîchissemens et des mets de toute espèce. (*)

(*) On peut se représenter cette scène en voyant le dessin que M. König en a publié, dans une planche coloriée.

Le cortége fut accueilli à son arrivée par des chants et par une espèce de cris usités parmi les bergers des Alpes. Ce sont des sons prolongés qui passent alternativement du haut en bas et qui sont extrêmement purs et assez mélodieux. On les entend souvent au loin sur les montagnes, répétés par les échos des vallées solitaires. On conduisit les tireurs sur la place destinée au tirage, où ils commencèrent un défi d'habileté dans cet exercice, sous l'inspection de M. Thormann, Préfet à Interlacken, tandis que les chœurs des chanteurs et des musiciens, ainsi que la foule des spectateurs occupaient des siéges champètres, ou s'asseyaient sur le gazon, autour de l'enceinte principale. Dans l'intérieur du cercle, les lutteurs, les lanceurs de pierres formaient différens grouppes; les juges des combats, trois paysans experts de la contrée et M. Théophile Studer de Berne, versé dans les usages et les jeux des bergers, se placèrent au centre de l'amphithéâtre. Les lanceurs de pierres de l'Oberland commencèrent alors leurs jeux au son des instrumens. Ils étaient au nombre de douze et devaient jeter un caillou du poids de 36 livres vers un but posé à une certaine distance. Debout, sur une pierre fixée en terre, reposant seulement sur la jambe droite, ils tenaient le caillou sur la paume de la main droite, à peu près à la hauteur de leur tête, et le lancaient droit devant eux, en faisant un effort de tout leur corps. On fit ensuite le même exercice d'une autre manière, telle qu'elle est usitée dans le pays d'Appenzell. Deux hommes vigoureux et élancés de ce canton, dans leur costume national, firent preuve d'une force

extraordinaire. Ils prirent une pierre ronde pesant 184 livres, la portèrent avec les deux mains sur l'épaule droite et la lancèrent à la distance de 10 pieds, sans faire aucun mouvement du corps, ni des jambes.

Les luttes succédèrent à cette scène, et jamais on n'a déployé autant d'adresse et de force; jamais on n'a montré des dispositions plus pacifiques, plus de respect pour l'ordre prescrit. La vigueur, l'aplomb des habitans trapus de l'Emmenthal, mis en opposition avec l'adresse, la célérité des sveltes Oberlandais, offrait un spectacle infiniment intéressant. Dans les intervalles de ces exercices qui durèrent assez long-tems, deux joueurs de cor des Alpes se faisaient entendre alternativement et se disputaient le prix de cette musique singulière, mais qui n'est pas sans agrément. En l'admettant dans le nombre des jeux de cette journée, on avoit eu le but de le remettre en vogue, et le petit nombre des émules prouvait qu'il était nécessaire d'encourager et de faire revivre cet art qui commençait à tomber en désuétude et qui cadre si bien avec les tableaux d'Idylles que présentent les Alpes.

Les joûtes se terminèrent par un banquet dressé sur plusieurs tables sous les tentes, auquel les fondateurs de la fête, les vainqueurs des jeux, les préposés et les spectateurs les plus considérés prirent place. Huit chevaliers d'honneur s'étaient chargés du soin de l'arranger, d'y maintenir l'ordre et de placer les étrangers. Les Dames distinguées, qui

s'y trouvaient furent placées à la table des préposés. Des couplets joyeux, composés pour la circonstance, furent chantés et entremêlés de santés et de toasts. Le premier fut porté à la liberté et à la prospérité de la Confédération suisse, à sa constante et fraternelle union et à la restauration de son ancien esprit public. Un des suivans s'adressa aux vainqueurs de la fête, aux chantres des vertus des Suisses et des plaisirs champètres. Le dernier contenait l'expression de la reconnaissance envers les étrangers qui avaient honoré cette fête de leur présence. Le bel hymne de Mad. Émilie Harmes, entrecoupé de chœurs, fut répété avec enthousiasme par tous les convives. De tous côtés on voyait sous les arbres, sur la pelouse, sur la pente des côteaux, des grouppes de promeneurs, des repas champètres, et même quelques danses.

Après le festin on procéda à la distribution solennelle des prix. Trois des premières Dames de Berne, accompagnées des deux Avoyers et du Préfet d'Interlacken, allèrent se placer autour d'une espèce d'autel chargé des objets destinés aux vainqueurs, où se trouvaient déjà les jugés des jeux et les musiciens. A 60 pas de là étaient assis les combattans. Deux hérault appelèrent à haute voix ceux qui avaient remporté la victoire. A mesure que l'un d'eux était proclamé, il s'approchait de l'autel au son des clairons et recevait la récompense de son adresse ou de sa force, et des éloges prononcés avec aménité par les Dames qui distribuaient les prix. Les joueurs de cor en obtinrent deux; le premier, une brebis de race

espagnole avec son agneau, et une médaille d'argent, fixée à un ruban, fut décernée à Ulr. Joss de Walkringen. Le premier prix du tir fut donné à J. G. Beugger d'Aarmühle. C'était une carabine faite par le célèbre armurier Ulrich à Berne, portant sur le canon cette inscription en caractères d'argent : *Le Conseil d'État de Berne, au meilleur tireur.* Entre les 13 prix déstinés aux lutteurs, le plus beau fut départi à Hans Stählin de Brienz. Il consistait en une ceinture, un bonnet et un sac à l'usage des vachers ; le tout de cuir anglais orné de broderies et une médaille d'argent.

Ant. Jos. Dörig de Schwendi, dans le canton d'Appenzell (Rhodes intérieurs), fut proclamé le le plus habile lanceur de pierres et obtint les mêmes objets que le précédent; mais s'étant trouvé indisposé pour s'être imprudemment rafraîchi, son rival et compatriote Jos. Ant. Fässler se chargea de les lui remettre avec autant de plaisir que s'il les eût gagnés lui-même, et fut très-satisfait de recevoir le second prix qui lui fut accordé. On en distribua de même à deux vigoureux Oberlandais qui avaient le mieux réussi à lancer les pierres à la manière bernoise.

Enfin, Hans Kährli, maitre d'école à Brienz, et Hans Ritschard d'Aarmühle obtinrent pour prix du chant, des recueils de chansons, dont on distribua aussi quelques exemplaires à des jeunes filles du pays. Trois joueurs de cor de chasse du Frutigthal et trois chanteuses du canton de Lucerne reçurent

des petites récompenses, de sorte que même les talens de second ordre ne furent pas oubliés.

Le reste de la journée se passa en danses champêtres, en repas, en promenades qui se prolongèrent jusques bien avant dans la nuit. Il y eut bal et souper chez le Préfet pour les personnes de la première classe. Mais l'impression du plaisir dont on avait joui dans cette belle journée dura encore bien des jours après qu'elle fut écoulée, et se répandit dans toutes les vallées de l'Oberland, que plusieurs étrangers allèrent visiter en quittant le Bödelein.

On conserve au château d'Interlacken, comme un monument de cette fête, deux coupes de bois sculptées par un artiste habile, quoique simple paysan, nommé Abhart, de Kerns dans le canton d'Unterwalden, et qui sont remarquables tant par le fini de leur travail que par les objets qu'ils représentent. Le pied de l'une est formé du grouppe des trois premiers confédérés de la Suisse, au Grütli; sur le couvercle est représenté le fils de Guillaume Tell, tenant dans sa main élevée la pomme percée d'une flèche. L'autre coupe repose sur un pied ordinaire et orné de feuillages; on voit sur sa circonférence quatre figures qui rappellent les différens jeux de la fête; savoir : un joueur de cor des Alpes, deux lutteurs, un lanceur de pierres et un tireur avec une carabine. Le pommeau du couvercle est formé par un jeune berger qui tient, d'un air triomphant, la médaille des prix, suspendue à son ruban, avec l'inscription : *Honneur au vainqueur*. Ces deux jolis

vases avaient été faits pour cette occasion; ils ornèrent la table des fondateurs et des combattans et passèrent à la ronde entre les mains de tous les convives, pour les toasts.

Ainsi se termina une fête dont l'idée fut aussi heureuse que son exécution. Ce sont les malheurs des tems qui ont empêché qu'elle ne se soit renouvelée une troisième fois, et qu'on n'ait fourni aux frais considérables qu'elle exige. Puisse-t-elle bientôt se répéter comme le présage d'une éternelle paix intérieure dans notre patrie et de sa constante prospérité! Puisse-t-elle attirer un nombre encore plus considérable de vrais Suisses, et par son retour régulier devenir, ainsi que les Olympiades, la base de notre chronologie. Les prix qu'on distribuait dans les augustes fêtes de la Grèce n'avaient pas plus de valeur que les nôtres; mais il nous manque cet enthousiasme qui exaltait ce peuple spirituel; il nous manque un Pindare pour célébrer nos jeux. Un ancien poëte grec n'aurait pas résisté à faire mention dans un épigramme de cette énorme masse que le robuste Appenzellois lança avec une force si remarquable, qui gît maintenant au bord d'une haye sur la route de Wilderswyl et qui attend dans l'oubli le renouvellement de la joyeuse fête, où elle devint un instrument de gloire.

Après avoir côtoyé la prairie, qui fut le théâtre de ces jeux, on peut rejoindre le chemin des voitures, si l'on veut monter en char. Il est très-agréable, bordé d'arbres fruitiers et de beaux prés; des riches

plantations s'étendent à gauche vers le torrent de la Lütschinen. Cependant, la route qui tend en droiture de Matten à Gsteig, en dessous de la première, est encore préférable pour les voitures. Elle traverse, sur un plan parfaitement uni, un beau pâturage commun, sur lequel on voit de tous côtés autour de la plaine des grouppes d'arbres gracieux. En arrière s'élèvent, à une distance favorable, les masses les plus imposantes de montagnes et de rochers. Elle aboutit à quelques maisons situées en partie au bord d'une grande place presque toujours couverte d'enfans qui y prennent leurs ébats, et ombragée d'arbres fruitiers.

Suivant un ancien usage de la contrée, on plante pour chaque couple qui se marie, quelques jeunes arbres sur le terrain de la commune, qui deviennent la propriété de la nouvelle famille et de toute sa postérité. Quelle charmante scène d'Idylles que de voir deux jeunes amans, le jour de leurs noces, se rendre dans la plaine, escortés de leurs parens, de leurs frères et sœurs, de leurs nombreux amis, et confier à la terre nourricière ces petits rameaux, emblèmes de leurs espérances et sources des plus doux souvenirs! Pourquoi Gessner, au lieu de placer ses bergers dans une Arcadie imaginaire, a-t-il si rarement fait valoir les sites poétiques que contient notre patrie ?

Tant de scènes des mœurs de la vie journalière du peuple des Alpes n'ont pas encoré été chantées. Les peintres, tels que Freudenberger, König, etc.

ont dévancé les poëtes, dont les accens auraient pu célébrer sur les traces de Haller tant de sujets intéressans, que les artistes ont imités dans toute leurs grâces naturelles, avec leurs crayons et leur palette. Qui ne lirait pas avec émotion une description poétique des *Chansons du mois de Mai*, de l'*Hospitalité suisse*, du *Retour du marché*, du *Départ* et du *Retour du soldat suisse*, de la *Visite au chalet*, du *Retour des Alpes*, du *Baptême* et des *Noces villageoises* que nous retracent les charmantes gravures qui portent ces titres.

Pourquoi les étrangers ne demandent-ils éternellement que des nouvelles collections de costumes suisses, où ils ne trouvent que des figures isolées, immobiles et sans expression ? Si de beaux vers leur eussent fait connaître les jeux, les usages, les travaux et les délassemens champètres des paysans suisses, on désirerait en voir les images. Nos dessinateurs distingués les peindraient avec plus d'ame et de chaleur, et on y retrouverait également les différens costumes dans des grouppes, et des attitudes animées. Ainsi la poésie et la peinture se réuniraient pour produire des effets plus relevés et plus conformes au but des beaux arts.

Mais nous nous éloignons de nouveau de notre route. — Le dernier hameau auquel nous étions arrivés porte le nom de *Gsteig-Allmend* et touche au seul pont de pierre qui soit construit sur la Lütschinen et qui conduit au village de Gsteig proprement dit, où se trouvent l'église, la cure et l'auberge. La vue de son cimetière est très-agréable, surtout le

matin, lorsque le soleil éclaire Wilderswyl et Unspunnen. Mais le soir, tout ce paysage est enveloppé de bonne heure par les ombres de la nuit, que les monts de Bellenhöchst et de l'Abendberg projettent dans le vallon, avant que l'étoile du soir ait annoncé la fin du jour.

Suivons encore à pied le sentier qui passe tout près des masures d'Unspunnen. Les ruines de ce donjon sont tellement couvertes par les broussailles qui croissent tout à l'entour et sur les débris des murs que bientôt on ne pourra plus les voir. Le bâtiment principal se compose d'une grande tour quarrée, dont l'un des angles s'ouvre dans une petite tour ronde qui y est attenante. Il n'y a point de porte pour y entrer; il faut s'introduire, en grimpant par une petite meurtrière, dans l'intérieur presque tout rempli de décombres. La tour ronde a cependant encore assez de profondeur pour soupçonner que les cachots du château y étaient situés. C'est là, peut-être, que les habitans d'Oberhasli, faits prisonniers au combat de la Hasleregg, furent détenus.

Une tradition obscure représente l'un des anciens Seigneurs d'Unspunnen comme un nouveau Barbe-bleue, qui enfermait ses femmes dans d'affreuses prisons pour en épouser d'autres. L'origine de ce donjon se perd dans la nuit des tems. C'était le manoir héréditaire des barons du même nom. Quelques indices dans d'anciens documens font croire qu'ils étaient de la même famille que ceux de Thun. La moitié de Wilderswyl, Mühlinen et la

vallée de Saxeten leur appartenaient, ainsi que plusieurs fermes, terres et serfs dispersés dans les environs de la partie supérieure du lac de Thun. Ils acquirent la seigneurie dépendante du château de Rothenfluh situé dans leur voisinage. Leurs belles possessions passèrent ensuite entre les mains de Walther de Wädischwyl, que Müller, dans son *Histoire des Suisses*, nomme aussi le Baron d'Eschenbach, Seigneur d'Unspunnen, de Frutigen et d'Oberhofen, et qui se signait en effet alternativement de ces différens noms. Walther d'Eschenbach, l'un des conjurés pour le meurtre de l'Empereur Albert en 1308, était petit-fils du premier et administrateur des biens du couvent d'Interlacken. Après sa mort, Unspunnen échut aux Seigneurs de Weissenburg, plus tard, à ceux de Scharnachthal, et enfin, à la République de Berne. Il paraît que la main du tems a seule détruit ce château; on ne trouve nulle part qu'il ait été saccagé dans quelque guerre. Il rappelle plutôt les bienfaits de la chevalerie allemande dans les tems orageux du moyen âge, que l'abus du pouvoir que les anciens seigneurs exerçaient dans leurs manoirs.

Stapfer dit avec raison dans son *Voyage pittoresque p.* 44. „Ces chevaliers, toujours armés pour „ repousser les aggresseurs et ménagés par les prin„ ces qui ne pouvaient rien faire de grand qu'avec „ leur coopération, ont incontestablement rallumé „ dans les ames le feu sacré de la liberté, que la „ monarchie romaine et la dégradation morale des „ peuples écrasés par ce colosse avaient éteint

„ parmi

„ parmi les nations civilisées. Nous devons à l'anar-
„ chie féodale du moyen âge les premiers germes
„ du système représentatif et l'esprit guerrier des
„ nations franco - germaniques, deux inestimables
„ bienfaits, qui empêcheront à jamais la race hu-
„ maine en Europe de tomber aussi bas et d'être
„ foulée, comme en Asie, par les plus vils esclaves
„ d'un despote sans ame et sans lumières. Tous ces
„ donjons qu'on rencontre en grand nombre, sur-
„ tout dans les pays de montagnes, et qu'on n'en-
„ visage que comme des repaires de brigands, ont
„ été des foyers d'énergie et d'indépendance et sont
„ devenus les élémens d'un ordre social, qui, long-
„ tems après être sorti du chaos de la féodalité,
„ sut en conserver toute la vigueur. Nous avons
„ déjà eu l'occasion de remarquer que le Sénat de
„ Berne fut, dès l'origine, composé de barons puis-
„ sans et guerriers, et que l'esprit militaire, la dignité
„ et la noble fermeté qui ont toujours distingué le
„ Gouvernement de cette République, sont dus en
„ grande partie à sa composition primitive."

Si l'intérêt que prend le voyageur à ces masures est excité par les réflexions et les souvenirs qu'elles font naître, le village voisin de Wilderswyl tire de lui-même celui qu'il inspire. Le sentier qui y conduit depuis Unspunnen passe près d'une fontaine abondante, entre les maisons rapprochées des habitans, sous de beaux arbres fruitiers et va rejoindre la route ordinaire venant de Matten. On appercevra avec peine dans ce riant hameau des symptômes de cette triste infirmité dont le spectacle afflige si fré-

quemment en parcourant les plus belles vallées des Alpes. En un mot, on voit des Cretins à Wilderswyl, et ici, comme ailleurs, on n'a pas encore pu demêler les causes qui les produisent. De toutes celles qu'on a alléguées pour d'autres contrées, il n'existe ici que la transition subite de la chaleur occasionée par la réfraction des rayons du soleil contre les montagnes pendant le jour, à la grande fraîcheur des soirées. Cet inconvénient a lieu dans toutes les vallées; mais les effets n'en sont pas partout aussi pernicieux. Il n'est pas décidé si la Suisse seule est affectée de cretinisme et s'il ne règne pas tout autant dans le Tyrol et dans le pays de Salzburg. C'est la quantité des Cretins qu'on rencontre dans le Bas-Vallais qui frappe particulièrement les étrangers, et nulle part le contraste de la chaleur de l'atmosphère pendant le jour avec la froideur des nuits, ou celle que produisent inopinément les courans d'air sortant des gorges étroites des montagnes, n'est plus sensible que dans cette vallée. Des enfans qui naissent sur les hauteurs environnantes et qui y passent les premières années de leur vie, ne sont pas sujets à cette infirmité. Je n'ai pas eu l'occasion de connaître la proportion qui existe dans le Vallais entre le nombre des Cretins et celui des hommes bien portans et jouissant de toutes leurs facultés intellectuelles. Suivant un voyageur très-digne de foi, il y a dans les plaines et dans les vallées du pays de Salzburg 170 Cretins sur 12,000 ames. Il est certain que l'Oberland n'en contient pas un aussi grand nombre, et je puis affirmer n'en avoir pas vu un seul dans plusieurs villages.

Nous quittons Wilderswyl pour entrer dans le défilé de la vallée de Lütschinen, en traversant Mühlinen et le torrent impétueux de la Saxeten, et en passant à côté des maisons de Grenchen, village que les cailloux charriés par le torrent ont détruit et dont il ne reste plus que deux cabanes solitaires. Depuis là, les habitations sont très-rares sur la route, et bientôt on n'en voit plus du tout. Le joli hameau champètre de Gsteigwyler ou Wyler est situé sur l'autre côté de la Lütschinen et masqué par les bords élevés de cette rivière. Un petit pont de bois d'un effet pittoresque, comme on en voit tant sur les torrens de nos montagnes, indique le sentier qui conduit à ce petit village caché sous l'ombrage de ses fertiles vergers.

On contemplera avec plaisir le paysage dans le genre de Salvator Rosa, qui se présente ici aux regards, d'autant plus que jusqu'alors on n'en a point rencontré d'aussi sauvage. Tandis que les flots en furie viennent se briser en écumant contre de puissans blocs de rochers, la main de l'homme a établi sur ces mêmes blocs, comme sur des piliers, un pont si léger et si tremblant, que j'ai vu moi-même un chien reculer en gémissant, n'osant pas le passer. Ordinairement les ponts de cette espèce ne consistent qu'en une tige d'arbre, large seulement d'un pied à un pied et demi, grossièrement équarrée et applatie à la surface supérieure. Lorsqu'on veut les rendre plus solides, on place deux poutres pareilles l'une à côté de l'autre, et on y ajonte une barrière en guise de garde-fou. Excepté sur la route du Grimsel,

on ne trouve que très-peu de ponts de pierre dans l'Oberland, et on n'en a construit de considérables, même en bois, que sur les chemins à char ou sur ceux qu'on pratique avec des bêtes à cornes, lorsque celles-ci ne pourraient pas traverser à gué les rivières sans danger. Ces petits ponts peu fermes effrayent souvent les voyageurs des villes, mais c'est moins par indolence que les habitans ne mettent pas plus de soin à les établir, que parce qu'ils ont le pas assuré et qu'ils ne connaissent point le danger. Ils ne s'imaginent pas que ceux qui n'y sont pas accoutumés puissent avoir des vertiges. Les torrens des montagnes sont aussi quelquefois tellement impétueux, qu'ils emportent deux ou trois fois par an tous les ponts, même les plus solides, et il en coûterait trop de tems et d'argent pour les rétablir aussi souvent, à grands frais.

Avant d'atteindre le pont de Wyler, on passe au pied d'un rocher, nommé Rothenfluh (roche rouge), sur lequel on remarque, à une certaine hauteur, des rayes semblables à des rubans de couleur de rouille. Elles proviennent probablement de couches de mine de fer peu enfoncées ou de pierres ferrugineuses, que les eaux de pluie dissolvent jusqu'à un certain point, et qui teignent en s'écoulant la surface du roc. On voit très-fréquemment cet effet dans nos montagnes, et cette circonstance, jointe à la couleur rougeâtre de quelques espèces de roches, a fait donner à plusieurs sommités le surnom de *rouge* (Rothhorn, etc.). Ce roc-ci est remarquable parce qu'il était jadis couronné par un

ancien château, nommé le Balme de Rothenfluh. Balme signifie dans l'idiôme de l'Oberland une grotte formée par un roc qui surplombe en voute. Suivant l'observation de Ramond, on emploie en français, dans le même sens, le mot *baume*, qui paraît être, ainsi que le mot allemand, d'origine celtique. (*)

Le château ou le Balme de Rothenfluh était le berceau d'une famille de nobles à laquelle il appartenait, et lorsqu'elle s'éteignit, il parvint aux seigneurs d'Unspunnen, puis à ceux de Weissenburg, et enfin, suivant un vieux document, il fut vendu avec le village de Gimmelwald dans la vallée de Lauterbrunnen au couvent d'Interlacken.

Une tradition vague raconte l'extinction de la race des riches seigneurs de Rothenfluh. De l'autre côté du petit pont de Wyler, dont nous avons parlé plus haut, se voit un gros quartier de roc à droite du chemin, que les paysans des environs nomment le *böse Stein* (mauvais rocher) ou *Bruderstein* (rocher des frères). On a placé tout auprès un banc, et un amateur de l'histoire suisse (**) a fait

(*) Voyez Lettres de Coxe trad. par Ramond, Tom. I, p. 255. En Angleterre plusieurs grottes portent aussi le nom de *Balm*.

(**) C'est le même qui, dans le bosquet du Bächihölzlein, a posé un monument à la mémoire de Henri de Strättlingen. Pourquoi les inscriptions sont-elles si rares en Suisse ? Souvent on n'en trouve point sur ses champs de bataille les plus fameux. Les Grecs et les Romains savaient bien mieux que nous employer ce

graver sur la pierre ces mots conformes à la tradition : „Ici le baron de Rothenfluh fut occis par „ son frère. Obligé de fuir sa patrie, le meurtrier „ termina sa vie dans l'exil et le désespoir, et fut „ le dernier de sa race, jadis si riche et si puis- „ sante. "

Au milieu d'une nature aussi sauvage un pareil monument émeut et ajoute encore à l'aspect sinistre de ces lieux. A droite, une noire forêt de sapins s'étend sur la pente de la montagne et sur des monceaux de débris, le long des rochers nuds et menaçans; à gauche, la Lütschinen mugit en écumant dans son lit rocailleux. A quelques pas du *bösen Stein*, on voit un bloc semblable, en forme de cube et d'une grande dimension, qui se détacha du haut de la montagne, il y a peu d'années, et roula dans la plaine. Malgré sa pesanteur et l'énorme bond de sa chûte, il s'arrêta, comme par miracle, et ne fit aucun dommage, pas même à la route. On ne comprend pas comment les accidens sont si rares dans les sentiers étroits de nos montagnes, si exposés à de pareils éboulémens de rochers.

Si l'on ne voit pas dans l'Oberland des crucifix,

---

langage muet pour parler à leurs contemporains et à la postérité. Le théâtre de quelque grand événement a toujours un charme particulier, et la lecture d'un voyage n'inspire jamais autant d'intérêt que ces monumens éloquens, lorsqu'on les voit sur les lieux auxquels ils sont consacrés.

comme sur le St. Gothard, pour indiquer les lieux où tant de voyageurs ont péri, ce n'est pas seulement parce que ce pays ne professe pas la religion catholique. Ici, dans un trajet de plusieurs lieues, au milieu des rochers qui tombent presque chaque jour, on ne pourrait pas en planter un seul pour rappeler un pareil accident. Cependant, tous ces débris produisent des effets très-pittoresques, lorsqu'ils ont roulé jusques dans les torrens au fond d'un vallon. Quelquefois ils arrêtent le cours des flots pendant quelques instans; mais bientôt ceux-ci les couvrent d'écume, les inondent, les rongent ou les minent, se frayent une nouvelle issue, soit en les franchissant, soit en les contournant avec les sauts les plus bizarres, et produisent ainsi un aspect admirable et quelquefois sublime. Souvent des arbres qu'ils entraînent, des sapins renversés sur le rivage et à moitié couchés dans l'eau, des petits ponts, auxquels ces rochers servent de pilotis, augmentent le charme romantique de ces parties de paysage.

En deçà de Zweylütschinen, où le torrent rétréci se presse entre d'énormes quartiers de rocs, on prend, en automne, dans la saison de la fraye, une grande quantité de truites saumonées qui pèsent quelquefois de 9 à 10 livres et qui sont d'un goût exquis. Cette pêche se fait de nuit à la lueur de torches de bois résineux avec des fourches de fer, dont on se sert avec beaucoup d'adresse, comme des harpons pour percer ces poissons et les retirer, lorsqu'ils sautent par dessus les rochers ou lorsqu'ils traversent les détroits. Mais, après la St. Michel,

lorsqu'ils redescendent avec le courant, on les épargne, parce qu'alors ils sont maigres et mauvais à manger.

Depuis le pont dit le *hohe Steg* (pont élevé), la vallée, en se prolongeant entre les montagnes, est étroite et déserte. Cependant un joli point de vue interrompt un instant son apreté. Un bosquet d'aulnes clair-semés s'étend à droite depuis le côteau de la montagne jusqu'au bord de la Lütschinen, et on voit les ondes de cette rivière briller avec une teinte bleue-claire entre les minces tiges de ces arbrisseaux. A gauche, on voit quelques prairies en pente, couronnées d'arbres de haute futaye, derrière lesquels s'élèvent des cimes de rochers inabordables et bizarrement découpées. On est dans le doute si l'on trouvera une issue hors de ce vallon qui paraît tout-à-fait fermé par les montagnes. Celles de la Scheideck de Lauterbrunnen se présentent en forme d'un cône presque régulier, pareilles à un bastion, droit en avant de la route, surmontées, à leur extrémité la plus rapprochée, par la sommité du Männlichen. Mais, en avançant vers Zweylütschinen, on apperçoit enfin à gauche, au sud-est, le large défilé qui forme la vallée de Lütschinen proprement dite et qui conduit au Grindelwald, tandis que l'on commence à soupçonner l'existence d'une autre gorge qui s'ouvre à gauche, au sud-ouest, du côté de Lauterbrunnen. C'est à ce carrefour que commencent les hautes montagnes, et, en suivant l'une ou l'autre de ces routes, on entre dans la région des hautes Alpes. C'est à Zweylütschinen que se réunissent les deux rivières qui portent également le nom de

Lütschinen.

Lütschinen. L'une, surnommée la *noire*, vient du Grindelwald, et l'autre, dite la *blanche*, descend de Lauterbrunnen. Elles sont formées principalement par l'écoulement des glaciers; mais des particules d'ardoise que la Lütschinen noire délaye et entraîne en coulant au pied du Wetterhorn, donnent à ses ondes une teinte noirâtre, que n'ont pas celles de la Lütschinen blanche.

Semblable à la tête d'un vieillard, on voit au fond de la vallée paraître la cime blanche du Wetterhorn, comme si elle voulait suivre d'un œil plein de sollicitude le cours de la Nayade qu'elle a enfantée, et qui s'échappe pour se réunir à une compagne inconnue.

Zweylütschinen est un petit hameau qui ne consiste qu'en deux maisons de paysans et un cabaret où l'on peut être logé tolérablement. Il y existait jadis une chapelle desservie par un diacre, dont la demeure construite en pierres se voit encore dans un état de décrépitude complète. Cet endroit fait partie de la commune voisine de Gündlischwand et de la paroisse de Gsteig. Il faut passer un pont praticable aux chars, pour se rendre à ce village, depuis la route de Lauterbrunnen, et sur ce pont on revoit les cimes élevées du Beatenberg et de la Gemmen-Alp, qu'on avait perdues de vue depuis long-tems et qu'on n'appercevra plus qu'après un long intervalle.

Nous croyons qu'il est convenable de placer ici un point de repos dans la description de notre voyage.

Ici commence un spectacle plus grand et plus majestueux, et nous pouvons nous écrier avec Virgile : *Paulo majora canamus !* — La vallée sombre et sauvage que nous venons de parcourir forme la limite entre les scènes riantes et la région plus sévère et sublime, où l'on voit les tableaux de l'imposante nature des Alpes, tels que Matthisson les a chantés : „Ici l'avalanche roule dans l'espace où „ naissent les orages, l'aigle fait retentir ses cris „ dans le séjour des nuages. Les palais de glaces „ s'écroulent dans les sources du torrent de la mon- „ tagne et le bruit de leur chûte se prolonge sour- „ dement dans les profondeurs des grottes souter- „ raines, pareil au fracas que font entendre les „ Enfers sous le mont Aetna. "

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

045757
SBN

ERRATA.

Page 2 ligne 23 : le fruit de nos lectures, que nous avons indiquées dans notre préface, lisez : *le fruit de nos lectures, et quelques secours, que nous avons indiqués dans notre préface.*

Page 9 lig. 8 : allégée, lis. : *allégé.*

Page 25 lig. 12 : Grindelwald. Hasli, lis. : *Grindelwald, Hasli.*

Page 34 lig. 31 : 'un, lis. : *l'un.*

Page 36 lig. 12 : ce qui, lis. : *qui.*

Page 51 lig. 6 : mais ce calcul, lis. : *mais cette somme.*

— lig. 7 : trop haut, lis. : *trop forte.*

Page 74 lig. 21 : II tom., lis. : *II Vol.*

Page 81 lig. 12 : de le faire, lis. *de le rédiger.*

— lig. 20 : un chef-d'œuvre qui, suivant nous, lis. *un chef-d'œuvre, suivant nous.*

Page 95 lig. 29 : de l'enchaînement de la grandeur, lisez : *de l'enchaînement, de la grandeur.*

Page 97 lig 21 : des dangers, lis. *des accidens.*

Page 121 lig 2 : autant de justesse, lis. : *autant d'exactitude.*

Page 170 lig. 1 : serin, lis. : *serein.*

Page 172 lig. 2 : l'intention, lis. *l'intention auparavant.*

Page 189 lig. 13 : impétueux, lis. *impétueuse.*

Page 196 lig. 21 : l'Amour, lis. : *l'amour.*

Page 217 lig. 21 : Dubi, de deux, lis. : *Dubi et de deux.*

Page 222 lig. 14 : courans d'air, lis. : *courans d'eau.*

Page 223 lig. 18 et 19 : de Genève ou dans les Grisons, ou vers le confluent, lis. : *de Genève, dans les Grisons et vers le confluent.*

Page 253 lig. 7 : sur la droite, au-dessus, lis. : *sur la droite; au-dessus.*

Page 367 lig. 3 : appercevoir, lis. : *entrevoir.*

— lig. 27 : barons et s'avancèrent, lis. : *barons, s'avancèrent.*

Page 369 lig. 15 : où, lis. : *ou*

Page 378 lig. 5 : essayer, lis. : *essuyer.*

Page 403 lig. 27 : équarrée, lis. : *équarrie.*

Digitized by Google

Digitized by Google